This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 06932835 3

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE.

MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE,
OU
JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

TOME HUITIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS.

L'AUTEUR, RUE DU BAC, N° 53;
TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ETRANGER.

1823.

ПЕРША
МІСЬКА
ЦЕНТРАЛЬНА

TABLE

DES SOMMAIRES DU HUITIÈME VOLUME.

Pages.

Sur la lettre de l'Empereur. — Réflexions. — Détails. — Nouvelles difficultés de sir Hudson Lowe. 9

Décision officielle de ma déportation au Cap. — Mesures astucieuses et ridicules de sir Hudson Lowe. — Lettres. 18

Continuation de correspondance. — Le gouverneur déconcerté par ma résolution finale. 27

Départ de Balcombe's cottage; translation à la ville. 38

Séjour au château du gouvernement, meilleurs procédés; détails, etc., etc. 39

Paroles de l'Empereur. — Adieux du Grand-Maréchal. 41

Derniers adieux. — Scellé des papiers. — Départ. 46

TRAVERSÉE DE SAINTE-HÉLÈNE AU CAP.

Les griefs de Longwood. — Détails, etc. 57

SÉJOUR AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Mon emprisonnement au vieux château. — Détails, etc. 120

Translation à Newlands, maison de campagne des Gouverneurs. — Détails, etc. 152

Séjour à Tygerberg. — Le nom de Napoléon familier au désert. — Manuscrit de Sainte-Hélène; détails, etc. 167

TRAVERSÉE EN EUROPE.

Appareillage du Cap. — Traversée. — Mouillage en Angleterre. 185

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Pages.

VOYAGE DE LA TAMISE A FRANCFORT.

On m'interdit l'Angleterre. — Déportation à Ostende. — Persécutions en Belgique, en Prusse, etc.; douces compensations. — Arrivée à Francfort. 203

SÉJOUR EN ALLEMAGNE, DEPUIS L'ARRIVÉE A FRANCFORT JUSQU'AU SÉJOUR D'OFFENBACH.

Séjour à Francfort. — Mes efforts pour adoucir la situation de Longwood; lettres à Marie-Louise, aux Souverains alliés. — Ma lettre à lord Bathurst. — Pétition au Parlement d'Angleterre. — Relations avec les divers membres de la famille de l'Empereur. — Mesures pour pourvoir aux besoins de Longwood; détails, etc. — Voyage aux eaux de Bade. — Séjour à Manheim; motifs de ce choix. — Congrès d'Aix-la-Chapelle; mes efforts; détails. — Lettre de Madame Mère; etc.; note aux souverains. — Nouveaux documens officiels reçus de Longwood, et adressés aux Souverains; nouveaux efforts; détails, etc. — Etat de l'opinion. — Arrivée du brick le Musquito. — Dernière vexation; le ministère badois me fait sortir de Manheim; détails, etc. — Retraite à Offenbach. 232

DEPUIS L'ARRIVÉE A OFFENBACH, JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE.

Séjour à Offenbach. — Détails. — Arrivée en Europe de Madame de Montholon. — Voyage à Bruxelles. — Séjour à Liège, à Chaudefontaine, à Sohan près Spa, à Anvers, à Malines. — Mort de Napoléon. — Retour en France. — Conclusion. 431

Postface. 455

Table raisonnée. 457

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

VUES DE SAINTE-HÉLÈNE.

Les quatre Vues mentionnées dans le Mémorial, gravées par les meilleurs Artistes de la capitale, se trouvent au dépôt du Mémorial, rue du Bac, n° 53, et chez tous les Libraires de Paris et des départemens.

Il n'y aura que 20 exemplaires sur papier de Chine, auxquels sera jointe la Carte de Sainte-Hélène, sur même papier. Prix de l'exemplaire, 35 f.

100 exemplaires avant la lettre, vélin, prix de l'exemplaire, 20 f.

Les exemplaires après la lettre, beau papier, prix, 10 f.

Passé le 1^er^ octobre prochain, les prix seront de 40, 24 et 12 fr.

La Carte de Sainte-Hélène a été soignée de manière à être encadrée; elle est remise avec le 8^e^ volume de l'in-8°. Elle se vend toute seule, 3 fr. Ceux qui ont acheté l'ouvrage in-12 ne la paieront que 1 fr. 50 c.

MÉMORIAL
DE S^TE-HÉLÈNE.

CONTINUATION
DE BALCOMBE'S COTTAGE.

Mardi 17 décembre au Jeudi 19.

Sur la lettre de l'Empereur. — Réflexions. — Détails. — Nouvelles difficultés de sir Hudson Lowe.

La lettre de l'Empereur était pour moi un véritable bonheur, j'y revenais sans cesse; elle détruisait mes inquiétudes, raffermissait mes pensées; elle me rendait heureux. Je la relisais soigneusement, j'en pesais toutes les paroles; je me plaisais, d'après la connaissance que j'avais de l'Empereur, à imaginer comment elle avait été amenée; je voyais son inquiétude sur ce qui pouvait avoir produit mon enlèvement, sa surprise d'entendre parler de correspondance clandestine; je le suivais dans sa manière habituelle de considérer une affaire sous toutes ses faces, j'apercevais sa sagacité se fixer précisé-

ment sur ce qui avait eu lieu, et se déterminer alors à m'écrire en conséquence; et je devinais si juste en toutes ces choses, que j'ai appris depuis, qu'après quelque délai, il m'avait écrit sans savoir en effet nullement quelles pouvaient être les pièces qui m'avaient fait arrêter.

Et quel prix je devais mettre à cette lettre! moi qui lui avais entendu dire si souvent qu'il n'écrirait pas à sa femme, à sa mère, à ses frères, puisqu'il ne le pouvait pas sans que ses lettres fussent ouvertes et lues par ses geoliers. Or, ici ma lettre avait été ouverte, et de son consentement et de ses propres mains; car, après avoir été expédiée à sir Hudson Lowe par l'officier de garde, elle avait été renvoyée par sir Hudson Lowe avec cette observation, qu'elle ne pouvait être remise qu'après qu'il l'aurait lue, et s'il le jugeait convenable. On la reporta donc à l'Empereur: il était étendu sur son canapé quand elle lui fut remise avec cette nouvelle difficulté; alors, alongeant la main au-dessus de sa tête, sans prononcer une parole, il la saisit, brisa le cachet, et la rendit immédiatement sans avoir aperçu la figure de celui qui la lui avait présentée.

Autre prix à mes yeux; cette lettre portait la signature pleine et entière de l'Empereur, et je savais combien il y répugnait dans ses circonstances nouvelles; c'était la première, je crois, qu'il ait donnée dans l'île, et il est aisé de voir, à l'original, que ce n'est pas sans hésitation, et qu'il a dû lui en coûter; car il se contente d'abord d'écrire de sa main la simple date: *Longwood, le 11 décembre* 1816, terminant avec son paraphe accoutumé; puis on voit qu'il se ravise, ne jugeant pas la chose suffisante, et ajoute plus loin: *Votre dévoué, Napoléon*, renouvelant son paraphe. Le tout porte les traces évidentes d'une grande contrariété *.

Mais la plus grande satisfaction intérieure que me procura cette lettre de l'Empereur, fut la joie de l'avoir deviné dans ce que j'avais à faire. « Je vous *engage*, et au besoin vous « *ordonne* de quitter cette île, » me disait-il;

* Cette lettre est écrite par un des gens de l'Empereur; mais lui-même en a marqué, de sa propre main, la ponctuation; et j'observerai, en passant, à l'appui de la singularité que j'ai fait remarquer vol. 6, p. 299, que lui qui, quand il écrivait, ne mettait pas un mot d'orthographe, se trouve en avoir corrigé ici de légères imperfections.

or l'on a vu qu'au secret, isolé de tous, n'ayant d'autre conseil que moi-même, c'était précisément le parti que j'avais pris dès les premiers jours de ma réclusion. Je ne saurais plus être aujourd'hui, m'étais-je dit, d'une grande consolation pour l'Empereur; mais, peut-être qu'à présent je pourrai lui être utile au loin; j'irai en Angleterre, j'aborderai les ministres; je ne saurais leur être suspect de préméditation; j'ai été enlevé comme de mort subite: tout ce que je leur dirai ne viendra évidemment que de moi et de mon cœur. Je leur peindrai la vérité, ils seront touchés des maux que je leur ferai connaître, ils amélioreront le sort de l'illustre proscrit, et je viendrai porter moi-même à ses pieds les consolations que mon seul zèle aura conquises.

Je renouvelai donc, avec instance, mes prières et mes sommations. Ce qui m'y portait encore davantage en ce moment était une nouvelle crise de mon fils, qui l'avait laissé près d'une demi-heure sans connaissance et sans autre secours que mes soins et mon inexpérience. Qu'on juge de mon état et de ma douleur, je n'étais guère moi-même en meilleure

situation. J'écrivis au Gouverneur : « Vous me « mettez au désespoir; de quelle responsabilité « vous vous chargez dans mon cœur! Vous « êtes père, puissent un jour de semblables « alarmes ne pas trop vous rappeler mes impuis- « santes sollicitations d'aujourd'hui. » Il est sûr qu'en nous gardant il nous conduisait au tombeau, et j'avais peine à comprendre comment il se plaisait à compliquer ainsi les affaires, et pourquoi il ne préférait pas nous laisser aller mourir ailleurs.

Sir Hudson Lowe est arrivé le même jour, amené, m'a-t-il dit, par mon billet au sujet de mon fils; il avait fait mander le docteur Baxter, qui le suivit de près.

Dans une fort longue conversation j'ai pu démêler que sir Hudson Lowe était aujourd'hui fort préoccupé de quelque but secret à mon égard. Nous nous sommes sondés réciproquement sur plusieurs points; il a fini par observer d'abord n'avoir pu me renvoyer en Angleterre, l'Empereur ayant réclamé mon Journal, me disait-il, comme écrit par son ordre, tandis que moi j'exigeais, de mon côté, que cette pièce m'accompagnât en Angleterre. Raisonnement,

de sa part, tout-à-fait d'une astucieuse absurdité. Puis, comme frappé d'un trait de lumière et d'un éclair de condescendance, il en est arrivé à me dire que si je voulais retourner à Longwood, il s'y prêterait volontiers. J'en tressaillis... Néanmoins, me rappelant la lettre et les paroles significatives de l'Empereur, je répondis que c'était, quant à présent, tout-à-fait contre mon intention; mais qu'au seul désir connu de l'Empereur, ma résolution changerait aussitôt. A cela il m'a dit qu'il avait des raisons de croire que l'Empereur le désirerait, et il se montrait fort préoccupé; il avait évidemment quelque intention nouvelle à mon sujet; mais je ne la devinais pas. Lui ayant fait observer qu'il me faudrait écrire à Longwood pour connaître ce désir de l'Empereur, il ne s'y refusait pas précisément; mais il s'exprimait de la manière la plus entortillée. Enfin il me quitta, du moins je le crus, et je le supposais déjà bien loin; mais il était demeuré; il avait conféré tout ce temps à l'écart avec son officier de confiance, et est rentré pour me dire qu'après avoir réfléchi, il trouvait bon que j'écrivisse au Grand-Maréchal touchant mon retour; mais qu'il demeurait

certain que ce serait la manière dont je présenterais mes idées qui porterait l'Empereur à exprimer son désir ou non. Cela n'était pas douteux et j'en ai ri. Au surplus, voulant constater les points les plus importans de notre longue conversation, et dans l'espoir d'avancer vers un dénouement, je lui adressai, aussitôt après son départ, la lettre suivante :

M. le Gouverneur. — Il m'est revenu à « l'esprit que dans votre visite, me parlant des « embarras qui avaient gêné votre détermina- « tion à mon sujet, vous avez dit qu'une des « difficultés qui vous empêcherait de m'en- « voyer en Europe, serait que mon Journal, « que je réclamais qui m'y suivît, avait été ré- « clamé en même-temps à Longwood; double « circonstance, disiez-vous, à laquelle il vous « était impossible de satisfaire. Sans doute, « Monsieur, que vous avez eu dans votre sagesse, « de puissans motifs pour laisser subsister cette « difficulté qu'il vous eût été si facile de dé- « truire. Tout vœu, tout mot de Longwood « est ma loi suprême : j'eusse renoncé à mes pa- « piers dès que vous me l'eussiez fait connaître, « comme aussi on s'y serait peut-être désisté

« dès que vous auriez donné connaissance de « ma résolution. Dans tous les cas, je regarderai « comme une obligeance de votre part, que « vous vouliez bien y faire parvenir mes dispo- « sitions à ce sujet, comme une marque de mon « profond et éternel respect, et prévenir toute « difficulté ultérieure à cet égard. Du reste, « plus je vais, et plus je m'étonne de ce qu'une « affaire aussi simple et d'aussi peu d'impor- « tance que la mienne, s'entoure de tant de « bruit et de complication. Cela ne servira « qu'à propager et à donner plus d'apparence à « l'idée que mes deux lettres clandestines n'ont « été que le prétexte, et mes autres papiers le « véritable motif; et ce qui gênera surtout « toujours votre position morale dans cette « affaire, c'est le grand intérêt qu'on vous « supposera à retenir mon Journal, dont une « portion vous est personnelle. En ne m'en- « voyant pas en Angleterre, vous confirmerez « la crainte qu'on vous suppose, que rien d'ici « ne transpire dans votre pays. Vous deviez « remercier le Ciel de l'occasion que je vous « donnais de montrer solennellement le con- « traire à tous les yeux. Je vous avais présenté

« des moyens qui obviaient à tout. Mais, au « demeurant, ceci n'est que du ressort moral « et de l'opinion. Ce qui serait plus positif, « comme du ressort direct des lois, c'est que « vous gardassiez au secret, plusieurs mois, jus- « qu'au retour des réponses d'Angleterre, quel- « qu'un qui, s'étant retiré de la sujétion vo- « lontaire où il s'était placé vis-à-vis de vous, « et vous ayant demandé authentiquement de « s'éloigner de cette île, s'était réduit à ce di- « lemme si simple :

« Vous exercez sur moi un *acte arbitraire*. « Je vous somme d'observer les lois. Si je ne « suis pas coupable, renvoyez-moi. Si je le « suis, livrez-moi aux tribunaux, faites-moi « juger. Mais vous avez des papiers, dites- « vous : si ces papiers sont étrangers à mon « affaire, rendez-les moi ; s'ils en font partie, « adressez-les à mes juges, et moi avec eux. « Mais ces papiers sont réclamés aussi par une « autre personne, dites-vous encore. J'y re- « nonce, dès que vous me ferez parvenir son « vœu ; ou peut-être cette personne se désiste- « ra-t-elle, si vous lui faites connaître le mien. « Voilà la question toute nue. Au surplus, le

« grand objet de ma lettre est que vous vouliez « bien faire parvenir à Longwood une nouvelle « preuve de mon respect à cet égard. Quant à « y écrire moi-même au sujet de la faveur « que vous m'avez fait entrevoir, la faculté d'y « revenir, j'attendrai que j'aie l'honneur de « vous revoir avant de m'y déterminer. J'ai « l'honneur, etc.

Vendredi 20 Samedi 21.

Décision officielle de ma déportation au Cap.—Mesures astucieuses et ridicules de sir Hudson Lowe.—Lettres.

Cependant, sir Hudson Lowe, poursuivi par mes constantes sommations, gêné dans la position où il s'était placé vis-à-vis de moi, commençait à être embarrassé d'avoir fait autant de bruit pour aussi peu de chose; il éprouvait évidemment le désir de me voir revenir auprès de l'Empereur, ce qui, en effet, l'eût tiré d'embarras en remédiant à tout. Afin de me déterminer plus promptement, sans doute, il m'a adressé la décision officielle par laquelle il me déportait au cap de Bonne-Espérance, et l'a accompagnée d'une lettre où il me répétait, dans des expressions fort calculées, la facilité

qu'il me laissait de retourner à Longwood. Voici ces deux pièces. J'écarte, autant qu'il est en mon pouvoir, les documens de notre correspondance, j'abrège même parfois quelques-unes de mes lettres, dans la crainte d'en fatiguer le lecteur; mais encore faut-il que je produise tout ce qui demeure indispensable pour l'intelligence et le fil de mon affaire. *

DÉCLARATION.

« Le Gouverneur, ayant pris en pleine con-
« sidération toutes les circonstances relatives à
« l'affaire du comte de Las Cases, a adopté la
« décision suivante :

« Le comte de Las Cases ayant commis une
« violation directe et préméditée des réglemens
« établis dans cette île, en vertu de l'autorité
« du gouvernement britannique, relativement
« au général Bonaparte, en ébranlant la fidé-
« lité d'un habitant de l'île, au point de le ren-
« dre, d'une manière coupable et feinte, por-
« teur d'une correspondance secrète et clandes-

* Toutes ces pièces se trouvent insérées littéralement dans le Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène, par Correa, *Paris*, 1821.

« tine pour l'Europe, et ayant ainsi manqué à « l'une des conditions indispensables auxquelles « il a signé volontairement sa déclaration ten- « dante à obtenir la permission de résider à « Ste. Hélène, a été séparé de la personne du « général Bonaparte; et, conformément aux « instructions du gouvernement britannique, il « sera transporté au cap de Bonne-Espérance.

« Il est permis au comte de Las Cases d'em- « porter tous ses effets et papiers, à l'excep- « tion toutefois de ceux de ces derniers qui « peuvent avoir rapport au général Bonaparte, « depuis que celui-ci se trouve placé sous l'au- « torité du gouvernement britannique, comme « aussi de telle correspondance qui se trouve- « rait n'avoir pas passé par le canal officiel des « autorités anglaises.

« On attendra les ordres du gouvernement « britannique à l'égard des papiers sur la na- « ture desquels il pourrait s'élever des contes- « tations. Plantation-House, le 20 décembre « 1816. Signé : HUDSON LOWE.

Lettre de sir Hudson Lowe, accompagnant la pièce précédente.

« Monsieur, en vous communiquant la déci-

« sion ci-incluse, qu'il me soit permis de vous « prévenir, qu'ainsi que je vous l'ai annoncé « verbalement, je ne m'opposerai point à ce « que vous restiez dans cette île, si vous le pré- « férez plutot que de vous rendre au cap de « Bonne-Espérance, pour y demeurer jusqu'à « ce que j'aie pu recevoir, à cet égard, les ins- « tructions du gouvernement britannique.

« Mais, dans ce cas, je croirai nécessaire de « vous demander votre déclaration écrite, qui « exprime votre désir à cet effet, et l'engage- « ment de vous soumettre aux mêmes restrictions « sous lesquelles il vous a été jusqu'à présent « permis de résider à Ste. - Hélène.

« Ainsi, Monsieur, vous aurez entièrement « l'option de vous rendre au cap de Bonne-Es- « pérance, ou de rester ici avec vos papiers mis « sous scellé, jusqu'à ce que j'aie pu recevoir des « instructions du gouvernement. J'ai l'honneur « d'être, etc. Signé : Hudson Lowe. »

J'accusai, sur-le-champ, réception des 2 pièces, et demandai en même temps accusé de réception de toutes mes lettres, n'en ayant jamais reçu jusqu'ici un seul. Et voulant répondre à l'offre du Gouverneur de me laisser retourner à Long-

wood, je lui adressai immédiatement, à ce sujet, une lettre pour le Grand-Maréchal, dont voici l'extrait, afin qu'il en prît connaissance et voulût bien la transmettre.

« Monsieur le Grand-Maréchal, — Le Gouverneur sir Hudson Lowe vient de m'offrir, « avec beaucoup de politesse et d'intérêt, de retourner à Longwood. Sur mon refus et l'observation dont je l'ai accompagné, que je ne « pouvais y retourner que sur l'exprès désir de « l'Empereur, le Gouverneur m'a ajouté qu'il » avait des raisons de croire que l'Empereur le « désirerait. Ce désir, M. le Grand-Maréchal, « serait ma loi suprême; il comblerait mon « cœur, et vaincrait à l'instant la constance « avec laquelle j'étais résolu de souffrir un supplice inexprimable, en l'honneur des lois et « de mon caractère.

« Toutefois, avant de recevoir l'expression de « ce désir, que j'invoque de toute mon ame, je « m'estimerais heureux de pouvoir vous faire « connaître les motifs qui avaient déterminé « tout d'abord mon refus.

« Je prie donc M. le Gouverneur de vouloir « bien vous communiquer ma correspondance

« avec lui, du 30 novembre et des 2, 4 et 18 « décembre. Il ne pourrait avoir d'objection à « une chose agréable pour nous, indifférente « pour lui; car si je retourne à Longwood, je « vous ferai connaître suffisamment ces pièces; « et si je n'y retournais pas, vous les saurez, il « est vrai; mais ce serait de peu d'importance, « puisque ne pouvant communiquer ensemble, « nous n'en saurions tirer aucun avantage res- « pectif. Le seul résultat réel ne serait donc « que la satisfaction morale pour moi de vous « avoir fait connaître mes pensées et mes senti- « mens en cette occasion.

« Ma reconnaissance serait entière, et la « générosité du Gouverneur complète, s'il vou- « lait me faire connaître que ce retour ne sau- « rait préjudicier en rien à mes intérêts, vis-à- « vis de la loi, et demeurerait tout à fait « étranger aux siens, ce qui lui serait bien « facile, etc., etc.

« Quoi qu'il en soit, M. le Grand-Maréchal, « toutes ces considérations disparaîtront au seul « geste, au seul signe de l'Empereur, me per- « mettant d'aller retrouver à ses pieds, un bon- « heur qui me manque. J'y eusse volé dès que

« j'ai pu en entrevoir la liberté : en cela il n'y « eût rien eu que pour moi, tout y eût été dans « l'intérêt de mes sentimens; mais mon dévoue- « ment à l'Empereur, contre moi-même, mon « respect profond pour tout ce qu'il peut vou- « loir, sont bien supérieurs encore; etc.

On aura de la peine à croire que sir Hudson Lowe renvoya cette lettre, en ayant effacé au crayon tout ce qui lui convenait; il la réduisait à fort peu de lignes, prétendant ainsi me dicter ce que je devais écrire au comte Bertrand. Il accompagna ce renvoi de la lettre suivante, qui répondait, disait-il, à mes précédentes:

« Je considère la lettre et la décision qui y « était incluse, que j'ai eu l'honneur de vous « adresser hier, comme une réplique générale « aux divers argumens contenus dans votre cor- « respondance avec moi.

« Ce fut, Monsieur, l'état de la santé de « votre fils et de la vôtre propre, et la com- « plication des peines de l'esprit et du corps, « si fortement dépeintes dans vos lettres des 6 « et 7 du courant qui m'induisirent, à la récep- « tion de cette dernière, à me transporter aus- « sitôt en personne auprès de vous, pour vous

« faire l'offre de retourner à Longwood, où se « trouvaient constamment des secours médi- « caux disponibles dont, durant le séjour que « vous y avez fait, on ne s'est jamais plaint à moi.

« Un sentiment d'égards pour la personne de « qui vous aviez été séparé, détermine aussi « mes offres dans cette occasion.

« Je ne saurais néanmoins consentir à devenir « l'intermédiaire d'une discussion ou négocia- « tion quelconque entre vous et Longwood « relativement à cet objet. La seule communi- « cation que je puisse autoriser serait celle qui « tendrait à faire connaître si on désire votre « retour, aux conditions attachées à la prolon- « gation de votre séjour dans l'île, telles que « je vous les ai exprimées par ma lettre d'hier. « Des communications sur ce point avec un « sommaire succinct au Général, voilà tout ce « que je puis me charger de transmettre.

« La permission de retourner à Longwood « implique la nécessité d'une explication « franche sur tous les points.

« Si vous n'y retournez pas, je ne vois, en « me rendant le canal d'une correspondance « prolongée sur l'objet dont il s'agit, qu'un

« sujet d'irritation et d'inconvéniens pour tous.

« Une grande diversité de détails purement « personnels et étrangers à la question, con- « tenus dans vos différentes lettres, ne me paraît « pas, Monsieur, exiger d'aveu ou de réponse « officielle. Ces lettres sont en même temps si « entremêlées de ce que l'on pourrait consi- « dérer comme portant une sorte de caractère « officiel, que l'une ne devrait pas plus que « l'autre rester sans réponse.

« Pour pouvoir entrer dans tant de particu- « larités, il me faudrait plus de loisirs qu'une infi- « nité d'autres affaires ne me permet d'en con- « sacrer à cet objet. Je m'occupe en ce moment « à rédiger des observations sur l'ensemble de « vos communications; je vous adresserai copie « de ce travail dès qu'il sera achevé *. Je « pourrais même, dans ce cas, les communi- « quer à Longwood. En attendant, la décision « que je vous ai envoyée, et la lettre qui l'ac- « compagnait servent de réponse à toutes ces « lettres.

* Le comte de Las Cases n'en a jamais entendu parler; jamais une seule ligne ne lui a été adressée à cet égard.

« Je vous renvoie votre lettre au comte « Bertrand ; j'ai souligné des passages de cette « lettre qui paraissent très-déplacés, ou qu'il « est du moins inutile de lui communiquer.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé*, H. Lowe.

Dimanche 22 au Lundi 23.

Continuation de correspondance. — Le Gouverneur déconcerté par ma résolution finale.

Le Gouverneur est venu pour connaître l'effet de sa déclaration et de ses deux lettres : il ne doutait pas qu'elles ne dussent avoir produit une grande impression, et il croyait certain de trouver prête, et avec les corrections qu'il avait indiquées, ma lettre au Grand-Maréchal, laquelle devait amener, selon lui, mon retour à Longwood; mais je lui ai dit froidement que, puisqu'il s'était permis de vouloir me dicter, je n'écrirais plus. Il en a paru fort surpris et très-déconcerté, et après de longues réflexions en lui-même, il a été aussi loin que de me demander si les corrections qu'il avait faites étaient mon seul empêchement. Cette condescendence inusitée de sa part, devenait pour moi un guide assuré; aussi ai-je tenu ferme, et coupé

court, en lui disant que le soir même il recevrait de moi ma détermination irrévocable, et mes motifs, aussi bien que mes observations aux diverses pièces qu'il m'avait adressées. Je voulais en cela éviter des paroles fugitives toujours faciles à nier, j'aimais bien mieux les consacrer d'une manière authentique sur le papier. Voici ma lettre :

« M. le Gouverneur, vous me renvoyez, avec « vos corrections indiquées, la lettre que j'a- « vais écrite au comte Bertrand, sur l'offre « verbale que vous m'aviez faite de retourner à « Longwood. Ainsi, comme cela vous arrive « presque toujours ici, l'offre n'était réelle « qu'en apparence, et devait s'évanouir dans « les détails de l'exécution. J'en suis peu surpris. « Réfléchissant l'autre jour à votre offre, après « votre départ, j'avais conclu qu'il en serait ainsi. « Vous aviez eu la bonne foi de me dire que vous « ne vouliez pas permettre qu'entre Longwood « et moi nous combinassions nos idées; c'est- « à-dire, en d'autres mots, que nous connus- « sions nos *véritables désirs*. Vous pouvez avoir « sans doute de bonnes raisons pour cela, je ne « dis pas le contraire; mais aussi, de mon côté,

« je ne dois pas me rendre dupe, et concourir à « induire en erreur peut-être, ceux qui s'in- « téressent à moi. Vous êtes trop avantageuse- « ment situé, Monsieur, entre Longwood et « moi, et je ne dois point écrire au comte Ber- « trand, non mes pensées, mais ce que vous me « dicteriez. Je m'en abstiendrai donc; je regar- « derai votre offre comme non avenue, parce « que l'acceptation en a été impraticable, et je « me référerai irrévocablement pour mes pen- « sées, mes sentimens, mes décisions sur cet « objet, à ma lettre du 30 novembre.

« Vous êtes dans l'erreur, Monsieur, si vous « avez compris que je vous demandais des répon- « ses à tous les argumens et à tous les articles de « mes lettres. Je respecte vos occupations et le « prix de votre temps; aussi n'ai-je demandé « que le simple accusé de réception, et pour la « régularité des choses; je ne pense pas que « vous puissiez avoir aucune raison pour me le « refuser.

« Vous paraissez surpris, Monsieur, de l'état « déplorable de la santé de mon fils et de la « mienne en cet instant; et vous revenez deux « fois à vous étonner que je ne vous en aie pas

« fait parvenir mes plaintes lorsque j'étais à « Longwood. Monsieur, je ne songeais guère à « mon corps à Longwood ; et d'ailleurs, quand « je souffrais, je me plaignais au docteur, et « non à l'autorité : vous pouvez vous en informer « auprès de lui. Quant à mon fils, je suis bien « étonné, Monsieur, qu'il ne vous soit rien « revenu, par la voix publique, de sa situation, « des consultations qui ont été faites à son sujet, « des crises qu'il a éprouvées, de ses saignées « nombreuses, etc., etc. Est-il bien extraordi- « naire que nos circonstances présentes accrois- « sent nos maux, empirent rapidement notre « état ?

« Je viens à votre arrêté de ma déportation au « Cap. J'y vois que l'on retiendra tous ceux de « mes papiers qui auront des rapports avec l'au- « guste personne à laquelle je trouvais doux de « consacrer mes soins et ma vie. Quels autres « papiers, Monsieur, pourrais-je avoir ? Que « veut donc dire que je serai libre d'emporter « tous les autres ? N'est ce pas encore ici offrir « quelque chose, et ne rien donner ?

« Vous retenez mon Journal, ce seul et véri- « table objet de tant de bruit, ce dépositaire

« encore informe, inexact, jusqu'ici inconnu à « tous, où, jour par jour, j'écrivais ce que je « pensais, ce que je voyais, ce que j'entendais. « Est-il de papier plus sacré, plus à moi que « celui-là? et pouvez-vous prétexter cause d'i- « gnorance de son contenu? Je vous l'ai laissé « parcourir deux heures à discrétion, à feuille « ouverte, ou à article choisi dans la table des « matières. Ne deviendriez-vous pas responsable « de la tournure que vous aurez donnée; de « l'abus que vous en aurez fait faire? N'aurez- « vous peut-être pas à vous justifier un jour « de l'idée très-fausse que vous en aurez pré- « sentée, sans doute, à vos ministres? Vous me « l'avez dit un *Journal politique*. Je n'avais pas « le droit, ajoutiez-vous, dans la situation où « je me trouvais, de tenir registre de ce que « disait l'Empereur Napoléon. C'était un abus « surtout, que j'y eusse introduit des pièces « officielles, *disiez-vous*. Comme si tout ce que « je voyais, lisais, touchais, entendais, n'était « pas, de droit et sans inconvénient, du do- « maine de ma pensée et de ma propriété, tant « que le recueil en demeurait mystérieux et « secret. Soupçonnerait-on de pareils principes

« puisés au sein des idées libérales d'Angle-
« terre? n'y reconnaîtront-on pas bien plutôt les
« maximes odieuses de la police du continent?
« Et que trouvera-t-on dans ce Journal? des
« dires, des actes, des mots sublimes, sans doute,
« de l'auguste personne qui en était l'objet; des
« matériaux de sa vie, et aussi des choses peu
« agréables pour vous peut-être! Mais qui
« leur aura donné de la publicité? Ne devait-
« ce pas être retouché? Ne pouvait-ce pas être
« changé, altéré, rectifié? Qui l'aura empêché?
« Ce n'est pas, du reste, Monsieur, que rien de
« ce qui arrive aujourd'hui puisse d'ailleurs me
« porter jamais à dire sur ce qui vous concerne
« autrement que ce que je penserai, ce que je
« croirai vrai.

« Enfin, dans votre arrêté, vous prononcez,
« en date du 20 octobre, que je serai séparé de
« Longwood, et envoyé au cap de Bonne-Espé-
« rance. Qui ne croirait, à la forme et aux
« expressions, que vous portez cette décision en
« opposition de moi-même, tandis que vous
« prononcez là un jugement désormais étranger,
« et depuis nombre de jours, à la cause nou-
« velle dont il s'agit. Vous séparez de Longwood

« celui qui, depuis vingt jours, s'est retiré entre « vos propres mains, de la sujétion volontaire à « laquelle il s'était soumis; qui, depuis dix- « huit jours, vous a authentiquement sommé « de l'éloigner de l'île. Qui se douterait de tout « cela dans votre pièce? Une lettre de vous « l'accompagne, me laissant le choix de me « soumettre à ce jugement, ou de retourner à « Longwood. Mais si je cédais à l'appât du bon- « heur que vous me présentez, je vous laisserais « triomphant et tranquille, maître de mes pa- « piers les plus secrets; je serais de nouveau « votre captif, soumis encore aux mêmes « fouilles, aux mêmes saisies, aux mêmes en- « lèvemens, quand cela vous plairait..... *Non*, « *Monsieur*, je n'ai point de choix à faire; je « n'ai qu'à vous répéter désormais toujours les « mêmes choses : Remplissez les lois vis-à-vis « de moi. Si je suis coupable, faites-moi juger; « si je ne le suis point, rendez-moi à la liberté. « Si mes papiers sont étrangers à cette affaire, « rendez-les moi; si vous les croyez suscep- « tibles d'examen grave, envoyez-les à vos « ministres, et faites moi suivre avec eux. De « plus, la santé de mon fils et la mienne de-

« mandent impérieusement de se retrouver au « sein de toutes les ressources. Je vous implore « de nous renvoyer en Angleterre. »

« Rien n'était plus simple, et pourtant rien « ne s'est plus compliqué. Vainement vous ob- « jecteriez vos instructions; elles n'ont pu pré- « voir ces cas particuliers. Vos incertitudes « mêmes me prouvent qu'elles ne sont ni pré- « cises ni claires. Vous avez d'abord voulu me « garder dans l'île, au secret, séparé de Long- « wood; vous ne croyiez pas devoir m'en- « voyer au Cap. Vous tordez ici la lettre de vos « instructions pour en faire sortir un résultat « forcé. Mais craignez d'être responsable aux « ministres de les avoir mal saisies; et à moi, « d'avoir violé la loi en ma personne. Craignez « que la plupart de ces mesures ne se trouvent « à la fin des actes vexatoires et arbitraires. « J'ignore quels droits, quels recours vos lois « peuvent me ménager; mais heureusement je « peux dormir sur mon ignorance; je sais « qu'elles veillent pour moi. Vous croirez-vous « quitte quand je serai au Cap, séparé de mes « papiers, que vous retenez près de vous? Mais « si je demeure captif dans ce nouvel endroit,

« les vents reporteront ici mon dilemme, et « mes plaintes sur les tourmens moraux que « vous aurez accrus, et les souffrances du corps « que vous aurez empirées ; car ce sera vous « qui m'y retiendrez, ou par vos ordres directs, « ou par vos instructions secrètes. On ne sau- « rait lever des scellés qu'en présence de celui « qui y est intéressé; me ferez-vous revenir du « Cap pour les lever ici? Me retiendrez-vous « au Cap jusqu'à ce que l'ordre vienne de les « envoyer en Angleterre? Où tout cela vous « mènera-t-il? Et il était, et il est encore un « moyen si simple qui arrangerait tout! Mon « penchant naturel à aplanir les affaires me « faisait courir au-devant de toutes les diffi- « cultés ; j'obviais à tout; je me soumettais « volontairement, d'avance, en Angleterre, à « toutes les mesures, même arbitraires, qui « pourraient équivaloir à la quarantaine du « Cap. J'ajoutais encore la raison si valable de « la santé de mon fils et de la mienne.

« La crainte de blesser la lettre de quelque « point de vos instructions, aura été plus forte « à vos yeux que la nécessité et le bon droit « de céder à leur esprit, à la force des choses,

« à l'impulsion de l'humanité. Il en est temps « encore, Monsieur, rendez-vous à ce que je « sollicite. Je croirai que ce dernier sentiment, « l'humanité, vous aura décidé, et je croirai « vous devoir quelque chose. La double récla- « mation des papiers par Longwood et par moi, « ne saurait être une difficulté excusable. On « vous demandera quel pas avez-vous fait pour « la lever? Voulez-vous que j'écrive moi-même « à ce sujet? trois mots suffiront pour nous « mettre indubitablement d'accord.

« Quoiqu'il en soit, Monsieur, à quelle que « décision que vous vous arrêtiez, quelle que « peine qui me soit ménagée, il n'en saurait « être de comparable à celle de demeurer sur « ce roc maudit, lorsque j'y suis séparé de « l'objet auguste qui m'y avait attiré. Toute « heure, toute minute que j'y passe dans cette « situation, sont des années pour ma malheu- « reuse et peut-être courte existence. Elles « aggravent dangereusement l'état de mon mal- « heureux fils. Je vous demande donc, et vous « le redemanderai sans cesse, à chaque instant : « éloignez-moi de ce lieu de souffrance. Rece- « vez, etc. »

Le Gouverneur, frappé de ma lettre et de ma détermination de ne pas retourner à Longwood, ce qui le contrariait évidemment beaucoup, sans que je pusse en deviner précisément le motif; mais ce qui suffisait pour me maintenir inébranlable, accourut le lendemain; et, après un long préambule fort obscur sur sa sincérité et ses bonnes intentions, il me dit, que pour m'en donner des preuves, et faciliter mes rapports avec Longwood, il consentait à y envoyer ma première lettre telle que je l'avais écrite d'abord au comte Bertrand; il offrait de plus d'y joindre copie de toute ma correspondance, chose qu'il m'avait constamment refusée jusque là; mais plus il faisait de concessions, plus je devais tenir bon : « Il n'est plus temps, lui « répondis-je, avec une espèce de solennité, le « sort en est jeté, j'ai prononcé moi-même mon « jugement, ma propre sentence. Je n'écrirai « pas à Longwood, et je vous demande, pour « la centième fois, de vouloir bien m'éloigner « à l'instant. — Mais du moins voudriez-vous « bien écrire à Longwood, mes offres et votre « refus. — Oui, je le ferai. » Et il partit extrêmement déconcerté, nous faisant entendre

pour dernière tentative que nous ne pourrions faire voile que sur un transport; qu'il ne pouvait dire quand, et qu'il n'avait point de médecin à bord, ce qui serait un bien grave inconvénient à l'état de mon fils, etc., etc.

Mardi 24.

Départ de Balcombe's cottage; translation à la ville.

Mon fils a été extrêmement malade dans la nuit, j'étais moi-même fort souffrant. Au point du jour, j'ai envoyé auprès des docteurs Baxter et O' Méara, pour réclamer leur immédiate assistance; et dans mon désespoir, poussé à bout, j'ai écrit à sir Hudson Lowe, qu'il nous était impossible de supporter plus long-temps le traitement sous lequel nous succombions mon fils et moi; que malgré l'état dangereux de mon fils, il y avait plus de sept jours que nous n'avions vu les médecins, que nous étions tellement hors de la route que toute leur bienveillance personnelle ne pouvait l'emporter sur la difficulté de nous donner leurs soins; que je réclamais donc qu'il voulût bien nous tirer de notre isolement, sans le moindre délai; que je lui demandais d'être transporté à la ville, fût-ce

à la geole publique, s'il le jugeait nécessaire. Pour cette fois ma lettre eut son effet immédiat; je reçus, par le retour de l'ordonnance, un billet du Gouverneur, m'annonçant que, le jour même, il me ferait conduire dans sa propre demeure à la ville. En effet, vers le soir, un officier est venu nous prendre. Combien, au moment du départ, Longwood a fixé nos regards! Combien, tout le long de la route, il a occupé mes pensées, remué mes sentimens! Ce que j'ai éprouvé lors qu'arrêté, pour le considérer une dernière fois, il m'a fallu le voir disparaître en me remettant en route, mon cœur seul le connaît!.....

Mercredi 25 au Samedi 28.

Séjour au château du gouvernement, meilleurs procédés; détails, etc., etc.

Nous nous sommes trouvés établis dans la demeure du Gouverneur, appelée le château, lieu vaste et assez agréablement situé. Un grand changement s'était opéré subitement à notre égard: nous étions encore gardés par des sentinelles, il est vrai; mais tout avait été mis à mes ordres, et l'on semblait s'efforcer de nous

entourer de profusions en tout genre. « Ne vous « faites faute de rien, me répétait souvent le « majordome, c'est l'honorable Compagnie des « Indes qui paye. « Mais ces soins tardifs me touchaient peu; il n'était plus qu'une chose à mes yeux, c'était un prompt dénouement, et je ne pouvais l'obtenir. Le Gouverneur venait bien chaque jour; mais c'était pour laisser échapper quelques mots de politesse seulement, et pas un seul d'affaires. Cependant, il devenait indispensable pour moi d'en finir : depuis mon enlèvement de Longwood, les difficultés ou les embûches, sans cesse renaissantes, dont je me trouvais environné, ma préoccupation de leur échapper m'avaient tenu dans un constant harassement; à ces peines d'esprit se joignait encore tout le chagrin du cœur. Une telle complication produisit en moi une espèce de révolution, je me sentis subitement dix ans de plus, et c'est là qu'ont pris naissance et se sont déclarés les premiers symptômes des infirmités qui ne m'ont plus quitté depuis, qui se sont accrues chaque jour, et ne doivent finir qu'avec ma vie.

Ce fut donc dans un véritable état de crise que j'arrivai à la ville. Le Gouverneur demeura

frappé de mon changement et de mon extrême faiblesse; à peine pouvais-je suivre la conversation. Dans l'intention sans doute de me ranimer, il m'a laissé savoir que l'Empereur avait témoigné un bien vif désir de me revoir avant mon départ. Ce ressouvenir m'a vivement ému, mes larmes ont coulé, et j'étais si peu en état de soutenir aucune émotion, que j'ai été sur le point de m'évanouir. Mon fils me dit plus tard que le Gouverneur en avait semblé fort embarrassé. Ramassant néanmoins mes forces, j'en suis revenu à supplier encore le Gouverneur de m'éloigner le plus promptement possible; alors il a fixé mon départ à deux jours de là, et m'a appris qu'il s'était procuré un bâtiment de guerre, comme plus convenable pour moi, et en même temps plus commode, à cause du médecin qui s'y trouvait.

Dimanche 29.

Paroles de l'Empereur. — Adieux du Grand-Maréchal.

Aujourd'hui de grand matin, un officier est enfin venu nous dire de mettre en ordre tous nos effets pour être transportés à bord; qu'il était décidé que nous partirions à peu de temps

de là. C'était pour nous l'heure de la délivrance. En moins de quelques minutes, tout ce que nous possédions se trouva emballé, nous étions prêts, nous attendions. Il approchait enfin ce moment désormais si désiré; car quelles ne peuvent pas être les variations de nos sentimens selon des circonstances nouvelles. Moi qui eusse regardé, il y a peu de temps encore, comme le plus grand supplice qu'on m'eût séparé de l'Empereur et déporté de Sainte-Hélène; aujourd'hui, au contraire, depuis mes dernières résolutions, d'après le désir manifeste de sir Hudson Lowe, les paroles positives de l'Empereur : je vous invite, et au besoin je vous *ordonne* de sortir de cette île, d'après des antécédens précieux, puisés dans ses conversations, et que je ne saurais indiquer, bien qu'étrangers à la politique; enfin, par suite des chimères même que je m'étais forgées, toutes ces causes réunies faisaient que mon plus grand tourment désormais était d'appréhender qu'on ne m'y retînt; et, bien qu'on m'eût annoncé déjà l'heure du départ, je n'en demeurais pas moins dans une anxiété mortelle. Le Gouverneur sembla les justifier en se faisant attendre presque tout le jour. Il se faisait tard;

l'impatience, l'attente, l'inquiétude m'avaient donné de la fièvre; sur les six heures, le Gouverneur, sur lequel je ne comptais plus, parut, et, après un petit préambule à sa façon, me dit qu'il venait d'amener le Grand-Maréchal, auquel il permettait de prendre congé de moi, et il m'a conduit dans la salle voisine, où j'ai pu embrasser, en effet, ce digne compagnon de Longwood. Il était chargé de me dire, de la part de l'Empereur : « Qu'il me verrait rester « avec *plaisir*, et me verrait partir avec *plaisir*. » C'étaient là ses propres expressions. « Qu'il « connaissait mes sentimens, qu'il était sûr de « mon cœur; qu'il avait confiance pleine et « entière en moi. Que quant aux chapitres de la « campagne d'Italie, que j'avais demandé la « permission de garder comme ressouvenir cher « et précieux, il l'accordait sans hésitation, « aussi bien que tout autre objet quelconque qui « pourrait être demeuré dans mes mains, se « plaisant à les considérer comme n'étant pas « sorti des siennes. » Sir Hudson Lowe était demeuré présent, c'était de rigueur. Le Grand-Maréchal a ajouté quelques commissions de livres, l'envoi des moniteurs surtout, et de di-

vers autres objets nécessaires ou utiles à l'Empereur, terminant par me dire significativement de faire du reste, en toutes choses, ce que je croirais pour le mieux.

Il était dit que l'amitié du Grand-Maréchal ajouterait à mon supplice; il me voyait partir avec peine, et s'ingéniait à me donner des raisons pour me décider à rester. « Mon départ « était une perte pour eux tous, disait-il avec « grâce, en s'adressant au Gouverneur. C'en était « une pour l'Empereur, et c'en serait une pour « lui-même, sir Hudson Lowe, qui ne tarderait « pas à s'en apercevoir. » Le Gouverneur répondait par une inclination approbative, et tous deux cherchaient à m'ébranler : je le comprenais de la part du Gouverneur; mais je n'en pouvais deviner la véritable cause dans le Grand-Maréchal, surtout d'après les paroles qu'il venait de me transmettre au nom de l'Empereur; d'autant plus qu'auprès des nombreux et puissans motifs qui m'entraînaient, sir Hudson Lowe, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, n'offrait de son côté pas la moindre concession; il conservait mes papiers, il exigeait ma soumis-

sion pure et simple; et par-là je légalisais, pour ainsi dire, tout ce qu'il avait fait; je l'autorisais, par le précédent, à renouveler à son gré la saisie et l'emprisonnement du premier venu d'entre nous, toutes les fois qu'il lui en prendrait fantaisie. Je ne devais, je ne pouvais me prêter sans ordre à de pareils outrages : je résistai donc héroïquement.

Cependant la nuit était venue tout à fait, et le Gouverneur trouvant qu'il était trop tard, nos derniers arrangemens d'ailleurs n'étant pas terminés, il renvoya le départ au lendemain; et comme il m'en voyait chagrin, pour me consoler il dit qu'il permettait que le Grand-Maréchal vînt me revoir encore. Quelque bonheur que j'eusse sans doute à embrasser de nouveau un compagnon de Longwood et à recevoir encore une fois des nouvelles de l'Empereur, néanmoins, ce retard n'était pas sans une vive peine pour moi; il prolongeait ma tempête intérieure et remuait mes plaies. On sait qu'il est des victoires que l'on ne remporte que par la fuite; celle que je poursuivais était de cette nature.

Lundi 30.

Derniers adieux. — Scellé des papiers. — Départ.

D'assez bonne heure j'ai reçu la visite de l'amiral Malcolm : il venait me présenter, disait-il, le lieutenant Wrigth, chargé de me conduire au Cap, sur le brick le Griffon; me le recommandant comme son ami, ajoutait-il avec grâce, et m'assurant que je n'aurais qu'à me louer de tous ses efforts pour m'être agréable. J'appréciai dignement, dans l'Amiral, cette marque d'un intérêt si délicat, et j'en ressentis une sincère et tendre reconnaissance, beaucoup mieux que je ne la lui exprimai. Sa bienveillance pour moi devait avoir un prix d'autant plus grand à mes yeux, que ses rapports avec le Gouverneur rendaient fort délicat de la témoigner; aussi avait-il eu la circonspection de se faire accompagner précisément par l'homme de confiance de sir Hudson Lowe.

J'attendais avec mon anxiété habituelle le moment décisif, craignant toujours de voir le Gouverneur finir par opposer des obstacles imprévus, tant il me laissait apercevoir le désir de me faire rester.

Le Grand-Maréchal arriva vers les onze heures, conduit par le Gouverneur et quelques officiers. Il renouvela ses efforts de la veille pour me faire revenir à Longwood, mais sans jamais m'exprimer néanmoins le *désir positif* de l'Empereur. Connaissant si bien ma situation, il n'avait qu'à dire un mot pour être sûr de l'emporter; mais il ne le disait pas, et même s'en éloignait si je le pressais, se référant alors aux paroles sacramentelles de l'Empereur, qu'il m'avait rendues la veille. Ainsi, j'avais à me défendre encore contre celui-là même dont j'aurais voulu recevoir du renfort : son affection me devenait funeste, et je demeurais au supplice, déchiré entre le désir de rester, et la volonté de partir : si le cœur dictait l'un, le courage commandait l'autre; je demeurai inébranlable.

Je ne dois pas oublier de mentionner que le Grand-Maréchal, dans le cours de la conversation, me dit que l'Empereur avait désiré me voir avant mon départ; mais que le Gouverneur exigeant qu'il se trouvât un officier anglais entre nous, il s'était vu contraint d'y renoncer, me faisant dire que je savais bien qu'à cette

condition, il se priverait de voir sa femme même et son propre fils. Quelles paroles pour moi !...

Passant aux affaires, je remis au Grand-Maréchal treize lettres de change sur mon banquier de Londres, c'étaient mes 4000 louis que j'avais si souvent offerts à l'Empereur, et que le Grand-Maréchal m'avait appris la veille qu'il s'était enfin décidé à accepter, ce qui combla mes vœux, et fut pour moi un vrai bonheur.

Ces objets terminés, on permit au général Gourgaud, qui avait obtenu d'accompagner le Grand-Maréchal, de venir aussi prendre congé de moi; et cette nouvelle preuve d'intérêt, jointe à toutes celles qu'il n'avait cessé de me donner depuis mon emprisonnement, ne fut pas perdue pour mes sentimens.

La séance durait depuis long-temps, et sir Hudson Lowe eut la galanterie de dire à ces messieurs qu'ils pouvaient demeurer à déjeûner avec moi, et il s'en alla, emmenant avec lui tout son monde, à l'exception du seul officier de service à Longwood, qui avait escorté ces messieurs ; l'honnête capitaine Popleton, dont nous n'avons jamais eu qu'à nous louer infini-

ment. Il est certain qu'en dépit de sa présence, durant tout le déjeûner, qui ne laissa pas que d'être long, il nous eût été très-aisé de lui dérober les communications que nous aurions eu à nous faire; mais il n'en existait aucune, et il ne fut pas dit un mot en secret de part ou d'autre. Si j'avais prévu cette circonstance inopinée, j'aurais pu faire garder à mon fils toute ma correspondance avec sir Hudson Lowe, et elle fût aisément parvenue à Longwood; mais en y réfléchissant, je me félicitais de n'en avoir pas le moyen, me défiant toujours de sir Hudson Lowe, qui, évidemment si occupé de me faire rester, eût pu profiter d'une découverte de la sorte pour changer toutes les dispositions arrêtées, et en imposer de nouvelles.

Le déjeûner fini, j'eus le courage d'être le premier à vouloir prendre congé. Je demandai que le Gouverneur fût rappelé pour mettre fin aux dernières mesures. J'embrassai mes compagnons, et ils me quittèrent; le général Gourgaud, en partant, revint à différentes reprises, avec tant d'effusion et de grâce, sur les petites contrariétés que nous avions pu nous causer réciproquement, qu'il me fut doux de me con-

vaincre que les circonstances pénibles où nous nous étions trouvés, avaient pu seules les amener, et que le cœur n'y avait jamais été pour rien : aussi, ne m'en est-il resté qu'un agréable souvenir et une sincère reconnaissance pour ces derniers instans. *

Sir Hudson Lowe, de retour, voyant sortir ces Messieurs, me dit, d'un air significatif, et pourtant pas sans quelqu'embarras mêlé de dépit : « Vous n'avez donc pas jugé à propos de « retourner à Longwood. Il faut croire que vous « avez de bonnes raisons pour cela. » Je m'inclinai pour toute réponse, et le priai de procéder immédiatement au scellé des papiers, seul objet qui me retînt. Déjà, depuis plusieurs jours, j'avais exigé et obtenu qu'il en fût fait

* C'est ici le lieu de répéter, à son égard, un redressement que je n'ai pu insérer qu'à la table des matières du tome 4, parce que ce volume se trouvait déjà imprimé quand j'en ai eu connaissance.

C'est par erreur qu'on trouve, tome 1er pag. 95, que le général Gourgaud avait négocié pour être du voyage de Sainte-Hélène ; on était mal informé, l'Empereur l'avait choisi.

un inventaire dont je réclamai une copie authentique, signée de sir Hudson Lowe. Il ne s'agissait plus, en cet instant, que d'apposer les scellés; sir Hudson Lowe avait retardé le plus possible et jusqu'au dernier moment cette formalité, et il la conclut d'une manière qui le caractérise. Il me dit avec assez de gêne, en belles paroles, que par respect pour l'Empereur, aussi bien que par égard pour mes qualités personnelles, il voulait bien me laisser apposer mon sceau, pourvu que je consentisse à ce qu'il pût le lever en mon absence s'il le jugeait nécessaire. Sur mon souris et mon refus, il marcha quelques temps à grands pas; puis, comme s'il avait remporté une grande victoire sur lui-même, il s'écria : « Je le prends sur moi, je « m'en passerai. » Et faisant appeler le secrétaire du gouvernement, il fit apposer les sceaux de l'île en ma présence; alors je lui demandai une déclaration du refus qu'il m'avait fait de laisser apposer mes armes, ou de la condition singulière qu'il y avait mise; ce fut le sujet d'une hésitation nouvelle qu'il termina pourtant en me la faisant expédier ainsi qu'il suit :

DÉCLARATION DE SIR H. LOWE AU COMTE DE LAS CASES.

« En conséquence de ce qui a été énoncé dans « la décision du Gouverneur, touchant l'affaire « du comte de Las Cases, il a été retenu, lors « de son départ de l'île, un très-grand nombre « de papiers.

« Le Gouverneur, dont le devoir spécial est « de ne pas souffrir que des papiers quelconques, « venant de Longwood, sortent de cette île sans « au préalable avoir été examinés, s'est toutefois « jusqu'à présent abstenu, par des motifs parti- « culiers, de prendre connaissance de tous ceux « du comte de Las Cases, et a décidé que les « papiers à lui appartenant, qui ont été retenus « (papiers dont lui, Gouverneur, n'a connu « que la teneur générale) seraient mis en deux « paquets séparés, et déposés à la trésorie de « l'île, pour y rester jusqu'à ce qu'il eût reçu « des ordres de son gouvernement en ce qui « les concerne.

« Le comte de Las Cases pourra apposer son « cachet sur chacun de ces paquets, bien en- « tendu que ce cachet sera susceptible d'être « levé, soit dans le cas où ces paquets devraient « sortir de l'île, par suite de la réception d'or-

« dres du gouvernement, soit au cas que l'in-
« térêt du service l'exigeât.

« Ainsi, l'apposition de ce cachet n'est autre
« qu'une garantie morale que lui offre le Gou-
« verneur, pour sa propre satisfaction, en ce
« qu'elle lui donnera l'assurance que les pa-
« quets ne seront point ouverts si ce n'était par
« l'un des motifs urgens prévus ci-dessus.

« Si, dans de telles circonstances, le comte
« de Las Cases répugnait à apposer son cachet
« à ces paquets, ou refusait d'accéder à la con-
« dition à laquelle cette apposition est per-
« mise, le Gouverneur, qui ne peut permettre
« qu'aucun paquet cacheté, ou que des papiers
« quelconques, venant de Longwood, sortent
« de ses mains sans être ouverts, ne pourra que
« regarder comme nécessaires toutes précau-
« tions propres à assurer à son gouvernement,
« jusqu'à la réception de ses ordres, la connais-
« sance des mesures qu'il a prises pour la sû-
« reté de ceux qu'il a retenus.

« Le comte de Las Cases s'étant refusé à ap-
« poser son cachet, aux conditions mentionnées
« ci-dessus, les papiers, partagés en deux pa-
« quets distincts, ont été déposés dans deux boî-

« tes scellées du sceau du gouvernement et de « l'île. 31 décembre 1816. Signé : H. Lowe. »

Tout fini entre nous, sir Hudson Lowe, par une tournure qui lui était caractéristique vis-à-vis de moi, depuis que je me trouvais entre ses mains, passa tout aussitôt, soit bonté, soit calcul, à écrire pour moi quelques lettres de recommandation privée à de ses connaissances du Cap, qui, m'assurait-il, me seraient fort agréables, et que je n'eus pas le courage de rejeter, tant elles semblaient être offertes de bon cœur. Enfin vint le moment de cet éternel départ; sir Hudson Lowe descendit avec moi, m'accompagnant jusqu'à la porte de sortie, et là, ordonna à tous ses officiers de me suivre jusqu'au lieu de l'embarquement pour me faire honneur, disait-il. Je me jetai avec empressement dans le canot préparé pour me recevoir; je traversai la rade, passant assez près d'un bâtiment qui venait d'arriver du Cap, d'où je reçus, par gestes, les salutations du Polonais et des trois domestiques qu'on nous avait enlevés quelques mois auparavant. Ils repassaient pour regagner l'Europe. Je fus saisi à leur vue : l'un d'eux était porteur de la seule pièce qui eût

échappé de l'île : la belle lettre au sujet des commissaires des alliés. Je ne doutais pas que la découverte faite sur mon domestique ne servît au Gouverneur pour faire faire des recherches sur ces personnes, qui étaient loin de s'y attendre ; heureusement il n'en fut rien, et le brave et fidèle Sentini eut le mérite d'être le premier à faire paraître en Europe quelque chose d'authentique sur Longwood.

Enfin, je mis le pied sur le brick, il leva l'ancre, et je crus le plus utile de mes vœux accompli. Vaines illusions que le temps devait détruire si cruellement, et qu'une dernière expérience du cœur de certains hommes devait me prouver n'avoir été que d'absurdes chimères !... Et comment ai-je pu en effet m'abuser au point de croire à la sensibilité de ceux-là même qui, contre tout droit, avaient prononcé la sentence et ordonné le supplice... Ah ! que n'ai-je choisi de demeurer ! que n'ai-je continué des soins domestiques, au lieu d'aller rêver des services lointains ! J'aurais prolongé quelque temps encore mes attentions de chaque jour... j'aurais recueilli quelques marques d'intérêt de plus... et le moment fatal arrivé, j'aurais eu ma

part de la douleur commune, ma part des soins de tous; j'aurais concouru à adoucir les derniers momens; moi aussi j'aurais aidé à fermer les yeux !.... Mais plutôt non, cédant de bonne heure au climat et à ma débile santé, j'aurais succombé long-temps auparavant; je n'aurais pas été le témoin de l'horrible événement !... j'aurais sauvé d'éternelles douleurs; je ne serais plus !... je n'en serais pas à me débattre encore sous des infirmités cruelles rapportées du lieu même; j'y reposerais en paix !... et bien des gens regarderaient ma dernière demeure comme un nouveau bonheur de mon étoile ou une dernière faveur du Ciel !

Je devrais peut-être terminer ici, puisque me voilà hors de Sainte-Hélène, et que je n'ai plus à citer les paroles de l'Empereur; néanmoins, ce qui va suivre se trouve en général trop directement lié à ce qui le concerne, pour qu'on ne me pardonne pas d'avoir continué.

TRAVERSÉE
DE SAINTE-HÉLÈNE AU CAP.

Espace de dix-huit jours.

Mardi 31 décembre au Vendredi 17 janvier 1817.

Traversée. — Les griefs de Longwood. — Détails, etc.

Au jour, il n'était plus question de Sainte-Hélène pour nous, que dans nos cœurs. Nous naviguions avec vîtesse loin de ce lieu cher et maudit, sur notre léger esquif, au milieu du vaste Océan, à une immense distance du vieux et du nouveau monde. Il se trouva que les officiers, l'équipage étaient remplis pour nous d'une bienveillance toute marquée : à leurs soins, à leur empressement, à leurs égards, à leur sympathie, j'aurais pu me croire, si ce n'eût été le langage, à bord d'un bâtiment français. Ce n'était plus la circonspection, la réserve de Sainte-Hélène : l'abandon avait succédé. J'appris là tout ce que je devais à l'amiral Malcolm : c'était lui qui m'avait valu la faveur d'un brick de guerre, au lieu du mauvais

transport dont j'avais été menacé. Dès qu'il avait connu la détermination de sir Hudson Lowe, l'amiral avait couru chez lui pour lui offrir un de ses bâtimens, l'assurant qu'il en aurait toujours un pour m'épargner le désagrément et les privations auxquelles je serais autrement condamné; et faisant un signal, il avait fait rentrer le Griffon, dont le capitaine était un de ceux qu'il aimait davantage : on a vu qu'il me l'avait amené. L'Amiral avait montré de bonne heure le désir de me voir; mais il avait attendu, par circonspection, le moment du départ; il avait redouté surtout, me disait-on, que je ne lui exposasse mon affaire, et ne voulusse le prendre pour juge entre moi et le Gouverneur, vis-à-vis duquel il se trouvait très-délicatement placé. Mais il eût pu être tranquille, je sortais d'une trop bonne école pour donner dans un pareil travers.

Une partie de notre traversée fut employée par mon fils, à retranscrire quelques papiers que nous avions déchirés à dessein, et placés épars dans nos effets ou sur nous-mêmes : Sir Hudson Lowe m'avait rendu cette précaution nécessaire, m'ayant dit quelque temps auparavant qu'il

fouillerait de nouveau tous mes papiers avant notre départ, pour voir ce que j'aurais pu écrire durant ma détention. « Un tel acte serait « tout à fait tyrannique et sans délicatesse, « m'étais-je permis de lui dire ; vous ne m'au- « riez donc permis l'usage de plumes et de « papier que pour vous saisir d'idées, qu'autre- « ment j'aurais retenues en moi-même : ce serait « un piége révoltant, condamné sans doute par « vos tribunaux, et flétri bien davantage encore « par tous les cœurs honnêtes. » Sir Hudson Lowe sentit apparemment la justesse de ce raisonnement, car il n'en fut plus question.

Le plus important de ces papiers, celui auquel je tenais davantage, était ce que j'ai appelé les griefs de Longwood.

Pendant que je me trouvais au pouvoir de sir Hudson Lowe, nos entretiens me conduisirent, sur son propre désir, à lui tracer à la hâte l'énumération de nos griefs. L'état de mon fils, celui de mes yeux nous empêchèrent de pouvoir le transcrire au net pour notre propre compte. J'avais demandé au Gouverneur un copiste, qu'il ne me donna point. Je trouvai peu délicat d'insister, puisque ce n'était que pour lui présenter des choses qui devaient lui

être peu agréables. D'un autre côté, comme je parlais à l'insu de mes compagnons, et néanmoins souvent en leur nom, il m'était essentiel qu'ils en eussent connaissance, pour me redresser si je m'étais mépris. Au moment de partir, je dis à sir Hudson Lowe avoir complété cette pièce, je lui en montrai le paquet cacheté, me proposant, lui disais-je, de le faire copier au Cap, ou même à bord du brick, et de lui en envoyer deux exemplaires, l'un pour lui, et l'autre pour Longwood. Sir Hudson Lowe sembla y attacher un très-grand prix, et préférant un autre arrangement, il fut convenu que je laisserais dès cet instant mon manuscrit en main tierce, afin que chacune des parties en pût prendre copie, et que l'original me serait renvoyé. Je cherchai à cet effet quelqu'un dont le caractère honorable commandât ma confiance; et le général Bingham, le commandant en second, fut le premier qui me vint à la pensée. Je lui adressai donc ce papier, du consentement même du Gouverneur, sous la condition expresse d'être communiqué également, et tout à la fois, à sir Hudson Lowe et au comte Bertrand, instruit de l'arrangement. Voici cette pièce : elle ne présentera sans doute que des ré-

pétitions; mais pourrait-il en être autrement? Du moins retracera-t-elle un résumé suivi, et, sous ce rapport, elle doit trouver de l'indulgence; d'ailleurs, c'est un document qu'il m'est indispensable de produire.

EXPOSÉ DE NOS GRIEFS A LONGWOOD.

« M. le Gouverneur, — Dans les différentes rencontres qu'ont amenées entre nous les circonstances de ma détention personnelle, il s'est échangé, en passant, quelques réflexions sur Longwood, qui me sont revenues plusieurs fois à l'esprit. Vous avez répété souvent *que nous y étions dans l'erreur*, et *que nous nous efforcions d'y demeurer*. J'ai eu beau vous répondre que c'était précisément l'observation que nous faisions nous-mêmes chaque jour vis-à-vis de vous, vous y êtes revenu toujours avec l'air de la plus intime persuasion. Une autre fois vous m'avez dit que nous eussions dû vous adresser *nos griefs;* que vous les eussiez envoyés à vos ministres, et eussiez livré volontiers vous-même à la publication ce qui vous eût été personnel. Je vous ai observé que mes lettres, qui vous passaient par les

mains, remplissaient assez bien cette intention ; que celle au prince Lucien même, qui, dans cet instant, faisait l'objet de ma réclusion, vous avait été destinée de la sorte, et que vous me les aviez néanmoins interdites. *Mais c'était à cause des réflexions*, m'avez-vous dit. Nos peines étant principalement morales, ne doivent-elles pas entraîner, de nécessité, principalement *des réflexions ?*

« Ces objets et plusieurs autres de même nature, pour être bien compris, eussent demandé plus de développement ; ils eussent exigé entre nous une conversation régulière et tranquille. Or, vous n'y donniez pas lieu, et je ne le cherchais pas. Toutefois, il m'en est resté, ainsi que par d'autres circonstances accessoires, que vous ne vous doutiez pas de votre position avec Longwood, ou que vous ne compreniez pas et ne soupçonniez même pas une partie de vos torts envers nous ; ce qui, sans les détruire à mes yeux, en ferait disparaître du moins la portion la plus odieuse : la mauvaise intention.

« J'ai imaginé dès-lors de consacrer l'oisiveté de ma réclusion à vous les faire connaître,

Ma situation et le moment sont des plus favorables : j'écrirai dans le calme et sans passion; je n'aurai pas le fiel que j'aurais eu sans doute à Longwood avant de vous voir ici; de plus, ceci ne sera que mon opinion personnelle; mes rapports seront purement particuliers : ils seront dictés par l'amour de la vérité, et, le dirai-je (voyez si je puis être juste), par une espèce d'intérêt à présent pour vous-même; car la contrainte peu agréable que vous exercez sur moi en ce moment ne m'empêche pas de discerner les égards dont vous l'avez entourée. Surtout lisez avec calme, Monsieur; songez que ceci sont *nos griefs*, ce que j'appelle *vos torts* vrais ou apparens, et que je les écris ici en toute franchise, comme dans mon Journal, et comme si vous ne deviez pas les lire.

« S'il m'arrive de me tromper dans quelques détails, je vous prie d'observer que vous m'avez privé de tous mes papiers; que je suis loin des pièces officielles; que je n'écris que de mémoire, et que je suis prêt à rétracter toute erreur matérielle que vous me feriez apercevoir.

« Je vais prendre le choses dès leur origine.

« En un clin-d'œil, un grand souverain, au

faîte de la puissance, trahi par la fortune et les hommes, avait perdu un trône, sa liberté, et se trouvait jeté sur un roc affreux au milieu de l'Océan; et tous ces événemens s'étaient accumulés avec tant de rapidité, que tout s'était accompli, mais que rien n'avait été déterminé. Nous attendions donc à Sainte-Hélène avec anxiété la fixation de nos destinées; mais nous l'attendions du moins avec la consolation de l'excès du malheur; bien sûrs, nous semblait-il, qu'il était impossible que notre situation s'empirât.

« L'Europe, disions-nous, a les yeux sur « notre rocher; les peuples vont juger de la « conduite des rois. Sans doute que les égards, « les soins vont être prodigués, du moins, en « expiation de ce qu'ils appellent la nécessité « de la politique. La législature, l'opinion « publique en Angleterre l'ont fait entendre « ainsi, et les ministres anglais, dépositaires « et responsables de la gloire de leur nation, « ne sauraient ici substituer des haines person- « nelles, s'ils en avaient, à la moralité, aux « sentimens publics. »

« Un homme arrive pour commander ici (on

« vous désignait, Monsieur), qui tient un rang « distingué dans l'armée : son mérite personnel « a fait, dit-on, sa fortune : il a passé sa vie en « missions diplomatiques, aux quartiers-géné- « raux des Rois du continent : dès-lors il a dû « se familiariser, auprès d'eux, avec le nom, le « rang, la puissance, les titres de l'Empereur « Napoléon. Il connaîtra ses rapports publics « et secrets avec ces souverains, qui lui don- « nèrent long-temps le titre de frère, et ont « été ses amis, ses alliés, ou demeurent ses « proches.

« Il saura qu'à Châtillon il n'a tenu qu'à « Napoléon de régner en France, du consente- « ment même de l'Angleterre; que, plus tard, « il n'eût encore tenu qu'à lui de se réserver « d'autres contrées.

« Cet homme, disions-nous, du sein du nuage « diplomatique, aura pris des idées justes des « personnes et des choses : il se rit sans doute « lui-même, à présent que le fruit en est re- « cueilli, de ces amas de calomnies et de libelles « que la crainte et la politique avaient créés « pour le vulgaire : après de telles circonstan- « ces, il n'accepterait pas une mission qui ne

« serait pas en harmonie avec elles, et dont le « résultat ne serait pas d'améliorer notre con- « dition présente. Sa venue seule est donc d'un « augure suffisamment favorable pour la na- « ture de ses instructions vis-à-vis de nous. *Ne « m'avez-vous pas dit qu'il était à Champ- « Aubert et à Montmirail?* nous disait un jour « l'Empereur; *nous aurions donc échangé « des boulets ensemble? C'est toujours à mes « yeux une belle relation.* » Telles étaient les dispositions dans lesquelles était attendu sir Hudson Lowe.

« Vous arrivez, Monsieur, et votre première visite à Longwood est à une heure indue, à une heure où l'Empereur n'avait jamais reçu, sans qu'un de vos aides-de-camp soit venu lui demander l'instant qui pouvait lui être agréable; formalité que vous n'eussiez certainement pas négligée vis-à-vis de vos ministres, ou même vis-à-vis d'un de vos simples supérieurs en Angleterre ou sur le continent : et pourtant à qui vous adressiez-vous?... Vous ne fûtes pas reçu. Ce premier pas n'était pas heureux, il faut en convenir. Mais telles étaient nos préventions en votre faveur, que nous nous plûmes à imaginer

que, fraîchement débarqué dans l'île, on abusait malignement de cette circonstance pour vous faire débuter par une injure. Peu de jours après, faisant le tour de l'établissement, vous vantiez à quelqu'un de nous la beauté de ce lieu, qui ne peut être pour nous qu'un séjour de désolation. On vous observa qu'il n'y avait point d'ombre, et que c'était une grande privation pour l'Empereur. *On plantera des arbres*, répondites-vous; mot affreux qui nous pénétra jusqu'au fond du cœur, mais dont je veux bien croire à présent que vous ne soupçonnâtes pas toute la barbarie.

« Vous apportâtes avec vous l'obligation, pour nous, de faire des déclarations comme quoi notre séjour à Sainte-Hélène était volontaire, et que nous nous soumettions de plein gré à toutes les restrictions qu'on pourrait nous imposer. Il fut alors sourdement répandu autour de nous, je ne sais par qui, ni dans quel motif, que nous allions signer là notre exil pour la vie. Cependant vous dûtes voir du reste avec quelle alacrité tous, depuis le premier officier jusqu'au dernier domestique, s'empressèrent d'y satisfaire. Vous revîntes quelques

jours après avec la signature des domestiques; vous aviez besoin, disiez-vous, de les rassembler, de leur parler, et vous demandiez l'agrément de l'Empereur. Je vous répondis que vous aviez la force, qu'il était en votre pouvoir d'agir; mais qu'il vous était inutile de faire une prévenance qui ne serait qu'un outrage de plus : nous étions dans l'habitude de regarder l'entourage de l'Empereur comme un sanctuaire sacré. Si vos ministres avaient accordé 12 domestiques, qu'on ne leur demandait pas, c'était là, sans doute, la maison privée qu'on avait prétendu lui faire. Était-il séant de venir s'y mêler, mettre pour ainsi dire le doigt entre l'Empereur et son valet de chambre? La grande mission du gouverneur de S^te^-Hélène pouvait-elle avoir d'autres règles que de veiller sur l'enceinte extérieure de Longwood, et de respecter scrupuleusement l'asile, les mœurs du dedans? Devait-il pénétrer dans un intérieur de famille? Cependant vous vîtes ces domestiques, pour vérifier leur détermination, sans songer à tout ce que cette mesure solennelle avait d'éminemment injurieux pour nous. Si vos lois demandaient cette garantie, vous aviez tant de moyens indi-

rects de vous procurer la certitude que vous cherchiez !

« Nous ne vîmes donc là que le projet arrêté de nous charger d'humiliations et d'outrages. Nous nous dîmes qu'on ne nous avait envoyé d'Angleterre qu'un geolier; nos cœurs se resserrèrent, nos espérances s'évanouirent, et la brèche fut décidée. De votre côté, bientôt vous ne nous montrâtes plus qu'une figure hostile et sinistre; nous n'échangeâmes que des paroles peu agréables.

« Vous répétiez, nous disait-on, et vous nous dîtes à nous-mêmes que nous nous abusions étrangement sur notre situation. « Que pré-
« tend-il par-là, nous disions-nous? Comment
« pourrions-nous nous abuser? Nous étions aux
« Tuileries, nous y donnions des ordres; nous
« sommes sur un roc, et nous portons des chaînes.
« Voir, parler ainsi, est-ce s'abuser? Serait-ce
« l'aisance de nos manières dont il s'étonnerait?
« Nous voudrait-il obséquieux? Nous trouve-
« rait-il de la fierté? Et pourquoi ne nous se-
« rait-elle pas naturelle? Qu'y aurait-il de plus
« simple qu'elle s'accrût dans l'adversité? Ne
« serait-ce pas bien plutôt lui qui s'abuserait et

prise et d'indignation. Lui, calme, impassible, me le fit rendre au Grand-Maréchal, qui demanda quelle réponse? Aucune, se contenta-t-il de dire froidement. Mais, grand Dieu! que devait-il se passer dans son cœur! Que n'éprouvâmes-nous pas nous-mêmes! Que n'eussiez-vous pas éprouvé! Vous le regretterez en lisant ceci, et ne le referiez pas sans doute.

« Presque aussitôt commencèrent les griefs individuels. Un étranger étant venu nous voir à Longwood, car alors nous n'étions point encore sous la machine pneumatique où l'on doit infailliblement expirer bientôt dans cette horrible demeure, cet homme, qui allait en Angleterre, et devait, disait-il, repasser ici sous cinq à six mois, me persécuta pour me rendre quelque service à Londres. On manque ici de toute ressource quelconque, vous le savez. Je lui donnai une montre, ne pouvant la faire raccommoder à Sainte-Hélène, et lui fis remettre, par mon valet de chambre, un vieux soulier pour modèle. Si je descends ici, Monsieur, à d'aussi bas détails, les circonstances me l'imposent et me justifient. Quelques jours après, cet homme me renvoya ces objets, en s'excusant,

par la lettre la plus polie. Le Gouverneur, disait-il, lui avait défendu de se charger de ces objets, à moins qu'ils ne passassent par ses mains, et que je ne lui adressasse directement ma demande. Il réitéra plusieurs fois son avis, parce qu'il n'eut jamais de réponse de moi, et je n'avais garde : je me fusse désormais passé de montre toute ma vie, et j'aurais plutôt marché pieds nus. J'avais senti l'injure, et je la dévorais en silence : qu'y a-t-il de mieux à faire, quand on ne peut se la faire réparer? D'ailleurs, pouvais-je bien envoyer mon vieux soulier à un général, à un Gouverneur? Ce n'eût été qu'exécuter à la rigueur, il est vrai, la lettre de ses règlemens; mais ne devais-je pas me respecter moi-même? J'en conclus donc que c'était une intention d'injure directe et personnelle. Ne l'eussiez-vous pas cru vous-même; je vous le demande? « Autrement, me « disais-je, sir Hudson Lowe m'eût fait l'hon- « neur d'entrer chez moi, quand il vient ici; il « m'eût dit qu'il avait su par hasard que j'avais « irrégulièrement remis à quelqu'un des objets « pour l'Europe; qu'il s'était empressé, pour « m'être agréable, de légitimer leur passage;

« qu'il m'indiquait, pour l'avenir, la voie ré-« gulière, et que je lui ferais plaisir de la « suivre. » Quelles qu'eussent été mes dispositions antérieures, j'eusse été sensible à un tel procédé; j'en eusse été touché, il m'eût du moins fort embarrassé, et je ne crois pas que sir Hudson Lowe eût eu jamais à se plaindre de moi sur cet objet. Mais il devait en être autrement. Du reste, comme je suis ennemi des tracasseries et des querelles, que ceci m'était personnel, j'en fis long-temps mystère : une circonstance accidentelle le fit connaître, et ne contribua pas peu à accroître nos peines et nos chagrins à Longwood.

« Un de nous avait pris un domestique depuis quelques jours, vous le rencontrâtes à la porte de la maison, vous l'arrêtâtes vous-même près d'un seuil que jusque-là nous avions dû croire sacré. Heureusement l'Empereur se promenait au loin; car cela eût pu s'exécuter sous ses yeux.

« Il a flétri le court espace où je me promène, » dit-il, en parlant de vous, lorsqu'il sut la chose : « Il ignore peut-être nos mœurs; il ne « sait pas que tout l'or des Amériques, des

« monceaux de diamans ne sauraient compenser « de telles injures! » Vous avez assuré plus tard que vous ignoriez que cet homme fût à l'un de nous. Je le crois; mais cette ignorance, votre précipitation, l'acte lui-même, qui n'en demeure pas moins, n'attestent-ils pas assez le manque d'égards qui dut nous blesser si vivement?

« La comtesse Bertrand écrit un billet à la ville; vous vous en emparez et le lui renvoyez, en l'accusant d'infraction, et nous rappelant, à ce sujet, qu'à l'avenir, *et comme cela s'était toujours pratiqué*, disiez-vous, nous devions nous abstenir de communiquer par écrit avec qui que ce fût dans l'île, autrement que par votre intermédiaire, et en vous envoyant nos billets ouverts. Nous eûmes beau nous récrier qu'il n'en avait jamais été ainsi; invoquer le témoignage de vos propres gens, qui en demeuraient d'accord; ajouter qu'il était bien en votre pouvoir de l'établir de la sorte, mais qu'il ne fallait pas dire du moins que vous ne changiez rien aux réglemens de votre prédécesseur; vous n'en persistâtes pas moins, et nous n'eûmes d'autre consolation que de rire du ridicule par lequel

nous pouvions aller voir des gens et causer avec ceux auxquels il ne nous était pas permis d'écrire. Toutefois, nous ne pouvions voir et nous ne vîmes en effet dans cette inconséquence que l'évident désir de nous tourmenter, et de nous faire sentir indélicatement le poids de l'autorité.

« Jusque-là on était entré à Longwood sur des passes du Grand-Maréchal. C'était une condescendance de pure courtoisie. Celui qui avait l'autorité et la police de l'île pouvait à son gré et sans bruit interdire tout accès auprès du Grand-Maréchal, et annuller ainsi son apparente prérogative. Vous la supprimâtes, Monsieur, et donnâtes néanmoins, de votre chef, des permissions de venir à Longwood; vous réservant ainsi, dans nos idées, d'une manière choquante, le moyen de montrer à votre gré votre illustre captif comme une curiosité. Il vous fut écrit à ce sujet que si vous ne rétablissiez pas les choses telles qu'elles étaient, l'Empereur se résoudrait à ne plus voir personne; et l'on vous pria surtout de lui épargner les importunités de ceux qui ne viendraient que de votre part.

« Quelle fut votre réponse? Que vous étiez « désolé d'apprendre que le général Bonaparte « avait été importuné d'aucune visite; que vous « alliez prendre les plus promptes mesures « pour que cet inconvénient ne se renouvelât « pas; » et vous nous mîtes, dès cet instant, à peu près au secret. Nous fûmes révoltés de votre mesure, et surtout de votre ironie; elle nous parut barbare, et nous transporta d'indignation. Mais ce ne devait pas être là tout. De vos agens, ou je ne sais qui, dont le zèle dépassait sans doute vos intentions, firent circuler partout que l'Empereur ne voulait plus voir personne; qu'il se plaignait d'avoir été importuné par plusieurs. Ce bruit fut général au camp, à la ville, partout. Pour ma part, j'ai détrompé à moi seul trois ou quatre personnes imbues de cette croyance. Et vous êtes surpris, offensé de certaines défiances, de certains doutes entretenus sur vous à Longwood! Mais vous, Monsieur, qui m'avez répété que vous aimeriez surtout à juger sur l'examen des deux côtés, passez un moment du nôtre, jugez ces faits, et prononcez.

« Alors notre horizon prit une teinte beau-

coup plus sombre. Nous perdîmes du terrain chaque jour. La terreur apparut autour de nous. On s'éloigna sensiblement du lieu frappé de malédiction; et nous marchâmes à grands pas vers une littérale réclusion. Cependant vos notes étaient loin de porter ce témoignage; elles nous semblaient très-habilement rédigées : il en fut une surtout qui nous frappa singulièrement: ma mémoire ne saurait me la rappeler : elle était relative à quelques mauvais traitemens pour l'Empereur, et ne respirait que les plus respectueux égards. Ce contraste attira l'attention de celui qu'on est si loin de connaître; dont les paroles sont promptes peut-être, mais dont la condamnation est toujours lente et le jugement exquis. Il avait flotté long-temps encore après que, de notre côté, nous avions déjà depuis long-temps tranché sévèrement. « L'homme est incompréhensible, avait-il dit « souvent; qu'il est difficile à juger ! il peut « même faire une mauvaise action, et n'être pas « méchant. » Mais cette fois il dit . « Agir si « mal et écrire si bien, frapper d'une main et « se blanchir de l'autre, ah ! c'est habile et pro- « fond ! » et il lâcha la parole fatale : « *Sir*

« *Hudson Lowe est un méchant homme !* » Si vous aviez été au milieu de nous, Monsieur, entouré de nos circonstances, vous auriez infailliblement pensé, dit la même chose.

« Nous abordons un point délicat, celui de dépenses. Un jour il nous fut signifié que de 20 et quelques mille livres sterling employés pour nous, des ordres supérieurs vous forçaient de descendre à 8,000; que si l'Empereur voulait vous remettre entre les mains le surplus, les choses resteraient sur le même pied; mais qu'à défaut de cela, des réductions devenaient indispensables. L'Empereur n'avait pas d'argent! toute communication avec l'Europe lui est interdite. Vous procédâtes aux réductions. Vous jugeâtes vous-même la somme de 8,000 livres absolument insuffisante; vous prîtes sur vous, m'avez-vous dit ici, de la porter à 12,000, et vous m'avez montré de l'étonnement de n'avoir obtenu aucune reconnaissance pour cet objet? Monsieur, l'indignation, et l'indignation portée au comble, ne laisse de place à aucun autre sentiment! Si vous ne rencontrâtes et ne recueillîtes que cette indignation, elle ne s'adressait pas plus à vous qu'à vos supérieurs, qu'à la

nature entière. Et quel autre sentiment pouvaient éprouver des captifs qui, en ce moment, sentaient renouveler dans leur cœur et dans toute son amertume, le souvenir de la bonne foi trahie, *la terrible hospitalité du Bellérophon !* qui se regardaient ici comme par la plus inique perfidie; qui se disaient arrachés insidieusement à leur liberté, à leur fortune; qu'on avait chargés de chaînes, et avec qui on marchandait en cet instant leur subsistance, comme si elle eût été le résultat d'une faveur mendiée, d'un asile sollicité ! Que devaient éprouver des gens avec qui on voulait discuter des objets, qu'au milieu de leurs grandes infortunes ils comptaient pour rien; qui, les eût-on comblés, n'eussent encore jamais vu que ce dont on les privait ! Que pouvaient-ils éprouver quand on venait leur supputer les trois ou quatre places qu'on disait avoir permis de composer la table de l'Empereur; un dîner qu'on lui avait accordé de donner par semaine, et autres choses semblables? Ce contraste du froid calcul des bureaux, avec la tempête de nos passions, naurait-il pas dû vous frapper vous-même? De tels détails offerts à celui qui naguère avait gou-

verné le monde et faisait des rois! Croire qu'il pût y descendre et les écouter!..... La plume tombe, le sang bouillonne; on ne sait à qui s'en prendre!... « O cœurs nobles et généreux de la « Grande-Bretagne, nation anglaise, et vous « Prince-Régent qui la représentez et ambition- « nez la gloire, ce n'est pas vous que j'accuse; je « pense que vous seriez vous-mêmes des accu- « sateurs inexorables, si ces détails vous étaient « bien connus! Vous vous indigneriez qu'on pût « ainsi compromettre votre caractère; qu'au « milieu de ces grands intérêts il fût question « de quelques pièces d'argent là où il s'agit de « l'honneur! Est-ce là la générosité, le faste, la « grandeur dont vous vous vantez? Sont-ce là « vos sentimens? Etait-ce votre volonté? Et « c'est ainsi que l'on traite, en votre nom, ce « grand ennemi de 20 ans, qui, à l'heure de « l'adversité, vous estima assez pour choisir son « refuge précisément au milieu de vous, par « préférence à des souverains dont l'un s'était « dit son ami, l'autre était devenu son père! « Ce traitement était-il dans l'intention de vo- « tre législature, où l'on avait mis en question « si, sur ce roc malheureux, on devait considé-

« rer Napoléon en souverain ou en captif privé ? « Etait - il dans le langage de vos ministres « même, qui avaient dit qu'à la liberté près, « tout serait prodigué pour adoucir cette situa- « tion extraordinaire? Et pourtant tels sont les « ignominieux traitemens dont on entoure « celui pour lequel vos gazettes ont fait em- « barquer des palais et des superfluités splen- « dides. Qu'on s'étonne donc peu si ce person- « nage auguste commande de lui épargner de si « ignobles détails, et que, montrant de la main « le camp du 53e, il s'écrie : Qu'on me laisse « tranquille; si j'ai faim, j'irai m'asseoir parmi « ces braves : ils ne repousseront pas le plus « vieux soldat de l'Europe. »

« Déjà l'Empereur, lors de notre arrivée, avait dit, au sujet de quelques difficultés de la sorte : « Si je n'avais pas de femmes avec moi, je ne « voudrais que la ration d'un soldat. »

« Cependant vous opérâtes vos réductions comme vous voulûtes. On nous retira des domestiques nécessaires; on nous fit des retranchemens sensibles, si bien que, n'ayant réellement plus le nécessaire, il fallut y pourvoir soi-même. L'Empereur ordonna donc de vendre de

son argenterie, et ce fut un sujet de peines et de vexations nouvelles. D'un côté, les gens de l'Empereur pleurant de briser ce qu'ils regardaient comme des reliques; de l'autre, les difficultés suscitées, par vous, à la ville, et vos plaintes de ce qu'on s'était permis d'y envoyer ces objets sans vous en demander l'autorisation.

« Ce fut vers ce temps qu'il fut beaucoup question de lettres venues à notre adresse, et qu'on nous dit que vous aviez renvoyées en Europe, sans nous en parler, parce qu'elles étaient arrivées en dehors du canal des ministres. Ce reproche vous a fort touché : il était mal fondé, m'avez-vous dit; jamais vous n'en avez renvoyé. Ici je vous crois : vous m'en donnez votre parole. Mais à Longwood nous ne fîmes que rire de la tournure que vous employâtes, nous sommant de dire quand et quelles lettres vous aviez renvoyées : vous seul pouviez le savoir.

« Il est certain que vous m'en gardâtes une 35 jours. Un matin elle se trouva sur mon secrétaire, glissée parmi d'autres qui arrivaient fraîchement. Vous m'avez dit ici qu'elle était demeurée à Plantation-House par mégarde, et que vous ne voulûtes pas donner cette excuse,

avez-vous dit, de crainte qu'on pût en douter.

« Je vous approuve fort; j'eusse agi de même. Mais moi qui n'en savais rien, que devais-je penser? qu'eussiez-vous pensé vous-même?

« Il arriva aussi vers ce temps une circonstance qui peut servir à peindre bien des choses à-la-fois. Après les couches de madame la comtesse de Montholon, un jeune ecclésiastique anglais, très-fervent, vint baptiser son enfant. Nous le retînmes à déjeûner à la table de service. La religion ayant été l'objet de la conversation, sa figure me montra une étrange surprise d'entendre nos regrets de nous trouver sans prêtre. Livré, sans doute, à la croyance vulgaire, et au tas de sottises dont on nous environne sans cesse, il s'était attendu à se trouver parmi des renégats. Il lui échappa d'avouer qu'on lui avait dit, et qu'il avait cru qu'à Madère un prêtre s'était offert à nous; mais que nous l'avions repoussé, en l'apostrophant de quelques soldatesques grossièretés. Il fut bien surpris d'apprendre que, si cette offre avait eu lieu, elle nous était demeurée étrangère. Profitant de cette circonstance, je priai l'ecclésiastique, après déjeûner, de vouloir bien passer chez

moi, et là je saisis cette occasion toute naturelle pour lui peindre la situation morale où nous nous trouvions. Nous avions des femmes, des enfans, sans parler de nous-mêmes, pour qui le manque des exercices religieux était une véritable privation. Nous désirions vivement y remédier sans bruit et sans ostentation. Or, c'était précisément son affaire naturelle, lui disais-je; je lui confiais nos vœux, et chargeais sa conscience du soin d'y pourvoir auprès du Gouverneur. A ce seul mot, je crus voir son embarras et la crainte de se compromettre, tant la terreur nous environnait! Je n'en ai plus entendu parler. N'aura-t-il pas osé remplir la mission? ou aurez-vous voulu que, sur ce point comme sur tous les autres, je vous en adressasse la demande moi-même? Si je ne l'ai pas fait, c'est par l'embarras d'un ridicule toujours facile sur cet objet; comme aussi par la crainte que, ne nous laissant point à nous-mêmes le choix de ce médecin de l'ame, qui requiert plus de confiance encore que celui du corps, on ne nous imposât un étranger, qui, loin de nous être de quelque consolation, ne nous donnerait l'idée que d'un surveillant de plus, d'un espion au milieu de nous

« Le ton des notes respectives était devenu si vif, que vous crûtes devoir les interrompre, pour échapper à ce que vous appeliez des injures, nous des vérités, et qui pouvait être l'un et l'autre. Vous nous dîtes que vous interrompiez la correspondance; nous nous le tînmes pour dit; nous n'écrivîmes plus. Il est bien vrai que vous prétendîtes plus tard que nous avions mal interprété; mais c'était une dispute de mots. Vous y mettiez des conditions qui la rendaient impraticable : vous exigiez désormais, par exemple, que, pour qu'une plainte pût être adressée par vous à votre gouvernement, elle fût signée de la propre main de l'Empereur. Or, comment pouviez-vous l'espérer? A qui sur la terre l'Empereur pourrait-il porter des plaintes? Où est un tribunal pour lui, si ce n'est celui des nations? L'Empereur ne peut se plaindre qu'à Dieu et aux peuples. Sont-ce ses plaintes que l'on a craint, quand on lui a refusé d'écrire au Prince-Régent sans être lu? La délicatesse sans doute semble réprouver cette pensée; mais pourtant quels motifs a-t-on pu avoir dans une mesure également injurieuse à la dignité de ces deux grands personnages? quel

projet pût-on lui prêter? Je vais vous le découvrir : il voulait, à l'aide de ce couvert respecté, se procurer, par la seule voix convenable qui lui demeurât, des nouvelles de sa femme et de son fils; et l'on trouva moyen de le persécuter dans ce qu'un époux, un père avait imaginé de plus innocent et de plus tendre.

« L'interruption de toute correspondance avait été précédée de celle des communications verbales. L'Empereur, à la suite de trois ou quatre audiences, avait résolu de ne plus vous recevoir. Nous n'avions plus désormais aucun moyen de nous atteindre; nous espérions ne plus vous voir : vous n'en reparaissiez pas moins comme de coutume. Tout fuyait à votre approche, chacun de nous cherchait son asile; et vous continuyez triomphant la ronde du cachot où se blottissaient vos victimes.

« C'est sur ces entrefaites et dans ces dispositions qu'arrive d'Europe un bâtiment. Les dépêches vous parviennent, et vous venez avec pompe à Longwood, entouré d'un nombreux état-major, demander à faire à l'Empereur des communications nouvelles et particulières. Chacun de nous, à cet éclat, à ces expressions, ne

doute pas qu'elles ne soient des plus agréables. L'Empereur, soit qu'il ne pensât pas de même, soit qu'à ses yeux la nature des communications ne dût influer en rien sur la nature de l'intermédiaire, refuse de vous recevoir. Quelques jours plus tard, il consent d'entendre sur ce sujet l'un de vos officiers. Qu'avait-il à lui communiquer? les choses les plus désagréables; du style le plus choquant. C'était donc là ce que vous lui réserviez en personne, nous écriâmes-nous tous! Qu'eussions-nous pu dire, sentir, penser autrement? Quel autre sentiment auriez-vous eu à notre place? Ces dépêches portaient, entre autres choses, de nous faire recommencer nos déclarations, et de signer la formule pure et simple qu'on nous présenterait. Lors des premières déclarations, on avait cru gagner quelque chose sur nous en nous imprimant la crainte d'être ici pour toujours. Cette fois on nous connaissait mieux : l'on était bien plus sûr de nous asservir en nous menaçant de nous en faire sortir à l'instant. Aussi fut-ce avec cette alternative qu'on nous présenta une formule qui nous répugnait extrêmement dans ses expressions. Nous nous débattîmes vainement;

le *sine quâ non* retentissait sans cesse au fond de nos cœurs. En cas de refus, nous devions être envoyés directement au Cap, et laisser seul l'objet cher et sacré de nos vœux et de nos soins, le voir descendre vivant au tombeau. Nous signâmes à son insu, sachant que nous lui faisions de la peine. Il s'irritait de tant de vexations. Nous signâmes dans le mystère de la nuit, quand il reposait; et nous nous applaudîmes de ce triomphe sur ses dispositions personnelles : c'était le triomphe de fils tendres qui trompent leur père pour le servir.

« Vinrent les restrictions nouvelles, accompagnant nos nouvelles déclarations. Vous y rétrécissiez de beaucoup notre première enceinte; vous enleviez l'ancienne promenade que l'Empereur faisait jadis à cheval; vous motiviez cette restriction sur ce qu'il ne la faisait plus; vous ajoutiez, avec beaucoup de formes, que s'il lui prenait jamais envie de la refaire, sur son désir les postes seraient rétablis pour le temps de cette promenade. Nous nous répétâmes aussitôt : Voilà encore frapper d'une main et se blanchir de l'autre; maltraiter méchamment ici, et se tenir habilement, au loin,

en mesure vis-à-vis des ministres et de l'opinion. Car il n'était pas faisable de replacer les postes pour cette promenade de fantaisie; et vous nous connaissiez trop bien pour craindre qu'on vous le demandât jamais. Le reste des restrictions contenait des choses plus ou moins désagréables pour chacun de nous, qui en prîmes ou en laissâmes ce que nous voulûmes. Mais ce qu'on aurait de la peine à imaginer, et que peu voudront croire, c'est que vous y disiez que si l'Empereur, dans ses promenades, venait à rencontrer quelqu'un, il ne devait pas lui parler au-delà de ce que prescrit la politesse ordinaire. Quelles restrictions! Quelles formes! A qui les adressiez-vous?..... Quels furent nos sentimens? Ce ne fut pas de l'indignation, depuis long-temps elle était épuisée. Il ne nous restait plus désormais, pour les nouvelles insultes qu'une espèce d'ébahissement stupide. Mais si ces restrictions gagnaient l'Europe, si elles y devenaient publiques, et l'on nous a assuré que vous les aviez tenues ici dans une espèce de mystère, si elles étaient connues des peuples, si elles parvenaient aux Rois auprès desquels vous avez été; quels sentimens croyez-vous que

seraient les leurs? Quoi qu'il en soit, nous les avons dévorées en nous-mêmes, nous donnant bien de garde de les laisser parvenir jusqu'à l'auguste personnage qui en était l'objet, et qui les ignore probablement encore à cette heure. Cependant on multiplia partout les sentinelles, on avança les heures où elles nous resserraient, on creusa des fossés, on palissada le tour de l'établissement; et de son écurie, qui en est à deux pas, on arma deux véritables redoutes que les Chinois et les soldats qui les élevaient nommaient gaîment le *fort Hudson* et le *fort Lowe*. Qu'est-il résulté de tout cela? C'est que l'Empereur, qu'on avait dégoûté de se promener à cheval, qui s'était réduit à quelques malheureux tours à pied dans le jardin ou dans le bois, rencontrant partout, à chaque pas, des objets qui le heurtaient, s'est renfermé dans sa chambre, où vous le ferez mourir infailliblement sous peu. La Faculté pense que ce défaut absolu d'exercice l'y conduit à grands pas: elle a dû vous le faire connaître : il est certain que c'est son opinion. Vous répondez que c'est l'Empereur qui l'aura voulu, et que vous vous en lavez les mains; mais vous lui avez donc

rendu la vie bien insupportable, si vous convenez ainsi qu'il appelle et désire la mort? Quelle effrayante responsabilité !..... Si je voulais m'y arrêter, Monsieur, peut-être vous convaincrais-je quels tendres soins, quelle anxieuse sollicitude (du moins durant le temps de votre administration) devrait vous inspirer la crainte des derniers momens de ce grand homme.

« Je viens de passer succinctement en revue les principales circonstances dont j'ai été le témoin à Longwood. A présent, laissez-moi vous demander à mon tour, Monsieur, quels peuvent avoir été les causes, les motifs de ces rapides et sévères aggravations, de cette situation journellement et si cruellement empirée? La haute et importante portion de votre ministère, celle de veiller à la demeure de l'Empereur Napoléon, dans l'île de Sainte-Hélène, n'est-elle pas la même que lors de son arrivée dans cette île, lors de la vôtre? D'où viennent de si durs, de si barbares changemens? Le danger s'est-il accru? les chances se sont-elles multipliées? avez-vous découvert quelques complots? quelque correspondance s'était-elle établie? avez-vous saisi quelques fils? pouvez-

vous indiquer quelques faits, préciser quelques soupçons? Non; et si vous ne prétendez par là que combattre toutes les chances possibles et à prévoir, où vous arrêterez-vous? car la mort seule peut les embrasser toutes. Mais il est notoire, et vous en conviendrez sans doute, que depuis votre arrivée dans l'île, le premier, le seul acte quelconque, est celui pour lequel je me trouve ici en ce moment entre vos mains. Vous avez pu croire d'abord que vous alliez découvrir de grandes choses. Vous avez vu avec quelle facilité, quel calme, j'ai couru au-devant de vos idées; je me suis prêté à vous ouvrir, à discrétion, mes papiers les plus secrets, ceux qui contenaient, jour par jour, mes pensées et mes actions. Vous avez pu vous y convaincre de mon assertion émise plus haut, que cette circonstance actuelle est la première, la seule de ce genre; et vous savez à présent que cette circonstance n'est rien, mais absolument rien. Il est donc vrai, ou du moins nous avons dû nous en pénétrer, et tout homme impartial le pensera avec nous, que l'aigreur, l'irritation, les sentimens personnels, ont conduit toutes vos mesures, beaucoup plus que la nécessité du

devoir public. Personne moins que moi n'est disposé à préjuger le mal; mais je sais que l'homme, dans ses déterminations, échappe rarement à des impulsions secrètes, qui se dérobent à lui même, en se cachant dans les replis du cœur. Descendez dans le vôtre, sondez, analysez, vous vous étonnerez peut-être. Nous ne voyons jamais, dans nos relations, que le mauvais côté des choses, dites-vous sans cesse; vous êtes plus impartial, plus franc, plus juste dans vos rapports, assurez-vous. Rarement on est bon juge dans sa propre cause, Monsieur, cette impartialité, cette exactitude, est précisément ce dont nous doutons le plus. Vous avez, à cet égard, un grand avantage sur nous; c'est sur nos pièces que vous faites vos observations et vos répliques; mais nous..... où sont les vôtres? Quel ne devrait pas être l'embarras de ceux qui auraient à prononcer entre nous, quand nous nous produisons ainsi au grand jour, et que vous, vous demeurez dans le mystère? Quel moyen nous reste alors de nous défendre de vos erreurs? Cette réfléxion ne peut manquer de frapper un jour vos ministres, s'ils veulent être justes. Le peu que nous connais-

sons de vos idées est souvent captieux et trompeur. Ce sont des tournures parfaitement justes en principe, inadmissibles, nulles dans l'application. Ainsi, par exemple, vous m'avez dit ici qu'à la garantie de la personne de l'Empereur près, et aux communications avec lui, sans votre autorisation, vous étiez prêt à adopter tout ce qui pourrait améliorer notre situation. Quoi de plus raisonnable, me suis-je écrié? Mais dès que nous sommes entrés dans les détails, vous eussiez été tenté d'aller encore plus loin que vous n'êtes déjà, etc., etc.

« A présent venons à ce qui me concerne personnellement. J'étais celui qui attirait surtout votre attention, et sur lequel se dirigeait particulièrement votre malveillance. Je le méritais: le plus tranquille peut-être par caractère, je me suis montré le plus susceptible par la circonstance; j'ai été le plus ardent: j'étais fier, plein de ma situation; j'osais l'exprimer en toute liberté. Vous devez tout ce que j'ai fait, écrit, à ce sentiment; rien à la méchanceté: elle m'est étrangère. Ainsi je peignais, j'exprimais dans mes lettres tout ce que je voyais, tout ce que j'éprouvais, et avec d'autant moins de scrupule

pour ce qui vous concernait, Monsieur, que je vous l'envoyais à vous-même. Si j'eusse écrit dans le mystère, peut-être aurais-je été plus retenu. Ces lettres vous ont déplu, animé contre moi; vous avez fini par me les interdire, en menaçant de me retirer d'auprès de l'Empereur, si je continuais.

« Vous m'avez vu demander en Europe des objets nécessaires à ma personne. Vous êtes venu me dire qu'il en existait envoyés d'Angleterre, dont je pouvais faire usage. J'étais résolu que vous ne me trouveriez individuellement jamais sur la note de vos dépenses, ni sur la liste d'aucune demande. Je vous refusai, alléguant qu'il n'était pas dans mes habitudes d'accepter rien, tant que je possédais quelque chose. Je voulais conserver mes sentimens libres, ne point les gêner par la reconnaissance. Vous me fîtes dire, à quelques jours de là, que vous vous plaindriez à vos ministres de ce que je refusais *avec mépris* ce qu'ils m'offraient.

« Vous vous plaigniez de mes conversations avec ceux qui passaient : je détruisais à leurs yeux les calomnies absurdes, les contes ridicules qu'on avait entassés sur le plus grand des carac-

tères; je leur apprenais des traits qui leur étaient inconnus, et dont ils demeuraient frappés. Vous me reprochiez de propager avec zèle ce qui nous concernait, de manière à le faire pénétrer en Europe : je me croyais celui qu'on égorge à l'écart dans un champ, et qui, au défaut de secours, prend à témoin les oiseaux de passage; était-ce d'ailleurs manquer à votre pays, violer vos lois, que de leur faire parvenir la vérité? C'était les servir, au contraire, bien mériter d'elles. Vos efforts contre nous à cet égard, vos excessives et sévères précautions contre vos propres compatriotes mêmes, ne pouvaient, disions-nous, qu'accroître et justifier notre intime persuasion que, vous confiant dans la distante situation pour légitimer vos *actes arbitraires*, aux yeux du Gouvernement, vous n'aviez plus d'autre crainte que de les savoir connus du public. Autrement, pourquoi nous tenir au secret? Pourquoi gêner et les visites et la vue et la conversation de vos compatriotes, s'il n'y avait rien à leur cacher? Etait-ce crainte que nous leur fissions de fausses peintures? Mais il fallait au contraire les laisser voir par eux-mêmes; et les faits détrompant leurs yeux, ils

fussent partis en plaignant notre malheur de nous exagérer ainsi nos peines.

Lorsqu'il fut question d'ôter quelqu'un d'auprès de l'Empereur, vous déclarâtes que votre choix tomberait sur moi, si vous ne croyiez que je lui fusse utile; en un mot, vos insinuations, vos avertissemens contre moi, se répétaient en toute occasion. Je m'en importais peu, j'en dois convenir: arrivé à un certain degré, le martyre ne calcule plus ses tourmens ou s'y complaît peut-être, et depuis long-temps j'avais atteint ce point; la mesure était comblée au physique comme au moral : j'étais littéralement à peine à l'abri des injures de l'air dans ma demeure: s'il pleuvait j'étais inondé, s'il faisait du soleil j'étais étouffé. Mon fils et moi n'avions pour chambre à coucher que l'espace de deux très-petits lits; nous étions l'un sur l'autre : j'eusse été bien mieux à Newgate !...Sans le motif sacré qui tenait mon ame en force, mon corps eût infailliblement succombé il y a long-temps. Vous ne pouviez, vous ne deviez ignorer cet état. Si je me suis obstiné à ne vous rien adresser à ce sujet, je faisais ce qui était digne; c'était à vous à y remédier de vous-même : Il doit veiller sur

moi pour le bien aussi bien que pour le mal, me disais-je. Le vrai, c'est qu'on semblait nous considérer comme ces objets de réprobation, pour qui tout est encore trop bon. Et pourtant, à Dieu ne plaise que j'ose appeler l'attention sur un objet auguste, si merveilleusement recouvré par l'élan de tout un peuple, et qui n'en a été arraché de nouveau que par les efforts aveugles des nations, et l'ostracisme inquiet des Rois; je ne veux parler que de ceux qui l'entourent. Qu'avait-on à me reprocher à moi qui, victime de deux grandes révolutions, et toujours au rebours de mes intérêts, ai perdu mon patrimoine en soutien d'un Monarque qu'on avait abattu, et sacrifié ma famille, ma fortune, donné ma liberté pour soigner un Monarque qu'on avait élevé? Et ce vénérable Grand-Maréchal, le modèle du dévouement et de toutes les vertus, qu'avait-on à lui reprocher? Et de même des autres? Non, me disais-je alors avec orgueil, nous ne sommes pas des coupables, ni même des gens ordinaires; nous professons la plus grande, la plus noble, la plus rare des vertus; nous donnons un bel exemple au monde; nous nous gravons à jamais dans les cœurs généreux;

nous soutenons ici l'honneur de ceux qui entourent les Rois. Après nous, on ne dira plus qu'il n'est pas de dévouement, de fidélité, d'amour près des trônes malheureux, ou bien l'on sera forcé de convenir du moins que Napoléon avait su les y créer.

« J'avais un domestique habitant de l'île; il vous donna de l'ombrage, vous décidâtes de me l'enlever : rien de plus simple; mais vous voulûtes le remplacer par un de votre choix; je le refusai : je répondis à votre officier, que vous pouviez, par la force, mettre garnison dans ma chambre; mais jamais de mon consentement; que, si je ne pouvais avoir un domestique de mon choix, je me servirais de mes propres mains. Vous persistâtes, et je dus demeurer sans domestique. Cependant, il vous était si aisé de me satisfaire, puisque vous pouviez limiter mon choix par vos refus ! Ce domestique que vous m'aviez enlevé, revint peu de temps après me dire qu'il comptait se rendre en Angleterre, et qu'il m'y offrait ses services. Je lui donnai deux lettres : vous avez vérifié à présent leur peu d'importance. L'une était une relation au prince Lucien, qui vous avait été

destinée; l'autre une pure communication d'amitié. N'importe, vos restrictions avaient été enfreintes, et je suis ici. J'ai regardé comme au-dessous de moi de discuter jusqu'à quel point s'étendaient vos droits sur ma personne : s'il y avait excès, les lois m'en feraient justice : je ne marchande point une peine, j'accepte ce qui se trouve, et m'en punis le lendemain moi-même au centuple; aussi je me suis imposé le plus grand, le plus pénible des sacrifices. « On m'a souillé, « vous ai-je écrit; je ne pourrais plus être dé- « sormais un objet de consolation pour l'Empe- « reur. Je ne serais plus à ses yeux qu'un objet « flétri, qui lui rappellerait d'injurieux sou- « venirs : je me bannis de Longwood; j'irai « au loin implorer de le revoir, et je revien- « drai, j'espère, par une route distante et puri- « fiée. Je me retire de la sujétion volontaire où « je m'étais placé vis-à-vis de vous. Je me re- « mets sous la protection des lois, et vous de- « mande ma liberté ? »

« Toutefois, si j'ai dédaigné de considérer ce que vous aviez fait vis-à-vis de moi, en m'arrachant de Longwood, il n'a pu m'échapper de sentir vos torts dans la violation de ce sanc-

tuaire malheureux. Il vous eût été si aisé de m'appeler au siége de votre gouvernement ! J'étais à vos ordres ; vous auriez obtenu le même résultat, et vous eussiez épargné la blessure profonde que vous aurez causée.

« Une fois spécialement entre vos mains, je me plais à le confesser, je me suis vu entouré d'égards que je n'attendais pas ; j'ai vu chaque jour quelques différences meilleures que je n'aurais pas souçonnées. Cette énigme m'a singulièrement frappé. Serait-ce facilité de mon caractère, me disais-je ? Me serais-je trompé à Longwood, me tromperais-je ici ? Non. Vous ne me sembliez pas en effet le même. Je ne vous voyais plus, comme je vous ai dit, *au travers du crêpe sanglant*. Enfin, j'ai découvert le nœud : c'est qu'ici je me suis trouvé à votre niveau ; tout a été en harmonie entre nous, et vous ne l'avez jamais été un instant avec cette gigantesque échelle de Longwood, dont vous ne voulez pas apercevoir la grandeur, ou que vous vous obstinez à vouloir réduire, plutôt que de monter pour l'atteindre. Vous avez tracé un cercle trop étroit pour renfermer des objets qui débordent en tout sens, et vous les mutilez de

toute manière pour les contraindre d'y entrer. Vous vous irritez de ne pas réussir. Vous rappelez l'idée de celui qui, dans la fable, appliquait les voyageurs sur son trop petit lit, amputant tout ce qui en dépassait.

« Vous m'avez parlé d'erreur dans nos positions: la voilà, Monsieur, *la véritable erreur*. Je l'ai découverte; et depuis, j'explique tout. Essayez de la méditer à votre tour, et voyez ce que vous en penserez vous-même.

« Vainement vous objecteriez la lettre de vos instructions : il n'en saurait être pour un ministère aussi important, aussi extraordinaire que le vôtre : elles vous placent au-dessous de votre mission. Elle est grande cette mission, et vous ne sauriez la trop élever. De quelle illustration vous vous plaisez à vous priver! Dans la poursuite de la gloire, après ma situation à Longwood, le premier poste que j'eusse demandé à la fortune, eût été d'être le Gouverneur de cette île. J'eusse connu toute l'importance, l'étendue de mon devoir : je l'eusse rempli. La sûreté de mon captif eût été garantie; mais en dedans de cela, je n'eusse pas voulu lui laisser un désir : il ne m'eût pas suffi

qu'il m'estimât, je l'aurais forcé de m'aimer. Je n'eusse abordé ses chaînes qu'à genoux. Et qu'on ne me dise pas que des instructions, des ordres sévères me forceraient de faire le contraire, en dépit de moi-même, le riche traitement de Sainte-Hélène, les honneurs que ce poste pourrait me valoir, la confiance dont il me serait déjà le garant, ne me seraient rien auprès de l'indépendance du cœur, et du suffrage de l'opinion. D'autres me succéderaient.

« Et quels périls ne pouvez-vous pas vous composer ? Vous connaissez mieux que moi l'histoire de votre pays. Vous savez combien de chefs, de généraux, après des missions pénibles et difficiles, sont tombés victimes du changement du pouvoir, ou des caprices de l'opinion. S'il vous arrivait quelques malheurs de ce genre, que de voix peut-être s'éleveraient d'ici contre vous ! Vous pouvez vous creuser un abîme. Vous me répondrez par le témoignage de votre conscience. Sans doute, c'est le plus grand, le plus consolant, le plus doux; mais il n'est plein et entier qu'avec Dieu; il n'est que trop souvent insuffisant avec les hommes. Combien il en est qui, avec une conscience

pure, ont succombé sous les coups de l'injustice et de l'opinion ! Combien d'autres sont demeurés flétris par la calomnie victorieuse ! Votre juge Jeffries, d'odieuse mémoire, d'un nom si exécré, peut-être, après tout, n'était-il qu'un brave homme exécutant à la lettre des réglemens barbares. Les temps, des chances malheureuses, la calomnie, l'exagération, l'esprit de parti, auront pu faire le reste : et voilà comme on peut s'inscrire à faux dans l'histoire ! Et quel héritage ! Comment s'y exposer, s'il pouvait en être autrement ! Et ici, Monsieur, qui pourrait vous soutenir dans le cas d'une lutte fatale ? Il n'est plus aujourd'hui que deux grands partis dans le monde : vous êtes né au sein des idées libérales, et je ne vous fais pas l'injustice de croire qu'elles ne demeurent votre doctrine ; mais par une bizarrerie singulière, vous vous trouvez en ce moment comme l'agent direct de la vieille aristocratie. Si vous étiez jamais dans le cas d'en appeler à l'opinion publique pour des griefs de la nature dont il s'agit ici, n'en doutez pas, vous auriez contre vous, dans toutes les nations, tous ceux de votre religion ; et ne pensez pas que vous eussiez du moins

pour support tous ceux du parti contraire; j'en ai long-temps fait partie, j'en connais le fort et le faible. Qui nie qu'à côté d'hérésies politiques, là ne résident à un haut degré l'élévation d'ame et la générosité de sentimens? Vous en seriez abandonné.

« A présent, je vous ai dit franchement tous les griefs et les ressentimens revenus à mon souvenir. Je vous ai parlé avec la dernière liberté, mais avec la meilleure intention; non avec le fiel qui désire blesser, mais avec le sentiment qui veut instruire, Je répète encore ici que, si je venais à m'être trompé dans quelque citation, les pièces officielles m'ont manqué; et si je ne me trouvais pas dans le vrai pour toute autre chose, je serais du moins dans l'erreur de bonne foi : j'ai pensé ou j'ai senti véritablement tout ce que j'ai écrit. En le lisant, je désire que vous y portiez les dispositions avec lesquelles je l'ai tracé. J'aime à le redire, j'ai bien moins songé à vous faire des reproches qu'à vous mettre à même de méditer, de répondre, peut-être de réparer, fût-ce à mes dépens.

« Puisse de cette lecture naître d'utiles lumières, un meilleur avenir ! Et c'est ici

peut-être le lieu de vous faire connaître la situation où j'ai laissé Longwood. Aucune expression ne saurait la rendre dignement : l'existence y était devenue intolérable ; privés de toute communication, véritablement au secret, nos heures étaient devenues de plomb ; tout, jusqu'à l'air que nous respirions, ne nous semblait plus qu'un fade poison ; le dégoût de la vie y était au dernier terme ; le fardeau surpassait nos forces, et, pour comble de malheur, nous voyions dépérir à chaque heure celui pour lequel nous vivions, et son sourire muet nous annonçait chaque jour plus significativement que bientôt il briserait nos chaînes. Mes larmes coulent !... Nos maux étaient tels, dans cette demeure, que, s'il était possible d'y interrompre un moment le devoir sacré qui y remplit nos ames et les gouverne, s'il était possible, dis-je, qu'il y eût ce moment de distraction qui rendrait chacun à soi-même, je ne serais pas surpris que mes malheureux compagnons l'employassent à s'entre-donner la mort, à l'exemple de quelques anciens, pour se libérer des peines de la vie ; et qu'on vînt vous apprendre un matin que Longwood n'est plus

qu'un sépulcre, et que vous n'avez plus à votre garde que des cadavres.

« Un tel état de chose, de tels supplices sont-ils dans le vœu, l'esprit de votre Prince, de vos ministres, de votre législature, de votre nation, de votre cœur? Quelle fatalité!..... d'où vient donc tout le mal que vous causez?

« Quoi qu'il en soit, de loin comme de près, un seul sentiment remplit mon cœur, il y fait taire tous les autres: veillez à la santé de l'Empereur, conservez ses jours, je vous bénirai. »

Balcombe's cottage, au secret; en vue de Longwood, 19 décembre 1816. LE COMTE DE LAS CASES.

Je n'ai plus entendu parler de cette pièce que six ans après, et encore seulement par la lecture de l'ouvrage de M. O' Méara : ces messieurs, à leur retour de Longwood, m'ont dit qu'elle ne leur avait jamais été communiquée, et que l'Empereur en avait complétement ignoré le véritable contenu. Il paraît que sir Hudson Lowe, après mon départ, par l'influence de son autorité, et contre nos conditions expresses, s'était saisi de ce document pour lui seul, et l'avait fait servir de base à des interprétations

ou même à des créations tout à fait fausses et méchantes.

Je trouve dans la relation des événemens arrivés à Sainte-Hélène, par M. O' Méara : « Profitant, dit-il, de l'information acquise « par la lecture du manuscrit du comte de Las « Cases (les griefs), sir Hudson Lowe eut « recours à un artifice bien digne du système « qu'il a établi à Sainte-Hélène. Il me prescrivit « de prévenir Napoléon que le comte de Las « Cases, pendant sa détention, avait avoué que « les restrictions imposées sur les Français à « Longwood, n'étaient que pour la forme, et « que, conjointement avec le reste des Fran- « çais, il avait fait tous ses efforts pour empoi- « sonner l'esprit de son maître, par des calomnies « et par des fausetés ; ajoutant que le fait était « de toute vérité, puisqu'il l'avait par écrit, « et de la propre main du comte. Il me cita « même une sentence de cet écrit qu'il m'invita « à répéter à Napoléon, savoir : Nous avons « fait tout voir à Napoléon à travers un voile « teint de sang. *Ma foi*, s'écria Napoléon, « *quand on voit le bourreau, on voit toujours* « *du sang* ! et il ajouta, avec cette pénétration

« et cette vivacité d'esprit qui le distinguent si « éminemment, qu'il était convaincu que tout « ce que je venais de dire ne pouvait être qu'une « invention de sir Hudson Lowe, ou bien qu'il « avait falsifié quelque passage de l'écrit de Las « Cases; que le comte devait avoir été singu- « lièrement peiné du traitement qu'on lui fai- « sait souffrir, doué, comme il l'était, d'une « rare sensibilité de cœur; lui qui n'avait « jamais cessé de lui parler de la nation anglaise « en des termes d'enthousiasme et d'admiration, « qu'il était certain qu'il s'était exprimé avec « force et avec franchise sur une conduite si « opposée à la générosité, aux sentimens libé- « raux qu'il a toujours attribués au peuple an- « glais; mais que le traitement que les Français « avaient éprouvé, était si barbare, qu'il était « inutile de perdre du temps à expliquer la « conduite de ceux qui l'avaient ordonné.

Je trouve encore dans *Napoléon dans l'exil*, ouvrage ou journal du même M. O' Méara, sous la date du 4 décembre 1816. « Que le Gouver- « neur me faisait dire que depuis mes rapports « directs avec lui, j'avais bien changé d'opinion « à son égard, et il ajoutait qu'il avait décou-

« vert que les Français qui avaient suivi Na-
« poléon n'avaient d'autre but que de s'en ser-
« vir comme d'un instrument pour satisfaire
« leur ambition, sans s'inquiéter des moyens
« qu'ils employaient pour y parvenir, etc.

« C'était un avertissement, disait sir Hudson
« Lowe à M. O' Méara, qu'il devait faire par-
« venir au général Bonaparte. »

Sous la date du 12 : « Que le comte Las Ca-
« ses n'avait pas suivi Napoléon par affection,
« que le général ne savait pas ce que Las Cases
« avait écrit, ni les expressions qui étaient
« échappées de sa plume, etc., etc. »

Sous celle du 14 janvier 1817 : « Qu'il affir-
« mait, à M. O' Méara avoir vu, dans mon Jour-
« nal, que Bonaparte avait déclaré son horreur
« pour l'uniforme anglais, et tout officier de
« cette nation; et que lui, O' Méara, ferait bien
« de saisir une occasion de lui répéter cela ; tout
« en ajoutant, néanmoins, que le Gouverneur
« pensait bien qu'il n'avait jamais rien dit de
« pareil. »

Enfin, dans un autre endroit, ce Gouverneur charge M. O' Méara, de redire à Longwood, qu'il vient d'écrire à mon sujet aux ministres

anglais de manière à m'interdire pour jamais ma rentrée en France. Ce qu'il peut avoir mandé, Dieu le sait! Toutefois, l'événement, le temps a prouvé que les ministres anglais eurent peu d'égard à sa bénévole intention, ou que ceux de France y auraient porté peu d'attention. On verra, dans son temps, qu'à mon retour en Europe, lorsque, m'interdisant l'Angleterre, on me laissa le choix de Calais ou d'Ostende; si je me déterminai pour ce dernier endroit, c'était par des motifs tout à fait étrangers à la crainte que sir Hudson Lowe avait prétendu créer. Mais il fallait d'ailleurs qu'il eût douté lui-même de l'efficacité de sa dénonciation, ou qu'il eût recours à de doubles précautions, car il employa toute son adresse et ses artifices à me faire retenir prisonnier au cap de Bonne-Espérance; il échappa à ce sujet, m'a-t-on dit, à son homme d'exécution, de dire en parlant de moi : « Pour celui-« là, il ne nous inquiètera plus; nous l'avons « bien recommandé au Cap : il y pourrira dans « un cachot. » C'est le même homme qui, d'une voix mielleuse et d'un sourire bénin, qui le quittaient rarement, voulait, suivant M. O' Méara, qu'on mît Napoléon aux fers, s'il

faisait le difficile ; et qui, dans une autre occasion, est accusé d'avoir dit que les alliés avaient manqué le grand but en n'étranglant pas le jeune Napoléon.

Je reviens au Gouverneur. Comment concilier à présent toutes ses politesses, ses protestations de bienveillance et de bonne intention, quand il était auprès de moi, avec ses faux rapports, ses propos inventés qu'il me prête, les suggestions méchantes qu'il fait transmettre à Longwood quand je n'y suis plus; mais plutôt laissons tout cela à juger aux cœurs droits et honnêtes.

Le cap de Bonne-Espérance est à 300 lieues de Sainte-Hélène; mais, avec les vents les plus favorables, on est obligé d'en faire au moins 700, par le contour auquel on est contraint par les vents alizés. En quittant Sainte-Hélène, on court d'abord grand largue vers le S. O., pour sortir le plus promptement possible de la zone de ces vents alizés; et dès qu'on a atteint les vents variables, on gouverne vers l'Est; mais en descendant beaucoup vers le Sud, à plusieurs degrés de latitude au-dessous du Cap, afin de se trouver en garde contre les vents de S. E.,

qui sont très-violens, et dominent dans cette saison de l'année.

Nous fîmes très-bonne route, et rencontrâmes des vents à souhait; notre traversée fut des plus courtes et des plus heureuses, bien que mon fils et moi nous fussions horriblement malades de la mer à différentes reprises. Le 6e ou 7e jour nous quittâmes les vents alizés, et prîmes le vent d'Ouest, qui nous mena rapidement vers notre destination, en 9 ou 10 jours. Ce ne fut qu'aux approches du fameux cap des Tempêtes que nous éprouvâmes la contrariété d'un vent de S. E. violent avec une très-grosse mer; et encore cette contrariété, qui n'en était une que pour les instructions de notre capitaine, fut-elle personnellement pour moi une faveur; car sir Hudson Lowe avait donné l'ordre au capitaine de me débarquer au-delà du Cap, sur ses derrières, à Simon's bay. Peut-être pensait-il que n'entrant pas en ville; j'attirerais moins d'attention, et que l'injustice de ma captivité serait moins flagrante. Quoi qu'il en soit, le temps menaçant de la tempête, le capitaine prit sur lui de faire voile pour la ville du Cap même, qui se trouvait plus à portée. Nous arri-

vâmes sur la côte à deux heures du matin, à l'heure juste qu'avait fixée le capitaine, sans hésitation, sans sonde ni aucun autre préalable, tant il avait mis de précision dans son calcul. Le capitaine Wright est un excellent navigateur; il a de l'activité, du zèle, de la régularité, du caractère; il se fera un nom. Au demeurant, j'ai pu voir que cette exactitude nautique est devenue aujourd'hui à peu près générale; je ne sais plus où en est notre marine long-temps renommée pour sa supériorité scientifique; mais j'ai l'expérience qu'aujourd'hui les Anglais sont bien forts; les calculs, les instrumens sont si parfaits, si multipliés, qu'il est difficile d'imaginer que la science puisse désormais aller guère au-delà.

Le 17, après dix-huit jours de navigation, nous jetâmes l'ancre à 2 heures de l'après-midi. Le capitaine s'excusa poliment sur la nécessité que je demeurasse à bord, jusqu'à ce qu'il eût été prendre les ordres du Gouverneur: c'étaient là ses instructions. Il revint, m'apprenant que je ne pourrais débarquer que le sur-lendemain, le logement que l'on me destinait ne pouvant se trouver prêt avant ce temps, ce qui ne fut

pas pour moi sans quelque contrariété : quand on arrive de la mer, on est si pressé de poser le pied sur la terre !

J'eus donc deux jours à demeurer sur cette rade du Cap, d'ailleurs si belle. La saison était superbe, la chaleur forte, à la vérité, mais pure et bienfaisante.

Dans mon enfance, lors de mon entrée dans la marine, j'avais entendu parler cent fois, et dans les plus petits détails, de tous les points que j'avais en cet instant sous les yeux, par ceux des officiers qui avaient fait la guerre de l'Inde. J'aimais à repasser ces vieux souvenirs, et l'on me montrait tout aussitôt les points dont je pouvais me rappeler.

La ville du Cap, considérable, belle, régulière, était en face de moi, sur un terrain plat, très-peu élevé au-dessus du niveau de la mer, et environné de très-près par d'énormes et rapides montagnes. On me faisait voir, et je me plaisais à retrouver, celle *du Diable* à ma gauche; celle dite *de la Table* en face; *le Pain de sucre* sur la droite, ainsi que la *Croupe du Lion*, nommée de la sorte à cause de la parfaite ressemblance dont elle donne l'idée. Les forti-

fications en avant et sur les côtés de la ville me parurent en assez mauvais état, et surtout mal établies, étant dominées de plusieurs points, et particulièrement par la Croupe du Lion, qui elle-même est aisément accessible. Nul étonnement donc que ce poste ait constamment cédé à toute attaque d'une force tant soit peu supérieure. La plus efficace, jusqu'à ce qu'on y ait remédié, sera de débarquer loin de la place, au nord, sur une plage toute découverte, entièrement sans défense, et de là marcher sur la ville pour l'attaquer par terre.

Je me rappelais d'avoir souvent entendu dire, et je pus voir moi-même dans ce peu de temps, que des nuages couvrent parfois et assez subitement la montagne du Diable et celle de la Table, lors même que le reste du firmament demeure dans la plus grande pureté. On les croirait alors couvertes de la neige la plus brillante, et c'est ce que l'on appelle vulgairement la nappe mise sur la table, expression, du reste, qui rend assez la vérité du spectacle. Ce signe, en hiver, est presque toujours le précurseur sinistre de la tempête. La rade demeure entièrement ouverte aux vents du Nord-Ouest

qui sont communs et violens dans la mauvaise saison : on y est alors en perdition; le seul abri est sous l'île Robin, assez au loin à l'entrée de la baie.

Je mentionnais à mes voisins ce que j'avais entendu dire si souvent à nos officiers, que le bailli de Suffren, revenant, à la paix, de sa belle campagne de l'Inde, y avait jeté l'ancre quelques jours avant l'escadre anglaise qui le suivait de près. Celle-ci, en entrant, eut à courir des bords pour gagner le mouillage; or, le coup d'œil de l'amiral français était si précis et si sûr, qu'en considérant un des vaisseaux qui entraient, il annonça qu'il allait infailliblement se perdre, et ordonna, dès cet instant, le signal à toutes les chaloupes de son escadre de se tenir prêtes à porter un secours bientôt nécessaire. En effet, peu d'instans après le vaisseau anglais fit côte, on y vola de toutes parts; mais les embarcations françaises eurent la gloire d'arriver les premières et de beaucoup. Et ce ne fut pas un spectacle peu singulier ni peu touchant que de voir ces deux escadres, naguère si acharnées à leur destruction réciproque, rivalisant désormais d'obligeance et se prodiguant les soins les plus

empressés. Les jeunes officiers anglais, auxquels je m'adressais, n'avaient aucune idée de cette circonstance, tant il est vrai que les objets qui occupent si fort les contemporains, disparaissent pour ceux qui suivent, quand ces objets n'ont pas acquis l'importance de l'histoire.

SÉJOUR

AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Espace de plus de sept mois.

Dimanche 19 janvier au Mardi 28.

Mon emprisonnement au vieux château. — Détails, etc.

En voyant notre capitaine revenir de chez le Gouverneur, lord Charles Somerset, il m'avait suffi de sa figure pour ne rien augurer de bon. Ce n'était plus le même homme, il reparut avec un air froid et embarrassé; sa réserve fut bientôt imitée par tous ceux qui m'entouraient. Plusieurs des officiers de la marine, qui se trouvaient dans la rade du Cap, vinrent visiter leurs camarades à bord du brick : il m'était aisé de juger que la curiosité de me voir y entrait pour quelque chose; mais ils évitaient de lier conversation avec moi : ils se parlaient entre eux, à la dérobée et avec mystère; leurs regards semblaient considérer un proscrit. Toutes ces choses, et quelques expressions échappées, m'annonçaient, qu'en dépit de toute la distance, on entretenait ici, sur la sûreté du grand captif, les

mêmes craintes, la même défiance qu'à Sainte-Hélène, et j'en devais conclure que le sombre nuage qui enveloppait Longwood ne manquerait pas de se prolonger jusqu'à moi; aussi, lorsque j'ai été mis à terre vers midi, j'ai trouvé, sur le rivage, l'officier chargé de ma garde. Le capitaine du brick, qui m'avait accompagné dans son canot, n'a pas voulu, à titre de vieille connaissance, et j'espère de sympathie réelle, me quitter avant de me voir dans la demeure qu'on me destinait, et nous avons marché vers ce qu'on m'a appris être le vieux château, ou la forteresse. Après avoir franchi plusieurs ponts levis et traversé maint corps de garde, nous sommes arrivés dans la cour intérieure, ou place d'armes, et de-là, par divers escaliers et corridors, nous sommes parvenus au logement indiqué pour nous. Les portes se sont trouvées fermées : c'est vainement qu'on en a cherché les clefs partout, il a fallu aller attendre dans une salle commune, occupée par plusieurs officiers de la garnison. Est arrivé par hasard un officier de l'état-major, dont la figure a témoigné le plus grand étonnement qu'on nous laissât ainsi en pleine communication; et, prenant un pré-

texte poli, il nous a conduits dans sa chambre, pour y prendre quelques rafraîchissemens. Au bout de plusieurs heures, on est venu nous dire que nos appartemens étaient prêts : ils se composaient de trois pièces que nous découvrions à mesure que le nuage de poussière dont elles étaient remplies se dissipait : on les balayait en ce moment. La première était toute nue ; celle du milieu présentait une grande table, un fauteuil, dont les pieds étaient brisés, et quatre mauvaises chaises ; la troisième renfermait deux bois de lits, deux traversins, une paillasse et trois couvertures : voilà tout le précieux mobilier. Bien nous en avait pris d'avoir embarqué nos lits avec nous ; mais comment avait-il été nécessaire de deux jours pour de tels préparatifs ? Cette circonstance ne me donna pas une haute idée de l'ordonnance, de la précision et de la promptitude de la domination nouvelle sous laquelle je me trouvais désormais.

L'officier chargé de nous, s'empara de la pièce d'entrée et s'y installa ; un factionnaire fut immédiatement placé en dehors, et on me signifia que je ne devais communiquer avec personne. Alors, je me trouvai littéralement en prison.

Je m'étais plaint de Balcombe's cottage; mais ici c'était bien autre chose; et voilà, sans doute, me disais-je, le premier effet de la bonne recommandation de sir Hudson Lowe.

Vint le dîner; il fut abondant: c'était notre officier qui le commandait. Celui d'état-major dont la politesse précautionneuse s'était emparé de nous le matin, se croyant déjà de grande connaissance, ou chargé peut-être d'une surveillance spéciale, vint me dire qu'il se permettait de venir me demander familièrement à dîner, et lui et son camarade s'étudièrent à nous en faire les honneurs de leur mieux. Ils montraient l'extrême désir de se rendre agréables; mais je ne me trouvais guère en harmonie, et prétextant les fatigues du jour, je les laissai tête à tête en compagnie de leurs bouteilles, ce qu'ils prolongèrent fort avant dans la nuit, selon la coutume reçue.

Le lendemain, j'eus la visite d'un des capitaines de notre station de Ste-Hélène: connaissant l'état de mon fils, il amenait un médecin: c'était une grande attention de sa part; mais cette présentation causa, durant quelques instans, un mal entendu assez plaisant; j'avais

pris ce médecin pour son fils ou son neveu. Qu'on se figure un enfant de 18 ans, avec toutes les formes, les manières et la voix d'une femme. C'était là l'imposant et grave docteur qu'on me présentait; mais cet enfant était un phénomène, me disait-on, M. Barry, c'était son nom, avait enlevé, à 13 ans, son diplôme de docteur, en dépit de tous ses vieux examinateurs; et il avait pour lui, sur les lieux mêmes, ici, des cures admirables : il avait sauvé une des filles du Gouverneur, d'une maladie désespérée, ce qui l'avait rendu un espèce de favori dans la maison. Je profitai de cette dernière circonstance pour tâcher d'obtenir quelques lumières qui pussent diriger ma conduite vis-à-vis de ce nouveau Gouverneur, auquel j'écrivis dès le jour même la lettre suivante, qui lui exposait ma situation, et contenait ma demande formelle d'être envoyé en Angleterre et mis en pleine et entière liberté.

« Milord. — Déjà depuis plusieurs jours sous « votre autorité et dépendance, j'ai l'honneur « de m'adresser à Votre Excellence pour con- « naître ses intentions à mon égard. Par une « circonstance qui m'est tout à fait personnelle,

« j'ai été enlevé de Longwood (Sainte-Hélène),
« le 25 de novembre dernier, par sir Hudson
« Lowe, gouverneur de cette île.

« Très-peu de jours après, et à la suite de plu-
« sieurs conversations avec le Gouverneur, sans
« aucune décision à mon sujet, j'ai eu l'honneur
« de lui écrire qu'à compter de cet instant je me
« retirais de la sujétion volontaire à laquelle je
« m'étais soumis vis-à-vis de lui, que je me
« remettais entièrement sous l'exercice des lois,
« et le sommais de les remplir à mon égard; que
« si j'étais coupable, je devais être jugé; que si
« je ne l'étais pas, je devais être rendu à la
« liberté. J'ajoutais que l'état affreux de la
« santé de mon fils, la mienne même deman-
« daient impérieusement de se trouver à la
« source des remèdes de tout genre, et que je
« le suppliais de nous envoyer en Angleterre.
« Le Gouverneur sir Hudson Lowe m'a paru
« alors fort incertain. J'ai des raisons de croire
« qu'un moment il n'a pas été éloigné de m'em-
« barquer pour l'Europe; ensuite il a voulu me
« garder à Sainte-Hélène, séparé de Longwood,
« jusqu'au retour des réponses d'Angleterre;
« puis il m'a offert, à diverses reprises, de

« retourner à Longwood; enfin, il m'a expédié « pour le Cap, aux ordres de Votre Excellence, « saisissant ainsi, à ce qu'il m'a paru, dans la « stricte lettre de ses instructions, un terme à « ses embarras, et attendant peut-être d'autrui « les mêmes résultats à mon égard; mais sans « risquer désormais lui-même aucune responsa- « bilité personnelle. Tel est, Milord, le court « sommaire que j'ai cru devoir vous exposer, afin « que vous puissiez prendre une connaissance « précise de ma véritable situation, et que, « dans la justice de votre cœur, vous trouviez « simple, naturelle, inoffensive, et tout à fait « régulière la demande authentique que j'ai « l'honneur de vous adresser en ce moment, à « vous-même, d'être envoyé en Angleterre « aussitôt que possible, et d'être rendu à ma « pleine et entière liberté, autant que mes droits « naturels peuvent le prétendre sur vos devoirs « politiques. J'ai l'honneur, etc.

« *P. S.* Je sollicite de Votre Excellence la « faveur de savoir si j'ai la faculté d'écrire à Son « Altesse Royale le Prince Régent, et à ses « ministres. J'aurais alors l'honneur de vous « adresser deux lettres, avec prière de les leur

« faire parvenir sans délai. Je vous serais obligé « aussi de me laisser connaître les occasions qui « se présenteraient pour Sainte-Hélène, ayant « à adresser quelques papiers au gouverneur sir « Hudson Lowe. »

Sa réponse m'arriva le surlendemain : elle était courte; sans entrer dans aucun détail, il me faisait prisonnier *sur le rapport de sir Hudson Lowe*, et me condamnait à rester ici jusqu'au retour des nouvelles d'Angleterre. Je n'avais point à résister, il fallait bien me soumettre; c'est ce que j'exprimai à lord Charles Somerset, par une seconde lettre qui en renfermait deux autres : la première pour lord Castlereagh, chargé de mettre la seconde sous les yeux du Prince Régent.

« Milord, — mandais-je au Gouverneur, — j'ai « reçu la réponse que vous m'avez fait adresser, « et qui m'apprend que Votre Excellence me re- « tiendra captif ici jusqu'à ce que sir Hudson « Lowe ait reçu des réponses d'Angleterre à « mon sujet. Sans doute Votre Excellence a pesé, « dans sa sagesse, la force des motifs qui le dé- « terminent à un acte aussi important que celui « de me priver ainsi de ma liberté, sans aucunes

« formes judiciaires préalables, sans même « qu'on m'ait dit pourquoi. Il ne me reste plus « qu'à me soumettre à l'autorité, et à me reposer « sur des lois qui veillent pour moi, s'il y a lieu.

« Je n'entreprendrai aucun argument ultérieur pour ma défense, persuadé que vous-même, Milord, dans un acte aussi délicat, et dans la justice de votre cœur, vous aurez parcouru attentivement tout le cercle de ma cause. Toutefois j'aperçois, dans votre réponse, que votre décision repose sur les circonstances établies à mon sujet par sir Hudson Lowe; mais ces circonstances ont-elles été contradictoirement établies aux yeux de Votre Excellence? A-t-elle entendu les deux côtés de la question, et se croit-elle à l'abri de toute responsabilité personnelle, en exécutant sur les seules instructions de sir Hudson Lowe, et sans nul égard à mes propres réclamations; et comment se ferait-il que ce que sir Hudson Lowe n'a pas cru pouvoir hasarder sans risque à Sainte-Hélène, me retenir prisonnier, se trouverait plus facile et avoir de moindres inconvéniens au Cap?

« Milord, si Votre Excellence trouvait dési-

« rable de s'éclaircir sur mon affaire et mes sen-
« timens, je suis prêt à vous communiquer toute
« ma correspondance avec le Gouverneur de
« Sainte-Hélène, et à mettre sous vos yeux ce
« que j'écris à S. A. R. le Prince Régent et à
« ses ministres. Je vous l'offre et désire de le
« voir accepter. De plus, si de me soumettre
« volontairement et franchement, à mon arrivée
« en Angleterre, à toutes les précautions,
« même arbitraires, qu'on jugera équivalentes à
« ma quarantaine politique ici pouvait altérer
« votre détermination, je suis prêt à y souscrire
« de bon cœur, tant la santé de mon fils, la
« mienne même, le vide affreux dans lequel je
« me trouve désormais, n'étant plus ni avec ma
« famille, qui m'est si chère, ni avec l'objet
« vénéré pour lequel j'en avais fait le doulou-
« reux sacrifice, me laissent le brûlant besoin
« de retrouver l'Europe.

« Enfin, Milord, s'il ne me reste aucune
« chance, faites du moins partir mon fils; qu'il
« ne tombe pas victime de circonstances aux-
« quelles son âge le rend tout à fait étranger. Je
« me prêterai volontiers à le voir arracher de
« mon sein, dans l'espoir de lui préparer un

« meilleur avenir. Et moi, demeuré seul avec « mes infirmités et mes peines, je me résignerai « avec plus d'indifférence, le croyant plus « heureux, à la sentence de mort lente qui va « s'exécuter sur moi, sans qu'aucun tribunal « l'ait débattue, sans qu'aucun juge l'ait pro- « noncée.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence « une lettre à lord Castlereagh, contenant celle « pour S. A. R. le Prince Régent, elles se trou- « vaient écrites lorsque les renseignemens que « vous avez eu la bonté de me donner à ce sujet « me sont parvenus ; j'ignorais celui des mi- « nistres auquel je devais personnellement m'a- « dresser; je n'ai pas cru devoir recommencer, « l'état de mes yeux me rend l'écriture trop « pénible, et je vois d'ailleurs que j'avais deviné « les formes importantes. »

LETTRE A LORD CASTLEREAGH, RENFERMANT CELLE ADRESSÉE AU PRINCE RÉGENT.

« Milord, — Dans l'ignorance de celui de « vos collégues auquel je devais avoir recours, « j'ai l'honneur de m'adresser à vous, comme à « celui dont les événemens publics m'ont donné

« le plus de connaissance. Si les détails qui « concernent Saint-Hélène ont été mis sous les « yeux de Votre Excellence, ils vous auront sans « doute inspiré de grandes préventions contre « moi, et cependant s'ils vous étaient convéna- « blement développés, nul doute qu'ils ne vous « parussent dignes d'estime, peut-être même « d'intérêt.

« A Longwood je me regardais comme dans « une enceinte sacrée, dont je devais défendre « les approches; je serais volontiers mort sur la « brèche : *Je résistais.* Aujourd'hui que je me « trouve en dehors du cercle révéré, que je « suis rentré désormais dans la foule commune, « je dois avoir aussi une autre attitude : *J'im-* « *plore.*

« Je vous demande donc, Milord, je vous « sollicite, et je parle toujours dans la supposi- « tion que je m'adresse au ministre qui doit « m'entendre, je vous sollicite de me laisser « arriver en Angleterre, où l'état affreux de la « santé de mon fils et la mienne réclament les « plus grands, les plus prompts secours.

« Et quel motif aurait-on de repousser ma « demande? Serait-ce la haine personnelle? Je

« suis trop obscur pour atteindre à un pareil « honneur. Serait-ce la haine vague de la diffé- « rence d'opinion? Mais vous êtes tellement « accoutumés à cette différence parmi vous, et « avec si peu d'amertume, qu'il serait ridicule « à moi de le penser. Serait-ce la crainte que je « n'écrivisse, ne publiasse, ne parlasse? Mais « en me repoussant, n'autoriserait-on pas en « quelque sorte le fiel qu'il me serait si facile « d'aller distiller ailleurs; et si l'on avait à vou- « loir gêner quelqu'un sur cet objet, à s'assurer « de lui, le sol de l'Angleterre ne serait-il pas « précisément le plus favorable et le plus sûr? « car vous avez, contre de pareilles offenses, « non-seulement les lois générales, mais encore « des lois particulières. Quand l'individu est « près de vous, vous avez pour garanties posi- « tives sa prudence, sa sagesse, et surtout son « désir de demeurer.

« Je ne vois donc, Milord, aucune cause de « refus à ma demande, j'en aperçois au contraire « beaucoup pour me la faire accorder. Quelle « plus belle occasion pour vous de parvenir à la « vérité, en vous procurant les lumières contra- « dictoires et opposées? Dans vos nobles fonctions

« de jury, votre conscience doit-elle se croire « suffisamment éclairée en ne voyant qu'un seul « côté de la question ? Je puis montrer l'autre, « et le ferai sans préjugé, sans passion; vous ne « trouverez en moi que celle du sentiment.

« Je passe à l'article de mes papiers qui ont « été retenus à Sainte-Hélène; j'en ai déjà plu- « sieurs fois exprimé la nature, je vais la redire « à Votre Excellence. Ils composent un recueil « de dix-huit mois, où, jour par jour, j'ai « inscrit tout ce que j'ai su, vu ou entendu de « celui qui, à mes yeux, a été et demeure le « plus grand des hommes. Mais ce recueil in- « forme, inexact, non arrêté, corrigé à chaque « instant, et par sa nature devant l'être sans « cesse, était un mystère que la circonstance seule « a mis au jour. Tous ignoraient son existence, « à l'exception peut-être de l'auguste personne « qui en était l'objet; elle-même, encore, en « cet instant, n'en connaît point le contenu; il « n'était pas destiné à voir le jour durant ma « vie; je me plaisais à en faire le monument « historique le plus complet et le plus précieux. « Veuillez ordonner, Milord, qu'il vous soit « adressé intact. V. S. le peut sans inconvénient;

« je la pleure à chaque instant; toutefois, je « n'abandonnerai jamais mon père dans un cli- « mat qui n'est pas le sien, et dans une situation « si étrange pour lui. Ma santé n'est plus rien « pour moi: heureux si je puis lui être de quel- « que consolation, et alléger, en les partageant, « les maux qui depuis long-temps, s'accumu- « lent chaque jour autour de lui.

« Je préfère mourir à ses côtés, que de vivre « loin de lui. Je suis trop fier de ses nobles « vertus, trop avide de ses grands exemples « pour le perdre de vue un instant. Je mourrai « s'il le faut ici: on pourra compter deux vic- « times au lieu d'une.

« Je ne vous en remercie pas moins, Milord, « du fond de mon cœur, de votre bonne vo- « lonté pour moi. Combien il m'eût été doux, « combien je vous eusse béni de l'avoir éten- « due jusqu'à mon père! J'ai l'honneur, etc. »

Cette lettre fut sans doute lue en famille, chez lord Ch. Somerset, et y fit naître les sentimens dont elle était digne; car le lendemain, le jeune docteur étant venu, et moi l'ayant pris à part pour qu'il fît usage de son ascendant médical, sur mon fils, afin de le déterminer à par-

tir; au lieu de m'écouter, il courut à la chambre de mon fils, lui sautant au cou pour ce qu'il venait de faire, disait-il; l'assurant qu'il l'eût mésestimé s'il en eût agi autrement; et l'entraînant à la fenêtre, il le présenta à deux dames restées dans leur calèche; et ce furent alors beaucoup de salutations réciproques; c'étaient les deux filles de lord Charles Somerset qui, avaient voulu, ce matin, conduire elles-mêmes le docteur, jusque dans la cour de notre prison et probablement satisfaire l'intérêt et la curiosité que les expressions de mon fils avaient fait naître.

Cependant notre situation continuait d'être déplorable dans notre espèce de cachot : nos fenêtres, sans rideaux, donnaient sur une cour couverte d'un sable enflammé. Dans cet hémisphère opposé, bien qu'au mois de janvier, nous nous trouvions dans cet instant sous les ardeurs brûlantes de l'été; nous étouffions.

Au-dedans toujours même gêne, mêmes restrictions, mêmes contrariétés; toujours mêmes honneurs de notre déjeûner et de notre dîner par les mêmes officiers; j'étais surtout vivement heurté dans le cœur, de cette dernière circons-

« je lui proteste solennellement ici qu'il ne s'y « trouve rien, directement ou indirectement, « qui puisse donner des lumières urgentes et « utiles à l'autorité locale de Sainte-Hélène « pour le grand objet dont elle se trouve « chargée. Elle ne saurait avoir aucun avantage « à en prendre connaissance, et il y aurait de « très-grands inconvéniens d'accroître, par les « personnalités qui s'y trouvent, l'aigreur et « l'irritation, qui ne sont déjà que beaucoup « trop grandes.

« Arrivés près de vous, Milord, si votre « situation politique juge que ces papiers, si « sacrés, si secrets par leur nature, doivent être « visités, je m'y soumettrai sans peine, parce « que cela s'exécutera près de moi, et que je « serai sûr des formes inviolables et sacrées, « dont V. E. en enveloppera l'examen. Je ne « pense pas encore que vous trouviez aucune « objection à cette seconde faveur que je de- « mande avec instance.

« Milord, j'ai l'honneur de vous adresser une « lettre pour S. A. R. le Prince Régent, et « vous prie de vouloir bien me faire la grâce de « la mettre sous ses yeux. Mon profond respect

« pour son auguste personne, m'a seul empêché « de vous l'envoyer ouverte, et j'autorise V. E. « à l'ouvrir; si l'usage le permet.

J'ai l'honneur d'être, etc. »

LETTRE AU PRINCE RÉGENT D'ANGLETERRE.

« Altesse royale,—Jouet de la tempête poli- « tique, errant sans asile, un étranger faible, « malheureux, ose s'adresser avec confiance à « votre ame royale.

« Deux fois dans ma vie, j'ai eu le malheur « de me trouver hors de ma patrie, toujours au « rebours de mes intérêts, et toujours croyant « ne remplir que de grands et nobles devoirs. « Lors de mon premier exil, le séjour de l'An- « gleterre adoucit les peines de ma jeunesse, et « je comptais sur elle encore pour couler quel- « ques jours tranquilles dans mes vieux ans. Ce- « pendant, on me fait craindre de m'en voir re- « poussé. Et qui pourrait m'attirer une telle sé- « vérité? Serait-ce le lieu d'où je sors, les soins « que je me plaisais à y donner, les sentimens, « les tendres vœux que j'y reporterai sans cesse? « Mais, Prince, à Longwood je professais une « grande et rare vertu; j'y soutenais, avec mes

« dignes compagnons, l'honneur de ceux qui « entourent les rois. Après nous, on ne dira « plus qu'il n'est pas de fidélité, d'amour pour « les monarques malheureux.

« De tels actes pourraient-ils être persécutés, « m'interdire un asile ! Et puis, celui qui tou- « jours grand a tracé pour moi, du roc de l'ad- « versité, ces paroles qui m'ont enflé le cœur: « *Soit que vous retourniez dans la patrie, soit « que vous alliez ailleurs, vantez-vous partout « de la fidélité que vous m'avez montrée.* « Celui-là, dis-je, ne m'a-t-il pas donné un « titre, des droits à la bienveillance de tous les « rois? Prince, je me place sous votre protec- « tion royale.

« Dans l'abord journalier et les conversa- « tions fréquentes de celui qui a gouverné le « monde et rempli l'univers de son nom, j'ai « conçu et exécuté d'écrire jour par jour, tout « ce j'en verrais, tout ce que j'en entendrais.

« Ce recueil de 18 mois, unique dans sa na- « ture, mais encore informe, inexact, non arrêté, » inconnu à tous, même à l'auguste personne « qui en était l'objet, m'a été saisi, Prince, « je le place aussi sous votre protection royale;

« j'ose vous en supplier au nom de la justice, « de la vérité, au nom de l'histoire.

« Que Votre Altesse royale daigne, dans sa « bonté, prononcer que je dois trouver un re- « fuge à l'ombre de ses ailes, et j'irai y cher- « cher un lieu où je puisse, tranquille, me *res- « souvenir* et *pleurer*. » Je suis, avec le plus « profond respect, etc., Le comte de Las Cases.

En réponse, je reçus de lord Charles Somerset l'autorisation que j'avais demandée pour mon fils, de partir pour l'Europe par la première occasion. Je voulais qu'il en profitât, je l'en pressai, le lui ordonnai même; mais il s'y refusa absolument, et écrivit, à cet égard, une lettre au Gouverneur, qui me causa des sensations trop douces, et honore assez son cœur, pour que je me refuse à la mentionner ici.

« Mon père, lui mandait-il, vient de me lire « la permission que vous m'accordez de me ren- « dre en Europe; il m'a supplié, ordonné d'en « profiter.

« Milord, je ne ferai point usage de votre in- « dulgence, et j'oserai désobéir à mon père. Les « peines du corps ne sont rien; celles du cœur « sont tout. Privé depuis deux ans de ma mère,

« je la pleure à chaque instant; toutefois, je « n'abandonnerai jamais mon père dans un cli- « mat qui n'est pas le sien, et dans une situation « si étrange pour lui. Ma santé n'est plus rien « pour moi: heureux si je puis lui être de quel- « que consolation, et alléger, en les partageant, « les maux qui depuis long-temps, s'accumu- « lent chaque jour autour de lui.

« Je préfère mourir à ses côtés, que de vivre « loin de lui. Je suis trop fier de ses nobles « vertus, trop avide de ses grands exemples « pour le perdre de vue un instant. Je mourrai « s'il le faut ici: on pourra compter deux vic- « times au lieu d'une.

« Je ne vous en remercie pas moins, Milord, « du fond de mon cœur, de votre bonne vo- « lonté pour moi. Combien il m'eût été doux, « combien je vous eusse béni de l'avoir éten- « due jusqu'à mon père! J'ai l'honneur, etc. »

Cette lettre fut sans doute lue en famille, chez lord Ch. Somerset, et y fit naître les sentimens dont elle était digne; car le lendemain, le jeune docteur étant venu, et moi l'ayant pris à part pour qu'il fît usage de son ascendant médical, sur mon fils, afin de le déterminer à par-

tir; au lieu de m'écouter, il courut à la chambre de mon fils, lui sautant au cou pour ce qu'il venait de faire, disait-il; l'assurant qu'il l'eût mésestimé s'il en eût agi autrement; et l'entraînant à la fenêtre, il le présenta à deux dames restées dans leur calèche; et ce furent alors beaucoup de salutations réciproques; c'étaient les deux filles de lord Charles Somerset qui, avaient voulu, ce matin, conduire elles-mêmes le docteur, jusque dans la cour de notre prison et probablement satisfaire l'intérêt et la curiosité que les expressions de mon fils avaient fait naître.

Cependant notre situation continuait d'être déplorable dans notre espèce de cachot : nos fenêtres, sans rideaux, donnaient sur une cour couverte d'un sable enflammé. Dans cet hémisphère opposé, bien qu'au mois de janvier, nous nous trouvions dans cet instant sous les ardeurs brûlantes de l'été; nous étouffions.

Au-dedans toujours même gêne, mêmes restrictions, mêmes contrariétés; toujours mêmes honneurs de notre déjeûner et de notre dîner par les mêmes officiers; j'étais surtout vivement heurté dans le cœur, de cette dernière circons-

tance, et résolu de m'y soustraire à tout prix; je gardai le lit et y pris désormais mes repas, décidé à n'en pas sortir si l'on n'allégeait mes tourmens. Je souffrais d'ailleurs de violens maux d'estomac; j'avais parfois de la fièvre; ma santé était totalement dérangée. L'officier de garde m'avait fait connaître, il est vrai, qu'il avait ordre de me conduire dans la ville et même aux environs, dès que je lui en exprimerais le désir; mais je l'en avais remercié pour moi, et n'en voulus profiter que pour mon fils.

Personne n'arrivait jusqu'à moi; soit que l'officier, qui me savait incommodé, crût me rendre service, soit que cela lui fût interdit, il repoussait sévèrement toute tentative à cet égard; ce qui amena une circonstance des plus singulières. En face de notre porte, était un fond de corridor où il nous était permis d'aller, et qui nous devenait indispensable mainte fois le jour. M'y étant rendu une fois, et trouvant dans le voisinage une porte ouverte contre toute habitude; j'eus la curiosité de la franchir, et un escalier rapide me conduisit sur le comble et la plate-forme du château, d'où je dominais sur toute la ville du Cap, et la vaste mer

à perte de vue. Frappé de la beauté du spectacle, je m'oubliai dans les méditations qu'elle faisait naître, et deux heures s'étaient écoulées avant que je songeasse à revenir. Le hasard avait fait que j'étais sorti durant la promenade de mon fils avec notre officier; or, la sentinelle avait été changée, pendant cet intervalle, si bien que quand je me présentai à ma porte, ce soldat la croisa de son fusil et me repoussa fort brutalement; plus j'insistai plus il se fâchait. Cela me parut plaisant; mais je trouvais plus plaisant encore de descendre les escaliers, de traverser les cours et d'aller au corps de garde extérieur demander main forte pour pouvoir rentrer dans ma prison. Aux premières paroles, l'officier de service, effrayé de me voir là, s'élança en fureur dans les escaliers, jusqu'au factionnaire, et là commença entre eux deux la plus violente querelle; l'officier l'accablant d'injures et le menaçant de le faire rouer de coups. Le soldat, furieux de son côté, et les yeux hors de la tête, jurait qu'après tout il avait pourtant fait son devoir; et moi, tranquille spectateur, je ne pouvais m'empêcher de sourire d'un tel esclandre, auquel ni l'un ni l'autre

au fait, ne comprenait rien, et que moi seul aurais pu expliquer. Toutefois la paix se fit aux dépens du captif : on me remit sous les barreaux, et tout rentra dans le calme.

Le jeune docteur était le seul qui parvînt jusqu'à moi : il me visitait souvent; sa conversation me faisait du bien; il me répétait chaque fois de songer à ma santé; il devinait, disait-il, le siége de mon mal, et s'affligeait qu'il fût hors de son pouvoir d'y porter remède. Je l'assurai que le plus efficace qu'il pût me procurer en cet instant, serait de m'obtenir un lecteur capable aussi d'écrire sous ma dictée ; je le demandais vainement depuis mon arrivée, l'état de mes yeux m'interdisait toute occupation, on la défendait strictement à mon fils; et les journées me devenaient insupportables si je devais demeurer ainsi laissé oisivement à mes cruelles pensées.

Le docteur m'apprit que le Gouverneur allait partir pour faire le tour de la colonie, qu'il ferait une absence de trois mois, ce qui allait éterniser pour moi un avenir que je ne pouvais plus endurer. Cette circonstance me détermina à faire une dernière tentative, bien

que je comptasse peu sur le succès, et seulement pour n'avoir rien à me reprocher, car la manière horrible et tout à fait inconvenante dont j'étais traité m'étonnait moins qu'elle n'eût dû le faire : j'y avais été préparé. On nous avait répété souvent, à Sainte-Hélène, que lord Charles Somerset était notre ennemi personnel; et, en arrivant ici, m'informant de son caractère et de l'accueil probable que j'en devais attendre, on m'avait dit : « Monsieur le comte, sous peine « d'être chien ou cheval, on n'attire guère son « attention. » Et depuis, je m'étais répété tristement, plus d'une fois, dans les ennuis de ma prison : En effet, comme je ne suis ni chien ni cheval, voilà pourquoi, sans doute, je n'entends point parler de lui. On va voir bientôt combien peu il méritait tout cela.

Profitant d'une phrase de sa première lettre, dans laquelle il avait exprimé le désir de me rendre mon séjour le moins désagréable possible, je m'en servis comme d'une occasion naturelle pour lui faire parvenir, dans la lettre suivante, toute ma pensée sur le traitement que j'éprouvais.

« Milord, — J'apprends que V. E. est à la

« veille de partir pour une longue absence, « ce qui me détermine, en dépit d'une extrême « répugnance, à entamer, quoiqu'il m'en coûte, « un sujet pénible, celui de quelques détails « domestiques. Je m'y crois obligé, afin, s'il « m'échappait jamais avec le temps quelques « paroles publiques de mécontentement, de ne « pas encourir de V. E. le très-juste reproche de « ne lui en avoir pas donné connaissance.

« Mais avant d'entrer en matière, Milord, « et pour que vous ne m'accusassiez pas de ridi- « cule dans ce que je pourrais dire plus bas, « comme aussi pour vous donner une idée juste « de mes circonstances, qu'il est très-simple « que vous ne connaissiez pas, que V. E. me « permette de lui faire observer, avec tout l'em- « barras de celui qui se voit obligé de s'an- « noncer et de se nommer lui-même, qu'il n'est « personne ici sur la ligne duquel, *sous tous « les rapports quelconques*, je ne puisse, je « ne doive me placer naturellement et sans « gêne. Ensuite, que je ne demande ni ne sol- « licite aucune indulgence, ni faveur relative à « mes besoins personnels, n'ayant d'autre désir

« que d'être laissé, sur cet objet, à mes propres « ressources.

« Ces deux points établis et déterminés, je « passe à l'article de votre lettre dans lequel « vous avez la bonté de me faire connaître votre « désir de rendre mon séjour ici le moins pé- « nible possible. J'aurai l'honneur, à ce sujet, « de faire savoir à V. E., que je suis dans un « vrai cachot, où il me serait difficile de vivre « long-temps.

« Renfermé avec mon fils dans une très-petite « chambre, avec l'extrême chaleur de la saison, « malades tous les deux, nous respirons l'un sur « l'autre; nous ne saurions y bouger; nos lits « la remplissent en entier. La réflexion d'un « soleil brûlant, par une fenêtre sans rideaux, « me force de passer la journée dans mon lit. « Une pièce de même nature est à côté, il est « vrai; mais c'est une salle à manger, dont « deux de vos officiers me font les honneurs. Si « j'y entre parfois, ce n'est qu'en calculant les « momens. Une troisième chambre vient en- « suite; c'est celle de l'officier que vous avez « commis à ma garde, et je dois la traverser,

« je la pleure à chaque instant ; toutefois, je « n'abandonnerai jamais mon père dans un cli- « mat qui n'est pas le sien, et dans une situation « si étrange pour lui. Ma santé n'est plus rien « pour moi : heureux si je puis lui être de quel- « que consolation, et alléger, en les partageant, « les maux qui depuis long-temps, s'accumu- « lent chaque jour autour de lui.

« Je préfère mourir à ses côtés, que de vivre « loin de lui. Je suis trop fier de ses nobles « vertus, trop avide de ses grands exemples « pour le perdre de vue un instant. Je mourrai « s'il le faut ici : on pourra compter deux vic- « times au lieu d'une.

« Je ne vous en remercie pas moins, Milord, « du fond de mon cœur, de votre bonne vo- « lonté pour moi. Combien il m'eût été doux, « combien je vous eusse béni de l'avoir éten- « due jusqu'à mon père ! J'ai l'honneur, etc. »

Cette lettre fut sans doute lue en famille, chez lord Ch. Somerset, et y fit naître les sentimens dont elle était digne ; car le lendemain, le jeune docteur étant venu, et moi l'ayant pris à part pour qu'il fît usage de son ascendant médical, sur mon fils, afin de le déterminer à par-

tir; au lieu de m'écouter, il courut à la chambre de mon fils, lui sautant au cou pour ce qu'il venait de faire, disait-il; l'assurant qu'il l'eût mésestimé s'il en eût agi autrement; et l'entraînant à la fenêtre, il le présenta à deux dames restées dans leur calèche; et ce furent alors beaucoup de salutations réciproques; c'étaient les deux filles de lord Charles Somerset qui, avaient voulu, ce matin, conduire elles-mêmes le docteur, jusque dans la cour de notre prison et probablement satisfaire l'intérêt et la curiosité que les expressions de mon fils avaient fait naître.

Cependant notre situation continuait d'être déplorable dans notre espèce de cachot : nos fenêtres, sans rideaux, donnaient sur une cour couverte d'un sable enflammé. Dans cet hémisphère opposé, bien qu'au mois de janvier, nous nous trouvions dans cet instant sous les ardeurs brûlantes de l'été; nous étouffions.

Au-dedans toujours même gêne, mêmes restrictions, mêmes contrariétés; toujours mêmes honneurs de notre déjeûner et de notre dîner par les mêmes officiers; j'étais surtout vivement heurté dans le cœur, de cette dernière circons-

tance, et résolu de m'y soustraire à tout prix; je gardai le lit et y pris désormais mes repas, décidé à n'en pas sortir si l'on n'allégeait mes tourmens. Je souffrais d'ailleurs de violens maux d'estomac; j'avais parfois de la fièvre; ma santé était totalement dérangée. L'officier de garde m'avait fait connaître, il est vrai, qu'il avait ordre de me conduire dans la ville et même aux environs, dès que je lui en exprimerais le désir; mais je l'en avais remercié pour moi, et n'en voulus profiter que pour mon fils.

Personne n'arrivait jusqu'à moi; soit que l'officier, qui me savait incommodé, crût me rendre service, soit que cela lui fût interdit, il repoussait sévèrement toute tentative à cet égard; ce qui amena une circonstance des plus singulières. En face de notre porte, était un fond de corridor où il nous était permis d'aller, et qui nous devenait indispensable mainte fois le jour. M'y étant rendu une fois, et trouvant dans le voisinage une porte ouverte contre toute habitude; j'eus la curiosité de la franchir, et un escalier rapide me conduisit sur le comble et la plate-forme du château, d'où je dominais sur toute la ville du Cap, et la vaste mer

à perte de vue. Frappé de la beauté du spectacle, je m'oubliai dans les méditations qu'elle faisait naître, et deux heures s'étaient écoulées avant que je songeasse à revenir. Le hasard avait fait que j'étais sorti durant la promenade de mon fils avec notre officier; or, la sentinelle avait été changée, pendant cet intervalle, si bien que quand je me présentai à ma porte, ce soldat la croisa de son fusil et me repoussa fort brutalement; plus j'insistai plus il se fâchait. Cela me parut plaisant; mais je trouvais plus plaisant encore de descendre les escaliers, de traverser les cours et d'aller au corps de garde extérieur demander main forte pour pouvoir rentrer dans ma prison. Aux premières paroles, l'officier de service, effrayé de me voir là, s'élança en fureur dans les escaliers, jusqu'au factionnaire, et là commença entre eux deux la plus violente querelle; l'officier l'accablant d'injures et le menaçant de le faire rouer de coups. Le soldat, furieux de son côté, et les yeux hors de la tête, jurait qu'après tout il avait pourtant fait son devoir; et moi, tranquille spectateur, je ne pouvais m'empêcher de sourire d'un tel esclandre, auquel ni l'un ni l'autre

au fait, ne comprenait rien, et que moi seul aurais pu expliquer. Toutefois la paix se fit aux dépens du captif : on me remit sous les barreaux, et tout rentra dans le calme.

Le jeune docteur était le seul qui parvînt jusqu'à moi : il me visitait souvent; sa conversation me faisait du bien; il me répétait chaque fois de songer à ma santé; il devinait, disait-il, le siége de mon mal, et s'affligeait qu'il fût hors de son pouvoir d'y porter remède. Je l'assurai que le plus efficace qu'il pût me procurer en cet instant, serait de m'obtenir un lecteur capable aussi d'écrire sous ma dictée; je le demandais vainement depuis mon arrivée, l'état de mes yeux m'interdisait toute occupation, on la défendait strictement à mon fils; et les journées me devenaient insupportables si je devais demeurer ainsi laissé oisivement à mes cruelles pensées.

Le docteur m'apprit que le Gouverneur allait partir pour faire le tour de la colonie, qu'il ferait une absence de trois mois, ce qui allait éterniser pour moi un avenir que je ne pouvais plus endurer. Cette circonstance me détermina à faire une dernière tentative, bien

que je comptasse peu sur le succès, et seulement pour n'avoir rien à me reprocher, car la manière horrible et tout à fait inconvenante dont j'étais traité m'étonnait moins qu'elle n'eût dû le faire: j'y avais été préparé. On nous avait répété souvent, à Sainte-Hélène, que lord Charles Somerset était notre ennemi personnel; et, en arrivant ici, m'informant de son caractère et de l'accueil probable que j'en devais attendre, on m'avait dit : « Monsieur le comte, sous peine « d'être chien ou cheval, on n'attire guère son « attention. » Et depuis, je m'étais répété tristement, plus d'une fois, dans les ennuis de ma prison : En effet, comme je ne suis ni chien ni cheval, voilà pourquoi, sans doute, je n'entends point parler de lui. On va voir bientôt combien peu il méritait tout cela.

Profitant d'une phrase de sa première lettre, dans laquelle il avait exprimé le désir de me rendre mon séjour le moins désagréable possible, je m'en servis comme d'une occasion naturelle pour lui faire parvenir, dans la lettre suivante, toute ma pensée sur le traitement que j'éprouvais.

« Milord, — J'apprends que V. E. est à la

l'empêcher de venir à moi : il se fit bien annoncer plusieurs fois, mais il n'exécuta jamais son dessein.

Mercredi 29 Janvier au Samedi 5 Avril.

Translation à Newlands, maison de campagne des Gouverneurs. — Détails, etc.

Aujourd'hui, de très-bonne heure, avec une exactitude parfaite, ainsi qu'il avait été arrêté avec le colonel aide-de-camp, une voiture à 4 chevaux s'est arrêtée, avec le colonel, à notre porte; nous nous sommes mis en route, et en moins de trois quarts d'heure nous avons atteint Newlands (terreins neufs), maison de campagne des Gouverneurs, qui pourrait passer pour une jolie habitation d'Europe. Il nous fut aisé de voir que quelques années s'étaient écoulées depuis son nom primitif, car elle est entourée d'arbres très-élevés, d'un grand nombre de bosquets et de beaucoup de vergers en plein rapport.

Un aide-de-camp du Gouverneur nous en mit en possession avec toutes les formes de la politesse la plus recherchée; et voulant me faire

reconnaître le terrain, me disait-il, et m'expliquer toutes les circonstances environnantes; il me pria de le parcourir avec lui, ne disant pas un mot des limites ni des restrictions, et trouvant le moyen de glisser adroitement que les soldats que je voyais n'étaient autres que la garde ordinaire du Gouverneur, et n'avaient pas d'autre consigne que celle qui existait pour lui; que je pouvais me regarder dans la maison comme chez moi; que tout y était à mes ordres, et il prit congé.

Laissés à nous-mêmes, et parcourant ces lieux charmans, nous nous disions être passés subitement d'une affreuse prison à un lieu de délices. Ces appartemens soignés, des volières dans le voisinage, des oiseaux de toute espèce, des fleurs en abondances, ces bosquets nombreux, ces belles promenades, et avec tout cela ce silence, cette solitude, le tout nous semblait quelque chose de magique : nous trouvions qu'il y avait du Zémire et Azor.

Tout dans la maison avait été mis à notre usage, et restait dans l'état où il avait été occupé; rien n'avait été mis de côté. Mon fils, en ouvrant une boîte à couleurs, aperçut un des-

sin non encore achevé d'une des filles de lord Charles; c'était le portrait de l'objet révéré que nous pleurions, car où ne se trouve-t-il pas! Le modèle était à côté; une mauvaise esquisse, espèce de caricature prise à bord du Northumberland, qui nous poursuit partout, et que nous détruisons partout avec ce zèle ardent des missionnaires brisant les images des faux Dieux. Dans sa verve et pour son début poétique, mon fils écrivit au bas du dessin difforme de Mademoiselle Somerset :

Sous vos doigts élégans tout devrait s'embellir;
C'est aux belles surtout à peindre le courage :
Du héros des héros, du Mars de l'avenir,
Comment avez vous pu défigurer l'image ?

Et moi j'y joignis une petite médaille, image plus fidèle de Napoléon. Puis nous resserrâmes soigneusement le tout, ravis de notre espiéglerie, et jouissant d'avance de la surprise de miss Somerset, lisant un jour sans colère, la censure que nous nous étions permis de faire de son dessin.

Le Gouverneur avait poussé l'attention jusqu'à faire venir pour moi, de la ville, un maître d'hôtel en titre, qui devait prendre mes ordres

pour ma nourriture de chaque jour, me disait-il, me donnant à entendre que je pouvais ordonner avec profusion; mais j'avais pris des mœurs spartiates; je le priai donc de borner ses soins au simple nécessaire; et quant à lui, changeant sa destination, je l'établis, dès cet instant, mon lecteur; en quoi il me fut véritablement précieux : du reste, par un hasard singulier, c'était précisément le neveu du seul habitant que je connusse à Ste-Hélène, le cher Amphitrion, notre bon et ancien hôte de Briars, que j'aime beaucoup.

En revoyant l'aide-de-camp, qui nous visitait assez régulièrement, ayant charge expresse, disait-il, de veiller à notre bien-être, je le priai de faire parvenir nos remercîmens et notre reconnaissance à lord Ch. Somerset, pour toute la grâce dont il nous entourait afin de déguiser notre captivité. « Car c'en était toujours une, lui « faisais-je dire, puisque, malgré nous, nous pleu- « rions loin de Ste-Hélène et loin de l'Europe. »

Notre sortie de prison et notre établissement à Newlands, fut pour nous une véritable révolution : nous reçûmes des visites, beaucoup de personnes s'empressèrent de nous voir. Le gé-

néral Hall, commandant en l'absence du Gouverneur, vint accompagné de sa femme, qui, joignant à une très-jolie figure, les manières les plus douces et les plus agréables, parlait très-bien le français. Son mari avait été 11 ans prisonnier en France, et elle était venue l'y joindre en dépit des grandes restrictions existantes entre les deux pays. Elle n'avait pas craint, pour y parvenir, de s'exposer à traverser la Manche, autant que je puis me le rappeler, en simple canot. L'un et l'autre se trouvaient de grande connaissance avec beaucoup de mes amis de Paris. Le général Hall, d'une sévère franchise et d'une grande loyauté, me dit qu'il se trouverait heureux d'acquitter sur moi, sans songer aux différences d'opinion, tous les bons traitemens qu'il avait généreusement éprouvés en France, et il tint parole.

Je reçus aussi la visite du colonel Ware, dont la femme avait sa sœur mariée à un des membres du ministère actuel. Demeurant à un quart d'heure de Newlands, il venait me faire l'offre, disait-il, d'un bon voisinage, qu'il n'a cessé, en effet, de nous rendre des plus agréables, par les communications les plus suivies et

les plus aimables. Enfin, il n'est pas jusqu'à une femme des plus distinguées sous tous les rapports, et accidentellement dans la colonie, qui n'eut la charité chrétienne de venir visiter un captif; ce qu'elle renouvela plusieurs fois, et ce qui fut un inespérable bonheur; car son acte de bienveillance était rehaussé de tout le prix d'une conversation charmante, de manières pleines de grâce et d'une modestie séduisante : c'était véritablement une fleur d'Europe égarée dans les bruyères du Cap.

Il est encore une foule de fonctionnaires de toutes armes et de tout rang qui s'empressèrent de venir visiter notre solitude, et s'efforcèrent d'alléger nos peines avec une sympathie et un intérêt tout à fait touchans. La connaissance de leur bienveillance eût pu leur valoir alors, de la part de leurs ministres, des désagrémens, et peut-être des destitutions; et aujourd'hui encore, quoiqu'il m'en coûte, je tairai leurs noms à tout hasard; mais qu'il sachent bien qu'aucune de leurs démarches, qu'aucune de leurs paroles n'ont été perdues pour mon cœur : je me sens né pour la reconnaissance.

La curiosité s'en mêlait aussi; il n'était point

d'étranger arrivant dans la colonie, tous les nombreux passagers de l'Inde surtout, qui ne voulussent visiter Newlands. J'étais un rayon échappé de Longwood : on tenait à voir celui qui venait d'auprès de Napoléon, tant il était constamment et partout dans tous les esprits, dans toutes les conversations.

J'eus l'occasion alors de répondre à bien des questions qui m'étaient adressées sur sa personne, ce que je faisais toujours avec une étendue dans laquelle je me complaisais. Que de préventions je détruisais! Que de surprises je causais! car il serait difficile d'imaginer aujourd'hui combien le défaut de communications des deux peuples, pendant tant d'années, leur irritation mutuelle, avaient accumulé sur l'Empereur d'atroces mensonges ou d'absurdes niaiseries. Croirait-on qu'un militaire d'un rang distingué, de beaucoup d'esprit lui-même, me priait de lui dire franchement, entre nous, si Napoléon était capable d'écrire un peu; il le supposait soldat, et pas autre chose. Je crois, en vérité, qu'il n'était pas éloigné de douter qu'il sût lire. Je lui ris au nez, et lui demandai s'il n'avait donc jamais eu connaissance de ses pro-

clamations militaires. Sans doute, répondait-il; mais il les avait supposées de ses faiseurs; et je l'étonnai beaucoup, et il convint n'avoir plus rien à dire, quand je lui appris, qu'à 27 ans, il était membre de l'Institut de France, réunion indubitablement la première, la plus savante du monde.

Dès que j'avais été établi à Newlands, mon premier soin avait été de songer à envoyer à Lonwood quelques uns des objets que je savais y manquer. Je connaissais par expérience combien, dans ce lieu de douleur, on demeurait privé de toutes choses, surtout de celles qu'une longue habitude pouvait avoir rendues nécessaires ou agréables : je savais qu'on y attachait peu de prix, il est vrai; mais c'était à moi, le cœur plein de ces souvenirs, à y pourvoir, me disais-je; je fis donc rechercher ce qu'il pouvait y avoir de mieux en vin de Constance, vin de Bordeaux, café, liqueurs, huile, eau de Cologne, etc., demandant des qualités extrêmement supérieures, ou pas du tout. Le Cap est encore très-mal pourvu de nos délicatesses d'Europe. A l'exception du vin de Constance, qui est indigène, on ne trouva, de tout le reste,

que peu ou même rien. J'avais eu la précaution de demander au général Hall, s'il se prêterait à mon envoi, ce qu'il fit avec la plus grande obligeance. Il est vrai que pour que ces petits objets présentassent le moins de difficulté possible, pour leur admission à Sainte-Hélène, j'avais voulu y demeurer tout à fait étranger, je n'avais même pas voulu les voir ici, ayant prié des officiers de l'état-major d'avoir la bonté d'en faire la recherche, et ne me réservant d'autres soins que celui du paiement. C'est avec ces précautions, et en les faisant connaître à sir Hudson Lowe, que je lui adressai le tout. On lit dans M. O' Méara, que ce Gouverneur se montra très-heurté de ma démarche, la disant injurieuse au gouvernement anglais; et à moi il me répondit dans le temps, que bien qu'il dût reconnaître que j'avais mis une grande réserve dans la manière de m'y prendre; cependant il ne pouvait permettre que ces objets fussent remis à Longwood, parce que lui seul était chargé, au nom du gouvernement anglais, de pourvoir à tous les besoins de cet établissement. Il oubliait s'être plaint mainte fois de n'avoir pas les sommes suffisantes, et que nous, de

notre côté, nous lui avions fait connaître souvent qu'il nous laissait manquer du nécessaire. Néanmoins, j'ai su plus tard qu'il avait fini par remettre le tout à sa destination, et j'ai eu l'inexprimable satisfaction d'apprendre que le vin de Constance, surtout, y avait fait plaisir. L'Empereur se l'était particulièrement réservé; il ne l'appelait plus que de mon nom. Dans ses derniers momens, dégoûté de tout, quand il ne savait plus que prendre : « Donnez-moi du vin « de Las Cases, disait-il. » Quelles paroles pour moi !

Je renvoyai dans le même temps à sir Hudson Lowe le titre éventuel que, dans les angoisses de mon départ, le Grand-Maréchal m'avait remis contre les 4000 louis laissés à l'Empereur. Il portait que cette somme me serait remboursée sur-le-champ. Et comme je me refusais à le prendre, le Gouverneur sir Hudson Lowe m'avait dit ironiquement : « Prenez toujours, vous irez où sont les fonds « du général, et cela vous servira à vous faire « payer. » Le souvenir de cette circonstance m'étant revenu plus tard, et ne doutant pas des rapports que sir Hudson Lowe en aurait

fait à ses ministres, je crus devoir lui renvoyer ce titre, tout en lui recommandant de vouloir bien redresser, auprès de son gouvernement, les *commentaires erronés* dont il n'avait sûrement pas manqué d'accompagner cette circonstance. « Je ne m'étais réservé, lui mandais-je, que la « simple signature comme plus précieuse que la « somme même ; et je rendais le reste pour dé- « truire à ses yeux les fausses idées qu'il m'avait « laissé apercevoir. Tout titre m'était inutile, « ajoutais-je, chacun des parens de l'Empereur « ne manquerait pas de se disputer, sans doute, « l'honneur de me rendre ma somme ; ou, au « besoin, le premier français que je rencon- « trerais m'en ouvrirait un compte. »

Deux mois s'étaient déjà écoulés à Newlands, et, d'après ce que l'on a vu plus haut, bien des lecteurs seront tentés de croire que nos jours y avaient été heureux ; mais est-il de bonheur dans la captivité, loin de la patrie !.... Seulement nous y avions passé le temps le mieux que nous avions pu ; nous avions régularisé nos heures et distribué du travail. Mon fils continuait ses leçons. Le piano des Dlles Somerset était une de ses diversions, et moi je me faisais

lire beaucoup. J'avais des livres sous la main, et les amis me fournissaient régulièrement les journaux et les publications nouvelles. Le soir venu, mon fils et moi nous errions ensemble sous ces beaux ombrages, ou bien encore, comme il avait acheté un cheval, il faisait parfois des excursions dans le voisinage, et rentrait, en fournissant des courses devant moi, dans les belles allées de Newlands, où, assis, je me complaisais à le regarder..... Il me semblait le voir revivre et se développer.

Je dois le confesser, dans ces belles soirées d'été, entouré d'un firmament aussi pur, respirant une fraîcheur délicieuse sous ces beaux arbres, tout au spectacle ravissant d'une aussi belle nature, j'ai goûté parfois encore quelques heures pleines et entières : c'étaient mes adieux à la vie.... La roideur d'ame à laquelle nous avait montés les traitemens de Sainte-Hélène, venant à se détendre sous les charmes d'un si beau ciel et de la tranquillité parfaite du lieu, je me suis surpris plus d'une fois à me dire : que le reste de ma famille n'est-il ici !... Ah! si encore, l'Empereur était aussi bien !... Mais que ces momens d'oubli étaient rares et

courts ! car, je le répète, il ne saurait être d'idée même de bonheur, de pleine et entière jouissance au loin de chez soi et des objets qui attachent ; si bien que l'on puisse être d'ailleurs, on traîne partout le désert avec soi. Ce sentiment, l'impatience qu'il me causait, le besoin de voir finir mes peines, prenaient sensiblement sur ma santé : j'avais des insomnies constantes devenues un véritable supplice; j'avais beau travailler, prendre de l'exercice le jour, prolonger fort tard le moment de mon coucher, à peine au lit, et malgré moi, je revenais aussitôt sur le chaînon écoulé, je comptais un jour de moins de mon exil, et je m'attachais involontairement à calculer et recalculer le nombre de ceux nécessaires encore pour recevoir de Londres l'ordre de notre délivrance, les chances qui pouvaient la retarder, etc., etc.; et ces idées, une fois saisies de mon esprit, amenaient l'impossibilité absolue de clore l'œil ; ce qui renouvelait pour moi chaque nuit un des tourmens les plus cruels qui puissent s'imaginer.

Cependant le retour du Gouverneur approchait, et je commençais à m'inquiéter d'avoir à me trouver ainsi avec lui dans sa maison, ne

pensant pas qu'il pût être bien séant ni agréable, pour l'un ou pour l'autre, d'avoir à confondre, de la sorte, sous un même toit, l'hospitalité avec la réclusion; mais mon embarras cessa bientôt. Soit réalité, soit prétexte, le secrétaire colonial vint me faire connaître que, par l'arrivée prochaine de lord Amherst, revenant de son ambassade de la Chine, le Gouverneur se trouvait obligé de me donner une autre demeure.

Ce secrétaire colonial, dont je n'ai jamais parlé, bien que le second personnage civil de la colonie, était un homme tout-à-fait excentrique au physique et au moral. Il avait été membre de plusieurs parlemens; était instruit de tout, dissertant sur tout, et le plus souvent brouillant tout; aussi disait-on que c'était une encyclopédie dont on avait mêlé les feuilles à la reliure. Il se mit d'abord en tête de nous placer dans un établissement qu'il avait commencé, et qu'il eût fait louer au gouvernement. Heureusement nous échappâmes, parce qu'il s'y trouva des difficultés insurmontables, comme d'être obligé de s'y rendre par mer, je crois, et ensuite de n'être pas sûr, une fois là, de pouvoir communiquer avec nous à volonté; enfin l'on

se fixa, pour notre nouveau séjour, sur une honnête famille, à huit ou dix lieues du Cap, à *Tygerberg* (montagne du Tigre), tirant son nom de la grande quantité de tigres qui s'y trouvaient au moment de l'occupation.

Cette occupation n'était pas fort ancienne, car tous ces terrains n'appartiennent exclusivement à la civilisation que depuis assez peu de temps; des personnes encore pouvaient me dire avoir vu elles-mêmes des tigres apparaître dans les belles allées de Newlands, que nous occupions en ce moment. Il paraît que les Hollandais, se bornant à la mer, se sont occupés peu, ou du moins avec lenteur, des progrès d'une grande colonisation. Aujourd'hui les choses vont changer de face sous l'industrie et l'activité des Anglais. Tous ces pays, et la ville du Cap, surtout, que les marins appellent l'*Auberge* indispensable des deux mondes, sont infailliblement appelés à de hautes et brillantes destinées : le sol y est riche et le ciel admirable. On peut cultiver presque partout à la fois et les productions de la Zône tempérée et celles des Tropiques. Les émigrations anglaises accourent en foule, et l'étendue est sans bornes : la popu-

lation doit s'y accroître rapidement. L'Europe envahit l'Afrique par le Midi, et la race européenne la couvrira dans l'avenir comme elle couvre déjà l'Amérique ; comme de Botany-Bay elle couvrira, avec le temps, la Nouvelle-Hollande, d'où elle subjuguera la Chine. La race européenne couvrira le globe et le régira ; heureux si elle expie, par les bienfaits de la civilisation, les crimes de la conquête, ou l'impureté de l'origine !

Dimanche 6 avril au Mardi 19 Août.

Séjour à Tygerberg ; le nom de Napoléon familier au désert.—Manuscrit de Sainte-Hélène ; détails, etc.

Nous avons quitté Newlands vers le milieu du jour, et sommes arrivés à Tygerberg à la nuit. Notre nouvel hôte, M. Baker, né à Coblentz ou dans les environs, s'est trouvé comme un de nos compatriotes par son origine, ses opinions et sa sympathie. Toute la famille était à l'avenant, et composée des meilleures gens du monde. Il eût été difficile pour nous de trouver ailleurs plus de soins, d'égards, d'attentions ; tous nos désirs étaient prévenus, devinés, accomplis. Alors commença la troisième époque

de notre captivité au Cap. La 1re, au château, était une prison insupportable; heureusement elle ne dura que dix jours: la 2me avait été de plus de deux mois à Newlands, séjour charmant, demeure des plus douces: la 3me enfin, à Tygerberg, véritable désert, devait durer plus de quatre mois, et encore mes chaînes devaient-elles se prolonger ensuite!

Ici nous nous trouvions situés presque sur les confins des hordes errantes. Le pays était parsemé d'habitations isolées et à d'assez grandes distances, occupées par des cultivateurs de diverses nations, défrichant des terrains nouveaux pour se faire une fortune, ce à quoi l'on doit réussir indubitablement avec de la persévérance, de l'ordre, et quelques premiers fonds. Toutefois, bien qu'aux extrémités du monde civilisé, nous trouvâmes presque aussitôt et partout plus que de la bienveillance. Nos événemens européens n'y étaient ni inconnus ni indifférens; ils y avaient été recueillis même avec partialité, la majeure partie de la population se trouvant hollandaise, et liée à notre système national; aussi y trouvai-je, à mon grand étonnement, le nom de Napoléon des

plus familiers. Le coq le plus fameux de la contrée, le plus souvent victorieux, s'appelait Napoléon ! Le coursier le plus renommé, Napoléon! Le taureau le plus indomtable, Napoléon ! Toujours Napoléon !!! Je ne pouvais m'empêcher d'en rire ; mais c'est qu'au fait chacun a sa manière de vanter, de consacrer les héros, et ici on prétendait bien avoir donné le plus beau nom que l'on connût.

Malgré notre éloignement de la ville, nous recevions pourtant quelques visites, et il était doux pour nous de mesurer le degré d'intérêt par celui de la distance et des embarras. C'est dans ce désert que nous apprîmes le naufrage d'un de nos bâtimens français, l'Alouette, qui fit côte dans les environs du Cap ; je fus assez heureux pour y faire parvenir les preuves du vif intérêt que j'y prenais ; car je n'ai jamais mieux senti qu'aux extrémités de la terre combien la patrie rend frères, en dépit des troubles politiques. Déjà, pour mon propre compte, j'avais recueilli, avec la plus douce satisfaction, la preuve des mêmes sentimens à mon égard : des compatriotes pénétrèrent mystérieusement jusqu'à nous dans le désert ; d'autres, antérieurement,

avaient franchi l'enceinte de Newlands, au péril de leur sûreté et au détriment de leur fortune, pensaient-ils, pour venir me proposer des services; il n'est pas jusque dans la prison resserrée de la ville, où les soins ingénieux de quelques Français n'eussent pénétré; et c'est dans de telles situations, que de tels témoignages sont précieux et dignement sentis.

Au demeurant, l'intérêt et la bienveillance ne se bornaient pas à nos compatriotes: un capitaine américain me fit offrir de m'enlever de ma solitude: il avait prévu tout, pourvu à tout, me faisait-il dire, je n'avais qu'à vouloir; car je n'avais qu'un hôte, et non pas un geolier. Mais à quoi cela m'eût-il conduit? Il n'était qu'un seul point, un seul but pour moi, Londres et le voisinage des ministres anglais.

Nous nous efforcions de passer le temps à l'aide de nos occupations habituelles. Je m'étais procuré un lecteur, et je l'employais beaucoup. En dépit de la distance, nos amis continuaient à nous fournir les journaux et les publications nouvelles. C'est alors que je lus l'ouvrage de M. *Hobbhouse*, le premier, je crois, qui ait parlé favorablement de Napoléon, et ait

hasardé d'en dire quelque bien; celui du docteur *Warden*, fort erroné, bien qu'avec les meilleures intentions du monde, j'en suis sûr; enfin, le *fameux Manuscrit de Sainte-Hélène*, qui a tant excité l'intérêt et la curiosité de l'Europe. On s'y est partagé chaudement, on s'y est épuisé en conjectures sur son authenticité et sa véritable origine; mais l'étonnement, les incertitudes qu'il m'a causés à moi-même, les combinaisons qu'alors il me fit faire ne sauraient se rendre. Quels furent mes sentimens, ma surprise à cette lecture, où des pages de vérité, qui me semblaient dérobées à mes propres secrets, se mêlaient à d'autres pages pleines d'erreurs les plus triviales! Il fut des morceaux où je m'arrêtais, doutant que je fusse bien éveillé; j'en reconnaissais la substance, parfois des phrases entières, de propres expressions. Je me rappelais les avoir transcrites dans le temps, de la bouche même du narrateur. Elles étaient dans les papiers mêmes que sir Hudson Lowe m'avait retenus à Sainte-Hélène. J'aurais pu affirmer que toutes les grandes et belles idées, la haute politique, les hautes conceptions, tout ce qui attache et séduit dans

le fameux Manuscrit, se trouvait consigné dans mon Journal, et recueilli de la conversation de Napoléon. Si ma lecture ne m'eût présenté que cela, je n'eusse pas douté un instant que l'ouvrage ne fût sorti de Longwood directement; car les dates, à la rigueur, m'eussent permis ce calcul: six à sept mois s'étaient écoulés depuis mon expulsion de Sainte-Hélène. Mais d'où provenait l'alliage qui s'y trouvait? C'était une bizarrerie dont je ne pouvais me rendre compte. Serait-ce, me disais-je, une infidélité commise sur mes papiers, dont certaines parties auraient été nouées par des mains étrangères? Mais, outre que je repoussais tout d'abord cette injurieuse pensée, que je ne pouvais me permettre sans preuves, quelle apparence que ce fût une autorité aussi ennemie qui publiât de la sorte ce dont le résultat, après tout, devait être favorable en masse à l'illustre victime de l'ostracisme des rois.

Du reste, quel vrai sentiment avait dicté cet ouvrage? Il est souvent équivoque. Quelles mains y avaient travaillé? Elles sont des plus contradictoires. Qu'a-t-on réellement prétendu? L'écrit présente plusieurs styles, plusieurs

esprits, plusieurs échelles d'informations. Sa composition semble et doit avoir été une marqueterie; autrement comment avoir été aussi familier avec les hautes conceptions secrètes de l'interlocuteur, celles de son cabinet, et se trouver si étranger à sa propre opinion sur des actes publics, opinion que tant de monde a pu tenir de lui : sur son premier mariage, la situation des Français en Egypte, le jugement du duc d'Enghien, etc., etc.

Celui-là qui aurait obtenu par lui-même des vérités si confidentielles, pourrait-il être réduit à les mêler à des erreurs aussi vulgaires; et si la force de tête de quelqu'un a pu le conduire à deviner ces grandes vérités, comment la justesse de son esprit ne l'a-t-elle pas porté à se procurer l'exactitude sur le reste. Enfin je ne parlerai pas de cette recherche d'expressions singulières et de mauvais goût qui décèlent un effort d'imitation si mal saisie; je ne citerai pas non plus les nombreux et incroyables anachronismes; toutes ces considérations et plusieurs autres encore me rendirent, et m'ont conservé depuis, la chose tout-à-fait inexplicable.

Cependant les jours couraient, et je ne voyais

point de terme à mon exil. Le temps nécessaire pour recevoir des nouvelles de Londres était écoulé, et rien ne venait. Une profonde mélancolie s'était saisie de moi, j'étais au désespoir; j'avais de constans et violens maux d'estomac, mes insomnies se perpétuaient, ma santé s'altérait de jour en jour, le mal faisait des progrès rapides. Alors se déclarèrent les maux de tête qui ne m'ont plus quitté. Déjà, à Balcombe's cottage et à Newlands, à la suite de longues et fortes préoccupations, j'avais éprouvé, mais à de très-grands intervalles, comme un coup électrique, une véritable étincelle au cerveau, que j'attribuais à la lassitude du travail, ce qui me le faisait interrompre, et c'était là tout; mais ici, tout-à-coup se manifesta une douleur continue, accompagnée, si j'étais debout, de légers étourdissemens, et parfois de maux de cœur; voilà le commencement et l'origine d'un mal qui, depuis plus de cinq ans, a parcouru toutes les parties de ma tête sous des symptômes variés, et avec différentes nuances de douleur, sans me la laisser tout-à-fait libre un seul jour. Durant un temps c'étaient des élancemens violens et fort répétés tantôt au-dessus d'un œil, tantôt

au-dessus de l'autre, accompagnés d'un bruissement insupportable dans les oreilles. J'ai été sourd, puis cela s'est passé tout-à-fait. A une autre époque, toute conversation, surtout pour peu que j'y misse de la chaleur, amenait aussitôt comme un gonflement dans le voisinage des oreilles, lequel m'embarrassait la mâchoire. J'en ai été parfois à croire qu'il surgissait subitement de gros boutons ou espèces de petites bosses sous mes cheveux. Elles existaient réellement, mais très-momentanément. D'autres fois encore j'avais tous les muscles du cou pris et très-douloureux. Cet état, en Allemagne, m'a conduit à une telle débilité, qu'il m'était devenu impossible de m'occuper de quoi que ce fût, d'agir, même de dicter seulement quelques lignes. Toutefois j'ai toujours pu supporter qu'on me fît la lecture sans inconvénient et pendant plusieurs heures de suite.

J'ai vainement épuisé partout les conseils de la faculté; aucun remède n'a jamais produit de soulagement immédiat, et jusqu'ici je n'en ai pas trouvé de plus efficace que de n'en faire aucun.

Depuis mon retour en France, mon état

s'était singulièrement amélioré, et je gagnais chaque jour, à l'aide du repos et de la solitude, bien que pour peu qu'il m'arrivât de causer quelque temps ou de m'arrêter sur une pensée, ma souffrance revenait plus ou moins forte: c'était aussitôt comme une main de plomb qui me comprimait le milieu de la tête.

Dans mon état d'amélioration, apprenant qu'on se plaignait de nombreuses négligences dans les premiers volumes du Mémorial, j'ai voulu mettre un peu plus de soin à la rédaction des suivans. J'ai abusé du mieux que j'éprouvais, et je suis retombé dans un état pire, peut-être, qu'antérieurement, au point de m'être vu forcé d'interrompre plusieurs fois cette dernière livraison, et d'avoir eu souvent la crainte de ne pouvoir la terminer; mais aujourd'hui c'est plutôt débilité que douleur; le plus léger travail réveille mon incommodité première, et y ajoute une faiblesse extrême et subite en toute ma personne; j'ai grande peine à marcher, j'éprouve une hésitation, un frémissement, dès que je me trouve debout; la terre semble me manquer, je chancelle, j'ai un léger mal de cœur, et je dois m'appuyer, dans la crainte de

tomber; on a des vertiges à la tête, moi je croirais les avoir sous les pieds. Mais je reviens à mon sujet.

Dans mon état d'incommodité nouvelle et chaque jour croissante, j'écrivis au Gouverneur pour qu'il me fût permis de revenir à la ville, plus près du secours des médecins; ce fut vainement: lord Charles Somerset était devenu insensible pour moi.

Dans toute l'impatience et l'horrible tourment que me causait la prolongation de ma captivité, j'avais renouvelé plusieurs fois, depuis mon séjour à Tygerberg, et en termes violens, peut-être, mes sollicitations auprès du Gouverneur pour qu'il me laissât retourner en Europe. J'ai eu des raisons de croire que je l'avais parfois ébranlé. Soit justice naturelle de sa part, ou toute autre cause, j'ai lieu d'être certain qu'il n'était pas sans hésitation ni sans inquiétude à cet égard. « Etait-il bien convenable en « effet, se disait-il, qu'il fût devenu geolier de « la façon de sir Hudson Lowe? Avait-il bien, « après tout, le droit de me priver ainsi de ma « liberté? Mais ses méchans conseillers étaient là pour le raffermir. « Ne m'avait-on pas bien

« logé, bien nourri, lui disaient-ils; de quoi « donc avais-je à me plaindre, et comment « avais-je reconnu de si bons traitemens et tant « de bienveillance? En affectant de ne jamais « sortir, de ne me montrer nulle part, pour « mieux constater ce qu'il me plaisait, disaient-« ils, d'appeler mon emprisonnement et sa ty-« rannie. Quelles avaient été les expressions de « mes lettres toujours si déplacées, si violentes?» car ils en avaient tiré grand parti contre moi, surtout dans une circonstance spéciale : à l'arrivée de lord Amherst et de l'amiral Plampim, lord Charles Somerset, dans l'intention, peut-être, de leur créer la facilité de me voir et de me questionner, ou par tout autre motif, m'avait envoyé, par une ordonnance, au fond de mon désert, une invitation pour un bal solennel donné, autant que je puis me le rappeler, à l'occasion de la fête du prince de Galles : l'ordre était d'attendre ma réponse. Je la fis sur la carte d'invitation même, et dans des termes très-durs; j'étais outré que lord Charles Somerset semblât soupçonner si peu la situation affreuse dans laquelle il me retenait, et qu'il me jugeât capable d'aller à un bal dans l'état de deuil où je

me trouvais. « Enfin, concluait victorieusement « le perfide entourage, si Sa Seigneurie avait « fait une faute en me gardant, il était désor- « mais trop tard pour en revenir; car il avait « déjà été fait assez de mal, disait-on, pour « demeurer toujours blâmable, et l'on aurait, « en outre, l'air de n'avoir pas su ce qu'on voulait « faire : ce serait se condamner soi-même; il « valait donc bien mieux, tout considéré, laisser « aller désormais la chance jusqu'au bout *. »

---

* Le hasard a placé plus tard dans mes mains la condamnation matérielle de lord Charles Somerset. Je possède, par duplicata, une lettre du sous-secrétaire d'État Goulburn, à Madame de Las Cases, à Paris, sous la date du 21 février 1817, portant « qu'il a commis- « sion de lord Bathurst de lui faire connaître le départ « de son mari, de Sainte-Hélène, pour le Cap, et « que, dans le cas où il se déciderait à retourner en « Europe, il peut y être attendu à peu près pour le « mois de mai; » et je n'ai quitté le Cap que trois mois plus tard, vers la fin d'août !!! Lord Bathurst n'avait donc pas compté qu'on dût m'y garder. Lord Charles Somerset, en m'y retenant, n'avait donc pas exécuté les ordres de son ministre; il n'avait fait qu'obéir aux suggestions de sir Hudson Lowe!!! Je n'ai aucune raison assurément de soupçonner que lord Bathurst ait pu être touché, le moins du monde, de cette irrégularité pourtant si funeste pour moi; mais si j'ai bien deviné lord Charles, je dois être sûr qu'il en aura été affligé, et

Tant de circonstances réunies contre moi avaient concouru à m'aliéner tout-à-fait lord Charles Somerset, et à l'aigrir au point de le porter, en cette occasion, en dépit de son naturel même, jusqu'à l'inhumanité. A la lettre que je lui adressai pour lui peindre l'état de ma santé et le besoin indispensable d'aller me faire soigner à la ville, il me fit répondre froidement, par son aide-de-camp de service, qu'il ne pouvait rien changer à ses résolutions; mais qu'il donnerait des ordres pour que j'eusse toute assistance médicale. Or, j'étais à huit ou dix lieues de la ville, le médecin ne pouvait se présenter guère qu'une fois la semaine; il ordonnait des remèdes qu'il eût fallu aller chercher à la ville; ce qui les rendait impraticables. Je perdis patience à la lecture d'une réponse qui me semblait bien plutôt une ironie barbare qu'un moyen de soulagement; et, dans mon indignation, m'adressant directement au secrétaire colonial, je lui écrivis : « Que comme c'était par sa direction « que j'avais été transféré chez M. Baker, j'a-

---

l'aura regrettée. Aussi est-ce dans cette persuasion qu'aujourd'hui je la lui pardonne du fond de mon cœur.

« vais l'honneur de le prévenir que, me trou-
« vant dans l'absolu besoin du voisinage des
« médecins, j'allais, ne supposant pas qu'il pût
« s'y opposer, me rendre à la ville, chez le doc-
« teur Leisching, beau-père de M. Baker, pour
« m'y faire traiter. » Il se hâta de me répondre qu'ayant pris les ordres du Gouverneur, S. E. me faisait savoir que ses instructions ne lui permettaient pas de me laisser venir au Cap.

Mais je résolus de n'en tenir aucun compte, et j'écrivis de nouveau au secrétaire colonial : « Qu'en dépit de sa lettre, à moins qu'on n'em-
« ployât la force pour m'empêcher de sortir
« de Tygerberg, j'allais me mettre en route
« pour la ville, que rien n'était plus aisé que
« de me faire arrêter aux portes, et de m'y
« tenir renfermé plus sévèrement que je ne
« l'étais à Tygerberg; que j'y aurais gagné
« du moins de me trouver à portée des méde-
« cins et des remèdes; que je pouvais ne pas
« attacher un grand prix à la vie peut-être,
« mais que je pensais qu'il était un certain devoir
« de la défendre. » Heureusement la permission de mon départ, arrivant enfin de Londres, se croisa précisément avec ma démarche; autre-

ment je ne sais pas comment cela eût fini. Le Gouverneur me fit savoir cette nouvelle, l'accompagnant de l'offre d'un logement préparé pour moi à la ville. Je le refusai, et me rendis, ainsi que je l'avais annoncé, dans la famille du docteur Leisching, où je retrouvai tous les soins affectueux, la tendre hospitalité de Tygerberg dans un ménage patriarchal, dont le spectacle et les vertus suffisaient pour faire du bien.

Mais alors commencèrent de nouvelles contrariétés : je devais en être abreuvé jusqu'au bout. Le Gouverneur, en m'apprenant que j'étais libre de partir, m'avait mandé qu'il se présentait deux occasions, et qu'il attendait que je lui fisse connaître mon choix. Je répondis immédiatement que la plus prompte serait pour moi la préférable. J'attendais donc avec confiance les derniers avis du Gouverneur et mes passeports. Je gardais le lit. Deux jours se passèrent, l'un des bâtimens appareilla. Qu'on juge de mes angoisses et de mon supplice, surtout quand il s'éclaircit que le Gouverneur n'avait plus rien à me dire; que c'était désormais à moi à me tirer d'affaire comme je l'entendrais. Je me récriai violemment sur ce qu'on

m'avait fait manquer ainsi le premier départ; mais la chose était sans remède; et comme il se trouvait en rade un gros bâtiment de transport ramenant en Angleterre un régiment d'artillerie, je suppliai le Gouverneur de me permettre d'en profiter, à cause surtout des secours médicaux qu'il pouvait me présenter. Il fut répondu qu'il n'y avait plus de place. Vainement représentai-je que s'il se trouvait deux officiers d'artillerie de plus, on ne les laisserait sûrement pas en arrière, et que si on avait deux matelots à embarquer encore, ils trouveraient bien certainement leur place, qu'il ne nous en fallait pas davantage. Tous mes raisonnemens furent inutiles; il me fut objecté que ce bâtiment d'ailleurs touchait à Sainte-Hélène, et que cette circonstance suffisait pour me l'interdire. Il fallut me soumettre à la force, et borner le choix que m'avait si généreusement laissé le Gouverneur au seul bâtiment qui existât en rade. C'était un très-petit brick, véritable coquille, sur laquelle il s'agissait de faire 3000 lieues; n'importe, je ne balançai pas, je me serais jeté plutôt à la nage que d'attendre un seul instant.

Le marché fut aussitôt et aveuglément conclu; je ne respirais plus que pour appareiller.

Le capitaine de mon brick me prévint qu'il avait reçu les ordres du Gouverneur de m'interdire toute communication avec la terre, si, dans le cours de sa traversée, il se trouvait dans l'obligation de relâcher, et, arrivé en Angleterre, de ne pas me laisser débarquer sans avoir pris les ordres du gouvernement. J'étais donc encore véritablement prisonnier entre les mains de cet homme, et pourtant on m'obligeait à lui payer la somme qu'il lui plaisait de me demander. C'était une circonstance si étrange, me semblait-il, que j'eus le désir de la constater, dans la crainte qu'un tel récit de ma part ne pût laisser quelque doute. Aussi, m'adressant au Gouverneur pour la dernière fois, en lui demandant nos passeports, je lui faisais observer cette singularité, et je le priais de vouloir bien, par sa réponse, certifier que j'avais pourvu moi-même au paiement de mon passage à bord du brick, devenu par ses instructions, ma nouvelle prison; mais comme on le juge bien, je ne reçus que mes passeports, et pas un mot de plus.

TRAVERSÉE EN EUROPE.

Espace de près de cent jours.

Mercredi 20 août, au Vendredi 15 novembre.

Appareillage du Cap. — Traversée. — Mouillage en Angleterre.

Vers le soir nous gagnons la plage, conduits par nos deux excellens hôtes de Tygerberg et du Cap, dont les soins hospitaliers, les attentions extrêmes et toutes les marques d'une véritable affection nous ont imposé une reconnaissance profonde. Il faisait calme; mais, en mettant le pied dans le canot, et comme par magie, s'élève tout à coup un vent favorable. Nous nous écriâmes tous que c'était d'un bon augure; mais il fut loin de s'accomplir : on verra que la traversée devait être des plus longues, et les approches de l'arrivage effrayantes et terribles.

Nous atteignîmes le bâtiment, on leva l'ancre, et enfin nous fûmes sous voile pour cette route d'Europe tant désirée.

Avec le moment de l'appareillage, avait fini,

petite barque composait tout notre univers; quel champ de méditations, que de se trouver seul et durant près de cent jours sur le vaste Océan, sans autre abri que l'immense voûte des cieux; sur un atôme flottant, séparé par une frêle planche seulement, et de la voracité des monstres, et des abîmes sans fin!.... Quel élément pourtant notre audace s'est soumis! Quels avantages n'a-t-elle pas su s'en créer! Ah! que l'homme est grand, que ses efforts sont sublimes, que ses succès sont admirables!

Des myriades de poissons nous environnaient, ils semblaient là plus spécialement dans leur empire. Parfois on eût dit que ce n'était qu'avec peine que le vaisseau allait se frayer un passage au milieu d'eux. Dans cette mer généralement unie et tranquille, éternellement soumise aux vents toujours les mêmes, les voiles une fois orientées, on n'a plus guère qu'à laisser aller, aussi chacun des matelots employait la plupart du temps son oisiveté à tâcher de saisir quelques-uns de ces nombreux poissons qui nous entouraient, et leurs succès, assez rares, étaient pour nous un grand objet de contentement et de joie. Nous étions si mal nourris et tellement

au rebours de nos habitudes qu'un albicorne, une bonite, un dauphin, qui peut-être de leur nature ne sont pas fort bons, nous semblaient délicieux, et qu'une telle capture faisait le régal de tous : c'était une véritable fête, nous aurions, je crois, mangé du requin.

Que Dieu fasse paix, du reste, à notre cher capitaine pour la viande, le poisson salé et autres horreurs dont il nous empoisonnait régulièrement deux fois par jour, en dépit de l'énorme rançon qu'il nous avait imposée, et pour laquelle il nous avait promis si bonne chère et si commode logement. Mais une auge, un véritable fumier, quatre ou cinq gros pains, quelques douzaines de vieux coqs, telle fut toute sa magnificence, et voilà la bonne foi des corsaires. Le Ciel en préserve ceux qui me suivront !.....

Dans l'état d'isolement où nous nous trouvions, on n'en est que plus préparé à toutes les impressions, et c'était un bonheur pour nous, une véritable joie, à mesure que nous avancions, de découvrir une étoile de notre hémisphère natal, de retrouver toutes nos constellations d'Europe. Chaque soir, sous ce beau

ciel, je donnais à mon fils des leçons d'astronomie; le jour il s'exerçait à des observations nautiques avec le capitaine, lequel nous dédommageait des sensualités corporelles sur lesquelles il nous avait si fort trompés, en alimentant notre esprit par de longues et nombreuses lectures, dont il s'acquittait, au demeurant, à merveille.

Au bout d'un mois, le 20 septembre, nous rentrâmes enfin dans notre hémisphère septentrional, en traversant l'équateur presque en même temps que le soleil qui descendait, vers le midi, à contre bord de nous. Nous dépassâmes avec beaucoup de bonheur le voisinage Nord de la Ligne, où les calmes et les orages sont infaillibles. Là, la fournaise de l'équateur se combinant avec la fournaise des sables africains, conspirent de concert pour tourmenter, troubler la nature qui exprime sa lassitude par des calmes prolongés, ou se réveille par des torrens de pluie et des éclats de tonnerre terribles.

Vingt-cinq jours après, nous dépassâmes le second tropique, et atteignîmes les confins de nos vents variables.

Nous avions quitté le Cap en hiver, et après avoir traversé la zône embrasée des tropiques, nous retrouvions de nouveau l'hiver aux portes de l'Europe : ainsi des tempêtes stationnaient aux deux extrémités de notre course : nous avions heureusement esquivé celles du départ; restaient celles de l'arrivée : nous les trouvâmes à leur poste, et furieuses.

Au bout d'une vingtaine de jours de vents variables, insignifians, incertains, nous arrivâmes à la vue des Açores. Notre voyage avait acquis déjà le caractère d'une extrême longueur. Il n'est pas sans exemple qu'on se soit rendu du Cap en Angleterre en trente jours; la traversée commune est de cinquante : nous tenions la mer depuis plus de quatre-vingts jours, et nous n'en étions encore qu'aux grandes difficultés. En effet, à la vue des Açores commencèrent nos tribulations, et ce que nous appelâmes notre *semaine de la Passion.*

Le 1^er^ novembre, premier coup de vent modéré, il est vrai; mais seulement comme pour commencer, et nous mettre en train.

Le 2, calme pour respirer. Le 3, second coup de vent supportable encore; mais dans la

nuit, qui se trouvait des plus obscures, troisième coup de vent, et cette fois véritable ouragan. Le vent saute avec une détonnation terrible de l'arrière à l'avant, soufflant avec furie; il prend à revers le peu de voiles que nous portions, et en un instant, aussi rapidement que la pensée, le côté du vaisseau est dans l'eau, la mer atteint presque le pied des mats. Une grande partie des tonneaux de sa cargaison sont culbutés, et viennent ajouter, par leur poids, à l'inclinaison déjà si effrayante du bâtiment. Heureusement le vent dévore les voiles qui lui sont abandonnées, autrement nous achevions de sombrer. Chacun se croyait noyé, et nous devions l'être: le destin l'emporta; notre heure n'était pas venue; nous eûmes le bonheur de surnager. C'est un accident de la sorte, et à peu près dans les mêmes parages qui, en 1782, submergea la Ville de Paris, et quatre autres vaisseaux de 74. Notre capitaine et son second, navigant depuis vingt ans, nous assuraient n'avoir jamais éprouvé de vent aussi violent. Un plus fort serait impossible, disaient-ils; la mer en était blanche et lumineuse aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Ce coup de vent, qui

dura trois heures dans sa plus grande force, se prolongea toute la journée du 4, et partie du lendemain.

Le 5, la fin du jour devint supportable; mais ce n'était qu'un répit.

Le 6, quatrième coup de vent soufflant avec violence tout le long du jour. Il va croissant dans la nuit; nous sommes obligés de fuir devant lui; la mer est furieuse, elle s'empare du pont, on est obligé de fermer hermétiquement l'ouverture par laquelle nous sortions de notre cabane, et nous demeurons enfermés au fond du bâtiment, à la seule lueur d'une lampe lugubre : c'était l'antre de Neptune qui menaçait de devenir bientôt celui de Pluton. Nous étions littéralement sous l'eau, dont les vagues ondulaient sur nos têtes.

Cet état dure tout le jour du vendredi 7. Malade de la mer, depuis long-temps je n'avais bougé de mon hamac; sur les quatre heures de l'après-midi, je profite d'un moment d'embellie, pour essayer de me traîner à l'issue de notre hideux refuge, et y considérer un peu l'état des choses; et vraiment le spectacle était grand, sublime, imposant, terrible : le vaste

Océan, ombragé d'un ciel rouge de fureur, hérissé d'innombrables montagnes rugissantes, sillonné de profondes vallées et d'abîmes sans mesure, formait un ensemble qui saisissait d'une sainte horreur. Notre petite barque glissait avec une admirable rapidité entre deux montagnes mouvantes, dont les bords venaient se mêler souvent sur notre pont, menaçant à chaque instant de s'y réunir pour notre destruction finale; tandis que par-derrière de longues et serpenteuses vagues, semblables aux monstres fantastiques de la fable, nous poursuivaient avec une incessante ardeur, élevant leurs têtes hideuses au-dessus de notre poupe, d'où elles semblaient plonger sur nous pour contempler leur proie qui leur échappait toujours, mais non sans qu'elles nous enlevassent par-ci par-là les bois de nos parties supérieures. Dans cet état, le péril était des plus imminens : on se parlait peu, on se considérait en silence : on laissait courir le temps. Il est certain qu'il suffisait d'un faux coup de gouvernail, de la plus petite inattention, de la plus légère négligence pour nous engloutir à jamais. Si nous eussions été atteints par une de ces redoutables vagues de derrière, elle eût tout

entraîné sous son poids; c'est même ce que nous avions à redouter davantage. Nous fûmes menacés plus d'une fois d'être enfoncés dans notre retraite; le choc des vagues frappait sur nous avec la véritable détonnation du canon. Nous les voyions avec effroi faire des progrès sur nous; et une grande partie de la nuit terrible qui suivit, fut employée à nous retrancher et à nous renforcer contre elles.

Mon fils, qui ne pouvait ni se coucher ni dormir, montait souvent aux nouvelles, et revenait ensuite près de moi, qui demeurais gisant sur mon hamac. Dans la longueur de cette nuit cruelle, ne sachant que faire pour nous distraire de notre situation, et afin de tromper le temps, s'il était possible, j'essayais un moment de dicter à mon fils : c'était un morceau d'histoire ancienne; mais bientôt une vague, dans un des enfoncemens partiels, vint inonder mon hamac et le papier de mon fils. Nous nous crûmes à notre dernière heure : il me saisit la main, disant, avec assez de gaîté : « Du moins, nous « nous enfoncerons en bonne compagnie; nous « descendrons avec nos Grecs et nos Romains. » Il est sûr, pour le dire en passant, que je pus

voir mon fils supporter ces crises, vraiment effrayantes, de manière à en être plus que satisfait. Il les considérait avec calme, les suivait avec curiosité et en parlait librement; et ce que peuvent seulement quelques mois de plus sur notre machine ! ce que peut pourtant la force des muscles sur la nature des sensations ! C'est dans cette situation-là même, et dans tout le sang-froid dont il me donnait la preuve, qu'il me disait que, dans la route à Sainte-Hélène, à bord du Northumberland, pas plus d'un ou deux ans auparavant, il avait passé plusieurs nuits blanches dans son lit, et fort malheureux par la seule crainte d'être submergé durant son sommeil. Si faible alors qu'il n'y avait même pas l'apparence du danger ! si intrépide aujourd'hui quand la mort pouvait être regardée comme certaine !... Il arriva même que son attitude en cette occasion fut importune à notre capitaine, qui, un moment, la traita de scandale. Ce capitaine, que nous avions cru être un loup de mer, et qui, à l'essai, ne se trouva rien moins que cela, qui, dans l'excès du péril, avait tout abandonné à son second, et dans son découragement demeurait étendu sur son lit,

rêvant sans doute à ses péchés, à ses voleries sur nous peut-être, car on connaît la dévotion, les scrupules des matelots en péril; cet homme, dis-je, retrouva ses forces pour faire une scène à mon fils, sur ce qu'il s'était permis, disait-il, une expression gaillarde, et osait fredonner un air en cet instant; ce qui, disait-il, et dans la situation terrible où nous nous trouvions, était fait pour offenser Dieu; que son inexpérience et sa jeunesse seules pouvaient lui avoir caché le danger où nous étions depuis huit jours de finir à toute minute, et en ceci il disait vrai.

Au demeurant, tout ce qu'on vient de lire ne devait pas être encore la limite de nos dangers ni le terme de nos craintes. La tempête durait toujours et semblait croître encore; enfin, le samedi 8, vers le matin, l'homme qui tenait le gouvernail, à titre de plus adroit, de plus intrépide dans l'équipage, déclara qu'il ne s'en chargeait plus. Les étourdissemens le gagnaient, disait-il, et il craignait que quelque faute de sa part ne devînt funeste à tous. Alors il fallut avoir recours à la dernière ressource, celle de *mettre à la cape*, c'est-à-dire de faire venir le vaisseau en travers du vent, manœuvre des

plus délicates dans la situation désespérée où nous nous trouvions, parce qu'on courait risque d'être englouti en l'exécutant. Toutefois la Providence encore fut de nouveau pour nous : nous y parvînmes avec le plus rare bonheur; et un cri fervent de reconnaissance et de joie de tout l'équipage nous l'apprit en bas. Nous nous estimâmes des plus heureux, bien que d'être englouti désormais par le travers, au lieu de l'être auparavant par le derrière fût la principale différence. Pourtant il est vrai de dire qu'à peine nous fûmes dans cette nouvelle attitude, que le vaisseau se trouva, par rapport à ce qui venait de cesser, comme s'il fût arrivé au port. Pour moi, j'avais vu prendre à regret la détermination de changer de route, car nous interrompions par là notre course vers le dénoûment de nos maux; mais à peine me fus-je trouvé un peu plus à mon aise, que rien dans le monde n'eût pu m'amener à reprendre la situation que nous venions de quitter. C'est que, dans l'état désespéré où nous nous trouvions depuis tant d'heures, on finit par prendre son parti; mais que dès que la confiance revient on répugne extrêmement à se résigner de nouveau.

Ce terrible coup de vent durait depuis trois jours: notre semaine se complétait. Je comptais beaucoup sur le dimanche qui allait commencer, non-seulement à cause du changement de lune, mais aussi à cause de la bienveillance toute particulière dont ce jour avait été constamment pour nous depuis notre départ; et nos espérances ne furent point déçues; car, dans la nuit du samedi, le temps devint supportable, et au jour nous pûmes nous mettre en route. Il est sûr que, par un concours singulier, les dimanches, depuis le Cap, avaient toujours été marquans et heureux : c'était un dimanche que nous avions passé le tropique du midi et gagné les vents alizés; c'était un dimanche que nous avions vu Sainte-Hélène; un autre dimanche que nous avions atteint l'Ascension; un dimanche que nous avions coupé la Ligne; un dimanche que nous avions franchi le second tropique; un dimanche que nous avions gagné la hauteur de Gibraltar, premier point de la grande patrie européenne; enfin, c'était un dimanche que nous étions arrivés à celle de Bayonne ou de Bordeaux, commencement de notre chère France; et c'était un dimanche encore où, en cet instant,

nous finissions cette terrible semaine à la hauteur de Brest. Nous pouvions en toute justice compter désormais sur quelques beaux jours, nous disions-nous; il nous semblait avoir assez chèrement payé notre tribut; nous espérions avoir épuisé la fureur des vents; la sonde nous rapportait du fond européen; nous ne rêvions plus qu'au beau reste du voyage. Vain calcul! notre heureux dimanche écoulé, arrive un cinquième coup de vent. Cependant nous commencions à être engagés à l'entrée de la Manche, bien que sans avoir eu pourtant encore connaissance de terre, ce qui faisait que notre véritable position nous était inconnue. La prudence commandait de reprendre le large : heureusement cela ne fut pas long; et remettant en route, nous arrivâmes enfin à la vue du cap Lézard; mais il était dit que nous ne pouvions avoir 24 heures heureuses. Un épais brouillard succède presque aussitôt, et un sixième coup de vent se déclare sous les apparences les plus sinistres. Il venait du Sud et nous mettait en perdition. Nous nous trouvions engagés désormais et sans abri; d'un côté nous donnions sur le cap Lézard, l'autre nous conduisait sur les îles Scilly, extrêmement dange-

reuses; la mer était des plus grosses, nous n'avions pas une connaissance précise des lieux; la nuit venait, et elle était de 11 heures. Que de sujets d'inquiétude! quelle perplexité pour l'imagination et le calcul! La tristesse était grande, et le découragement complet, quand un violent orage de pluie accompagné de tonnerre, bien qu'au milieu de novembre et par un grand froid, vient enfin comme nous désensorceler; le vent saute tout-à-coup du bon côté, et pour cette fois termine tous nos embarras, en nous conduisant dans la rade des Dunes, où nous jetons l'ancre. Heureux, cent fois heureux d'avoir échappé à de si terribles et si nombreux dangers! Plus tard, en Allemagne, lisant les papiers anglais, nous y trouvions chaque jour l'annonce des plus grands malheurs arrivés précisément à la même époque et dans les mêmes parages. Un vaisseau avait sombré, l'autre avait été englouti, un autre avait été vu flottant sur le côté sans mâts et sans créature vivante, un autre avait péri, corps et biens, à l'arrivage. La saison était citée comme des plus affreuses, les accidens étaient sans nombre, et il faudrait y avoir été

exposé comme nous pour deviner les impressions sympathiques que nous causaient de pareils récits, et les vives actions de grâce à la Providence, que chaque fois ils réveillaient en nous !

VOYAGE
DE LA TAMISE A FRANCFORT.

Espace de vingt jours.

Du 16 novembre au 11 décembre.

On m'interdit l'Angleterre. — Déportation à Ostende. — Persécutions en Belgique, en Prusse, etc.; douces compensations. — Arrivée à Francfort.

Nous n'avions, la veille, jeté l'ancre aux Dunes que pour passer la nuit. Au jour nous avons appareillé pour donner dans la Tamise; notre destination était pour Londres; aucun accident ne semblait plus pouvoir me l'interdire désormais, et déjà je calculais l'heure de l'arrivée; toutes mes espérances pouvaient enfin se réaliser; je reprenais toute ma confiance; mais combien je me trompais!

Arrivé à Gravesand, où stationne un vaisseau spécialement chargé de la police des étrangers, un agent de l'autorité, à mon seul nom, me signifia que je ne pouvais aller plus loin, et que je devais le suivre immédiatement avec mes effets à bord de l'*Alien-Ship* (vaisseau des

étrangers). J'eus beau me récrier, lui faire voir combien mon passe-port me mettait en règle, c'était là précisément la pièce de ma condamnation. On m'a appris depuis que long-temps avant mon arrivée en Angleterre cette mesure avait été ordonnée pour moi dans tous les ports.

Une fois à bord de l'Alien-Ship, on mit le scellé sur mes papiers, et l'on me dit que je devais attendre les derniers ordres du Gouvernement. J'avais écrit à lord Bathurst dès l'instant de notre mouillage aux Dunes; je lui écrivis de nouveau en cet instant. Je ne savais pas ce qu'il voulait faire de moi; mais il me paraissait impossible qu'il ne s'empressât pas de me faire paraître devant lui : il ne pouvait m'entrer surtout dans la pensée qu'il se refusât à cette occasion si favorable d'entendre contradictoirement tout ce qui se serait passé à Sainte-Hélène; or, pourtant on va voir que c'est précisément ce qui arriva.

A la réclusion près, on m'avait traité, à l'Alien-Ship, avec toutes sortes d'attentions. Le capitaine qui, ayant fort peu à faire depuis la paix, n'y paraissait que le jour, me destina son propre lit.

Harassé de ces nouveaux contretemps, souffrant de mes maux habituels, et dans l'ennui de ma nouvelle prison, je m'étais couché de bonne heure, lorsque je fus réveillé tout-à-coup dans le milieu de la nuit par une voix glapissante : « Comte ! comte ! s'écriait quelqu'un qui « me cherchait partout, et qui, dans son em- « pressement, ne s'était même pas donné le temps « de prendre de la lumière, *c'est le plaisir du* « *Prince-Régent* que vous quittiez à l'instant « la Grande-Bretagne. » Encore, dans le vague de mon sommeil troublé, il m'échappa de répondre : « Assurément voilà un bien triste et « sot plaisir pour S. A. R.; mais vous, Mon- « sieur, qui êtes vous? » Et il m'apprit qu'il était messager d'état ou des ministres. Je lui dis de vouloir bien aller attendre que je me trouvasse prêt; et j'essayai vainement d'achever ma nuit. Au point du jour on me fit descendre avec mon fils dans un bateau ; nous fûmes débarqués avec mystère; on nous emballa dans une chaise de poste, et l'on se dirigea, par la route la plus courte, sur Douvres, où mon conducteur me dit qu'il avait ordre de me déposer, à mon choix, dans le paquebot de Calais ou d'Ostende, les

deux seuls points sur lesquels il me fût permis d'opter.

A Douvres il se trouva, par un motif ou par un autre, que nous ne pûmes appareiller immédiatement, et il me fut dit que ce ne pourrait être même avant deux ou trois jours. On nous enferma dans une auberge, où, sous les efforts apparens de m'être agréable, notre gardien exécuta sur moi la plus basse des manœuvres. Si l'on se plaint sur le continent de mesures ignobles de la part d'agens de police, celui auquel nous avions à faire en cet instant ne demeure assurément en arrière de ceux d'aucuns pays. Comme il m'arriva de prononcer, par hazard, qu'il était bien fâcheux qu'on eût mis le scellé sur mes papiers, parce qu'autrement j'aurais profité de mon séjour pour écrire quelques lettres, il se récria sur la dureté qu'il y aurait à me priver de cette satisfaction qui était des plus innocentes et des plus justes, disait-il; et il courut lui-même briser les scellés, et me remit tous mes papiers, m'exhortant à tâcher d'alléger un contre-temps dont il était fâché d'être l'instrument. Hé bien, tout cela n'était qu'un piége pour se ménager la satisfaction de saisir ce que

j'aurais écrit dans la confiance qu'il m'aurait inspirée. Cet homme, durant les jours que nous fûmes ensemble, n'avait cessé de faire le bon apôtre auprès de nous; tout en nous débitant, il est vrai, cent impertinences qui m'avertissaient assez de toute sa turpitude. Il me disait, par exemple, que lui et les siens se faisaient un devoir de ne pas connaître d'autre loi que le *plaisir* du prince; il me parlait de son *maître*, lord Sidmouth, le ministre de l'Intérieur; de *son maître* qui avait précédé lord Sidmouth, et ainsi de suite; et comme, pour me moquer, je disais que j'avais cru qu'il appartenait au ministère et non au ministre, il me répondait de la meilleure foi du monde que je me trompais, que c'était au ministre qu'il appartenait; car c'était lui qui lui donnait ses appointemens et pouvait les lui retirer, ajoutant d'autres sottises pareilles, qui tenaient bien plus du nègre esclave à la Jamaïque, que d'un blanc européen, citoyen de la Grande-Bretagne; ce qui, du reste, m'eût été fort égal, si ses nobles principes ne s'étaient pas exercés sur ma personne, ainsi qu'on va le voir.

Au moment précis du départ, lorsque j'al-

lais me mettre en marche, cet homme, jusque-là si complaisant et si obséquieux, me dit, d'un air assez insolent, qu'il avait une petite formalité à remplir vis-à-vis de moi, et s'emparant de tous mes effets, il fit, dans tout mon linge et sur tous mes vêtemens, les recherches les plus minutieuses, se saisissant de tous mes papiers, sans aucune formalité quelconque, se refusant même à toute espèce d'inventaire. Je poussais les hauts cris, je me réclamais des magistrats; j'exigeais que l'on reçût au moins mes protestations; mais il me fut répondu que dans la situation où je me trouvais, et vu ma qualité d'étranger, je demeurais en dehors du bénéfice des lois que j'implorais, et il me fallut partir de la sorte, laissant néanmoins après moi la lettre suivante à lord Sidmouth.

« Milord, — C'est avec le plus vif regret « que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Seigneurie, « certain que je ne serai plus à temps de recevoir sa réponse, qui peut-être comblerait « mon désir.

« Depuis quatre jours je me trouve entre les « mains de votre messager qui, à son arrivée,

« a fait lever le scellé qu'on avait apposé sur « mes papiers, me disant qu'il les remettait à « ma disposition. Depuis, il m'a vu écrire, m'y « a encouragé même, et a attendu le moment « du départ pour saisir, en votre nom, jusqu'au « dernier de mes papiers. C'est un piége, « Milord, qu'il n'entre nullement dans mon « cœur de faire remonter plus haut que l'homme « qui l'a exercé. Ce messager n'entendait que « l'anglais, il s'est aidé d'un second, se donnant « pour entendre tant soit peu le français, lequel « a voulu lire mes papiers un à un, et encore « les garder tous. Il y aurait eu pour huit jours « de lecture, et je ne pensais pas qu'un simple « particulier eût un pareil droit sur moi.

« On m'a tout retenu, lettres, notes, cahiers « d'étude de mon fils, titres de propriété, « secrets domestiques, pièces officielles de sir « Hudson Lowe et de lord Charles Somerset, « mes agenda journaliers, et jusqu'à une lettre « au ministre de la police de France, et une « autre à ma femme, que dans mon oisiveté ici « j'avais déjà dictées pour pouvoir les expédier « en abordant à Ostende. On m'en a séparé « sans vouloir en faire l'inventaire ni les coter:

« c'était l'ordre de Votre Seigneurie, disait-on.
« Dans le premier moment d'indignation, j'ai
« protesté contre une telle violence, et demandé
« qu'un magistrat pût recevoir ma plainte. Je
« ne consignerai pas ici la réponse qui m'a été
« faite.

« Revenu à moi, ne redoutant rien autant que
« de voir mon nom mêlé à des discussions pu-
« bliques, et réfléchissant qu'il était impossible
« que V. S. eût ordonné une pareille déviation
« de toutes les jurisprudences du monde, qui
« veulent que l'autorité se mette en garde contre
« celui qui, dans un pareil cas, pourrait pré-
« tendre qu'on lui a soustrait ou ajouté quelques
« pièces, je me suis restreint à supplier, de
« toutes les manières et par tous les argumens
« possibles, le messager qui ordonnait de mes
« destinées de vouloir bien retarder mon dé-
« part jusqu'à ce que j'eusse pu écrire à V. S.,
« et qu'il pût lui-même obtenir la confirmation
« de ses ordres rigoureux. Cet homme, qui avait
« retardé trois jours sur de légers motifs, s'est
« montré inflexible dans cette circonstance
« grave. J'ai eu beau lui représenter que je
« n'avais nulle objection à laisser voir tous mes

« papiers aux personnes confidentielles que « V. S. aurait nommées à ce sujet; mais qu'il « était dans les intérêts même de V. S. qu'on « observât certaines formes à mon égard; que « dans l'examen des papiers, ma présence serait « utile, sinon absolument nécessaire, pour don- « ner des explications sur bien des choses qu'on « ne saurait comprendre sans moi; mais que ce- « pendant il jetait ma personne sur le continent, « et envoyait mes papiers à Londres; qu'il était « à craindre qu'il n'y eût quelques méprises, « que vingt-quatre heures éclairciraient tout. « Il m'a été répondu froidement que je ne « devais pas être inquiet d'un retour du conti- « nent s'il était nécessaire, parce que vous en « payerez les frais. Dans quelles mains, Milord, « V. S. m'a-t-elle placé!!! Dans une autre cir- « constance et bien sûrement contre votre in- « tention, j'ai été dans l'obligation d'imposer « silence à celui qui me gardait, à cause de ses « grossières injures sur l'illustre personne que « je vénère le plus au monde.

« Enfin, Milord, depuis que j'ai abordé vos « rivages, j'ai été traité comme un malfaiteur, « et pourtant quel est mon crime? La diffé-

« rence d'opinions politiques à ce qu'on pour-
« rait croire, et une captivité volontaire à Long-
« wood ! Mais ce dernier acte n'est-il pas des
« plus nobles, des plus généreux, et tellement
« honorable, qu'il n'est personne qui, dans
« le fond du cœur, ne se trouvât fier d'en avoir
« donné l'exemple. Milord, la douceur de
« mœurs et la justice naturelle qu'on donne à
« V. S., n'ont pu autoriser tout ce qui m'est
« arrivé, j'en suis sûr. J'ai obtenu et je me suis
« empressé d'apposer mon cachet sur les papiers
« qui m'ont été enlevés, non pour me prémunir
« contre V. S., mais, au contraire, pour remé-
« dier, dans ses intérêts, aux défauts de forme
« qu'auraient pu commettre ses agens.

« Je supplie V. S. de revenir sur ce qui me
« concerne, et de ne pas prononcer sur mes
« papiers sans avoir de moi les éclaircissemens
« qu'elle pourrait désirer; et qu'elle recevra
« dans toute sa satisfaction. J'affirme d'avance
« qu'il n'en est pas un, quelle que soit la dif-
« férence d'opinion et de sentiment qu'on y
« rencontre, qui ne puisse supporter l'investi-
« gation judiciaire ou les discussions à l'amiable.
« On ne saurait y trouver rien d'intéressant en

« matière d'état, ni de secret en politique. Je « n'ai jamais eu aucune chose de ce genre, et « si j'en avais possédé, les occasions ne m'au- « raient pas manqué, pour les avoir soustraites « depuis long-temps.

« Ce serait peut-être ici le cas, Milord, de « mentionner en même-temps à V. S. les papiers « qui m'ont été retenus à Sainte-Hélène, ainsi « que beaucoup d'autres objets dont j'aurai à « entretenir V. S. ou lord Bathurst; mais le peu « d'instans qui me sont laissés, et le désordre « d'idées qu'amènent des circonstances aussi « subites et aussi imprévues, me le font remet- « tre à un autre moment.

« Je vais attendre avec anxiété que V. S. « daigne m'honorer d'une réponse; dans quel « lieu? je ne sais; à Bruxelles, si on me permet « d'y demeurer. J'ai l'honneur d'être, etc. »

On me jeta dans un paquebot, et je fis voile pour Ostende; et ici, puisque je me suis permis parfois de parler de mes souffrances physiques, qu'on me pardonne si, pour donner une plus juste idée des souffrances que j'avais dû éprouver dans ma longue traversée, j'ose faire remarquer que malgré les cent jours que je venais de

passer sous voiles, et bien que le temps ne fût pas précisément mauvais, je trouvai néanmoins le secret d'être encore malade de la mer à bord de mon paquebot, ce qui assurément était bien ridicule, mais n'en était pas moins.

Dès le lendemain, j'atteignis Ostende, et débarquai sans que personne ne m'eût rien dit. Je crus pour cette fois encore toucher au terme de mes maux, et avoir recouvré ma liberté; mais je me trompais de nouveau; des persécutions d'une autre espèce allaient commencer, au contraire, et ce n'est pas toutefois que je n'eusse à me louer beaucoup des premiers instans.

A mon auberge, et sans que je sache comment on avait pu me deviner, un agent de de l'autorité locale vint me dire qu'il avait ordre de me garder en surveillance, et qu'il s'était fait un devoir de venir me demander comment je voulais que cette formalité fût remplie. Depuis long-temps je n'étais pas fait à des manières si polies; aussi ce fut mon observation, ajoutant qu'il me suffisait d'une telle démarche pour m'abandonner, en toute confiance, à ce qu'il lui plairait

de faire de moi; et comme sa politesse avait donné lieu d'alonger entre nous une conversation dont sa curiosité semblait avide, il lui arriva bientôt de me dire qu'il allait me faire une question bien indiscrète, déplacée peut-être, mais qu'il ne résistait pas à savoir s'il était vrai que j'eusse quitté Napoléon, parce que le malheur l'avait aigri au point qu'on ne pouvait plus vivre avec lui; car les papiers ministériels anglais avaient répandu cent fables à mon sujet, toutes plus ridicules les unes que les autres. Je lui répondis en souriant: « Monsieur, si j'avais aucun mal à dire « de Napoléon, si j'avais la moindre plainte à « faire de lui, croyez que vous ne me garderiez « pas en cet instant, et que je serais loin d'être « maltraité nulle part. » Sur quoi il se récria à son tour, en se frappant le front, que c'était une réponse qu'il eût dû se faire à lui même, et il n'en devint que plus affectueux pour moi. Du reste, ayant appris de moi que mon intention était de me rendre à Bruxelles, il n'imposa, en me quittant, d'autre condition à mon entière liberté, que de ne pas partir s'en l'en avoir prévenu, m'assurant d'ailleurs qu'une décision

à mon égard ne pouvait tarder vingt-quatre heures; un courrier ayant été expédié au gouverneur de la province, et son prompt retour devant suffire, probablement, pour me laisser entièrement libre.

J'employai le retard qui m'était imposé à écrire aux deux ministres de la police de France et des Pays-Bas, relativement à la situation dans laquelle j'allais me trouver désormais.

« Monsieur le Comte, disais-je à celui de « France, je crois bien faire, en abordant sur « le continent, que d'instruire V. E. des cir- « constances qui me concernent; j'espère qu'elle « approuvera les motifs qui m'y déterminent.

« Depuis un an que j'ai été arraché soudai- « nement de Longwood, je suis promené en « captif de rivage en rivage. A mon entrée dans « la Tamise, il m'a été signifié de repartir à « l'instant pour le continent; ne me laissant « d'autre choix que Calais ou Ostende.

« Un sentiment de délicatesse et de pru- « dence m'a fait préférer Ostende. De tous les « pays, la France était celui où il était « plus naturel de surveiller mon apparition, « j'ai voulu, M. le Comte, épargner ce soin à

« votre département, et m'éviter à moi-même « les inconvéniens qui auraient pu en être la « suite. Cette double considération m'a fait « adopter le parti cruel de m'exiler volontaire- « ment. Un autre motif s'y est joint en- « core, c'est la facilité dont j'espère jouir « ici (en dehors de toute idée politique, dans « le seul sentiment de mes affections privées « et personnelles, par la voie légale qu'ad- « mettent les réglemens d'Angleterre, et sous « le couvert même de ses ministres), de pro- « curer quelque adoucissement et des consola- « tions innocentes aux martyrs de Longwood. « Ces devoirs pieux et sacrés auraient pu être « mal interprétés en France, et donner lieu « peut-être à de justes obstacles.

« M. le Comte, j'espère qu'un exposé aussi « naturel et aussi franc, détruira à vos yeux les « idées défavorables qu'auraient pu suggérer « les circonstances de ma situation; et c'est par « une suite de la même intention que je prends « la liberté d'inclure ici, sous votre couvert, une « lettre ouverte pour ma femme, osant réclamer « vos bontés pour elle, dans ce qui pourrait « dépendre de votre ministère, pour lui faci-

« liter les moyens de venir partager mon exil « volontaire. Daignez agréer, etc. »

Quant à celui des Pays-Bas, je lui écrivais : « Qu'on cherche d'ordinaire à échapper à la « surveillance, que je venais, au contraire, « implorer la sienne. Je lui répétais, comme « dans la précédente, ce qui venait de m'arriver « dans la Tamise, et qu'on m'avait jeté sur le « continent sans avoir prononcé aucun motif ni « argué aucun grief.

« Je l'informais que je venais d'écrire au « ministre de la police de France, pour lui « faire connaitre les motifs qui me portaient à « m'exiler volontairement. Je lui exposais que « je me trouvais fort malade, et que mon fils « était dans un état de santé alarmant; que je « venais de faire une traversée de cent jours sur « un très-petit bâtiment; que j'ignorais l'exis- « tence de ma femme et de tous les miens, que « je ne savais plus où en étaient mes affaires « domestiques, et je le suppliais, par toutes ces « raisons, de me permettre de demeurer quel- « ques jours à Bruxelles, pour respirer et me « reconnaître; pour faire venir ma femme, et « profiter des secours de la médecine; que peut-

« être aussi durant ce temps, le ministère « anglais, dans la dureté et la précipitation « duquel il devait nécessairement y avoir eu « quelque méprise, reviendrait-il à me per- « mettre d'assister en personne, ainsi que je « l'avais demandé, à l'examen des papiers qu'il « m'avait saisis.

« Enfin, je finissais par l'assurer que je ne « rapportais ni vues ni idées politiques, que « tout se réduisait en moi à de purs sentimens « d'affection privée, de tendre dévouement per- « sonnel; que ces sentimens étaient naturels, « honorables, et que l'aveu que je lui en faisais « devait être le garant qu'ils ne pouvaient « inquiéter personne. »

Je dois à la justice et à la reconnaissance de dire que ma lettre au ministre de la police de France, amena, de sa part, lorsque les occasions s'en présentèrent, tout ce qu'on devait attendre du moins de l'homme de bonne compagnie. Il n'en fut pas de même de celui des Pays-Bas; je n'eus d'autre réponse de lui que des gendarmes. Des ordres furent expédiés partout pour me retrouver : on croyait m'avoir perdu; car, ainsi que me l'avait dit celui chargé

de ma surveillance, la permission du Gouverneur, de me laisser mettre en route, n'avait pas tardé à arriver, et j'en avais profité immédiatement, prenant, à cause de mon état de souffrance, les voies commodes, mais obscures et lentes, celle des canots, ce qu'on n'avait pas deviné : l'on me cherchait bien loin d'Ostende, que j'étais presqu'encore à ses portes. Ma confiance et ma sécurité avaient tout dérouté; on n'avait pas bien encore mon signalement, on était fort en peine pour me reconnaître, et ce fut moi-même qui ne tardai pas à calmer ces inquiétudes en venant me livrer, comme on dit, dans la gueule du loup.

Au bout de trois jours de voyage, arrivant fort tard à Bruxelles, mon premier soin fut d'envoyer à la police donner connaissance de mon arrivée, et demander la décision qu'aurait portée le ministre à mon sujet, d'après la lettre que je lui avais adressée d'Ostende. La réponse généreuse à mon innocente confiance fut d'envoyer faire investir mon auberge dès l'instant même, et l'on a ttendit avec impatience le point du jour pour me signifier que j'eusse à sortir, sans le moindre délai, du royaume des Pays-Bas. J'étais

très-souffrant, j'avais de la fièvre, je demandai vainement qu'on eût la compassion de m'accorder au moins un jour. Il fallait assurément qu'il y eût des inconvéniens bien graves à me laisser séjourner dans Bruxelles, ou qu'on fût facilement porté à être barbare envers moi : on ne me donna pas une heure. Je fus placé, entre un commissaire de police et un gendarme, dans une voiture, et jeté sur le grand chemin. Ceux-ci, témoins de mon état, me prirent en pitié et consentirent à s'arrêter au bout de quelques heures pour me procurer un peu de repos et recevoir quelques pansemens nécessaires; mais sous la condition expresse que je me remettrais en route dès le lendemain de bon matin, sous la garde des surveillans désignés pour les remplacer, ce qui fut fidèlement exécuté et répété de ville en ville, en dépit des observations et des témoignages réitérés de tous les médecins. Victime de si cruels traitemens, je crus devoir m'adresser à l'ambassadeur de France en Belgique, qui ne manquerait pas, me disais-je, de s'élever avec violence contre un tel état de chose; car, sans motif légitime et en violation des lois, traiter de la sorte un Français confié à sa

protection, c'était un outrage à son caractère public.

Je lui donnai donc connaissance des mesures vexatoires et barbares exercées, en cet instant, sur ma personne.

Je lui disais « qu'en abordant à Ostende, « j'avais écrit au ministre de la police de France « les motifs qui me portaient à demeurer en- « dehors; que j'avais écrit, en même temps, au « ministre de la police des Pays-Bas, pour le « supplier de trouver bon que je séjournasse « quelques instans à Bruxelles, et, qu'arrivé fort « tard, libre et sans surveillance, dans cette der- « nière ville, je m'étais empressé d'en donner « connaissance à S. E.; mais que le lendemain « j'avais été réveillé subitement avant le jour, « entouré de quatre personnes de la police et « de deux gendarmes, et qu'il m'avait été « signifié, en dépit de mon état très-souffrant, « qu'il fallait partir à l'instant; qu'en vain « j'avais demandé un médecin pour qu'il pût « constater mes besoins; qu'il m'avait été dit « qu'on allait me l'accorder pour la forme; mais « qu'il me faudrait partir, quelle que fût son « opinion; qu'en effet j'avais été transporté

« à Louvain, en malfaiteur et moribond, sous « l'escorte d'un officier de police et d'un gen- « darme; qu'en arrivant à la nuit dans cette « ville, mon mal ayant augmenté; couvert de « vésicatoires, la fièvre m'ayant pris, j'avais « demandé à séjourner le lendemain; que le « bourguemestre avait eu l'inhumanité de me le « refuser, en dépit de deux ou trois déclara- « tions très-fortes des médecins; qu'ayant « demandé que le médecin, du moins, pût « m'accompagner dans ma voiture, au lieu du « gendarme, qui suivrait à cheval, cela m'avait « été refusé encore; que tout ce qu'on pouvait « me permettre, m'avait-on dit, était que le « médecin m'accompagnât dans une seconde « voiture : ce qui était une ironie sans doute.

J'ajoutais « que j'étais bien sûr qu'un tel « traitement ne pouvait me venir de lui, qui « seul pourtant, dans cette circonstance, aurait « le droit d'influer sur mon sort; que j'étais « trop familier avec les sentimens de notre na- « tion pour supposer un instant que ses instruc- « tions pussent porter la proscription de quel- « qu'un contre lequel il n'y avait, ni n'avait « pu y avoir de loi ni de motifs d'en agir ainsi;

« que les mauvais traitemens que j'éprouvais ne « pouvaient donc me venir que des autorités du « pays, où je ne devrais pourtant être considéré, « en toute justice, que comme simple voyageur; « qu'à ce titre je leur demanderais quel était « donc mon crime, et quels étaient leurs droits « sur ma personne; et je finissais par déposer « entre ses mains mes intérêts, dont il était, par « son poste, le protecteur naturel; et afin de « mieux réveiller son attention à mon égard, je « lui donnais des nouvelles de Mme Bertrand, « sœur de sa femme; nouvelles que j'avais reçues « précisément en quittant Douvres, et je lui « offrais, si Mme de Latour du Pin avait quel- « que chose à faire dire à sa sœur, qui en serait « bien heureuse, de m'en charger avec plai- « sir, ayant l'intention de lui écrire régulière- « ment tous les mois, par la voie qu'admettaient « les réglemens anglais, sous le couvert même « des ministres. »

Cette lettre resta sans réponse de la part de Son Excellence. C'est que ses efforts furent vains sans doute : alors l'impulsion, peut-être même les ordres venaient d'outre mer.

Je continuai de la sorte sans répit, colporté

de place en place, de commissaire en commissaire, de gendarme en gendarme, à travers tout le royaume des Pays-Bas; et quand parfois, dans l'excès de mes souffrances, je demandais quel pouvait être le motif d'un aussi dur traitement, on me répondait simplement que tel avait été l'ordre transmis; et au fait personne ne semblait en savoir davantage. Arrivé sur le territoire prussien, à Aix-la-Chapelle, les agens des Pays-Bas m'y déposèrent contre un reçu, comme on eût fait d'un ballot, et les Prussiens, à leur tour, de me pousser tout aussi rapidement de poste en poste, de commissaire en commissaire, de gendarme en gendarme; et quand je leur demandais à eux aussi, pourquoi tout cela, ils me répondaient ingénuement qu'ils n'en savaient rien, mais qu'on m'avait jeté chez eux, et qu'ils me jetaient dehors. Demandais-je à demeurer? Ils répondaient poliment qu'ils ne voulaient pas de moi sur leur territoire; et des amis, car l'on va voir que j'en trouvais partout, me soufflaient à l'oreille d'en rendre grâce au Ciel, de me hâter surtout de mettre à profit cette bonne fortune: des bannis français ayant été, il y avait peu de temps,

traînés sur les bords de la Baltique, et confinés dans des forteresses; alors je déclarai que je voulais aller à Francfort, ce qui parut faire plaisir à mes hôtes les Prussiens, parce que cela, disaient-ils, ne les regarderait plus; ce dont je me réjouissais fort aussi pour mon compte, d'après ce qu'on venait de m'apprendre.

Mais après avoir peint, bien faiblement encore, tout ce qu'on venait de m'infliger de sauvage et de brutal, toutes les peines et les souffrances dont on m'avait accablé, je serais injuste et peu reconnaissant, et je me priverais moi-même de la jouissance la plus douce, si je taisais l'espèce de compensation que je recueillais partout à chaque pas.

Mon histoire avait fait grand bruit, elle s'était répandue au loin, elle me devançait, les papiers publics s'en étaient emparés. On savait qui j'avais suivi; qui j'avais voulu soigner; pour qui je souffrais, et l'on s'efforçait de m'en tenir compte. La bienveillance, la sympathie dans toutes les classes, s'empressaient autour de moi; je me trouvais environné de démonstrations publiques, ou d'offres secrètes; et alors me revinrent à l'esprit ces paroles de Napoléon,

dont, au surplus, j'ai eu mainte fois depuis occasion de me ressouvenir : « Mes chers amis, « de retour en Europe, vous verrez que d'ici « encore je donne des couronnes. » Or, en est-il de plus pure, de plus douce que l'estime, l'affection, la sympathie de ceux même qui ne vous connaissent pas ou ne vous ont jamais vu! Quelle main toute puissante peut dispenser rien de comparable! Je retrouvais ces sentimens dans les auberges, sur les grands chemins, partout. Les postillons, les gendarmes, tout ce qui se trouvait sur ma route, s'adressait à moi avec une espèce d'orgueil et de joie; l'un me disait : « Moi, je sors de la garde impériale; un « autre : J'étais gendarme français; un autre : « J'ai été soldat de Napoléon. » Ces souvenirs, et la bienveillance qui en était la suite, se montraient dans tous les états, dans tous les rangs. Deux fois, dans la Belgique, on m'offrit de m'enlever, tout ayant été soigneusement prévu d'avance, me faisait-on dire : c'était précisément la même offre que celle du capitaine américain au Cap; offre, du reste, qui s'est renouvelée encore plus tard, de la part de quelques Anglais auxquels j'étais tout à fait inconnu, et qui

avaient résolu de partir de Londres pour venir m'arracher de Francfort, où ils me croyaient plus mal que je n'étais; mais toujours ma réponse était la même. « A quoi bon? Pourquoi gâte- « rais-je une si belle cause ? »

La sollicitude, le tendre intérêt remontaient jusqu'aux agens de l'autorité même. L'un d'eux, malgré la surveillance qu'il exerçait, m'offrit de se charger de tout papier que j'aurais la confiance de lui remettre, et j'en profitai parce que, n'y voyant aucun inconvénient, quelque mauvaise intention d'ailleurs qu'il eût pu me déguiser, et j'adressai, à une personne éminente en Angleterre, une note en six lignes, mais fort vive, sur les traitemens dont les ministres anglais, depuis un an, me rendaient la victime, avec prière d'y donner de la publicité s'il n'y avait pas d'inconvénient. J'y joignais, dans la même intention, le fragment de la lettre de l'Empereur, dont il m'avait été permis de prendre copie, observant que j'eusse continué d'en jouir en secret, si les contes absurdes et outrageans répandus dans les journaux ne me faisaient une espèce de devoir de la rendre pu-

blique; le tout, au demeurant, était laissé à sa décision discrétionnelle.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir le tout, dès le surlendemain, dans les papiers de la Belgique. J'en fus vivement affligé: il n'était point dans mon caractère de faire tout ce bruit; j'étais désolé surtout que celui à qui je m'adressais en Angleterre, et qui ne me connaissait pas, reçût ma lettre précisément par la voie de l'impression, ce qui n'était pas non plus dans mes manières. Je ne concevais pas non plus comment la chose avait pu arriver. J'ai appris depuis que mon confident, dans l'excès de son zèle, s'était adjoint trois ou quatre personnes du même sentiment, et que, lues dans un petit conciliabule, ils avaient décidé qu'au lieu de perdre le temps à envoyer ces pièces en Angleterre, où l'on n'en ferait peut-être aucun usage, il valait bien mieux les rendre publiques à l'instant et sur les lieux mêmes, où, en effet, elles causèrent la plus grande sensation. En dépit de toute la contrariété que j'en éprouvai alors, elles me furent, par l'événement, du plus grand avantage.

Enfin, je ne finirais pas si je voulais citer les

traits touchans dont je fus l'objet, les offres de toute espèce, argent, vêtemens, etc., etc.; et il n'est pas jusqu'à des gens du peuple qui ne s'empressassent d'apporter leur offrande. L'un d'eux, pénétrant par force dans ma chambre, dont il était arraché en arrière par les gendarmes, me criait qu'il n'avait que deux habits, qu'il voyait bien à ma taille que le second ne pouvait me servir; qu'il allait le vendre et m'en jetterait l'argent par la fenêtre. Quelles souffrances, quels tourmens ne s'effaceraient pas devant les sensations causées par de tels actes!

Cependant, à Cologne, on fut obligé de me laisser séjourner 24 heures, tant je me trouvais malade; mais cet acroissement de souffrances fut pourtant un bonheur pour moi; j'étais au lit sommeillant, quand tout à coup se précipite dans ma chambre le valet-de-place avec cette joie qu'on est sûr de causer, et qu'on éprouve soi-même en donnant une bonne nouvelle. Il m'annonce M^me^ de Las Cases. Je n'avais pu savoir encore si elle existait; je pensai avoir mal entendu, je crus que je rêvais. Les battans s'ouvrent; c'était elle. La pauvre malheureuse, dans toute la rigueur de la saison, au travers de la

pluie et des neiges, courait depuis long-temps après moi, sans pouvoir m'atteindre. Dès qu'elle avait appris par les papiers publics mon arrivée en Europe et ma déportation à Ostende, elle s'était mise aussitôt en route pour cette dernière ville; et ce ne fut qu'à ses portes qu'elle apprit que j'en étais déjà parti. Elle me suivait depuis, à la piste des persécutions et des tourmens qu'on faisait peser sur moi, et dont chacun sur sa route, les passans même, l'entretenaient, ou bien encore qu'elle lisait chaque matin dans les journaux; entourée d'ailleurs elle-même partout, et de la part de tous, de cet intérêt, de cette bienveillance, de ces soins, de cet empressement dont on a vu que j'avais été l'objet. Depuis long-temps elle avait l'affreuse contrariété de demeurer toujours à peu d'heures de moi, mais sans jamais pouvoir m'atteindre, ce que nous ne dûmes qu'au séjour accidentel de Cologne.

SEJOUR EN ALLEMAGNE,

DEPUIS L'ARRIVÉE A FRANCFORT JUSQU'AU SÉJOUR D'OFFEMBACH.

Espace de quinze mois.

Séjour à Francfort. — Mes efforts pour adoucir la situation de Longwood; lettres à Marie-Louise, aux Souverains alliés. — Ma lettre à lord Bathurst — Pétition au Parlement d'Angleterre. — Relations avec les divers membres de la famille de l'Empereur. — Mesures pour pourvoir aux besoins de Longwood; détails, etc. — Voyage aux eaux de Bade. — Séjour à Manheim; motifs de ce choix. — Congrès d'Aix-la-Chapelle; mes efforts; détails. — Lettre de Madame Mère; etc.; Note aux souverains. — Nouveaux documens officiels reçus de Longwood, et adressés aux Souverains; nouveaux efforts, détails, etc. — Etat de l'opinion. — Arrivée du brick le Musquito. — Dernière vexation; le ministère Badois me fait sortir de Manheim; détails, etc. — Retraite à Offembach.

La bande prisonnière arriva enfin à Francfort, après plus de quinze jours d'une persécution dont les pays civilisés et dans l'état tranquille, offrent peu d'exemple. Un officier prussien, beaucoup moins chargé, disait-il avec politesse, de me garder que de me faire bien traiter, m'y

avait conduit. Il ne me permettait de communication libre avec personne, et ne devait me quitter qu'après une décision authentique et finale à mon égard.

En mettant le pied à Francfort, je me hâtai d'envoyer à notre ambassadeur, ainsi que je l'avais fait à celui que nous avions dans les Pays-Bas, la lettre suivante :

« Monsieur le comte, — J'ai l'honneur, en arrivant dans cette ville, de réclamer la protection de votre caractère public contre les mesures rigoureuses exercées depuis long-temps sur ma personne.

« On s'est saisi de moi, on me transporte, contre mon gré, de ville en ville, sous escorte, avec tous les détails de la captivité. Ceux qui en agissent ainsi avouent ingénuement qu'ils me poussent en avant de la sorte, parce que je leur suis arrivé ainsi de l'arrière : ils n'ont du reste, aucun motif spécial ni ordre positif. En traversant les Pays-Bas, je me suis réclamé à ce sujet de l'ambassadeur de France à la cour de La Haie; mais on a précipité ma course avec une telle rapidité, qu'il m'a été impossible de recevoir aucune réponse. Je

« prends la liberté de vous envoyer copie de la « lettre que je lui ai adressée, afin de mettre « V. E. au fait des premiers détails de mon « affaire.

« M. le Comte, je suis en cet instant au « cent trentième jour de route, harassé, fati- « gué, malade, infirme; je me trouve comme « roulé jusqu'ici par la fureur des flots; je suc- « combe, si enfin je ne trouve le port. J'implore, « au nom de l'humanité et de la justice, qu'on « me laisse respirer un moment. J'ai trouvé une « erreur établie sur toute ma route : ceux qui « disposaient de ma personne ont tous éprouvé « un grand étonnement, quand la discussion est « venue à éclaircir qu'il n'y avait en France, « contre ma personne, aucune loi ou acte « public ou particulier, et qu'il n'avait jamais « rien existé qui eût pu les provoquer. Je vous « prie, M. le Comte, d'avoir à ce sujet l'ex- « trême bonté de vouloir bien, par votre témoi- « gnage, prévenir ici toute méprise qui influ- « rait sur la décision à prendre à mon égard, « et m'accorder la protection naturelle que je « dois trouver dans votre caractère public. « J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. « Je dois prévenir V. E., peut-être « que pressé par la circonstance, j'ai écrit il « y a quelques jours à S. M. l'Empereur d'Au- « triche, pour lui demander un asile dans ses « états, au cas où ma liberté serait gênée; « mais un pays lointain, étranger à mes mœurs « et à mon langage, ne saurait me convenir que « par nécessité. J'ai besoin de m'éloigner le « moins possible de France, pour revoir ma « famille, et veiller à mes intérêts domestiques, « négligés depuis trois ans. Bruxelles, qui, à « ces avantages, joindrait, à cause de la langue, « celui de me donner les moyens de suivre l'é- « ducation de mes enfans, est le lieu qu'il me « serait heureux d'habiter. J'ai prié M. de La- « tour du Pin, à La Haie, de me l'obtenir, et « j'ose vous supplier de vouloir bien y joindre « les moyens qui sont en votre pouvoir. »

Je n'eus pas à Francfort plus de réponse que je n'en avais eu en Belgique. Toutefois S. E. ne demeura pas inactive à mon égard, et il me fut assuré qu'elle avait, dès l'instant, requis près du sénat de la ville libre et souveraine, mon extradition dans les vingt-quatre heures. Heureusement l'officier prussien qui était dans

l'obligation de me suivre, et que cette continuation de voyage n'arrangeait pas, faisait intervenir sa légation pour qu'on me retînt. On se débattait donc à mon sujet, et j'étais résolu d'abord d'attendre paisiblement à qui demeurerait l'embarras de ma personne. Mais, d'après de sages conseils, je m'adressai à l'ambassadeur d'Autriche (baron de Wessemberg), pour lui faire connaître que je m'étais adressé à son souverain pour implorer un asile dans ses états, et que je serais heureux qu'on voulût bien me laisser attendre sa décision ici. Il me suffit de ce peu de mots auprès d'un homme généreux et loyal, pour que mes nouvelles contrariétés trouvassent aussitôt leur terme. Il intervint immédiatement, me déclara provisoirement sous la protection de son souverain, et requit le *statu quo* à mon égard, jusqu'aux premières nouvelles de sa cour.

Alors tout se calma, alors s'éteignit enfin la vague britannique qui, amoncelée de si loin, frappait depuis si long-temps sur mon existence. Le sénat de la ville libre me souffrit; l'officier prussien prit congé. Aux bourrades succédèrent les politesses; le prince d'Hardenberg, auquel

je m'étais plaint de mon arrestation dans les provinces Rhénanes, me répondit s'en être fâché lui-même. Il me vint de Vienne, avec bienveillance, l'asile demandé. Je fus libre, et j'acquis même la perspective de voir désormais ma tranquillité respectée; car la réponse de M. le duc de Richelieu, ministre des affaires étrangères, à qui notre ambassadeur à Francfort s'était adressé à mon sujet, fut, me dit-on, qu'on n'avait qu'à me laisser en repos.

M. le duc de Richelieu, dans son indépendance, n'avait fait qu'obéir, sans doute, à sa générosité naturelle, tandis qu'il est à croire que celle de M. l'ambassadeur à Francfort, jadis ministre diplomatique de Napoléon auprès du Roi Jérôme, se trouva gênée par le besoin de donner des gages, ce qui était très-bien assurément; seulement j'avais le droit de trouver malheureux qu'en cette occasion ce fût à mes dépens.

Mes premiers soins, dès que je pus disposer de mes actions, furent tout au grand motif qui m'avait fait quitter Sainte-Hélène, et m'avait ramené en Europe. Bien que je me visse repoussé de Londres, où j'avais établi mes plus grandes

espérances, je n'en pris pas avec moins d'ardeur la voie qui me restait encore.

J'écrivis d'abord à Marie-Louise, comme mon premier devoir, et lui adressai, ma lettre ouverte et sous le couvert même de M. le Prince de Metternich, ministre directeur de l'Autriche; puis je m'adressai aux trois grands souverains alliés. Voici mes lettres :

LETTRE A MARIE-LOUISE, ÉCRITE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE ET EXPÉDIÉE D'EUROPE.

« Madame, — A peine hors de Sainte-Hélène, « je crois de mon devoir de déposer avec em- « pressement aux pieds de V. M. des nouvelles « de votre auguste époux. J'ai été subitement « arraché d'auprès de lui, sans aucun indice « préalable, et comme frappé de mort subite à « ses côtés, sans qu'il ait pu le prévoir : si bien « que je ne suis pas assez heureux pour me « trouver chargé d'aucune commission ou trans- « mission spéciale à V. M. C'est dans ses con- « versations et son habitude de chaque jour, « durant dix-huit mois, que je dois prendre ce « que j'ose faire parvenir à V. M.

« Dans l'oubli des affaires du monde, l'Em- « pereur Napoléon se reposait le plus souvent

« dans les souvenirs et les affections de sa fa-
« mille. Il souffrait de n'avoir jamais reçu,
« bien qu'il l'eût officiellement demandé à
« ceux qui le gardent, des nouvelles de ce qui
« lui était le plus cher. V. M. trouvera ce
« chagrin vivement exprimé, de la propre
« main de son époux, dans la lettre qu'il m'a
« fait l'honneur de m'écrire après qu'on m'eut
« séparé de lui. J'oserai prendre la liberté d'en
« placer une copie sous les yeux de V. M. *

« La santé de l'Empereur, à mon départ,
« était fort attaquée; il était très-mal sous tous
« les rapports, éprouvant beaucoup de néces-
« sités et privé de toutes jouissances. Heureu-
« sement son moral triomphait de tout; son
« ame impassible demeurait calme et sereine.

« Je l'ai vu contraint de faire vendre chaque
« mois une portion de son argenterie pour four-
« nir aux besoins journaliers, et il a été réduit
« à accepter la petite somme dont un servi-
« teur fidèle, en le quittant, était assez heu-
« reux de pouvoir disposer en Angleterre.

« Madame, dans toute l'émotion des senti-

* Voyez la lettre de l'Empereur Napoléon au comte de Las Cases, tome 7, page 431.

« mens de mon ame, j'ose, en serviteur pieux, « prendre la liberté de déposer aux pieds de « V. M., et dans l'espoir de lui être agréable, « un sacrifice qui m'est cher, des cheveux de « votre auguste époux, que je me trouvais « posséder depuis long-temps. J'ose y joindre « encore un tracé de Longwood*, fait par mon « fils pour sa mère. Les regards de V. M. aime- « ront sans doute à parcourir en détail ce dé- « sert lointain.

« Madame, en arrivant en Europe, mon pre- « mier soin serait de courir aux pieds de V. M., « si un devoir religieux ne me faisait demeurer « en Angleterre, pour y consacrer tous les ins- « tans du reste de ma vie à tâcher de faire par- « venir, par les voies légales qu'admettent les « réglemens anglais, quelques consolations sur « l'affreux rocher qui retient à jamais toute « l'ardeur de mes soins. Les ministres britanni- « ques ne pourront me refuser ce religieux « emploi; je le solliciterai avec chaleur, et le « remplirai avec loyauté.

« Je suis, etc. Le Comte de Las Cases. »

---

* Voyez ce tracé tome II, page 43.

« *P. S.* Madame, à mon arrivée en Europe, « repoussé d'Angleterre, saisi sur le continent, « et retenu très-malade à Francfort, j'obtiens « dans cet instant un asile dans les Etats de « votre auguste père. Je profite du premier « moment de ma liberté, pour adresser à V. M. « des lignes qui furent tracées pour elle aux « extrémités de l'Afrique, à trois mille lieues « de distance. Je supplie V. M. de daigner les « recevoir avec bienveillance, et cela me con- « solera d'une partie de mes peines.

LETTRE AU PRINCE METTERNICH, RENFERMANT LA PRÉCÉDENTE.

« Prince, — Je m'empresse d'exprimer à « V. A. tous mes remercîmens, pour la faveur « d'un asile obtenu dans les Etats de S. M. l'Em- « pereur.

« Je prends en même temps la liberté de « joindre, sous votre couvert, une lettre pour « S. M. Marie-Louise; et ici, Prince, je vous « conjure d'agréer que, mettant de côté le ca- « ractère public de V. A. je ne m'adresse qu'à « votre caractère privé. J'entends demander « un conseil bien plutôt qu'accomplir un acte. « Absent depuis si long-temps d'Europe, ce

« ne serait qu'innocemment et contre mon gré « que je viendrais à blesser quelques convenances, Je m'abandonne ici à la seule effusion « de mon cœur.

« Prince, c'est l'ensemble de ces sentimens « qui me porte à livrer ouverte à votre discrétion et à votre jugement personnel la lettre « que j'inclus ici. C'est encore l'ensemble des « mêmes sentimens qui me porte à vous peindre « l'Empereur Napoléon en proie sur son roc à « la persécution de quelques ennemis personnels « et à l'abandon du reste de l'univers. Je ne vis « désormais que pour l'espoir de lui porter « quelques consolations. Je sais celles qui lui « seraient le plus chères par l'habitudes journalière de dix-huit mois, et j'ose le dire, l'abandon et l'épanchement de quelques instans. « Qui le connaît comme moi? Napoléon sent « et s'exprime sur son histoire passée comme si « elle avait déjà trois cents ans. Il n'est demeuré en arrière que sur les sentimens de famille. Quels qu'aient été les événemens de la « politique, il ne doute nullement des sentimens domestiques. Comment, par quelle « voie, de quelle manière, sans blesser la con-

« venance ni les règles, ni les intentions, pour-
« rai-je obtenir des informations directes de ses
« plus proches, de sa femme, de son fils? Prince,
« j'ose vous répéter que je m'adresse ici d'homme
« à homme : c'est un cœur qui en questionne un
« autre.

« Durant mon séjour à Sainte-Hélène, nous
« n'avons communiqué ni pu communiquer
« avec le commissaire autrichien; V. A. a dû
« lire dans un document public *, adressé en
« réponse au Gouverneur, que, *si les commis-*
« *saires autrichien et russe étaient venus*
« *pour veiller à ce que Napoléon obtînt les*
« *égards et les traitemens qui lui étaient dus,*
« *la démarche de ces envoyés rappelait le ca-*
« *ractère de leurs maîtres; mais que lui, Gou-*
« *verneur, ayant déclaré qu'ils n'avaient ni*
« *droit, ni autorisation, ni interférence sur*
« *ces objets, les avait, par cette déclaration,*
« *rendus inadmissibles.* Napoléon, en même
« temps, exprima publiquement qu'il les rece-
« vrait volontiers, comme simples particuliers,

* Lettre de M. le comte Montholon en réponse à sir Hudson Lowe, voyez tome 5, page 370.

« toutefois nous ne les avons pas vus davantage, « soit que les instructions fussent telles, soit, « comme j'ai plus lieu de le croire, que le Gouverneur voulût, à ce titre, les soumettre à un « interdit qui aurait blessé leur caractère.

« V. A. verra, dans la copie d'une lettre « transcrite pour S. M. Marie-Louise, la rigueur dont on a usé vis-à-vis d'un botaniste « autrichien et la peine qu'en a éprouvée l'Empereur Napoléon. Je renouvelle encore ici à « V. A. l'expression de la nature de mes sentimens, et l'assurance du profond respect avec « lequel je suis, etc. Le comte de Las Cases.

« *P. S.* Dans le cas où ma lettre à S. M. Marie-Louise viendrait à ne pas lui être remise, « je supplie de V. A. la faveur signalée de vouloir bien ordonner que le petit paquet de « cheveux qu'elle renferme me soit renvoyé.

LETTRE A S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE.

« Sire, — Un sentiment, un devoir religieux « me conduit aux pieds de V. M.

« Le serviteur pieux et fidèle d'une royale « victime de l'adversité ose élever la voix jusqu'à votre trône qu'entourent toutes les pros-

« périté de la fortune; dédaignérez-vous de « l'entendre?

« Soudainement arraché d'auprès de Napo- « léon, et comme frappé de mort subite à ses « côtés, j'erre depuis comme dans un autre « univers, traînant partout avec moi l'image des « maux dont j'ai été le témoin, et que je ne puis « plus partager.

« Sire, c'est à vos pieds que mon cœur me « suggère de venir chercher un adoucissement « à mes peines, un espoir à mes vœux.

« Votre traité du 2 août 1815, avec vos « hauts alliés, consacre que Napoléon est votre « prisonnier, et abandonne à l'Angleterre la « possession de sa personne, tous les soins, « toutes les mesures de sa détention.

« Sire, je ne parlerai point contre ce traité; « je ne me plaindrai même pas des détails dont « les ministres anglais accompagnent la portion « que vous avez confiée à leurs dispositions.

« La politique, les hauts intérêts, les grands « griefs, quelque lourds qu'ils pèsent sur mon « ame, sont ici loin de ma pensée : les seuls « soins domestiques, en cet instant, remplissent « mon cœur.

« J'implore donc Votre Majesté, ainsi que « j'ai fait ses hauts alliés *, pour qu'elle daigne « protéger la demande que j'adresse au gouver- « nement anglais, de permettre que je me con- « sacre, à Londres, à procurer à l'illustre captif, « en dedans des réglemens et des lois, quelques « jouissances morales et des adoucissemens « corporels, qui ne seront d'aucune charge à « personne.

« Sire, ma demande est une faveur innocente, « naturelle, simple, sans objections raisonna- « bles, et je ne suis pas sans titres essentiels « pour venir la solliciter de V. M. Elle est loin « d'y être étrangère.

« En abandonnant à d'autres la garde et la « détention du captif, V. M. n'a pas renoncé « certainement à veiller aux égards, aux atten- « tions qu'on devait à sa personne sacrée. En « renonçant à toute interposition politique, « V. M. n'a pu s'interdire de contribuer aux « consolations qu'approuveraient ses sentimens

* Pareilles lettres avaient été écrites à l'Empereur d'Autriche et au Roi de Prusse, à quelques variations près, commandées par les circonstances individuelles de ces princes.

« privés, aux adoucissemens qui demeureraient « en dehors de l'objet principal.

« Sire, tous les jours, à Sainte-Hélène, on « remue, on fait peser des chaînes en votre « nom. Auriez-vous accordé que votre nom n'y « parvînt que pour autoriser seulement d'o- « dieuses et d'intolérables rigueurs?

« Sire, celui sur lequel elles s'exercent est « celui-là même à qui vous avez donné long- « temps le nom de *frère*. Votre ame royale ne « peut l'oublier; votre cœur ne saurait y être « insensible. J'implore donc ici, pour une lé- « gère faveur, votre sympathie, vos souvenirs, « votre dignité même. Votre ame magnanime, « Sire, s'est montrée trop amie de la morale « publique, elle nous a montré trop de géné- « rosité et de délicatesse privées dans ses di- « verses relations, pour que je désespère un « instant.

« Et quelle est, encore une fois, cette faveur « que je place sous votre protection, Sire? « D'être souffert seulement près du lieu de « communication et d'envoi, c'est-à-dire sur « le point le plus opportun, dans la position « la plus propre à pouvoir, *d'après les formes*

« *voulues et les réglemens prescrits*, conti-
« nuer de loin les soins domestiques qu'il ne
« m'est plus permis d'exercer dans la prison
« même : voilà tout.

« Toutefois, Sire, j'implore et j'attends cette
« faveur de V. M. Et combien ne deviendrais-
« je pas heureux, si elle daignait y ajouter de
« faire descendre jusqu'à moi, de confier à mes
« soins cette partie de l'intérêt moral et privé
« auquel ses grands engagemens ne sauraient
« l'avoir fait renoncer pour son propre compte.
« Et qui, mieux que moi, Sire, saurait com-
« ment s'en acquitter ? Qui pourrait s'y livrer
« avec plus d'ardeur ? Je me suis banni de ma
« patrie, pour pouvoir y consacrer désormais,
« sans distraction et sans gêne, le reste de ma
« vie. Daignez m'entendre et me satisfaire,
« Sire, je vous en conjure. Et à qui doivent se
« reporter ces soins que je propose ? En faveur
« de qui vous sollicité-je ici de pouvoir me
« dévouer, Sire ? C'est de celui que vous appe-
« lâtes votre ami.

« Ah ! Sire, assez de prodiges, de gloire,
« remplissent le règne de V. M. ; l'histoire en
« est déjà pourvue. Qu'on y trouve des actes

« d'une vertu plus rare; faites quelque chose « pour l'amitié !..... Que l'histoire dise de vous : « Au milieu du plus terrible conflit politique « qui fut jamais, il montra quelque chose encore « au-dessus de la victoire; ce fut le souvenir, « le respect d'une vieille amitié ! ! !.....

« Que de fois, sur notre rocher, Sire, j'ai « entendu l'Empereur Napoléon, traitant de ce « qui le concerne, comme si c'était déjà de plu- « sieurs siècles en arrière, parlant déjà le lan- « gage de l'histoire, dire : *Je n'ai eu avec « l'Empereur Alexandre qu'une guerre de « politique : elle était étrangère aux senti- « mens individuels : je ne dois pas lui supposer « une animosité personnelle.* Une circons- « tance qui serait digne de vous, Sire, a dû « l'y confirmer : Un bruit nous parvint, au haut « de notre rocher, que le commissaire de V. M. « à l'île de Sainte-Hélène avait, à la suite de « ses instructions, et de la propre main de « V. M., la recommandation positive de porter « les mêmes égards, les mêmes respects à l'Em- « pereur Napoléon qu'à elle-même. Nous l'a- « vons entouré, Sire, de ce rapport, que nous « savions lui plaire : il était dans le caractère de

« V. M., et nous nous y sommes abandonnés, « sans toutefois avoir trouvé à nous en con- « vaincre; car pendant tout mon séjour du « moins, nous n'avons pu avoir aucune com- « munication avec le commissaire de V. M. « Elle aura su sans doute que Napoléon, requis « par le Gouverneur de Sainte-Hélène, de « recevoir le commissaire de V. M. et celui de « son haut allié l'Empereur d'Autriche, fit « répondre : *Que, si ces commissaires étaient « chargés, de la part de leurs maîtres, de « veiller à ce que, dans une île au milieu « de l'Océan, séparée du reste de la terre, « on ne manquât pas aux égards qui lui « étaient dus, il reconnaissait là le caractère « de ces deux Princes; mais que le Gouver- « neur, ayant déclaré qu'ils n'avaient rien à « avoir ni à interférer dans ce qui se passait « sur ce rocher, ils devenaient, dès cet « instant, sans mission à ses yeux.* Toute- « fois il ajouta qu'il serait ravi de les voir « comme particuliers; ce qui demeura sans « effet, soit qu'ils ne l'aient jamais su, soit que « leurs instructions ne le leur permissent pas, « soit enfin (ce que je ne crois pas improbable)

« que le Gouverneur anglais ait voulu les sou-
« mettre alors à une dépendance que n'ad-
« mettait pas leur caractère.

« Sire, si j'ai osé, en cette occasion, élever
« mon humble voix jusqu'à V. M., j'en ai puisé
« la hardiesse dans le dévouement profond,
« vif, inaltérable, que je conserve pour celui
« qui régna sur moi, qui fut mon maître.....;
« et ce sentiment doit me faire trouver grâce
« devant V. M.

« Je suis, etc., le Comte de Las Cases. »

Encore le cœur gros de tous les mauvais traitemens que j'avais éprouvés de la façon du ministère anglais, je me crus une obligation, une espèce de devoir public, d'en adresser des plaintes à lord Bathurst par la lettre ci-après, demeurée, au surplus, confidentielle pendant plus de dix mois, et qui eût pu le demeurer toujours, si son premier subordonné, le sieur Goulburn, sous-secrétaire d'état, par des paroles fausses et déplacées à mon sujet, dans la chambre des communes, ainsi qu'on le verra plus bas, n'était venu me forcer, en quelque sorte, à donner de la publicité à ma lettre, publicité qui, au demeurant devient, pour

le lecteur, un gage de plus de l'authenticité et de l'exactitude de tous les faits mentionnés ici.

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A LORD BATHURST.

« Milord, — Si je supportais sans rien dire les actes arbitraires et tyranniques, l'infraction des lois, le mépris des formes, la violation des principes dont je suis la victime depuis plus d'un an que je me trouve entre les mains de vos agens, mon silence pourrait être pris pour un acquiescement tacite qui me rendrait coupable envers moi-même, envers vous, envers la société tout entière : envers moi qui ai de grands redressemens à prétendre ; envers vous qui les ignorez peut-être, et vous empresseriez de les accorder ; envers la société entière, dans l'intérêt de laquelle tout homme de bien doit se montrer intraitable sur les écarts du pouvoir, pour l'honneur des lois et la sécurité de ceux qui viennent après lui.

« Milord, si j'ai tant tardé à vous adresser mes griefs, n'en accusez que vous-même, la persécution que j'ai rencontrée sur vos rivages, et celle dont vous avez donné l'impulsion dans

les pays voisins. Il semblerait en effet qu'on a inventé pour moi un supplice nouveau : la déportation sur les grands chemins. Je me suis vu colporté de ville en ville comme un malfaiteur, et, bien que moribon, sans qu'on pût m'en donner aucun motif, qu'on voulût m'accorder aucun repos. Comment vous écrire ?

« Si j'adresse ici personnellement à Votre Seigneurie tout ce qui me concerne, c'est que c'est dans votre département et en votre nom qu'ont commencé les actes dont j'ai à me plaindre; que c'est dans votre département et en votre nom qu'ils ont continué, et que si, depuis, d'autres mains ont pesé sur moi, c'est Votre Seigneurie qui m'a placé sous leurs coups, ce sont ses suggestions qui ont dicté le traitement que j'ai reçu.

« Milord, je suis un des quatre auxquels vos ordres réduisirent, à Plymouth, le grand nombre de ceux qui recherchaient le bonheur et la gloire de suivre l'illustre victime de *la terrible hospitalité du Bellérophon;* je remplissais de mon mieux à Longwood ma religieuse et sainte occupation; j'y dévouais toutes les facultés de mon cœur et de mon ame aux adoucissemens de la captivité la plus dure qui fut jamais,

quand je m'en suis vu soudainement enlevé par le Gouverneur de Sainte-Hélène. Il était dans ses droits peut-être : j'avais enfreint ses réglemens; je n'étais coupable, après tout, que d'avoir usé du droit de tout captif, celui de déjouer sans scrupule la surveillance de son geolier; car il n'avait été rien laissé entre nous à la délicatesse, à la confiance, à l'honneur. Je ne me suis point plaint de l'acte exercé envers moi. Je n'ai souffert que dans ce qui a pu heurter gratuitement celui duquel on me séparait; c'est presque à ses côtés, presque sous ses yeux qu'on m'a saisi; ce qui lui a fait écrire, ainsi que vous l'aurez lu, qu'en me voyant de sa fenêtre, entraîné dans la plaine, au milieu de nombreux panaches flottans et de chevaux qui caracolaient autour de moi, il avait eu l'idée des sauvages de la mer du Sud, qui, dans leur joie féroce, dansent autour de la victime qu'ils vont dévorer.

« Milord, il a pu m'être permis de croire que la cause de ce qui m'est arrivé, les pièces secrètes confiées à mon domestique, sur sa propre sollicitation, n'étaient que le résultat d'un piége qui m'aurait été tendu. Le Gouverneur lui-même est demeuré d'accord avec moi, que les

apparences pouvaient justifier ma pensée ; mais il m'a donné sa parole d'honneur qu'il y était étranger, et je l'ai cru. Ces pièces secrètes, du reste, étaient destinées, dans le principe, à passer précisément par ses mains : elles lui eussent été adressées, si, peu de temps auparavant, il ne m'avait fait dire que la continuation de mon style le porterait à m'éloigner de celui auquel je me dévouais. Cela est si vrai, et les pièces étaient si peu importantes en elles-mêmes, qu'il n'en a jamais été question depuis : elles sont demeurées tout à fait étrangères à l'événement qu'elles avaient fait naître. *

Milord, ma captivité à Sainte-Hélène n'était que volontaire : vous aviez prononcé dans vos

---

* A moins que ce ne soit ce à quoi un ministre a voulu faire allusion dans le parlement d'Angleterre, le 14 mai 1818.

Cherchant à justifier les persécutions exercées sur le comte de Las Cases, il a dit qu'on l'avait surpris à établir une correspondance en Europe par l'intermédiaire de l'Angleterre. Mais le noble lord n'a fait que l'affirmer de vive voix, et a refusé de produire les documens officiels qui en auraient établi la preuve. Chacun pourra fixer son opinion d'après cette dernière circonstance.

réglemens qu'elle cesserait à mon gré; j'ai donc signifié à sir Hudson Lowe, dès que je me suis trouvé séparé de Longwood, qu'à compter de cet instant je me retirais de sa dépendance personnelle, et que je me replaçais sous la protection des lois civiles et générales; que si j'avais commis quelque faute, je demandais qu'il m'envoyât à mes juges; que s'il croyait que mes papiers, que je lui avais donné le temps de parcourir assez pour les comprendre, nécessitaient d'être mis sous les yeux des ministres, je demandais qu'ils vous fussent envoyés, Milord, et moi avec eux; et afin de lui rendre cette détermination plus facile, je lui exposais l'état affreux de ma santé, le danger imminent de celle de mon fils, qui réclamaient de nous envoyer tous deux à la source des premiers secours de l'art; j'ajoutais en outre que j'acquiesçais d'avance, volontairement et de bonne foi, à toutes les restrictions, même illégales, que Votre Seigneurie, au besoin, jugerait à propos de m'imposer à mon arrivée en Angleterre. Sir Hudson Lowe ne crut pas pouvoir prendre ce parti; et après de longues hésitations, et m'avoir tenu captif au secret dans l'île pendant cinq ou six semaines,

il finit par me déporter au cap de Bonne-Espérance, selon la lettre de ses instructions : mesure qu'il eût pu et eût dû sans doute exécuter en peu de jours. Ce Gouverneur a retenu en même temps tous ceux de mes papiers qu'il a jugés convenables, sans me permettre d'y apposer mon sceau, ou ne me le permettant qu'avec la restriction dérisoire de mon consentement exprès à ce qu'il pût le briser en mon absence, s'il le jugeait à propos, ce qui était me l'interdire.

« A la faveur de pareilles subtilités, sir Hudson Lowe pourrait dire aussi, peut-être, qu'il n'a tenu qu'à moi de revenir à Longwood; il est très-vrai que, pressé par mes argumens et par la délicatesse de sa position vis-à-vis de moi, il m'a offert d'y retourner, parce que cela le tirait d'embarras. Mais en même temps qu'il me l'offrait, il me le rendait impossible. « Vous « m'avez souillé, flétri, lui disais-je, en m'en- « levant sous les yeux même de Napoléon : je « ne pourrais plus être désormais pour lui un « objet de consolation; mais bien plutôt d'inju- « rieux et pénibles souvenirs; je ne saurais re- « paraître à Longwood que sur son désir « exprès. » J'ai demandé d'écrire, j'ai même

écrit pour connaître ce désir; mais sir Hudson Lowe a prétendu dicter lui-même ou limiter mes expressions; j'ai dû m'y refuser. Sa situation entre captifs au secret qu'il faisait agir séparément à son gré, était aussi par trop avantageuse. D'ailleurs, si je retournais, sir Hudson Lowe ne consentait pas davantage à me rendre mes papiers. Le lendemain il pouvait renouveler sur moi ou sur mes malheureux compagnons ses injurieux actes d'autorité; j'avais la douleur d'en avoir ouvert la porte; mon retour en aurait consacré l'usage; il ne me restait qu'à me déchirer le cœur : partir.

« Voilà, Milord, je crois, toute la partie de mon affaire relative à Sainte-Hélène : elle se trouve prouvée et développée dans ma correspondance avec sir Hudson Lowe, dont vous avez saisi, dans la Tamise, et tenez en ce moment entre vos mains toutes les pièces soigneusement arrangées et mises en ordre par moi-même.

« Milord, arrivé au cap de Bonne-Espérance, je me crus bien mieux placé pour jouir de la protection de vos lois. Sorti de l'île fatale, sur laquelle l'importance du sujet pouvait servir de

prétexte, peut-être, à certaines irrégularités, je me voyais à cinq cents lieues plus loin, dans une colonie tranquille, sous le plein exercice de votre belle législation si justement vantée. Quel fut mon étonnement! Ce que sir Hudson Lowe n'avait pas osé faire à Sainte-Hélène, me retenir captif, lord Charles Somerset le trouva très-facile au Cap; j'eus beau lui faire les mêmes demandes, les mêmes raisonnemens, offrir les mêmes concessions qu'à sir Hudson Lowe pour être envoyé auprès de vous en Europe; tout fut inutile, il me retint; et ce fut l'acte de son caprice et de sa volonté; car sir Hudson Lowe n'était point son chef, il ne pouvait lui donner des ordres. Lord Charles Somerset était chef suprême : il jouissait, pour son compte, d'un pouvoir discrétionnaire; il pouvait et devait être une espèce de juge sommaire dans mon affaire : il refusa constamment de m'entendre, repoussa tout éclaircissement, et, malgré mes vives et instantes représentations, se contenta de faire froidement demander, à trois mille lieues, à mes juges naturels, s'il ferait bien de m'envoyer à eux; et par là, il exécuta dès cet instant sur moi la plus affreuse

sentence qu'aucun tribunal eût jamais pu m'infliger : un bannissement et une captivité de sept à huit mois, à trois mille lieues de ma famille, de mes intérêts, de mon pays, de mes proches, de toutes mes affections.

« Milord, d'après la sainteté de vos lois, et selon les principes classiques que vous ont légué vos pères, lord Charles Somerset s'est rendu coupable envers moi du plus grand des crimes; d'un crime égal, aux yeux de bien des gens, et aux miens par les tourmens que j'ai éprouvés, supérieurs à l'homicide même. Je vous le dénonce, et j'en demande justice. Il n'est point d'Anglais à qui ses beaux priviléges sont chers, qui ne joigne ici sa voix à la mienne, et n'ait une juste idée du supplice que j'ai enduré. C'est en vain qu'on se replierait sur ce que le Cap n'est qu'une colonie sous un pouvoir militaire, et avec des lois encore en partie hollandaises. Milord, partout où arrive le nom Britannique, doivent régner la justice et la protection des lois anglaises; ce qui serait un crime sur la Tamise, ne saurait demeurer une chose simple sur un point de l'Afrique où flotte le pavillon d'Angleterre.

« Je n'étais point un prisonnier de guerre, je n'ai pu être qu'un prisonnier judiciaire; me tenir huit mois séparé de mes juges, est un déni de justice qui ferait frémir parmi vous; me punir sans jugement, sans sentence, est une tyrannie qui révolte votre législation. Et que demandais-je à lord Charles Somerset? La liberté? Non; mais de vous être envoyé captif, et pour subir un jugement s'il y avait lieu. Il s'est fait dans ma personne un jeu de ce que la raison estime de plus sacré, de ce que le cœur a de plus doux, de ce que l'homme a de plus cher. Et quels pouvaient être ses motifs, quelles seraient ses excuses? il me les a constamment et obstinément refusés. Et ici, Milord, je demande qu'il soit bien entendu que l'indignation et la douleur ne m'emportent pas au point de ne pas distinguer en lord Charles Somerset les égards privés dont il a cherché à adoucir ma captivité, d'avec l'horreur de l'acte public par lequel il m'y a condamné; bien quil soit vrai que sur la fin de mon séjour, la chaleur de mes expressions, l'importunité de mes réclamations sans doute, l'ont aigri au point de me retenir, en dépit de mes instances et d'incom-

modités graves, dans la campagne, hors de la portée journalière des médecins et des remèdes de la ville.

« Enfin, Milord, après sept mois de captivité, et vos ordres sans doute arrivés, il m'a été signifié qu'il ne me restait plus qu'à me pourvoir d'un bâtiment qui pût me conduire en Angleterre. J'ai vainement sollicité une occasion qui pût convenir à la détresse de ma santé et de celle de mon fils. Les vaisseaux convenables m'ont été refusés par un motif ou par un autre; je me suis vu réduit, dans le choix qui m'était laissé, au seul bâtiment qui se trouvait en partance, et indiqué d'ailleurs par S. E. le Gouverneur lui-même. J'ai dû m'y embarquer *captif*, et pourtant à *mes frais*, ce qui, pour le dire en passant, semble peu conciliable : c'était un brick de deux cent trente tonneaux et de douze hommes d'équipage, sur lequel, privé de médecin, soumis à tous les inconvéniens, à toutes les privations, à tous les maux d'un aussi petit bâtiment, il nous a fallu endurer une traversée de près de cent jours.

« Voilà, Milord, toute la partie de mon affaire qui concerne le cap de Bonne-Espérance,

et dont la preuve et le développement se trouvent dans ma correspondance avec lord Charles Somerset, saisie par vos ordres dans la Tamise, et en ce moment même en votre possession.

« En atteignant vos rivages, Milord, je croyais toucher enfin aux termes de mes maux. J'avais eu l'honneur d'adresser, en arrivant au Cap, une lettre à S. A. le Prince-Régent, pour me placer sous sa protection royale; je vous en avais écrit une en même temps pour le même sujet. Je ne doutais pas que je ne dusse à ces lettres l'ordre de mon retour. Déjà je me faisais un bonheur qui adoucissait mes chagrins, de retrouver les amis que j'ai à Londres, d'y reprendre mes intérêts domestiques, depuis plus de trois ans négligés ou détruits. Quel a été mon étonnement! En entrant dans la Tamise, je me sius vu aussitôt transféré à l'écart, mis au secret, mes papiers ont été scellés. Peu d'heures après, un de vos messagers est venu se saisir de moi au milieu de la nuit, m'a signifié ma déportation sur le continent, et m'a conduit à Douvres pour la mettre en exécution. S'étant présenté trois jours de retard, son zèle a su mettre ce temps à profit;

il a remis mes papiers à ma disposition, m'a fait donner tout ce qu'il me fallait pour écrire, m'y a encouragé de son mieux, et a attendu le dernier instant du départ pour saisir, après la fouille la plus minutieuse, jusqu'à la dernière ligne d'écriture. C'est une sorte de piége, Milord, que je n'ai garde d'attribuer autrement qu'à la bassesse de celui qui l'a pratiqué.

« Une circonstance de même nature s'était présentée à Sainte-Hélène. Sir Hudson Lowe, après m'avoir gardé cinq semaines au secret, où il m'avait permis tous les moyens d'écrire, voulut, à mon départ, fouiller de nouveau mes papiers; mais il me suffit alors de lui donner à entendre l'étrange couleur que prendrait la facilité qui m'avait été offerte de consigner sur le papier des idées qu'autrement j'aurais gardées en moi-même. Sir Hudson Lowe y renonça à l'instant: c'est une justice que je dois rendre à ce gouverneur.

« Ce qu'il y a de plus étrange ici, Milord, et qu'on aura de la peine à croire, c'est que votre messager, bien que j'en aie fait, a emballé tous mes papiers, et m'en a séparé, sans vouloir en tracer d'inventaire, ni observer aucune des for-

malités que requièrent toutes les jurisprudences du monde. Persuadé que cette déviation du premier des principes provenait de l'ignorance du subalterne, et non des ordres du ministre, j'ai cherché à y remédier dans vos intérêts, Milord, en obtenant et m'empressant d'y apposer mon sceau, afin de vous mettre à même de régulariser à temps les fautes de votre agent. Je désire que Votre Seigneurie apprécie cette mesure : elle a été calculée, ainsi que vous le prouvera la nature de mes papiers, uniquement pour vous donner une nuance de mon caractère et une preuve de ma modération. J'ai eu l'honneur de l'écrire, à l'instant même, à lord Sidmouth, et de lui faire observer en même temps combien ma présence demeurait nécessaire à l'examen de mes papiers, qui, par une seule parole de moi, deviennent fort simples, tandis que mon absence peut les laisser inexplicables. Lord Sidmouth ne m'a honoré d'aucune réponse.

« Milord, votre agent, du reste, sortant de la décence et de la générosité qui caractérisent si bien les particuliers de votre nation, a accompagné sa mission de plus d'amertume qu'il ne serait facile de l'imaginer. Après m'avoir choqué

une première fois par ses grossières injures sur la personne que je vénère le plus dans le monde, il a épuisé sur moi toutes les vilenies de la langue, et cela parce que je ne me prêtais pas à converser avec lui. Il avait reçu de vous l'ordre de me garder; mais a-t-il pu croire que vous eussiez voulu étendre votre pouvoir jusqu'à me contraindre de faire société avec lui? Cet homme avait un second, sur lequel ne s'étendent point mes plaintes : bien qu'il ait partagé les mêmes torts, j'ai su néanmoins lui distinguer parfois certaine retenue, et puis il a été excité, aiguillonné par le premier.

« Milord, votre messager, en me signifiant l'ordre de ma déportation au milieu de la nuit, ne m'a laissé de choix que Calais ou Ostende. A peine à moi-même, il a fallu me décider sur-le-champ. Peu d'heures après, rendu à la réflexion, j'ai demandé s'il ne me serait pas permis d'aller en Amérique, ou sur quelqu'autre point du continent. Il me répondu que non; que d'ailleurs, d'après mon choix, il avait déjà écrit au gouvernement. J'ai insisté; mais il m'a déclaré être sûr que tous mes efforts seraient inutiles. Son assertion pourrait-elle être vraie,

Milord? Je ne saurais le croire; toutefois ma destinée a été arrêtée en conséquence.

« On a montré à mes yeux, et l'on a refusé à mes mains l'ordre de S. A. R. le Prince-Régent de sortir à l'instant de la Grande-Bretagne. Ce refus est-il une forme? Était-ce une précaution? Cet acte royal entraînerait-il une responsabilité, ou a-t-on craint que je ne m'en fisse un titre d'honneur? Et, en effet, en pourrait-il être autrement, si n'arguant aucun grief, il ne semble punir qu'un des plus rares dévouemens, celui d'un serviteur s'immolant avec son maître qu'avait abandonné la fortune?

« Milord, dans le choix rétréci que m'a fait parvenir Votre Seigneurie, j'ai donné la préférence à Ostende sur Calais, par de simples motifs de délicatesse puisés dans ma tendre vénération pour la patrie; il m'en aurait trop coûté qu'on eût pu dire que mes compatriotes m'auraient persécuté pour un acte de vertu; et peut-être de leur part c'eût-il été au moins excusable; de la votre, Milord, ma déportation d'Angleterre n'a été qu'un vrai caprice, une dureté sans excuse.

« Quoiqu'il en soit, me voilà sur le continent;

j'y ai été jeté de votre fait et contre mon gré; et ici, Milord, qu'il me soit permis de m'arrêter un instant. Je connais toutes les circonstances de ma vie, et fortunément il n'est pas de coin en Europe où je ne puisse porter un cœur tranquille, un front serein, un pas assuré. Mais vous, Milord, qui n'avez ni le loisir, ni le vouloir, ni les facilités de rechercher mon obscure carrière; si par hasard les dissentions politiques, durant lesquelles les actes poursuivis ne sont pas toujours des crimes, eussent mis ma personne en danger; si j'y eusse succombé, on m'eût dit une victime; mais, vous, Milord, qui m'auriez livré, quel nom n'eût pas été le vôtre? Ne vous exposiez-vous pas à ce qu'on pût dire: « Tandis que les lois anglaises s'énorgueillissent « d'avoir aboli la traite des nègres aux îles « d'Amérique, les ministres anglais trafiquent « de la chair blanche sur le continent de l'Eu- « rope!!! »

« Milord, par suite de l'impulsion que Votre Seigneurie a imprimée à mes destinées, j'ai été saisi, et conduit à travers le royaume des Pays-Bas, en malfaiteur et sans pitié, bien que moribond. J'en ai jeté les hauts cris. Oserais-je à

ce sujet, Milord, vous transcrire des vérités peu agréables? Mais pourquoi pas? C'est le droit de tous vos compatriotes de faire entendre la vérité sans crainte à un ministre d'Angleterre; à plus forte raison ce doit être celui d'un étranger qui a de si justes motifs de plainte et de douleur. Eh bien! quand je me suis récrié sur un si révoltant abus à mon égard; on m'a demandé de quel point du globe je venais, d'où pouvait naître mon étonnement? Les uns m'ont dit: « Notre Roi est bon, ne vous en prenez pas « à lui; il n'est que l'instrument dont on vous « frappe; la main tyrannique vient de plus loin. » D'autres ont dit: « Le peuple anglais a depuis « long-temps des comptoirs aux Indes pour son « trafic; les ministres anglais en établissent au- « jourd'hui sur le continent pour leur despo- « tisme. Quand leur autorité finit en Angle- « terre, ils la prolongent sur le continent. C'est « chez nous qu'ils ont placé leurs instrumens « de torture et leurs exécuteurs. Vous n'échap- « perez ni à leur inquisition ni à ses suppli- « ces. » Et alors les diatribes, les imprécations de pleuvoir sur l'Angleterre et les Anglais. Sans doute, Milord, les gens sages, instruits

et sans passion, sont loin de s'y tromper, et savent à qui s'en prendre exclusivement; ils distinguent fort bien l'excellence des lois d'avec leur violation et les abus du pouvoir; ils savent que les vrais Anglais combattent et détestent toute espèce de tyrannie chez eux et au loin; qu'ils sont dans leur île les défenseurs les plus ardens, les gardiens les plus zélés des grandes et belles vérités qui, sur notre continent, sont l'objet de nos espérances et de nos vœux. Mais le gros du vulgaire n'y regarde pas de si près: il trouve plus court de s'en prendre à une nation en masse et de la maudire tout entière.

« Mais enfin, Milord, après tout, quel est mon crime? quel peut être le motif d'une si cruelle persécution? J'ose vous le demander; et les pays où elle s'est prolongée par votre impulsion vous le demandent avec moi. Partout les autorités qui ont agi sur ma personne m'ont évité avec soin : elles eussent été embarrassées de mes droits, et n'eussent pu motiver leurs actes; elles en ignorent elles-mêmes la source et la cause. Depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'au lieu où je me trouve, si je

demande quel jugement, quelle sentence, quelle charge existe contre moi, on ne me répond que par un ordre. Si je sollicite un motif, je n'obtiens que le silence.

« Milord, j'ai eu l'honneur de vous l'écrire du Cap, et j'ose vous le répéter ici : quelle objection raisonnable s'opposait aux vœux que je formais de demeurer sur votre sol et auprès de vous ? Craignait-on que je ne parlasse, n'écrivisse sur des sujets politiques ? Mais quel inconvient pouvait-il y avoir pour votre île? Craignait-on que je ne fisse entendre des plaintes importunes sur votre administration ? Mais est-il un point sur le continent où l'on interdise mes cris, et où je ne trouve les esprits disposés à m'entendre ? Votre voisinage, Milord, votre seul territoire n'était-il pas celui où vous aviez sur moi le plus d'action et d'autorité? Si je me rendais coupable, n'avez-vous pas vos lois générales? Si je me rendais désagréable, n'avez-vous pas vos lois particulières, et surtout le *bill des étrangers?* Enfin, plus que tout cela, vous aviez pour garantie de ma réserve et de ma modération, mon désir de demeurer auprès de vous; ce désir était extrême, Milord, et je

vais vous en dire la cause. Mon séjour en Angleterre accomplissait les vœux, le destin, du reste de ma vie, celui de me consacrer à jamais (en dedans de vos réglemens, et par les voies légales que vous avez admises), à procurer des adoucissemens et des consolations à celui que je pleure. Je vous suppose assez d'élévation, Milord, ainsi qu'à vos collègues, pour ne remplir, en cette circonstance, qu'un devoir politique, et demeurer étranger à toute animosité personnelle. Quand vous avez pourvu à la sûreté du captif, vous ne sauriez lui envier des indulgences qui ne vous seront point à charge; vous les faciliterez plutôt. Or, j'implore de vous cet emploi religieux; mon cœur a besoin de le remplir, je le ferai avec loyauté. Je vous en eusse convaincu, Milord, si j'avais pu parvenir jusqu'à vous, et je n'en désespère point encore; je sollicite de nouveau et toujours.....

« J'avais compté aussi, Milord, je l'avoue, comme une chance de mon admission auprès de vous, le désir de Votre Seigneurie de saisir cette occasion singulière de vous affermir dans la connaissance de la vérité; je pensais que votre poste et votre caractère vous en faisaient une

loi. En prononçant sur les plaintes de Sainte-Hélène, quelles lumières contradictoires n'eussent pas éclairé vos nobles fonctions de *jury?* J'eusse répondu à toutes vos questions avec candeur, sans passion; je vous eusse convaincu sans bruit, si vous en aviez eu le désir, de toutes les erreurs dans lesquelles la multiplicité et l'importance de vos affaires vous laissent sur ce qui nous concerne. J'ai lu dans trois papiers différens (les *Times*, *New-Times* et *London-Chronicle*) votre réponse à lord Holland sur sa motion relative à Sainte-Hélène, et je puis vous assurer que presque chaque ligne est une irrégularité.

« A Dieu ne plaise, Milord, que je ne vous croie dans la bonne foi! Mais vos bureaux vous ont mal instruit. Votre Seigneurie a affirmé qu'aucun des parens de l'Empereur Napoléon, excepté son frère Joseph, ne lui avait écrit. Or, je lui ai remis moi-même trois ou quatre lettres venues de vous par le canal de sir Hudson Lowe; savoir: de Madame-Mère, Madame la Princesse Borghèse et de son frère Lucien. Le fait est peu important en lui-même, Milord; mais cette inexactitude matérielle doit exciter vos

doutes sur d'autres points, et donner du poids à mes assertions sur le reste. Ce qui me concerne, par exemple, est tellement défiguré que, quelque préjugé que j'aie lieu d'entretenir contre sir Hudson Lowe, je n'hésite pas à penser qu'il se récriera, sans doute lui-même contre l'irrégularité de l'exposition. Du reste, Milord, dans la chaleur des partis et de toute opposition, il se forme inévitablement deux *vérités*. La mienne ne saurait être précisément la vôtre. Le public le sait; aussi c'est sur les pièces officielles qu'il aurait aimé à établir la sienne. Vous avez cru devoir les refuser, Milord; n'aurez-vous pas fixé son opinion?

« Milord, je me résume après de si longs détails :

« 1° Je demande justice et redressement de l'abus d'autorité, de l'acte arbitraire et tyrannique par lequel lord Charles Somerset m'a privé si long-temps de ma liberté, en violation des lois positives de son pays.

« 2° Je demande justice et redressement des formes irrégulières avec lesquelles on a saisi tous mes papiers dans la Tamise. On m'en a

séparé, sans vouloir, en dépit de toutes mes instances, en dresser d'inventaire.

« 3° Je demande justice et redressement de ce qu'au mépris de tous les principes, j'ai été livré captif sur le continent, et par suite de l'impulsion ou des instructions données, contraint de traverser la Belgique et les pays adjacens en malfaiteur.

« 4° Je demande la visite et la restitution prompte des papiers qui m'ont été saisis dans la Tamise. La plupart avaient été respectés par sir Hudson Lowe, et d'autres me deviennent absolument nécessaires dans l'usage journalier de mes circonstances domestiques; ils contiennent tous mes titres de propriétés et de fortune; sans eux, je demeure privé de tout.

« 5° Je demande la restitution de mes papiers de Sainte-Hélène, dont l'inventaire, reconnu et signé par sir Hudson Lowe, se trouve parmi les papiers saisis sur la Tamise. Mes papiers de Sainte-Hélène se réduisent à peu près à un seul manuscrit, renfermant l'espace de dix-huit mois, où, jour par jour, se trouvent inscrits, encore en désordre et sans

être arrêtés, les conversations, les paroles, les gestes peut-être, de celui qui long-temps guida les destinées de l'Europe.

« Ce manuscrit, sacré par sa nature et son objet, était inconnu à tous, et devait le demeurer; j'en ai laissé prendre connaissance à sir Hudson Lowe suffisamment pour le convaincre de son inoffensive nature en politique. En arrivant au Cap, j'ai eu l'honneur d'écrire au Prince-Régent, par le canal des ministres, aussi bien qu'à eux-mêmes, pour mettre ces matériaux précieux sous leur protection spéciale; je le leur demandais au nom de la justice, au nom de l'histoire. Ils sont, aux yeux de toutes les lois, ma propriété sacrée, celle de mes enfans, celle de l'avenir.

« 6° Enfin, et sur toutes choses, je demande la restitution de la lettre que l'Empereur Napoléon m'a fait l'honneur de m'adresser dans ma prison, au secret, dans l'île de Sainte-Hélène. Une lettre étrangère à la politique, lue par le gouverneur de Sainte-Hélène, lue par les ministres même, s'ils l'ont voulu, ne saurait, dans aucun code du monde, quelque sévères d'ailleurs qu'en pussent être les expressions

confidentielles, être enlevée à celui dont elle est devenue la propriété. Cet objet précieux et sacré est la récompense de ma vie, le titre de mes enfans, le monument de ma famille.

« Milord, ami naturel et réfléchi de toute convenance et de toute modération, c'est à vous que j'adresse d'abord l'énumération de mes griefs. C'est à vous seul à qui j'en demande sans bruit * le redressement. Si Votre Seigneurie croyait ne devoir pas y répondre, c'est à vos tribunaux de justice alors auxquels je me trouverais dans l'obligation d'adresser mes plaintes. Après eux, viendrait encore le tribunal de l'opinion publique, et ensuite, par-dessus tout encore, ce tribunal suprême d'en haut, qui, planant également sur la victime et les tyrannies, accomplit dans l'éternité le triomphe infaillible de tous les droits, et le châtiment final de toutes les injustices.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Enfin, c'est vers ce même temps que parut aussi ma pétition au parlement d'Angleterre;

* Cette lettre n'a été rendue publique qu'au bout d'un an, et encore a-t-on vu plus haut ou lira-t-on plus loin le motif qui en a amené la publicité.

je l'avais fait passer des déserts de Tygerberg à Londres, pour qu'on en fît l'usage convenable: soit qu'elle ne fût pas parvenue, soit qu'on trouvât des inconvéniens à la produire, il n'en avait pas été dit un mot; mon retour réveilla cette circonstance. Un membre des communes, frappé de la sensation que sa publicité venait de causer, s'offrit de la présenter lui-même, et il me fut envoyé à cet effet d'Angleterre un papier auquel j'apposai ma signature, formalité qui ne se trouva pas suffisante; ce qui, joint à d'autres considérations peut-être, empêcha qu'elle ne fût mise sous les yeux de la chambre. Je la retranscris ici; elle tient de trop près à mon sujet pour qu'on ne me le pardonne pas; et puis ce papier, et d'autres qu'on trouve dans ce volume, ont été mutilés, défigurés, retraduits en français d'un texte étranger; j'ai intérêt à les rétablir dans leur intégrité; et puis encore, si l'on ne les trouvait pas ici, ils passeraient pour apocryphes; ce que je veux éviter.

PÉTITION AU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

« Un simple individu, un faible étranger, ose élever sa voix au milieu de vous, Représentans

du peuple d'Angleterre; mais il vous invoque au nom de l'humanité, de la justice, au nom de votre gloire. Parlerait-il en vain? pourrait-il n'être pas écouté?

« Jeté hors de Sainte-Hélène, enlevé d'auprès du plus grand monument des vicissitudes humaines qui fut jamais, je me traîne vers vous pour vous peindre sa situation, ses souffrances.

« Arraché soudainement d'auprès de lui, et sans qu'il ait été possible de le prévoir; privé de toute communication, mes paroles, mes idées ne seront que de moi; elles n'auront d'autre source que mon cœur. Peut-être l'ame altière de celui qui en est l'objet s'irritera-t-elle de la démarche que j'entreprends en ce moment, pensant qu'ici bas il ne doit, il ne peut appeler de ses griefs *qu'à Dieu seul*. Peut-être me demandera-t-il qui m'a commis les soins et le bien-être de sa vie? N'importe. Mon amour pour lui aura causé ma faiblesse; je me sens déjà trop loin de son héroïque influence; mon cœur ne peut plus renfermer les maux dont il a été le témoin: ils s'ouvrent un passage, ils m'arrachent des cris.

« Vous avez banni dans les déserts de l'Océan

celui dont la magnanime confiance venait, *librement* et *par choix*, vivre au milieu de vous, sous la protection de vos lois, qu'il avait cru toutes puissantes. Sans doute vous ne cherchâtes dans votre détermination que ce qui vous semblait utile; vous ne prétendîtes pas être justes. Autrement on vous demanderait : Qui l'avait mis en votre pouvoir? Qui vous avait donné le droit de le juger? Sur quoi l'avez-vous condamné? Qui avez-vous entendu dans sa défense?..... Mais vous avez porté une loi..... elle existe, je la respecte. Je ne suis point qualifié pour discuter le principe. Je contiendrai tout murmure, mon protêt ne sortira pas de mon cœur. Vous n'entendrez ici que les maux dont on accompagne vos décisions, et sans doute contre vos intentions.

« Représentans de la Grande-Bretagne, vous avez dit ne vouloir que vous assurer de la personne de l'Empereur Napoléon, et garantir sa détention. Cet objet rempli, vous avez entendu qu'on prodiguât tout ce qui pourrait adoucir, alléger ce que vous avez pensé l'œuvre, l'obligation de la politique : tels ont été l'esprit, la lettre de vos lois, les expressions de vos débats,

les vœux de votre nation, les sentimens de son honneur. Eh bien! il n'est parvenu à l'illustre captif, sur son affreux rocher, que la partie sévère de vos intentions. Heureux toutefois encore si elles n'avaient pas été outre-passées! Mais les nuages qui couronnent son île sont moins épais, moins sombres, que les peines morales et physiques qu'on amoncelle sur sa tête.

« Sous le prétexte vain d'appréhensions purement imaginaires, chaque jour on a vu de nouvelles restrictions. Son ame fière a dévoré chaque jour de nouveaux outrages; tout exercice lui est devenu impossible; toutes visites, toutes conversations se sont trouvées à peu près interdites: Ainsi les privations de toute espèce, les contrariétés de toute nature, se joignent pour lui à l'insalubrité mortelle d'un climat tout à la fois humide et brûlant, à la fade monotonie d'un ciel sans couleurs ni saisons. On resserre à chaque instant d'une manière effrayante le cercle de sa vie! Il est réduit à garder sa chambre; on va lui donner la mort!

« Avez-vous donc voulu toutes ces choses? Non sans doute; et quels motifs pourraient les justifier? La crainte d'une évasion? Mais qu'on

réunisse des militaires, des marins, des juges capables; que l'on consulte leurs lumières; qu'on s'instruise de leurs opinions; et qu'on cesse de livrer un tel objet à l'arbitraire d'un seul homme, qui, pouvant prendre ses terreurs pour guide, ne s'occupera chaque jour qu'à combattre jusqu'aux fantômes que pourra lui créer son imagination frappée, sans songer qu'il ne peut détruire toutes les chances, et parvenir à la dernière qu'en donnant la mort. A Longwood, on tient toute évasion pour impossible, on n'y songe pas. Certes, chacun y voudrait accomplir l'entreprise au prix de sa vie : la mort paraîtrait douce pour un si glorieux résultat. Mais comment tromper des officiers en constante surveillance? Échapper à des soldats bordant le rivage? Descendre des rocs à pic? Se jeter pour ainsi dire à la nage dans le vaste Océan? Franchir une première ligne de bateaux, une seconde de vaisseaux de guerre, lorsqu'on est dominé de tous les sommets, qu'on peut être environné, suivi de signaux à chaque instant, et dans toutes les directions? Et sur quelles embarcations se hasarderait-on? Il n'en existe point à portée du rivage. Sur quel bâtiment chercherait-on un refuge? Il

n'en est de près ni de loin; toutes voiles étrangères, celles de votre nation même, deviennent la proie de vos croiseurs, si elles s'approchent, sans d'urgens motifs, de l'île maudite.

« Avec de telles précautions et de telles circonstances l'île entière n'est-elle donc pas une prison suffisamment sûre? devrait-il être nécessaire d'y encercler sans cesse des prisons dans des prisons? et si, ce qui est impossible, tant de difficultés pouvaient être vaincues, l'immensité des mers, la presque totalité des terres, ne demeurent-elles pas encore une nouvelle prison?

« Or, qui pourrait porter des hommes dans leur bon sens à rêver d'aussi ridicules efforts? Qui pourrait induire dans Longwood à des pensées si follement désespérées? Aussi l'Empereur Napoléon en est toujours aux mêmes projets, aux mêmes désirs qu'il exprima lorsqu'il vint avec confiance, *librement* et *de bonne foi*, au milieu de vous : « Une retraite et du « repos sous la protection de vos lois positives « ou de celles de l'Amérique. » Voilà ce qu'il voulait, voilà ce qu'il veut encore, ce qu'il demande toujours.

« Si donc l'île de Sainte-Hélène, par sa nature

n'est pas déjà une prison suffisante; si elle n'a pas l'avantage de faire concourir la sûreté avec l'indulgence, alors on a trompé votre choix et vos intentions. A quoi bon nous envoyer mourir misérablement dans un climat qui n'est pas le nôtre? A quoi bon toutes vos dépenses additionnelles? A quoi bon votre nombreuse garnison et son grand état-major? A quoi bon votre établissement de mer? A quoi bon les gênes qu'on impose au commerce de cette île malheureuse? Il était tant de points dans vos dominations européennes où vous pouviez nous garder sans frais, et où nous nous serions estimés moins malheureux! Si cette île, au contraire, par sa nature et à l'aide des précautions exprimées ci-dessus présentait en elle-même tout ce que la sagesse, la prudence humaine peuvent croire nécessaires, alors toutes additions aggravantes ne seraient-elles pas autant de vexations inutiles, d'actes tyranniques et barbares exécutés contre votre intention? Car vous n'avez pu vouloir qu'on torturât Napoléon, qu'on le fît mourir à coups d'épingle; et pourtant il n'est que trop vrai qu'il périt par des blessures incessantes de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute.

« Si vous n'avez voulu voir en lui qu'un simple prisonnier, et non l'objet de l'ostracisme des Rois, Roi lui-même; si vous n'avez prétendu lui donner qu'une prison ordinaire, et non lui choisir un lieu où l'on pût adoucir l'irrégularité de son exil; si on n'a voulu le confier qu'à un geolier et non à un officier d'un grade éminent, qui, par ses habitudes des affaires et du monde, sût allier ce qu'il doit à la sûreté du captif avec le respect et les égards qu'il commande; si on n'a voulu suivre que la haine et la vengeance et toutes les passions étroites, vulgaires; si on n'a voulu enfin que confier au climat la mort de l'illustre ennemi, charger la nature d'un acte qu'on n'osait pas exécuter soi-même; si on a voulu tout cela, je m'arrête; je n'ai plus rien à dire, je n'ai déjà que trop dit.

« Mais si, dans le sens de votre bill même, vous avez voulu entourer votre acte politique, comme vous l'avez fait en effet, de toutes les intentions d'une nation grande, noble, honorable, je puis continuer; car vous aurez voulu tout le bien que peut permettre la circonstance, vous aurez interdit tout le mal que ne com-

manderait pas la nécessité. Vous n'avez pas voulu qu'on privât le prisonnier de tout exercice, en lui imposant inutilement des conditions ou des formes qui eussent fait de cette jouissance un tourment.

« Vous n'avez pas voulu qu'on lui prescrivît la nature de ses paroles, la longueur de ses phrases; vous n'avez pas voulu qu'on restreignît son enceinte primitive, sous prétexte qu'il ne faisait pas un usage journalier de son étendue; vous n'avez pas voulu qu'on le forçât de se réduire à sa chambre, pour ne pas se trouver au milieu des retranchemens et des palissades dont on entoure ridiculement son jardin, etc.

« Or, toutes ces choses existent; elles se sont succédées chaque jour, bien qu'elles soient jugées inutiles, et que beaucoup de vos compatriotes les condamnent et en gémissent.

« Vous n'avez pas voulu, qu'au grand détriment de sa santé et de ses aises, il fût condamné à une mauvaise, petite, incommode demeure, tandis que l'autorité en aurait de grandes et de belles à la ville et à la campagne qui eussent été beaucoup plus commodes, plus convenables, et eussent sauvé l'envoi du fameux

palais, ou pour parler bien plus correctement, de l'immense quantité de madriers bruts pourrissant aujourd'hui, sans emploi, sur le rivage, parce qu'on a trouvé qu'il faudrait de sept à huit ans pour accomplir la bâtisse projetée. Vous n'avez pas voulu qu'en dépit des sommes que vous y consacrez, les nécessités de la vie, toutes les subsistances fournies journellement à Longwood fussent du dernier rebut, lorsqu'il en existerait pour d'autres de meilleure qualité; vous n'avez pas voulu qu'on poussât l'outrage, vis-à-vis de Napoléon, jusqu'à vouloir le forcer de discuter les petits détails de sa dépense; qu'on le sommât de fournir un surplus qu'il ne possédait pas; ou qu'à défaut, on le menaçât de réductions impossibles; qu'on le forçât de s'écrier dans son indignation : « De le laisser « tranquille, qu'il ne demandait rien; que « quand il aurait faim, il irait s'asseoir au « milieu de ces braves dont il apercevait les « tentes au loin, lesquels ne repousseraient pas « le plus vieux soldat de l'Europe. » Vous n'avez pas voulu que Napoléon se trouvât contraint par là de faire vendre son argenterie pièce à pièce, afin de subvenir à ce qui lui

manque chaque mois, et qu'il se trouvât réduit à accepter ce que des serviteurs fidèles étaient assez heureux pour pouvoir déposer à ses pieds.

« O Anglais ! est-ce ainsi qu'on peut traiter en votre nom celui qui a gouverné l'Europe, disposé de tant de couronnes, créé tant de rois? Ne craignez-vous pas le cri de l'histoire? Et si jamais elle venait à graver : « Ils l'ont trompé « pour s'en saisir, et puis ont marchandé son « existence. » Souffrirez-vous que l'on compromette à ce point vos sentimens, votre caractère, votre honneur? Est-ce donc là votre bill, vos intentions? Et quel rapport de si inconvenables mesures ont-elles avec la sûreté?

« Vous n'avez pas voulu que l'autorité se fît une étude puérile et barbare dans ses paroles, ses réglemens et ses actes, de rappeler sans cesse ce qu'il eût été délicat de ne mentionner jamais, en nous répétant chaque jour que nous nous abusons étrangement sur notre position; en interdisant sévèrement tout respect inusité; en punissant même, nous a-t-on dit, celui en qui l'habitude l'aurait laissé échapper; en restreignant les journaux qui nous parviennent, à ceux qui pourraient nous être les plus désagréa-

bles; en nous procurant volontiers les libelles, et soustrayant ou retenant, au contraire, les ouvrages bienveillans; enfin, en nous imposant la forme littérale de la déclaration par laquelle nous achetions l'esclavage et le bonheur de soigner un objet révéré, en nous contraignant d'y admettre des dénominations contraires à nos habitudes et à nos lois, se servant ainsi de nos propres mains pour dégrader l'objet auguste que nous entourions; et toutefois, nous avons dû le faire, parce que, sur notre refus universel, nous avons été menacés d'être arrachés tous à notre doux emploi, jetés aussitôt sur un bâtiment et déportés au cap de Bonne-Espérance. De quel intérêt ces mesures cruelles et tyranniques peuvent-elles être à la sûreté?

« On croira avec peine que Napoléon, s'informant s'il pouvait écrire au Prince-Régent, l'autorité ait répondu qu'on ne laisserait passer sa lettre qu'au cas qu'elle fût ouverte, ou qu'on l'ouvrirait pour en prendre connaissance. Procédé que réprouve la raison, également injurieux aux deux augustes personnes.

« Sainte-Hélène avait été choisie pour nous, avait-il été dit, afin que nous puissions y jouir

d'une certaine liberté et de quelque indulgence. Mais nous ne pouvons parler à personne; il nous est interdit d'écrire à qui que ce soit; nous sommes restreins dans nos plus petits détails domestiques. Des fossés, des retranchemens entourent nos demeures; une autorité sans contrôle nous gouverne... Et l'on avait choisi Sainte-Hélène pour nous procurer quelque indulgence! Mais quelle prison en Angleterre eût donc pu être pire pour nous? Certes, il n'en est aucune aujourd'hui qui ne nous semblât un bienfait. Nous nous trouverions en terre chrétienne; nous respirerions l'air européen. Une autorité supérieure, contradictoire, nous mettrait à l'abri des ressentimens personnels, de l'irritation du moment, ou même du défaut de jugement.

« Il a été insinué, ou interdit même aux officiers de votre nation de se présenter devant celui dont ils surveillent la garde; il a été défendu aux Anglais même, quels que soient le rang et la confiance qu'ils possèdent, de nous approcher et de s'entretenir avec nous, sans des formalités qui équivalent à une interdiction, dans la crainte que nous ne leur dépeignissions

les mauvais traitemens dont on nous accable. Précaution inutile à la sûreté; mais qui prouve l'envieuse attention qu'on met à nous empêcher de faire parvenir la vérité. On nous a fait un crime de nos efforts à ce sujet, comme si de vous la faire parvenir, surtout quand elle intéresse votre honneur, votre caractère, n'était pas bien mériter de vous.

« Certes, vous n'avez pas voulu qu'on portât la tyrannie sur nos pensées et nos sentimens au point de nous insinuer ou de nous dire que, si nous continuions à nous exprimer librement dans nos lettres à nos parens, à nos amis, nous serions arrachés d'auprès de Napoléon, et déportés de l'île. Circonstance qui a précisément amené ma déportation, en me portant à faire passer clandestinement les lettres mêmes que j'avais d'abord destinées pour le Gouverneur, et que je lui aurais envoyées, sans son inquiétante insinuation; insinuation gratuitement tyrannique, puisque ces lettres étaient envoyées ouvertes aux ministres, accompagnées, au besoin, des notes de l'autorité locale; qu'elles pouvaient être retenues par les ministres, si elles étaient inconvenables, ou livrées même aux lois, si elles

étaient criminelles; et que, dans tous les cas, elles devaient avoir à leurs yeux le mérite d'être un moyen de plus d'obtenir la vérité.

« Certes, vous n'avez pas voulu que ceux qui avaient obtenu la faveur de demeurer auprès de Napoléon, se trouvassent en dedans des lois pour leur sévérité, et fussent jetés en dehors pour leurs bienfaits. C'est pourtant ce qui nous a été positivement signifié. Vous n'avez pas voulu qu'on saisît mes papiers les plus secrets et les plus sacrés, et que, bien que je les eusse fait parcourir sommairement, pour en laisser connaître la nature, on m'en séparât, on me refusât d'y apposer mon sceau. Vous n'avez pas voulu qu'on se fît sur ma personne un jeu barbare de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré parmi vous; qu'au mépris de mes constantes réclamations d'être rendu à la liberté, ou livré aux tribunaux; qu'en dépit de mes offres réitérées de me soumettre volontairement d'avance à toutes les précautions, même arbitraires, qu'on voudrait m'imposer en Angleterre, on me retînt captif à Sainte-Hélène; on m'envoyât de cette île au cap de Bonne-Espérance, pour me faire revenir, avec le temps, du Cap vers

Sainte-Hélène : me promenant ainsi prisonnier sur la vaste étendue des mers, dans de frêles bâtimens, au grand détriment de la santé de mon fils, dont la vie était en danger, au péril de la mienne qu'on a affligée d'infirmités qui doivent m'accompagner au tombeau, si toutefois elles ne m'y précipitent avant le temps.

« Vous n'avez pas voulu qu'arrivé au Cap l'autorité m'y retînt arbitrairement sans discussions, sans examen, sans informations, et m'y fît sécher dans les angoisses de la douleur, de l'attente et du désespoir, sous le prétexte ridicule d'envoyer à deux mille lieues demander à mes juges naturels, aux ministres auquels je sollicitais si vivement d'être livré, si l'on ferait bien de m'envoyer à eux; et exécutant déjà sur moi, par ce seul fait, une sentence mille fois plus terrible que ne saurait être celle de tous les juges; savoir : de me priver durant plusieurs mois de ma liberté; de me retenir tout ce temps captif aux extrémités de la terre, séparé de ma famille, de mes amis, de mes intérêts, de tous mes sentimens, consumant péniblement dans le désert le peu de jours qui me restent. Certes, sous l'empire des lois positives, on ne saurait se

jouer tyranniquement ainsi de la liberté, de la vie, du bonheur des individus.

« O Anglais! si de tels actes demeuraient impunis, vos belles lois ne seraient plus qu'un vain nom. Vous porteriez la terreur aux extrémités de la terre, et il ne serait plus ni liberté ni justice au milieu de vous.

« Tels sont les griefs que j'avais à vous faire connaître, et qui sont développés avec d'autres encore dans une lettre ci-jointe* qu'en quittant Sainte-Hélène j'ai remise à l'autorité, dans l'espoir qu'elle pourrait lui faire faire un retour sur elle-même.

« Beaucoup de ces griefs eussent mérité peut-être que nous ne voulussions pas les apercevoir; toutefois, je me suis fait la violence de vous les exposer. Il n'en est pas de si petits qui n'intéressent votre honneur.

« Et quelles peuvent être les causes de pareilles mesures? D'où peuvent venir ces graduelles attaques, ces aggravations continues? Comment les aura-t-on justifiées? Nous l'ignorons.

« Ce n'est pas, du reste, qu'à Sainte-Hélène

* Les griefs de Longwood, adressés à sir Hudson Lowe, qu'on a vu plus haut.

l'autorité conteste le péril de la santé du captif, l'imminent danger de la vie, la probable et prompte issue d'un tel état de choses. » Mais, « C'est lui qui l'aura voulu, se contente-t-on « d'observer froidement, ce sera sa faute. » Mais y prend-on bien garde? Confesser que Napoléon cherche la mort, n'est-ce pas confesser qu'on lui rend la vie intolérable? « D'ailleurs, continue-t-« on, pourquoi se refuser à prendre l'exercice « nécessaire, parce qu'un officier doit l'accom-« pagner? Qu'a donc cette formalité de si heur-« tant, de si pénible? Pourquoi s'obstiner à en « faire une si grande affaire? » Mais qui peut se croire le droit de juger des sensations de l'illustre victime! Napoléon se prive et se tait; que veut-on de plus? Du reste, on l'a répété cent fois, ce n'est ni la couleur de l'habit, ni la différence de nation qui crée la répugnance; mais la nature de la chose en elle-même, et ses effets inévitables. Si, dans un pareil exercice, le bénéfice du corps demeurait de beaucoup au-dessous des souffrances de l'esprit, cet exercice serait-il un avantage?

« Mais, insinue-t-on encore (car il n'est pas « une même échelle pour tous les esprits et

« tous les sentimens), pourquoi des égards si « recherchés, des attentions, des soins si extraor- « dinaires? après tout, c'est un captif de dis- « tinction peut-être; mais qu'est-il donc de « plus? quels seraient ses titres? »

« Ce qu'il est? quels sont ses titres? je vais le raconter :

« Napoléon est la première, la plus étonnante « destinée de l'histoire. C'est l'homme de la « renommée, celui des prodiges, le héros des « siècles. Son nom est dans toutes les bouches; « ses actes agitent toutes les imaginations, sa « carrière demeure sans parallèle. Quand César « médita de gouverner sa patrie, César en « était déjà le premier par sa naissance, ses ri- « chesses; quand Alexandre entreprit de subju- « guer l'Asie, Alexandre était roi et fils d'un « roi qui avait préparé ses succès. Mais Napo- « léon, s'élançant de la foule pour gouverner le « monde, se présente seul, sans autre auxiliaire « que son génie : ses premiers pas dans la car- « rière sont autant de merveilles; il se couvre « aussitôt de lauriers immortels, et règne, dès « cet instant, sur tous les esprits : idole de ses « soldats, dont il a porté la gloire jusqu'aux

« nues, espoir de la patrie, qui dans ses angois-
« ses, pressent déjà qu'il sera son libérateur; et
« cette attente n'est point trompée. A sa voix
« expirante, Napoléon interrompant ses mys-
« térieuses destinées, accourt des rives du Nil:
« il traverse les mers, au risque de sa liberté et
« de sa réputation, il aborde seul aux plages
« françaises. On tressaille de le revoir; des ac-
« clamations, l'allégresse publique, le triomphe
« le transportent dans la capitale. A sa vue,
« les factions se courbent, les partis se confon-
« dent: il gouverne, et la révolution est en-
« chaînée!

« Le seul poids de l'opinion, la seule influence
« d'un homme ont tout fait. Il n'a pas été besoin
« de combattre; pas une goutte de sang n'a
« coulé; et ce ne sera pas la seule fois qu'un
« tel prodige signalera sa vie.

« A sa voix, les principes désorganisateurs
« s'évanouissent, les plaies se ferment, les
« souillures s'effacent. La création semble,
« encore une fois, sortir du chaos.

« Toutes les folies révolutionnaires dispa-
« raissent; les seules grandes et belles vérités
« demeurent. Napoléon ne connaît aucun parti;

« aucun préjugé n'entache son administration.
« Toutes les opinions, toutes les sectes, tous
« les talens se groupent autour de lui : un
« nouvel ordre de choses commence.

« La nation respire et le bénit; les peuples
« l'admirent, les rois le respectent, et l'on est
« heureux, l'on va s'honorer de nouveau d'être
« Français.

« Bientôt on l'éleva sur le trône : il devint
« Empereur. Chacun connaît le reste. On sait
« de quel lustre, de quelle puissance il honora
« sa couronne. Souverain par le choix des peu-
« ples, consacré par le chef de la religion, sanc-
« tionné par la main de la victoire, quel chef
« de dynastie rassembla jamais des titres aussi
« puissans, aussi nobles, aussi purs? Qu'on re-
« cherche!.....

« Tous les souverains se sont alliés à lui par
« le sang ou les traités. Tous les peuples l'ont
« reconnu. Anglais, si seuls vous faites excep-
« tion, cette exception n'a tenu qu'à votre
« politique; elle n'a été qu'une affaire de forme;
« bien plus, vous êtes précisément ceux qui
« aurez vu dans Napoléon les titres les plus
« sacrés, les moins incontestables. Les autres

« puissances auront pu obéir peut-être à la né-
« cessité. Vous, vous n'aurez fait que vous
« rendre à vos principes, à votre conviction, à
« la vérité; car telles sont vos doctrines, que
« Napoléon, quatre fois l'élu d'un grand peuple,
« a dû nécessairement, malgré vos dénégations
« publiques, se trouver souverain dans le fond
« de vos cœurs. Descendez dans vos consciences
« ces !... Or, Napoléon n'a perdu que son trône;
« un revers l'en a arraché, le succès l'y eût
« fixé pour jamais. Il a vu marcher contre lui
« onze cent mille hommes : leurs généraux, leurs
« souverains ont proclamé partout qu'ils n'en
« voulaient qu'à sa seule personne. Quelle des-
« tinée !.... Il a succombé; mais il n'a perdu
« que le pouvoir; tous ses caractères augustes
« lui demeurent et commandent les respects
« des hommes. Mille souvenirs de gloire le
« couronnent toujours; l'infortune le rend sacré,
« et dans cet état de choses, le véritable homme
« de cœur n'hésite pas à le considérer comme
« plus vénérable sur son rocher, qu'à la tête
« de six cent mille hommes, imposant des lois. »

« Voilà quels sont ses titres.

« Vainement les esprits bornés ou les cœurs de-

jourd'hui, gagnerait pourtant encore à s'y être tenues, que toute l'Europe y eût gagné; que lui seul peut-être, son nom et sa gloire y eussent perdu.

« Était-elle bien avide et commune cette ambition, quand, à Châtillon, il préférait la chance de perdre un trône, à la certitude de le posséder au prix de la gloire et de l'indépendance nationale.

« Était-elle incapable d'altération, quand on lui a entendu dire : « Je revenais de l'île d'Elbe « un tout autre homme. On ne l'a pas cru pos- « sible, et l'on a eu tort. Je ne fais pas les choses « de mauvaise grâce ni à demi. J'eusse été tout « à fait le monarque de la constitution et de la « paix? »

« Était-elle insatiable, quand, après la victoire dont il se regardait comme certain à Waterloo, sa première parole aux vaincus allait être à l'instant même l'offre du traité de Paris, et une union sincère et solide qui, confondant les intérêts des deux peuples, eût assuré l'empire des mers à l'Angleterre, et forcé le continent au repos?

« Était-elle aveugle et sans motifs, quand,

après son désastre, passant en revue les conséquences politiques qu'il avait tant prévues, et frémissant des probalités de l'avenir, il s'écriait : « Il n'est pas jusqu'aux Anglais même qui « auront peut-être à pleurer un jour d'avoir « vaincu à Waterloo. »

« Et qui pourrait donc songer désormais à revenir avec avantage sur cette ambition? Ce ne sauraient être les peuples, tout frappés qu'ils sont de la conduite de ceux qui l'ont renversé. Seraient-ce les souverains? Mais ceux qui ne parlaient que de justice avant le combat, quel usage ont-ils fait de la victoire? Qu'on cesse donc de répéter d'oiseuses allégations. Elles purent être un excellent prétexte; elles seraient de pitoyables justifications. Qu'on se contente d'avoir vaincu!.....

« Mais je m'emporte. Où m'entraînent la force de la vérité, la chaleur du sentiment, l'élan du cœur? Je reviens à mon objet.

« Représentans de la Grande-Bretagne, prenez cet état de choses en considération nouvelle. La justice, l'humanité, votre honneur, votre gloire vous le demandent. Sainte-Hélène est insupportable; son séjour équivaut à une mort certaine

et préméditée; vous ne voudrez pas vous en rendre responsables aux yeux des siècles. Napoléon fut vingt ans votre terrible ennemi; il vous souviendra d'*Annibal* et de *l'infamie romaine*.... vous ne voudrez pas souiller d'une pareille tache les belles pages de votre histoire présente. Sauvez à votre administration l'odieuse, l'horrible inculpation d'avoir trafiqué du sang du prisonnier. L'histoire en fournit plusieurs exemples : tous nous font horreur. Et quel plus grand caractère encore ne serait pas réservé à celui-ci! car il est aisé de le prédire, quand Napoléon ne sera plus, quand on pourra croire le forfait accompli, alors Napoléon deviendra l'homme des peuples; alors il ne sera plus que la victime, le martyr des rois. Ainsi le voudra la marche inévitable de la force des choses et du sentiment des hommes. Sauvez nos annales modernes d'un tel scandale et de ses dangereuses conséquences.

« Sauvez la royauté de ses propres aveuglemens. Sauvez les intérêts les plus sacrés des grands monarques au nom desquels s'exécute la victime. Sauvez la majesté royale dans le premier de ses attributs, le plus saint de ses carac-

tères, son *inviolabilité*. Si les rois eux-mêmes portent la main sur les représentans de Dieu sur la terre, quel frein, quel respect prétendraient-ils opposer aux attentats des peuples? Il n'est point ici bas de prospérité à l'abri du temps ou de la fortune. Le cercle des vicissitudes enveloppe tous les trônes. Cette cause est la cause de tous les rois présens et à venir. Un oint du Seigneur, dégradé, avili, torturé, immolé, ne peut, ne doit être qu'un objet d'indignation, d'horreur pour l'histoire, de frémissement pour les rois.....

« Rappelez Napoléon au milieu de vous; laissez-le venir trouver le repos sous la protection de vos lois: qu'elles jouissent de son insigne hommage. Ne les privez pas de leur plus beau triomphe. Et qui pourrait vous arrêter?

« Serait-ce votre première décision? Mais en la rappelant, vous montreriez à tous les yeux que vous ne fûtes alors guidés que par la force des circonstances, la loi de la nécessité.....

« Serait-ce votre repos intérieur? Mais la pensée en serait insensée, le doute une injure, un outrage à vos institutions, à vos mœurs, à toute votre population.

« Serait-ce la sûreté de l'Europe? Mais les vérités de circonstance n'ont qu'un temps, et ce n'est qu'au vulgaire qu'il appartient de les perpétuer, de les mettre en avant, long-temps après qu'elles n'existent plus. Napoléon, dans sa toute-puissance, pouvait être l'effroi de l'Europe : réduit à sa seule personne, il ne peut plus en être que l'étonnement, la méditation. Et de bonne foi, que pourrait-il aujourd'hui, même avec du pouvoir, contre la sûreté de la Russie, celle de l'Autriche, de la Prusse, la vôtre?

« Enfin, seraient-ce ses arrières pensées qu'on pourrait redouter? Mais Napoléon n'en a d'autres aujourd'hui que celles du repos. A ses propres yeux, dans sa propre bouche, sa prodigieuse carrière a déjà toute la distance des siècles. Il ne se croit plus de ce monde, ses destinées sont accomplies. Pour une ame d'une telle élévation, le pouvoir n'a de prix que pour conduire à la célébrité, à la gloire. Or, quel mortel en accumula davantage sur sa tête? La mesure n'en semble-t-elle pas au-dessus de l'imagination des hommes? Ses revers même n'en ont-ils pas été pour lui des sources abondantes?

Existe-t-il rien de comparable au retour de l'île d'Elbe? Et plus tard, quelle apothéose que les regrets d'un grand peuple? Un grand nombre parmi vous ont traversé nos provinces, pénétré dans nos foyers : vous connaissez nos secrets, nos sentimens. Si la patrie lui était moins chère que la gloire, qu'aurait-il à désirer, après ce qu'il a laissé en arrière? Son âge avancé, sa santé perdue, le dégoût des vicissitudes, peut-être celui des hommes, la satiété surtout des grands objets qu'on poursuit ici-bas, ne lui laissent plus rien de neuf aujourd'hui, de désirable qu'un asile tranquille, un heureux et doux repos. Il vous les demande, Anglais, et vous les lui devez, vous les devez à l'héroïque magnanimité avec laquelle il vous donna la préférence sur tous ses autres ennemis. Sachez, osez, veuillez être justes. Rappelez-le, et vous aurez consacré la seule gloire qui semble manquer à votre condition présente. Les admirateurs, les vrais amis de vos libertés et de vos lois l'attendent de vous; ils le réclament. Vous avez mis en défaut ceux qui se plaisent à vanter tous les biens qui découlent de votre belle constitution. « Où est donc, disent ces adversaires,

« avec une ironie triomphante, cette généro-
« sité, cette élévation de sentimens, cette in-
« flexibilité de principes, cette moralité pu-
« blique, cette force d'opinion que vous nous
« disiez, chez ce peuple libre, être en quelque
« sorte supérieure à la souveraineté même? Où
« sont les fruits tant vantés de ce sol classique
« des institutions libérales? Tout ce pompeux
« échafaudage, ces peintures imaginaires ont
« donc disparu devant les dangers qu'avait fait
« courir un seul homme, ou bien encore,
« devant la haine et la vengeance qu'il a laissées
« après lui. Et qu'aurait fait de plus ce pou-
« voir absolu que nous défendons et que vous
« décriez tant! Il eût fait moins peut-être, mais
« bien sûrement il n'eût pas pu faire davantage.
« Il se fût montré sensible, sans doute, à la
« noble et magnanime confiance de son ennemi;
« ou, s'il se fût décidé, parce que la chose lui
« eût été utile, il eût mis du moins plus d'é-
« nergie, de franchise, d'élévation dans son
« injustice; il ne se fût pas abaissé, pour pallier
« son tort aux yeux des peuples, à y associer
« gratuitement ses voisins. Il eût évité surtout
« de se laisser envelopper dans ce dilemme acca-

« blant : ou, quand vous avez conclu votre « inique traité d'ostracisme, la victime n'était « pas encore en votre pouvoir, et vous avez eu « la lâcheté de lui tendre la main pour vous en « saisir; ou vous la teniez déjà, et vous avez « sacrifié votre gloire, l'honneur de votre pays, « la sainteté, la majesté de vos lois, à des solli- « citations étrangères. »

« Anglais, pour pouvoir répondre, vos amis « sont obligés de se retourner vers vous : ils « attendent.

« Pour moi, malgré une funeste expérience de deux années, telle est encore ma confiance en vos principes, que je compte toujours sur votre justice; et j'ai osé parler devant vous, ne consultant que mon cœur, persuadé que ce serait du milieu de vos rangs même que je verrais s'élever la défense et les talens dignes de cette grande et belle cause. Quoique vous décidiez au reste, mes destinées à moi sont arrêtées.

« Où que demeure la victime, je veux aller porter à ses pieds le peu de jours qui me restent encore *; et, dans ce tributde sentimens,

* Toute sollicitation à cet égard a été vaine auprès

je croirai n'avoir rien fait que pour moi. Quand je le suivis d'abord j'obéissais plutôt à l'honneur, je suivais la gloire. Mais aujourd'hui, je pleure, loin de lui, toutes les qualités du cœur qui attachent l'homme à l'homme. Combien de vos compatriotes l'ont approché! Ils vous diraient tous la même chose. Qu'on les consulte? Anglais! est-ce donc là l'homme dont on vous avait fait la peinture? Est-ce bien avec connaissance de cause que vous avez prononcé sur son sort.....?

« Le comte de Las Cases. »

Cependant ma sollicitude ne s'était pas bornée aux lettres adressées aux souverains et rapportées plus haut, mes soins s'étaient portés avec ardeur sur tous les points et tous les objets que j'avais pu imaginer. Dès que j'avais été rendu à la liberté, je m'étais vu entouré des bannis français qui se trouvaient à Francfort, et qui, partageant mes sentimens, me montrèrent l'intérêt le plus tendre. Tous, sans en excepter même ceux qui n'avaient à disposer que du denier de la veuve,

---

du ministère anglais. Cette demande, plusieurs fois répétée, est demeurée sans réponse, ou n'a produit qu'un refus, ainsi qu'on le verra spécialement dans une des lettres de ce Recueil.

m'offrirent ce qu'ils possédaient, non-seulement pour les besoins personnels qu'ils me supposaient, mais encore pour l'objet pieux qui m'occupait tout entier. J'eus aussi le bonheur de trouver dans la même ville la comtesse de Survillers, dont l'extrême bonté n'est qu'une des vertus. Enfin, des négocians distingués de Francfort, sur le seul bruit de mes aventures, et par pure sympathie, me firent les offres les plus généreuses, et il n'est pas jusqu'à des membres de la diplomatie, en si grand nombre dans cette ville, qui ne me fissent parvenir indirectement des preuves de bienveillance. Tout cet ensemble me mit à même de savoir aussitôt où se trouvaient tous les membres de la famille de l'Empereur, et me procura les moyens les plus efficaces d'entrer promptement en relation avec chacun d'eux, pour pourvoir, sans délai, aux besoins de celui au soulagement duquel j'avais résolu, leur apprenais-je, de consacrer tous mes efforts, tous mes momens, toute mon existence.

D'un autre côté, je m'étais imposé la règle d'écrire régulièrement une fois par mois, à jour fixe, au Grand-Maréchal, afin d'obtenir les indications nécessaires pour pouvoir me rendre

le plus utile possible ; et j'envoyais cette lettre ouverte au Sous-Secrétaire d'État des Colonies, avec lequel j'avais, par ce moyen, ouvert une correspondance que je jugeais la plus sûre et la plus propre à remplir mon objet. Je le suppliai et il me promit d'envoyer régulièrement à Longwood les journaux, brochures, ouvrages nouveaux et autres objets de consommation journalière que je lui indiquais, ou dont je le priais de vouloir bien faire lui-même la désignation, contre l'acquittement que j'en ferais à son ordre.

Tous les parens de l'Empereur, sa mère, ses frères, ses sœurs, et je n'étais particulièrement connu d'aucun d'eux, le prince Lucien, excepté, me répondirent aussitôt avec les expressions les plus vives, les plus touchantes : c'était la première nouvelle authentique ou à peu près qu'ils recevaient de l'illustre victime, mandaient-ils, et ils étaient heureux de trouver enfin un intermédiaire à l'aide duquel ils pussent lui faire parvenir leur respect, leur dévouement et leurs vœux ; ils ne demandaient qu'à savoir ce qu'ils avaient à faire. Une rétribution annuelle de 150,000 fr. fut immédiatement résolue et orga-

nisée ; c'était la somme que je jugeais indispensable aux nécessités de Longwood. Ils s'en partagèrent la charge, et déjà je tenais entre les mains la cote part de plusieurs d'entre eux, quand j'eus la satisfaction de pouvoir la leur renvoyer, en les prévenant de réserver pour d'autres momens leurs bonnes intentions, dont, à moins de cas imprévus, je n'aurais pas besoin de deux à trois ans. C'est qu'il s'était trouvé un dépôt de quelques centaines de mille francs appartenant à l'Empereur, et je m'estimais heureux de pouvoir donner d'aussi bonne heure, aux membres de la famille, une preuve de la régularité de la réserve, et de la réflexion avec laquelle j'opérais; malheureusement je me pressai trop; car l'argent qui avait été promis, et devait être fourni par mois, soit par des méprises, des embarras de banque où la négligence des agens, fut plus d'une année à se réaliser, ce qui me causa beaucoup de chagrin et d'embarras; car les treize lettres de change que j'avais laissées au Grand-Maréchal en partant avaient été promptement dépensées, et il avait continué de tirer de nouvelles traites sur mon banquier ou sur d'autres à Londres, qui laissèrent protester

ces lettres de change, l'un parce qu'il n'avait plus de fonds à moi, les autres parce qu'ils n'en avaient reçu de personne; ce qui amenait des frais énormes, compromettait Longwood et faisait le sujet des gorges chaudes des papiers ministériels anglais.

Dès que je fus instruit de ce malheureux contretemps, j'écrivis à Londres que je me rendais, une fois pour toutes, personnellement garant de toutes les traites qui arriveraient de Longwood, et qu'elles seraient remboursées à ordre à Francfort; et j'y pourvoyais du mieux que je pouvais avec l'argent de Madame mère, le seul que j'eusse tenu en réserve et que je lui ai fait rentrer depuis, et celui de quelques amis, quand le mien propre était épuisé; car mes quatre mille louis m'étaient rentrés, et d'une manière assez singulière pour que je le mentionne. Quelqu'un, très-délicatement situé d'ailleurs, et qui se trouvait avoir de l'argent à l'Empereur, bien qu'il ne me connût pas, soupçonnant que je pouvais avoir quelques besoins, me fit tenir indirectement cent mille francs, sans aucun titre de ma part. C'était le seul moyen qu'il eût imaginé, sans doute, d'accorder la prudence

avec sa délicatesse. De sorte que je me suis trouvé remboursé sans avoir jamais produit de créance ni donné de reçu, et que je ne sache pas qu'il s'en trouve de traces dans aucun compte.

Six mois s'étaient déjà écoulés, la belle saison était venue, et mes souffrances, que les contrariétés et les peines d'esprit avaient fort empirées, me firent ordonner les eaux de Bade; mais étais-je bien libre de m'y rendre? Nous vivions dans un temps si singulier, on se faisait partout, en cet instant, un tel jeu des droits et de la destinée d'un Français, que chacun, autour de moi, doutait fort de ma liberté, et moi-même je n'étais pas sans quelque inquiétude, tant j'étais habitué à voir violer toute justice à mon égard. On a vu que je n'avais trouvé d'asile à Francfort, que par la protection spéciale de l'ambassade autrichienne: j'avais demandé un refuge en Autriche, conditionnellement il est vrai; mais en m'accordant cette faveur, on pouvait avoir eu l'idée de s'en prévaloir comme d'une espèce de droit sur ma personne. Quoiqu'il en soit je tenais tellement à constater ma droiture et à me montrer reconnaissant des procédés bienveillans de M. le baron de Wessemberg, que je

crus devoir aller lui donner connaissance de mon départ, tout en lui demandant s'il me considérait comme sous sa surveillance; mais il dissipa d'un mot mes scrupules et mes craintes, en me répondant, avec la loyauté, la grâce qui le caractérisent, qu'on avait prétendu me donner l'hospitalité, et non m'imposer une prison.

Je me rendis donc à Bade, où j'eus l'honneur d'être reçu par le Grand-Duc et la Grande-Duchesse, presque avec mystère il est vrai, mais avec tout l'accueil et tous les sentimens que je devais attendre d'enfans adoptifs de Napoléon. Il y avait d'autant plus de mérite en eux à le témoigner, qu'il se trouvait, dans leur entourage et leur haute confiance d'état, certains ennemis acharnés de la cause que j'avais suivie, qui regardaient comme une espèce de scandale politique ce vif intérêt, cette grande bienveillance du couple souverain à mon égard. Ce n'est pas, au surplus, que j'en mésusasse; car, dans ces réunions d'eaux, toujours si bruyantes, et cette année particulièrement remarquables, je m'étais retiré tout à fait à l'écart, vivant dans une solitude profonde, ne paraissant jamais, et me dérobant scrupuleusement à une curiosité

naturelle à ces lieux de dissipation et d'oisiveté.

Cette réserve de ma part, cette circonspection, me valurent, du reste, l'honneur d'entrevues augustes où je pus jouir de l'inestimable satisfaction d'apprécier toute l'étendue du dévouement et de la tendresse portés à celui auquel je m'étais consacré. L'une de ces entrevues surtout, par la nature du rendez-vous, celle du lieu, des formes, etc., composerait un véritable épisode de roman. Toutefois je n'en dirai rien par plusieurs considérations; aussi bien je suis forcé d'être bref, et je dois glisser rapidement ou sauter à pieds joints sur une foule de circonstances, non seulement par la peine que j'ai à dicter, mais aussi pour ne pas épuiser la patience des lecteurs.

En quittant l'excellent Grand-Duc, je lui demandai à demeurer dans ses états, et fus me fixer à Manheim. J'avais choisi cet endroit, parce qu'en me conservant, comme à Francfort, l'avantage de toutes mes correspondances; il ne me présentait pas les inconvéniens de cette dernière ville, dans laquelle j'en avais trouvé beaucoup, dont plusieurs d'une nature fort délicate, et je cherchais à leur échapper.

Je ne sortais presque jamais, et n'abusais guère plus de ma liberté que du temps du commissaire prussien; mais je m'étais créé l'obligation de recevoir tout le monde. Je ne me dissimulais pas qu'il se présenterait sans doute des mal intentionnés déguisés; mais je savais aussi qu'il était tant de gens de toutes les classes et venant parfois de si loin uniquement conduits par le sentiment!.... Or, je ne me serais pas pardonné, pour échapper à un perfide, de courir le risque de navrer peut-être un cœur de bonne foi, qui, dans ses regrets et sa douleur, croyait pouvoir trouver près de moi quelques mots de jouissance et de consolation; mais, par suite de ma facilité, on s'imaginerait difficilement tout ce que j'eus à entendre, les questions qui me furent faites, les idées que l'on me suggéra, les insinuations de tout genre, etc. L'un me proposait de se charger de mes commissions les plus secrètes, les plus chanceuses, les plus lointaines; un autre m'offrait d'être mon intermédiaire avec des personnages marquans et très-chauds; un autre voulait se rendre déguisé à Parme, me garantissant de remettre à l'impératrice Marie-Louise en personne tous

mes paquets. Que sais-je? je n'en finirais pas. Enfin, je reçus plusieurs fois, et de gens de diverses contrées, la proposition d'aller tenter l'évasion de Napoléon. Les uns étaient conduits par l'enthousiasme; d'autres spéculaient, d'autres encore tendaient des piéges sans doute; la provocation est devenue si effrontée, si commune de nos jours! Heureusement que toute ma garantie à moi était de n'avoir rien à cacher. Je ne possédais aucun secret, je n'avais donc que des désirs ou des vœux à exprimer en réponse; et dans la position avouée où je m'étais placé, les rapports qu'on en aurait été faire n'eussent assurément appris rien de bien neuf; aussi ne m'en est-il jamais arrivé le moindre désagrément; toutefois, en adoptant Manheim, qui est à l'écart, et où je vivais dans un isolement absolu, ne voyant personne, j'obviais tout d'un coup à la plupart de ces inconvéniens dont j'étais assailli, au contraire, dans une ville de passage comme Francfort, rendez-vous naturel des agioteurs de tout genre, des intrigans de toute espèce; et de plus je constatais, aux yeux intéressés à m'observer,

combien je voulais demeurer étranger à tout indigne moyen.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle approchait, et j'avais fondé sur cette auguste réunion de grandes espérances; toutes les ames généreuses les partageaient: on ne pouvait pas s'imaginer que des souverains ne se montrassent pas sensibles au tourment de Napoléon, que chacun d'eux avait si long-temps traité d'ami, de frère et de fils, surtout quand ils auraient un récit authentique et fidèle de son supplice. Je m'étais donné tous les soins pour qu'ils se trouvassent entourés, assaillis de sollicitations et de lumières. J'avais écrit à Marie-Louise; j'étais chargé de faire présenter aux souverains une lettre de Madame Mère, tous les autres parens devaient agir de leur côté, et j'avais moi-même soigneusement réuni, pour chacun des souverains, tous les documens authentiques existans, et tracé une note relative, incluse dans une lettre adressée *à eux-mêmes*. Il n'est pas jusqu'à lord Castlereagh auquel je crusse devoir la communiquer, à son titre de représentant le roi d'Angleterre. Voici toutes ces pièces. Qu'on me pardonne au surplus si on y retrouve souvent des répétitions

et parfois jusqu'aux mêmes phrases, c'est qu'au fait elles ne concernent toutes qu'un seul et même objet, que cet objet se trouve réduit à sa plus simple expression, que le cercle est fort rétréci, et qu'il ne reste qu'à tourner sur soi-même.

A L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE.

« Madame, — Revenu des lieux où l'on « fait périr votre époux, que de maux j'aurais « à vous peindre ! ! ! Mais vous êtes sa femme, « la mère de son fils, quelles paroles pourraient « parler plus haut que ce qui doit se retracer « naturellement à votre cœur ! ! !

« Je pense devoir faire connaître à V. M. que « je vais profiter de la réunion des souverains « alliés pour porter à leurs pieds, d'une voix « défaillante, les supplications d'un adoucisse- « ment au sort affreux, aux peines cruelles « qu'on fait peser en leur nom, et qui ne peu- « vent être dignement senties que par un ser- « viteur dévoué comme moi, ou par un sang « aussi proche comme est le vôtre.

« Mais, Madame, quels pourraient être mes « titres auprès des droits de V. M., estimés

« saints, sacrés, tout-puissans, tenus en vénéra-
« tion par toute la terre.

« Veuillez les faire valoir, Madame, et la
« postérité, l'histoire, qui consacrent aussi des
« couronnes, vous ceindront d'un diadême
« aussi impérissable que la sainte morale qui
« subjugue les hommes, et les douces vertus
« qui remplissent l'ame de délices *.

« Je suis, etc., le comte DE LAS-CASES. »

MADAME-MÈRE AUX SOUVERAINS ALLIÉS, A AIX-LA-CHAPELLE.

« Sires, — Une mère affligée au-dessus de
« toute expression, a espéré depuis long-temps
« que la réunion de vos MM. II. et RR. lui
« rendrait le bonheur.

« Il n'est pas possible que la captivité pro-
« longée de l'Empereur Napoléon, ne prête
« point l'occasion de vous en entretenir; et
« que votre grandeur d'ame, votre puissance,
« les souvenirs des événemens passés, ne portent
« vos MM. II. et RR. à vous intéresser pour

* Cette lettre a été mise à la poste à Vienne; on ignore si elle est jamais parvenue : il est probable que non.

« la délivrance d'un prince qui a eu tant de « part à leur intérêt, et même à leur amitié.

« Laisseriez-vous périr dans un exil de tour- « mens, un souverain qui, confiant dans la « magnanimité de son ennemi, se jeta dans « ses bras? Mon fils aurait pu demander un « asile à l'Empereur, son beau-père; il aurait « pu s'abandonner au grand caractère de l'em- « pereur Alexandre, dont il fut jadis l'ami; il « aurait pu se réfugier chez S. M. Prussienne, « qui, sans doute se voyant implorée, ne se « serait rappelé que son ancienne alliance; « l'Angleterre peut-elle le punir de la confiance « qu'il lui a témoignée?

« L'Empereur Napoléon n'est plus à redou- « ter : il est infirme. Fût-il plein de santé, eût- « il les moyens que la Providence lui mit jadis « dans les mains, il abhorre la guerre civile.

« Sires, je suis mère, et la vie de mon fils « m'est plus chère que ma propre vie. Pardon- « nez à ma douleur la liberté que je prends « d'adresser à vos MM. II. et RR. cette lettre.

« Ne rendez point inutile la démarche d'une « mère qui réclame contre la longue cruauté « exercée sur son fils.

« Au nom de celui qui est bon par essence,
« et dont vos MM. II. et RR. sont l'image,
« intéressez-vous à faire cesser les tourmens
« de mon fils; intéressez-vous à sa liberté. Je
« la demande à Dieu, je la demande à vous,
« qui êtes ses lieutenans sur la terre.

« La raison d'Etat a ses limites, et la posté-
« rité, qui immortalise tout, adore par-dessus
« tout la générosité des vainqueurs.

« Je suis, etc., MADAME-MÈRE. »

N. B. Cette lettre est restée sans réponse. D'autres démarches furent faites en faveur de Napoléon par des personnes de sa famille; mais elles ne m'ont pas été connues d'une manière assez authentique pour pouvoir les mentionner ici.

NOTE ADRESSÉE AUX SOUVERAINS ALLIÉS, EN CONGRÈS A AIX-LA-CHAPELLE (octobre 1818).

« Sires, — La majesté royale n'a point de
« juges sur la terre. Toutefois, puisque les
« souverains eux-mêmes, la dépouillant de son
« attribut le plus sacré, l'ont soumise à leur
« tribunal, je viens avec une respectueuse con-
« fiance leur parler en faveur d'un monarque

« long-temps reconnu par eux tous, aujourd'hui déchu par eux, captif en leur nom, et « donnant en ce moment à l'univers l'exemple « de la plus grande, de la plus terrible vicissitude qui fut jamais ; et qui pourrait s'en dire « à l'abri, si l'on viole l'inviolabilité ?

« Fidèle à sa dignité, supérieur à l'infortune, « il n'attend que de la mort seule la fin de ses « tourmens ; mais moi, arraché inopinément « du roc fatal où je l'entourais de mes soins « pieux, je veux encore lui consacrer au loin « les restes d'une vie défaillante, et chercher à « adoucir des maux que je ne puis plus partager.

« Cette mission sacrée, que j'ose entreprendre « en cet instant, je me la donne moi-même ; je « la puise dans mon tendre dévouement à sa « personne, dans la chaleur de mes affections « privées pour celui qui fut mon maître.

« Etranger ici à toute politique, je n'aurai « d'autre impulsion, je ne prendrai d'autre « guide que cette morale sainte et sacrée qui « enchaîne les rois et les peuples : elle sera ma « force, mes droits, mon excuse.

« Napoléon, sur son roc, est en proie aux « tourmens, aux privations de toute nature,

« aux mauvais traitemens des hommes et aux « calamités du climat. C'est un fait notoire à « tous aujourd'hui, suffisamment prouvé par « les documens authentiques sortis du lieu « même, et dont j'ose placer ici quelques-uns « sous les yeux des hauts souverains.

« Or, si le droit de la guerre, si le droit des « nations ont dû être méconnus pour le repos « du monde, *a-t-on dit*, l'humanité du moins « ne saurait aussi avoir perdu tous ses droits.

« Depuis trois ans la paix a partout succédé « à la guerre : les passions se sont calmées ; les « nations, les individus se sont réconciliés ; les « gouvernemens, les partis ont désarmé ; le « droit commun a partout repris son empire ; « un homme seul n'a point participé à ces bien- « faits. Il demeure seul encore en dehors des « lois humaines, jeté sur un roc stérile, livré « à un climat dévorant, voué aux angoisses « d'une mort lente, qu'abreuvent chaque jour « la haine et les outrages. Quel terme fixe-t-on « à un aussi étrange supplice ? S'il est con- « damné à vivre, cet état d'exception n'est-il « pas trop cruel ? Ne l'est-il pas encore bien « davantage, s'il était condamné à mourir ? Et

« quels ont été ses crimes ? Qui l'a entendu ? Où « est le tribunal, sa sentence, ses juges, leurs « droits ? Dira-t-on qu'il n'y a d'autres garanties « contre lui, d'autres sûretés que la prison, « les chaînes, la mort ? Dira-t-on qu'on ne peut « s'en fier à ses actes, à ses promesses, à ses « sermens ? Citera-t-on le retour de l'île d'Elbe ? « Mais il y était souverain. On avait signé des « engagemens avec lui : les a-t-on tenus ? Cette « fois, en abandonnant le continent, il a abdi- « qué toute souveraineté, il a déclaré sa car- « rière politique terminée ; c'est donc un tout « autre état de choses. Mais même, dans le cas « où la mort seule pourrait assouvir la haine et « les craintes, *pourquoi alors ne l'avoir pas* « *donnée franchement* (ce sont ses propres « paroles) ? *Une mort prompte, sans être* « *plus juste, serait plus humaine et moins* « *odieuse : elle deviendrait un bienfait.* Voilà « ce qu'il a dit lui-même, écrit, répété ; qui « oserait démentir une telles assertion ?

« Et quels assez puissans motifs perpétue- « rait-on pour justifier une aussi intolérable « situation ?

« A-t-on voulu punir ses envahissemens

« passés? Mais les peuples ont épuisé leur « ressentiment dans la victoire : ils gardent le « silence.

« Aurait-on voulu user de représailles? Mais « Napoléon s'est trouvé maître chez les autres; « en a-t-il agi ainsi? Qu'on se reporte à Aus- « terlitz, au bivouac de Moravie, à Vienne, à « Tilsit, aux conférences de Dresde; bien plus, « qu'on le prenne dans ce dont l'histoire aura « le plus de peine à le défendre : Charles IV, « captif dans ses mains, put à son gré, et tou- « jours en Roi, occuper ou Compiègne, ou « Marseille, ou Rome; et Ferdinand se vit à « Valençai constamment entouré de tous les « soins, de tous les respects qu'il pouvait pré- « tendre. Un prince, qui lui disputait le trône, « tombe dans ses mains : quel usage Napoléon « fit-il de la victoire? La liberté immédiate du « prisonnier atteste sa magnanimité, et l'his- « toire la consacrera à côté des indignes traite- « mens dont on l'accable.

« Aurait-on cru devoir renouveler pour lui « l'ostracisme des Anciens? Mais les Anciens, en « repoussant d'au milieu d'eux les talens qu'ils « croyaient redoutables, n'immolaient point

« leur victime; ils ne la transportaient pas dans « un autre univers, ne la fixaient pas sur un « affreux rocher, ne l'entraînaient pas sous un « climat brûlant; en un mot ne chargeaient pas « la nature d'un crime qu'on semblerait ici « n'oser pas exécuter soi-même.

« Enfin, craindrait-on que ce nom ne fît encore trop au milieu de nous? Mais qu'on « prenne garde de manquer le grand but. Toujours la persécution intéresse les peuples; toujours elle remue les masses, constamment généreuses; et si l'on veut fournir des partisans « ne suffit-il pas de faire des martyrs? De quelle' « nécessité sont donc d'aussi extraordinaires, « d'aussi étranges mesures? Pourquoi violerait-on ainsi à la fois le code des nations, le « code des souverains, le code des particuliers?

« Parmi les nations civilisées, la fureur s'appaise devant un ennemi désarmé, et parmi « les sauvages même il demeure sacré, surtout « s'il s'est confié à la bonne foi.

« Pourquoi donc continuerait-on de lutter « péniblement encore contre ce que réclame « l'humanité, la justice, la religion, la morale, « la politique, toutes les lois de la civilisation?

« Pourquoi ne pas s'abandonner plutôt à ce que « commande la générosité, ce qu'exigent la « dignité, la gloire, les vrais intérêts ? Osons le « dire ici : Les rares exemples des rois dévoués « aux tourmens et à la mort sont toujours flé- « tris par l'histoire, et elle ne doit les rappeler « qu'avec horreur aux peuples; aux rois, qu'a- « vec saisissement!!!... »

« Depuis que j'ai été enlevé de Sainte-Hé- « lène, j'ignore personnellement les altérations « qu'aurait pu éprouver le traitement infligé à « Napoléon; mais, avant mon départ, il était « intolérable, sous le rapport de sa dignité « personnelle et de son existence morale et phy- « sique : y aurait-on porté des modifications, « long-temps réclamées en vain par ses servi- « teurs, encore n'aurait-on pas pu changer « l'influence mortifère du climat, ni toute « l'horreur de cet affreux séjour. Ces circons- « tances sont telles, qu'elles suffisent seules « pour empoisonner toutes les sources de la vie. « Il n'est point en Europe de cachot qui ne soit « préférable; et pas un être humain, quelque « force de corps, quelque force d'ame qu'on lui « supposât, qui pût, en de telles circonstances,

« résister long-temps aux terribles effets d'une « aussi pernicieuse prison.

« Aussi la victime est-elle déjà atteinte d'un « mal qui doit la conduire infailliblement sous « peu à la mort. La faculté n'hésite point à « le prononcer; et moi, dans les angoisses de « mon ame, j'ose venir l'exposer devant les « augustes souverains, en laissant à leur huma- « nité, à leur propre cœur, à leur haute sa- « gesse à y pourvoir.

« Certes, on ne saurait m'accuser, moi, d'un « manque de respect, de dévouement à la sou- « veraineté. Ces témoignages de ma vie seront « en ce moment, la garantie de ma hardiesse « auprès des hauts souverains; comme le senti- « ment de leur dignité, de leurs intérêts, de « leur gloire, demeurera celle de mes espéran- « ces et de mes vœux. Le comte de Las Cases. »

LETTRE A S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE,

(Renfermant la note ci-dessus), à lui-même.

« Sire, — J'ai osé, le 10 février dernier, « déposer aux pieds de V. M. la sollicitude et « les vœux d'un serviteur fidèle en faveur de « son maître.

« Que V. M. daigne pardonner à ma cons-

« tance, pût-elle lui devenir importune! J'ose « ici placer sous ses yeux une note nouvelle en « faveur de celui qui fut son frère, et dont elle « fit son fils. Je prends la liberté d'accompagner « cette note de quelques documens authentiques.

« Sire, mon espérance et mes excuses sont « dans les qualités privées, les vertus profondes « de V. M. L'Europe se plaît à reconnaître, à « proclamer en vous le plus droit, le plus moral, « le plus humain, le plus religieux des hommes; « et pourtant c'est en votre nom qu'on torture, « qu'on fait mourir celui à qui vous unîtes votre « fille chérie, celui que votre choix et la reli- « gion ont rendu votre fils.

« Ah! Sire, frémissez qu'on ne rapporte à « vos yeux sa tunique ensanglantée!... Et s'il « était arrivé ce jour de la justice éternelle, où « le juge suprême des hommes et des rois, fai- « sant entendre ses jugemens terribles, deman- « derait : Qu'as-tu fait de ton fils? Qu'est-il « devenu ? Pourquoi séparas-tu l'époux de l'é- « pouse? Comment osas-tu désunir ce qui avait « été conjoint et béni en mon nom? Je puis bien « accorder la victoire à qui il me plaît; mais

« nul ne saurait en abuser contre mes saintes « lois, sans encourir ma colère....

« Sire, je m'arrête : en aurais-je trop dit? « Que V. M. pardonne : ce sont les sentimens « désordonnés, les cris perçans que m'arrache « le meurtre de mon maître, exécuté à mes « yeux. Sire, c'est à vos genoux et tout hors « de moi que j'en appelle à votre intercession; « c'est contre l'homicide que je vous invoque. « Ah! ne soyez pas insensible!....

« Je suis, etc., * Le comte de Las Cases. »

A LORD CASTLEREAGH,

En lui adressant la note aux souverains alliés.

« Milord, — J'ai l'honneur d'adresser à V. S. « copie d'une note que j'ai pris la liberté d'a- « dresser aux souverains alliés.

« J'ai cru devoir vous la transmettre, Milord, « à cause du respect profond que je porte à « l'auguste personne que vous représentez, et « des sentimens que m'inspirent les talens per- « sonnels de V. S.

* Une pareille lettre fut adressée à l'Empereur Alexandre et au Roi de Prusse, avec des changemens analogues.

« Quelles que soient vos opinions, Milord, « sur cette note, peut-être même vos opposi- « tions, V. S. a trop de générosité d'ame pour « condamner tout-à-fait et sans réserve, j'en « suis sûr, ces constans efforts d'un serviteur « fidèle, qui a voué aux adoucissemens et à la « consolation de celui qui fut son souverain « jusqu'au dernier soupir de son existence.

« Milord, combien V. S. a influé sur cette « grande destinée! Combien elle peut y influer « encore! Que ne puis-je faire arriver ma voix « jusqu'à vous! Dans les angoisses et les lon- « gueurs de mes solitudes, j'ai parcouru souvent « le cercle des grands motifs qui avaient pu « dicter vos terribles et cruelles détermina- « tions. Je n'ai pu trouver que l'intérêt de votre « patrie, la loi rigoureuse de la nécessité, la « conviction du caractère et des dispositions « de celui sur lequel vous frappiez; enfin la « gloire et la responsabilité de votre adminis- « tration. Mais, Milord, V. S. a-t-elle bien « pu recueillir le complet ensemble de tous les « élémens contradictoires? A-t-elle bien pu « épuiser toutes les sources d'informations et « de lumières? Que ne m'a-t-il été possible

« d'approcher V. S.? Ou que le délabrement de « ma santé et de mes facultés ne me permet-il « de lui exposer dignement tout ce que j'ai dans « le cœur et dans la pensée! Vous en demeureriez « frappé peut-être, Milord, et peut-être bien « des objets captiveraient votre étonnement et « vos plus graves méditations.

« J'ai l'honneur, etc.

« Le comte de Las Cases. »

L'époque du congrès arrivée, je me rendis à Francfort, où, par l'effet du hasard, j'arrivai le jour même de l'entrée de l'empereur Alexandre. C'était une occasion bien propice sans doute pour solliciter la faveur de lui être présenté; et son affabilité reconnue, la facilité avec laquelle il se laisse approcher, peut-être aussi la circonstance particulière qui me concernait, devaient me faire espérer de l'obtenir facilement; aussi m'y excita-t-on ardemment de tout côté : c'était le moyen le plus sûr d'accomplir mon objet, disait chacun, et l'on m'imputa à tort de ne vouloir pas le tenter; mais j'avais longuement pesé, à part moi, le pour et le contre d'une telle démarche, et j'étais loin de partager l'opinion commune sur la probabilité de son résul-

me dit avec grâce et politesse que, méprise ou autrement, il allait se trouver heureux de cette occasion de faire connaissance et de causer avec moi, et nous eûmes en effet une conversation fort longue et toute, comme on peut le croire, sur Sainte-Hélène.

Je n'étais venu à Francfort que pour faire déposer authentiquement toutes mes pièces à chacune des légations respectives. Cette opération finie je retournai promptement à Manheim, toujours pour échapper au mouvement et aux intrigues de Francfort, où plusieurs ne manquèrent pas de m'offrir, auprès du congrès, des services qu'ils disaient pouvoir être très-importans, me proposant d'y être des agens très-chauds de mon affaire, ce qu'il m'eût fallu, comme de raison, payer très-cher, et l'on a vu que j'avais à peine de quoi pourvoir aux premiers besoins de celui pour les intérêts chanceux duquel on me demandait de grosses sommes; mais pendant la durée du congrès et en attendant quelque décision favorable des souverains, il devait me parvenir, jusque dans ma solitude de Manheim, des preuves nouvelles de la méchanceté de sir Hudson Lowe et des mauvais traitemens qu'il

continuait d'exercer sur ses victimes; je fus déterré à Manheim par un malheureux maître canonnier d'un vaisseau de la compagnie des Indes, et il me parvint un gros paquet du général Bertrand.

On trouve assez au long, dans M. O' Méara, l'histoire de ce maître canonnier, et toutes les vexations qu'il éprouva de la part du Gouverneur et de ses confidens, pour avoir été porteur d'un buste du jeune Napoléon, dont il espérait tirer quelque bénéfice en en faisant hommage à Longwood. Ce buste, que l'on avait voulu d'abord faire jeter à la mer, puis essayer d'en déguiser l'existence en l'enlevant, sous le prétexte d'en faire présent même à Napoléon, fut enfin, par la force de la voix et de l'indignation publiques, envoyé en effet à Longwood, et le comte Bertrand fit passer au canonnier, tant pour la valeur du buste que pour l'indemniser des vexations et des pertes qu'il lui avait causées, une des lettres de change que je lui avais laissées en partant, de la valeur de 300 louis: le comte Bertrand, en la lui adressant, le priait de vouloir bien lui en accuser réception; mais ce pauvre homme, loin d'avoir pu accuser une

telle réception, n'avait même pas eu connaissance de la lettre du comte Bertrand. Il avait dû continuer sa route vers l'Inde, après le don de son buste, avec la seule annonce verbale de sir Hudson Lowe, « Que les gens de Longwood « lui avaient destiné quelque gratification, et « qu'on lui en donnerait connaissance avec le « temps. » Au retour de l'Inde, il fut interdit au malheureux, tout le temps de sa relâche à Sainte-Hélène, de descendre à terre, et l'on se contenta de lui dire encore que ce dont on lui avait parlé concernant ses intérêts se trouverait à Londres à l'Amirauté. Arrivé en Angleterre, ses recherches lui procurèrent en effet la lettre de change de 300 louis: c'était la première connaissance qu'il en avait; mais plus de 18 mois s'étaient écoulés: les personnes sur qui elle était tirée n'avaient plus les fonds nécessaires, et il lui fallut quitter Londres avec la persuasion et la douleur d'avoir perdu et son buste et son argent. C'était un habitant de la Dalmatie, retournant dans son pays par la voie de Trieste: il traversait tristement l'Allemagne, lorsque, par le plus grand des hasards, il apprit à Francfort qu'il trouverait à Manheim le signataire de

sa lettre de change : il m'arriva, et sa joie fut vive, et ses malédictions contre sir Hudson abondantes, en recevant un argent qui lui composait désormais une petite fortune, disait-il, et ferait le bonheur de sa vie.

Quant au gros paquet que je reçus aussi, vers ce même semps, du Grand-Maréchal, il se composait d'une longue lettre de lui, écrite par ordre de l'Empereur, et de diverses pièces authentiques venues en dehors de la voie régulière. Mais, à mon grand étonnement, le même jour où il me parvenait, j'en lisais le contenu dans les papiers Belges, tiré et retraduit des journaux anglais. Devinant les intentions de Longwood, je ne m'en empressai pas moins d'en envoyer officiellement copie à lord Liverpool, ainsi qu'on va le voir : j'insère ici toutes ces pièces, parce que la lettre du comte Bertrand, reprenant, avec quelques détails, les mauvais traitemens éprouvés par l'Empereur depuis l'instant où je l'avais quitté, procure au lecteur dix-huit mois de plus de l'historique de Longwood; et puis quelques-unes des pièces portent des apostilles de la main même de Napoléon, et sont trop remarquables pour être passées sous silence.

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A LORD LIVERPOOL.

« Milord, — Je reçois à l'instant une longue « lettre du comte Bertrand, et le même cour- « rier, à mon grand étonnement, me la montre « imprimée dans le *Vrai Libéral* de Bruxelles, « retraduite du *Morning Chronicle* de Londres.

« Dire à Votre Seigneurie comment cela est « arrivé, c'est hors de mon pouvoir ; mais l'as- « surer que c'est à mon grand regret et sans ma « participation, est la vérité.

« Je ne l'explique qu'en me disant qu'un de « vos compatriotes n'aura voulu se charger de « ce paquet de Longwood, qu'autant qu'il lui « aura été donné ouvert, et qu'il lui sera demeuré « prouvé qu'il intéressait l'honneur de son pays. « Arrivé à Londres, il en aura tout à la fois donné « connaissance au public, et me l'aura expédié.

« Milord, si, d'après mes constantes sollicita- « tions, j'avais obtenu la faveur de résider en An- « gleterre, il n'en eût pas été de même. Persuadé, « ainsi que le comte Bertrand semble le soupçon- « ner, que les vexations atroces et les détails « odieux qu'on accumule journellement à Long- « wood, peuvent être étrangers et inconnus à

« l'administration, c'est à vous, Milord, qui pré-
« sidez cette administration, et à vous seul, que
« j'eusse accouru d'abord donner connaissance
« de ces torts inouis, vous fournissant ainsi les
« moyens, et vous laissant le mérite de les re-
« dresser vous-même.

« Je supplie Votre Seigneurie de croire que ce
« n'eût été qu'après avoir épuisé vainement tout
« ce que les formes, la bienséance et les hiérar-
« chies commandent, que je me serais abandonné
« au parti extrême de recourir enfin à l'opinion
« publique, qui, elle-même, se plaît à n'accueil-
« lir et à ne se prononcer qu'en dernier ressort.

« J'en ai donné la preuve, Milord, lorsqu'après
« dix mois d'un silence absolu de lord Bathurst
« aux divers griefs dont j'avais eu l'honneur de
« lui demander le redressement, leur publicité
« eût été au moins excusable, et que pourtant je
« n'y ai cédé encore que lorsque les expressions
« déplacées d'un membre de vos communes sont
« venues le rendre indispensable.

« J'en ai donné la preuve, Milord, dans les
« vives instances hasardées par l'impulsion de
« mon cœur à Aix-la-Chapelle, en transmettant
« soigneusement à lord Castlereagh même copie

« des sollicitations et des griefs que je déposais « respectueusement aux pieds des hauts souve- « rains.

« Enfin, c'est pour vous en donner, autant « qu'il reste en moi, une nouvelle preuve, Mi- « lord, que je fais copier à la hâte la lettre du « comte Bertrand, afin que vous puissiez en avoir « une connaissance authentique, directe, et la « placer sous les yeux de S. A. R. le prince « régent.

« Milord, demeuré victime des souffrances « physiques infligées par l'insalubrité de Sainte- « Hélène, aussi bien que des peines morales dont « on a accompagné ma séparation, l'état déplo- « rable de ma santé, qui me fait interdire par la « faculté tout travail quelconque, ne me per- « met pas de rien ajouter à la lettre que j'ai « l'honneur de vous faire transcrire. D'ailleurs, « quel commentaire pourrait égaler les seuls faits « qu'elle présentera à vos regards.

« J'ai l'honneur d'être avec la plus haute con- « sidération, Milord, etc.

« *P. S.* Milord, après m'être adressé à Votre « Seigneurie pour les intérêts d'une impor- « tance si haute et si sacrée, me sera-t-il permis

« de profiter de cette occasion toute naturelle « pour descendre avec vous à des objets qui me « sont purement personnels?

« Ne dois-je espérer aucun redressement, « obtenir aucune réponse concernant les griefs « nombreux sur lesquels j'ai fait entendre mes « plaintes? Dois-je surtout demeurer privé des « papiers qu'on me retient à Ste.-Hélène depuis « deux ans, en dépit de mes nombreuses protes- « tations à sir Hudson Lowe lui-même; malgré « la lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser, pour « cet objet, du Cap, à S. A. R. le prince-régent; « celle que j'ai écrite, au même sujet, du même « lieu, à un de vos collègues; enfin celle que « j'ai adressée de Francfort à lord Bathurst?

« Ce silence constant et absolu à des deman- « des si justes et si réitérées, serait-il un déni for- « mel de justice? Je ne saurais le croire, Milord; « j'ai été élevé à connaître la force, la supério- « rité de vos lois, à savoir le respect que chacun « de vous est tenu de leur porter, quel que soit « son rang ou son poste. Je préfère penser que la « faute en est à moi, qui ne sais point m'y pren- « dre, et manque peut-être aux formes exigées; « mais, dans ce cas encore, Milord, ne serait-il

« pas convenable, juste, délicat de me les faire « connaître, ou même d'y suppléer. Milord, je « l'invoque de votre générosité. Ces papiers, que, « dans le temps, j'ai laissé parcourir à sir Hud- « son Lowe, sont d'une considération tout à fait « étrangère à la réclusion qui vous occupe : ils « ne sauraient, sous ce rapport, vous être d'au- « cune importance; mais, à moi, ils sont chers « et précieux au-delà de toute expression.

LETTRE DU COMTE BERTRAND AU COMTE DE LAS CASES.

Longwood, 18 janvier 1818.

« J'ai reçu le 7 juin, mon cher Las Cases, la « lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'é- « crire le 15 janvier dernier, et depuis j'ai reçu, « le 13 de ce mois, celles des 15 février, 15 mars « et 15 avril *, que j'ai communiquées, et « qui ont décidé l'Empereur à me dire de vous « écrire. J'ai reçu, il y a quatre mois, une caisse « de livres et de brochures qui m'était adressée « par M. Goulburn, et depuis une offre extrême- « ment obligeante d'envoyer un tableau qui se « trouvait dans la chambre de St.-Cloud, relatif

* Voyez plus bas, page 373 et suivantes, copies de ces lettres.

« au baptême du petit Napoléon : M. Henri « Goulburn avait eu la complaisance de débattre « le prix de ce tableau avec le propriétaire, et « d'en réduire le prix à moitié ! On n'a pas voulu « répondre à cette offre, parce que cela a paru « tellement constraster avec ce qui se passait ici, « qu'on l'a prise pour une démarche tenant à des « discussions parlementaires, à peu près comme « celles relatives à la maison de bois. Cepen- « dant l'honnête procédé qu'on a tenu à votre « égard, et tout ce que vous me dites dans votre « dernière lettre * me frappe si vivement !..... « Serait-il possible que les horribles vexations « que nous éprouvons ne fussent pas faites de « l'aveu du gouvernement anglais, et que l'Em- « pereur mourût ici victime de la haine particu- « lière du Gouverneur? Les gouvernemens et les « princes peuvent si facilement être trompés, « que, dans ce doute, je vous écrits cette lettre.

« Les choses sont bien changées depuis votre « départ, en l'année 1817, et celle-ci, 1818. Les « vexations envers l'Empereur sont devenues

* L'expérience semble n'avoir que trop prouvé qu'il y avait plus de connaissance des hommes à Longwood, que dans le correspondant de Francfort.

« telles, qu'on doit les caractériser d'un attentat « contre sa vie. Vous allez en juger par le dé- « tail : il ne se peut que vous n'ayiez lu, dans les « journaux du mois de mars, des observations sur « le discours de lord Bathurst. Mais depuis, les « choses ont bien empiré, et la haine du gouver- « neur de ce pays n'a plus connu de bornes.

« Quand vous êtes parti, l'Empereur avait « renoncé à monter à cheval, pour se soustraire « aux piéges et aux insultes dont on voulait le « rendre l'objet en le faisant insulter par les sen- « tinelles. Depuis, il a dû se priver même de la « promenade à pied, pour éviter les mêmes in- « convéniens. Pendant les mois de mars et d'avril, « l'Empereur sortait quelquefois pour venir chez « ma femme, et quelquefois aussi il s'asseyait « à cinquante pas de la maison, sur le banc que « vous connaissez, où il restait une demi-heure « ou une heure. On a trouvé le moyen de l'en « empêcher et de l'obliger à ne plus sortir de la « chambre. On savait que cela n'était pas très- « difficile : on mit pour jardinier un soldat du « 66e ; on avait stationné chez moi un sergent « d'ouvriers, l'un et l'autre fort utiles à la mai- « son, soit pour ôter quelques mauvaises herbes

« qui pouvaient empester l'air (car aucun jardin « n'est possible dans cette localité), soit pour « raccommoder la maison, qui est en ruines et « fait eau à chaque pluie. Cela paraît fort rai- « sonnable. Mais le Gouverneur a investi ces « deux soldats du droit d'arrêter qui leur plaît, « aux portes mêmes et sous les fenêtres de l'Em- « pereur. Dès ce moment, il n'est plus sorti, et « voilà plus de cent jours qu'il n'a pas même mis « la tête à la fenêtre.

« Ce climat, ce défaut absolu d'exercice, cette « mauvaise habitation ont affecté sa santé de ma- « nière que vous ne le reconnaîtriez plus. Depuis « la fin de septembre 1817, il a eu les premiers « symptômes d'une hépatalgie chronique, que « vous savez être mortelle en ce pays. Il avait « pour le soigner le bon O' Méara, en qui vous « savez qu'il a confiance. Sir Hudson Lowe, dans « le mois d'avril, au moment où ce médecin lui « était le plus nécessaire, l'a forcé de donner « sa démission; voulant lui imposer M. Baxter, « que vous connaissez, l'Empereur a refusé de « voir aucun médecin. Il a été, depuis le 10 avril « jusqu'au 10 mai, sans médecin, et enfin les « commissaires russe et autrichien qui étaient

« ici, indignés, ont fait connaître au Gouverneur « que si, dans cette circonstance l'Empereur mou- « rait, eux-mêmes ne sauraient que dire, si l'o- « pinion se répandait en Europe qu'il avait été « assassiné. Il paraît que cela a décidé le Gou- « verneur à restituer le médecin; mais il n'est « sorte de mauvais traitemens qu'il ne lui ait « fait éprouver. Ils ont voulu le faire chasser de « la table des officiers du 66e, et ces braves mi- « litaires n'ayant pas voulu participer à un acte « aussi arbitraire, il a fait donner lui-même « l'ordre par le colonel à ce médecin de cesser « de manger avec ses officiers. Il a écrit à Lon- « dres, et il est probable qu'on chassera ce mé- « decin. L'Empereur n'en recevra aucun autre; « et si le Prince-Régent ou le lord Liverpool ne « prennent pas connaissance de ce fait, il mourra « ici de maladie, même privé de l'assistance de « son médecin. Cependant l'Empereur est très- « malade; depuis deux mois il se lève à onze « heures du matin, et se recouche à deux heures. « Il eut, il y a peu de jours, une crise très-vio- « lente, produite par le mercure que le docteur « O'Méara lui fait prendre : cela lui était indi- « qué pour le mal de foie. Le docteur O'Méara,

« fort effrayé de sa responsabilité, me proposa « de faire appeler M. Baxter et le chirurgien du « *Conquérant*. Ce sont les deux premiers mé- « decins de ce pays. Vous savez la répugnance « que l'Empereur avait contre M. Baxter, fon- « dée sur ce qu'il était un ancien chirurgien-ma- « jor du bataillon italien que commandait sir « Hudson Lowe. Cette répugnance depuis s'est « fort accrue, parce qu'il s'est prêté depuis le « mois d'octobre 1817, jusqu'au mois de mars « 1818, à rédiger des bulletins pleins de fausse- « tés, et qui ont trompé son gouvernement et « l'Europe. Mais il ne vit pas d'inconvénient, « quoiqu'il s'en souciât peu, à ce qu'il appelât le « sieur Stokoe, qui, effectivement, vint à Long- « wood le même jour à trois heures après midi; « mais ne voulut pas entrer chez l'Empereur, « considérant sa responsabilité comme compro- « mise, et en danger de perdre une place qu'il « avait acquise par quarante ans de service. Cela « me parut si extraordinaire, que je ne voulus pas « le croire. Je le vis, il me témoigna ses regrets, « car c'est un homme qui est fort respectable : « cela s'expliqua très-facilement; c'était une in- « sinuation qui lui avait été faite comme au sieur

« Cole, banquier que vous connaissez, avec qui « j'avais quelque compte d'argent à régler, que « je fis appeler chez moi, et qui, en arrivant, me « déclara qu'il ne pouvait me parler qu'en pré- « sence de l'officier d'ordonnance, parce que, « sans cela, il serait perdu. Comme de raison je « m'y suis refusé. La même chose est arrivée, il « y a peu de jours, avec le sieur Fowler, arrivé « d'Angleterre, avec qui j'avais un compte à « régler pour quelques centaines de livres sterl. « d'objets d'habillement qu'on avait fait faire à « Londres. Il est vrai que vous ne connaissez pas « la position où nous nous trouvons aujour- « d'hui, qui ne peut en rien se comparer à celle « où nous étions de votre temps. Mais alors « même elle était vexatoire, et vous connaissez « assez ce prince pour que vous eussiez dû vous « opposer à ce qu'aucune personne de la famille « de l'Empereur ne vînt ici. Le spectacle des « humiliations, des vexations, de la haine aux- « quelles il est en proie, lui serait tout à fait « insoutenable, si sa mère ou quelqu'un de ses « frères venait à le partager. Même le comte de « Montholon et moi, qui sommes seuls aujour- « d'hui auprès de lui, il nous a plusieurs fois

« engagés à partir, à nous soustraire à un pareil « traitement, et à le laisser seul; que son agonie « en serait moins amère, s'il ne nous en voyait « pas les victimes. Depuis long-temps, vous sa- « vez que les officiers ne venaient plus chez moi; « mais sur la route, quand nous les rencon- « trions, ils avaient l'honnêteté de causer avec « ma femme : ils en ont eu la défense, non par « écrit, mais par insinuation; de sorte qu'il est « arrivé plusieurs fois que ces officiers, nous « apercevant, se sont détournés de la route.

« Les choses en sont venues au point que le « linge sale reste plusieurs jours à être visité par « le capitaine d'ordonnance, et quelquefois par « l'état-major, scène fort indécente et fort désho- « norante pour eux; mais qui n'a pour but que « l'outrage et l'insulte.

« Au mois de juin 1816, un store-ship, vais- « seau magasin, apporta un buste de marbre du « petit Napoléon. Sir H. Lowe lui fit donner « l'ordre de le jeter à l'eau. Il l'a depuis nié; « mais nous en avons l'attestation juridique; car « cet acte a révolté et ladi Malcolm, qui était « encore dans ce pays, et tous les capitaines de « store-ship, qui s'y trouvaient alors.

« Depuis, en février dernier, le store-ship « *le Cambridge*, a apporté deux gravures du « petit Napoléon, qu'il avait achetées sur les « quais de Londres. Sir H. Lowe les a fait « acheter, en disant que c'était pour en faire « présent au père; et lorsqu'un mois après les « officiers de ce bâtiment ont appris que c'était « au contraire pour les lui soustraire, ils n'ont « pu dissimuler leur indignation qu'un pareil « trait fût fait par un Anglais.

« Toute cette conduite du gouverneur ne peut « pas être ignorée du gouvernement britanni- « que. Si on s'est fait répéter, à Londres, par « lord Amherst, ce que lui a dit l'Empereur; si « on a interrogé le capitaine Popleton, qui a été « deux ans officier d'ordonnance, et que vous « connaissez; si on a interrogé le colonel Ni- « chols du 66e; si on a interrogé le colonel « Fehrzen du 53e, et tant d'autres, on a dû « connaître quels ont été les indignes traitemens « qu'on se permet ici.

« S'il est des ennemis de l'Empereur en Eu- « rope qui eussent approuvé le gouvernement « anglais, s'il l'eût fait périr ouvertement et « publiquement à bord du *Bellérophon*, il n'en

« est aucun qui un jour ne couvre d'imprécations et d'opprobre, et ne désavoue ceux qui « le font périr d'une manière aussi lâche.

« Comment concilier tout cela avec ce que « vous m'écrivez ? Peut-être par une correspondance astucieuse, pleine de faussetés et « tissue avec adresse. Toutefois, nous avons « fait nos plaintes depuis deux ans, assez ouvertement, et on doit être instruit à Londres « de la conduite criminelle qu'on tient ici.

« Vous serez étonné que je vous parle des commissaires Français, Autrichien et Russe qui « sont ici. Pendant que vous y étiez, nous ne les « avons jamais vus. Aujourd'hui ils n'ont pas vu « l'Empereur, ni ne sont venus chez nous. Mais « nous les avons rencontrés plusieurs fois sur les « chemins de l'enceinte : manière assez ridicule « de se voir. Si l'Empereur ne les reconnaît pas « comme commissaires, il n'a jamais refusé de « les recevoir comme étrangers.

« Quant au gouverneur, il ne l'a pas vu depuis le mois d'avril 1816, et vous êtes au fait « des raisons que l'Empereur avait de ne pas le « recevoir, après les insultes qu'il en avait « reçues. Dans cet état de choses, que sir H. Lowe

« se venge, cela n'est pas d'un caractère généreux sans doute; mais cela s'explique. Mais « comment le gouvernement peut-il continuer « depuis deux ans sa confiance à un homme qui « en abuse aussi étrangement ?

« Je vous prie donc instamment, et au nom « de l'Empereur, de faire connaître la situation « des choses à la famille et à ses parens; d'exiger « impérieusement qu'aucun d'eux ne vienne « accroître ses maux, en venant les partager.

« Vous nous dites que le gouvernement anglais nous a abonnés au *Morning-Chronicle*. « Il en est pour ce journal comme pour le « *Times :* on nous l'envoie en ôtant les numéros qu'il convient d'ôter. Ainsi on nous a « envoyé quelques numéros de février, quelques « numéros de mars; mais on a ôté tous ceux qu'il « a plu de soustraire : n'avoir pas une série de « journaux, c'est pire que de n'avoir rien.

« Comment nous enverrait-on des livres? Lors « qu'aussitôt qu'un *store-ship* arrive, le premier soin du Gouverneur est d'acheter tous « les livres qui s'y trouvent, surtout en français, « pour nous priver de les acheter.

« Quant aux brochures que vous nous annon-

« cez, nous n'avons reçu, le 12 mars, qu'une « caisse dont vous trouverez ci-joint l'état, ce « qui nous fait penser que probablement on « aura gardé le reste *.

« J'ai lu cette lettre à l'Empereur, qui en a « approuvé le contenu; mais qui a trouvé que « j'avais faiblement exprimé tout ce que la con- « duite qu'on tient à son égard a de lâche. Il « désire que j'y ajoute deux apostilles ** qui « vous feront connaître quelle est sa pensée « tout entière sur l'officier qu'on a préposé à la « garde de ce pays. Jusqu'à cette heure, le trai- « tement du calomelas n'a pas amélioré l'état du « foie, et lui a produit d'autres incommodités.

« Recevez, mon cher Las Cases, l'assurance « de mes sentimens affectueux.

« Le comte BERTRAND. »

« *P. S.* Dans le peu de jours qui se sont « écoulés depuis que ma lettre est écrite, il s'est « passé bien des événemens qui vous prouveront « combien notre situation empire tous les jours, « loin de s'améliorer comme vous paraissez le

---

* Voyez plus bas, page 361.

** Voyez plus bas, page 362 et 363.

« croire. Vous savez que le capitaine Mackey, « officier du 53e, avait été remplacé à Long- « wood, comme officier d'ordonnance, par le « capitaine Popleton, du même régiment, et « celui-ci, à son départ, par le capitaine Blac- « keney, du 66e, officier qui, comme ses pré- « décesseurs, jouissait de la meilleure réputa- « tion dans son régiment. Dès les premiers jours « de son arrivée, il trouva que le Gouverneur « exigeait de lui des choses bien peu dignes d'un « homme d'honneur; mais comme depuis cela « s'est fort accru, il a enfin vivement désiré, « aussitôt que son année de service dans ce poste « avilissant serait à son terme, d'en être quitte. « On sait qu'il a déclaré confidentiellement à ses « amis du régiment, qu'il était impossible à un « homme d'honneur de continuer à rester dans « ce poste sans perdre sa propre estime. Il se « peut aussi que sir H. Lowe n'ait pas été satis- « fait des sentimens connus de ce capitaine. Quoi « qu'il en soit, le 20 de ce mois, un officier en- « voyé dans l'île pour y commander les milices, « et dont vous connaissez les anciennes relations « avec sir H. Lowe, le seul de tout l'état-major « du Gouverneur que l'Empereur ait refusé de

« voir, vint s'installer pour officier d'ordon-
« nance, et avec lui, sous divers prétextes, un
« autre officier; de sorte qu'on en avait deux au
« lieu d'un. Il paraît que quelques chambres et
« effets du gouvernement, qui avaient été donnés
« en commun pour l'officier d'ordonnance et le
« docteur O'Meara, ont donné lieu à des dé-
« mêlés vifs entre eux.

« J'adressai, le 22, la protestation cotée A* au
« Gouverneur, qui me fit envoyer un cartel par
« cet officier. Il était au-dessous de mon carac-
« tère et de ma situation de provoquer sir H.
« Lowe; mais, dans cette circonstance, je crus
« devoir lui adresser la lettre cotée B **.

« Le 24, il a fait partir de Longwood le doc-
« teur O' Meara, en vertu, a-t-il dit, d'un ordre
« de lord Bathurst, ainsi que vous le verrez par
« la lettre du Gouverneur, côtée C***, au comte
« de Montholon, qui lui a répondu la lettre
« D ****.

---

* Voyez plus bas, page 366.
** Voyez plus bas, page 367.
*** Voyez plus bas, page 367.
**** Voyez plus bas, page 369.

« Le docteur O' Méara, comme vous savez, a « été donné à l'Empereur, par une décision du « conseil, en remplacement de son propre méde- « cin, et sur la demande spéciale que j'en adres- « sai à l'amiral Keith. Il ne pouvait être ôté à « l'Empereur que par un ordre du conseil. Si « cet ordre existe, pourquoi ne nous en donne- « t-on pas connaissance? Certainement, ni le « conseil, ni le lord Bathurst n'eussent ôté à « l'Empereur le médecin de son choix, ils en « sentaient la conséquence, sans le remplacer « au préalable par un autre qui eût sa confiance.

« Mais y eût-il même un ordre du conseil, « cela ne justifierait point le Gouverneur; car « cet ordre, donné dans des circonstances ordi- « naires, ne pouvait être exécuté au moment où « l'Empereur était gravement malade; on n'a ja- « mais pu entendre qu'on lui enlevât son méde- « cin au milieu du traitement d'une maladie « aussi sérieuse, et qui attaque sa vie, surtout « lorsque, depuis le mois d'avril, on a demandé « que, si on voulait lui ôter le docteur O' Méara, « on envoyât d'Europe un médecin qui le rem- « plaçât, et qui eût la confiance du malade,

« demande dont la réponse doit arriver avant « trois mois.

« Je termine, mon cher Las Cases; j'ai le « cœur déchiré. BERTRAND. »

PREMIER ENVOI DE LIVRES CONTENU DANS UNE CAISSE REMISE LE 12 MARS 1818.

Biographie moderne.....	3 volumes.
L'Ermite de la Chaussée-d'Antin.....	2
Le Franc parleur.....	2
L'Ermite de la Guyane.....	3
Tableau historique de la littérature depuis 1789.....	1
La France et les Français en 1817....	1
Histoire du donjon et château de Vincennes.	3
Bulletins de Paris, 1815.....	1
Les Devoirs.....	1
Histoire des Sociétés secrètes de l'année 1815	1
Le Faux Dauphin.....	2
Le Cri des peuples.....	1
Anecdotes curieuses et intéressantes.....	1
De l'Organisation de la Force armée, 1817.	1
TOTAL.....	24 volumes.
Lettres normandes et champenoises....	15 numéros.

Nota. Ces livres n'ont point été envoyés sur votre demande; mais d'après une lettre écrite à la nièce de ma femme, la comtesse de Liedekerke, fille de madame Latour du Pin, lettre qui nous a été renvoyée de

Londres, et par suite de laquelle M. Goulburn a bien voulu se charger d'envoyer quelques livres et brochures dont on avait demandé l'envoi régulier chaque mois. Depuis le 28 mars, au reste, nous n'avons plus rien reçu, quoiqu'il soit arrivé plusieurs store-ships et bâtimens de guerre. —BERTRAND. —

DEUXIÈME ENVOI REÇU LE 28 MARS 1818.

Histoire des Campagnes de 1814 et 1815, par Alphonse de Beauchamps.....	4 volumes.
Itinéraire du retour de l'île d'Elbe.....	2
Précis de la Vie du duc d'Otrante.....	1
TOTAL *.....	7 volumes.

PREMIÈRE APOSTILLE ÉCRITE PAR L'EMPEREUR AU DOS DE LA LETTRE DE SIR H. LOWE, DATÉE DU 18 NOVEMBRE 1817.

« Cette lettre, celles des 24 juillet et 26 oc-
« tobre derniers, sont pleines de mensonges. Je
« me suis renfermé dans mon appartement de-
« puis 18 mois, pour me mettre à l'abri des ou-
« trages de cet officier. Aujourd'hui ma santé est

* Ce dernier envoi surtout est assurément une mauvaise plaisanterie; et, vu les circonstances locales et morales, on laisse à la caractériser dignement.

« affaiblie : elle ne me permet plus de lire de si « dégoûtans écrits ; ne m'en remettez plus.

« Soit que cet officier se croie autorisé par « des instructions verbales et secrètes de son « ministre, comme il l'a fait entendre, soit qu'il « agisse de son propre mouvement, ce que l'on « pourrait arguer du soin qu'il prend à se dé- « guiser, je ne puis le traiter que comme mon « assassin.

« Si on eût envoyé dans ce pays un homme « d'honneur, j'aurais éprouvé quelques tour- « mens de moins sans doute ; mais on se fût épar- « gné bien des reproches de l'Europe et de l'his- « toire, que le fatras d'écrits de cet homme « astucieux ne saurait tromper. »

Longwood, ce 23 novembre 1817. NAPOLÉON.

SECONDE APOSTILLE ÉCRITE EN MARGE DE LA LETTRE DE SIR THOMAS READE AU COMTE BERTRAND, DU 25 avril 1818.

« 1° Je vous ai fait connaître hier, quand « vous m'avez présenté cette lettre, que je ne « voulais point en prendre connaissance, et que « vous ne deviez pas me la traduire, puisqu'elle

« n'était pas dans les formes usitées depuis trois « ans.

« 2° Ce nouvel outrage ne déshonore que ce « fat. Le roi d'Angleterre seul est fondé à traiter « d'égal avec moi.

« 3° Cette conduite astucieuse cependant a « un but : empêcher que vous ne fassiez connaî- « tre *la trame criminelle que l'on ourdit depuis* « *deux ans contre ma vie.*

« 4° C'est ainsi qu'ayant l'air d'ouvrir des « recours aux réclamations, on les ferme.

« 5° C'est ainsi qu'ayant eu l'air de vouloir « me loger, en annonçant une bâtisse depuis « trois ans, je suis toujours dans cette grange « insalubre, et aucune bâtisse n'est encore « commencée.

« 6° C'est ainsi qu'ayant eu l'air de me laisser « la faculté de monter à cheval, on m'empêche, « par des moyens indirects, de pouvoir le faire « et de prendre de l'exercice : première cause « de ma maladie.

« 7° On emploie les mêmes moyens pour em- « pêcher de recevoir aucune visite. On a besoin « des ténèbres.

« 8° C'est ainsi qu'après avoir attenté à mon

« médecin, l'avoir forcé à donner sa démission, « ne voulant pas être un instrument passif et « privé de toute moralité, on le tient cependant « en arrestation à Longwood, voulant faire ac- « croire que je m'en sers, sachant bien que je « ne veux pas le voir, que je ne l'ai pas vu de- « puis quinze jours, et que je ne le verrai jamais « tant qu'on ne l'aura pas mis en liberté, fait « sortir de l'oppression où il se trouve, et rendu « à son indépendance morale, en ce qui con- « cerne l'exercice de ses fonctions.

« 9° C'est ainsi qu'on commet un faux carac- « térisé en faisant faire des bulletins par un mé- « decin qui ne m'a jamais vu, ne connaît ni mon « état ni ma maladie; mais cela est bon pour « tromper le prince, le peuple d'Angleterre et « l'Europe.

« 10° On sourit avec un plaisir féroce aux « nouvelles souffrances que cette privation des « secours de l'art jette sur cette longue agonie.

« 11° Demandez que cette apostille soit en- « voyée à lord Liverpool, ainsi que votre lettre « d'hier et celles des 13 et 14 avril, afin que le « Prince-Régent connaisse mon assassin, et « qu'il puisse le faire punir publiquement.

« 12° S'il ne le fait pas, *je lègue l'opprobre* « *de ma mort* à la maison régnante d'Angleterre.

Longwood, le 27 avril 1818. NAPOLÉON.

Pièce A. — PROTESTATION ADRESSÉE AU GOUVERNEUR LE 22 JUILLET 1818.

Au nom de l'Empereur Napoléon.

« Je suis chargé de protester :

« 1° Contre toute violation de l'enceinte par « des domestiques, ouvriers ou autres, que vous « revêtiriez secrètement de l'autorité publique.

« 2° Contre les insultes faites au docteur « O'Méara pour l'obliger à s'en aller d'ici, et « contre les empêchemens publics ou secrets que « vous avez mis ou que vous mettriez à ce que « Napoléon se fît assister dans sa maladie, comme « consultant, par un officier de santé en qui il « aurait confiance, accrédité au service de Sa « Majesté Britannique, ou reconnu pour exer- « cer publiquement ses fonctions dans l'île.

« 3° Contre les témoignages, les rapports, « les écrits de l'officier de milice Hyster, qui « n'est placé à Longwood que pour être un ins- « trument de haine et de vengeance.

« Le comte BERTRAND. »

Pièce B. — AU GOUVERNEUR SIR H. LOWE.

Longwood, 25 juillet 1818.

« M. le Gouverneur, — J'ai l'honneur de « vous envoyer une lettre que je reçois.

« Le vieillard me paraît en démence.

« Il ne peut avoir connaissance de ma corres- « pondance officielle que par vos ordres. Je ne « lui réponds, ni ne lui répondrai. Il n'est qu'un « mandataire, et si son principal officier-géné- « ral veut me demander raison, je suis prêt à lui « faire honneur.

« J'ai l'honneur d'être, Le comte BERTRAND. »

Pièce C. — DU GOUVERNEUR AU COMTE MONTHOLON

Plantation-house, le 25 juillet 1818.

« Monsieur, je me fais à moi-même l'honneur « de vous apprendre, pour l'information de Na- « poléon Bonaparte, que, selon l'instruction que « j'ai reçue du comte de Bathurst, datée du 16 « mai 1818, il m'est enjoint de retirer M. O'Méara « d'auprès de sa personne, et qu'en conséquence « j'ai donné des ordres pour qu'il ait à quitter « Longwood sur-le-champ.

« Le contre-amiral Plampin, a reçu, à la même

« occasion, des instructions des lords de l'ami-
« rauté, pour lui faire quitter cette île.

« Après l'éloignement de M. O' Méara, les
« instructions du comte de Bathurst portent en
« outre, que j'aie à enjoindre au docteur Baxter
« de donner ses soins, comme médecin à Napo-
« léon Bonaparte, toutes les fois qu'il en sera re-
« quis, et d'informer particulièrement ce doc-
« teur qu'il ait à considérer la santé de Napo-
« léon Bonaparte comme le principal objet de
« son attention. En communiquant cet arran-
« gement, il m'est enjoint de ne pas manquer
« d'avertir, en même-temps, que si Napoléon
« Bonaparte a quelque motif pour n'être point
« satisfait de l'assistance médical du docteur Bax-
« ter, ou s'il préfère quelqu'autre médecin de
« cette île, je suis parfaitement disposé à ac-
« quiescer à cet égard à ses désirs, et à permettre
« à tout autre praticien médical qu'il pourra
« choisir, de lui donner ses soins, pourvu que
« celui-ci se conforme strictement aux règles
« établies et en vigueur.

« Ayant ainsi expédié au docteur O' Méara
« les ordres pour son départ, j'ai donné les
« instructions nécessaires à M. Baxter. Il sera

« prêt à se rendre à Longwood, à la première « demande qui lui en sera faite.

« En même-temps, jusqu'à ce que je sois in- « formé des désirs de Napoléon Bonaparte à ce « sujet, je donnerai ordre pour qu'un officier de « santé soit toujours prêt à Longwood, en cas « d'appel subit.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Hudson Lowe. »

Pièce D. — DU COMTE MONTHOLON AU GOUVERNEUR.

« M. le Gouverneur, — Le docteur O' Méara « a quitté hier Longwood, forcé de laisser son « malade au milieu du traitement qu'il diri- « geait. Ce matin ce traitement a cessé, ce matin « un grand crime a commencé d'avoir son exécu- « tion ! !! Les lettres de M. le comte Bertrand, « des 13, 24, 26, 27 avril dernier, ne laissent « rien à dire. L'Empereur ne recevra jamais « d'autre médecin que le sieur O' Méara, parce « qu'il est le sien, ou celui qui lui serait envoyé « d'Europe, conformément à la lettre ci-dessus « citée, du 13 août.

« J'ai communiqué la lettre que vous m'avez « écrite hier. Ce que j'ai l'honneur de vous écrire

« est la substance de la réponse qu'on m'a chargé « de vous transmettre.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

« Le comte MONTHOLON. »

LETTRE DU COMTE BERTRAND, A SON ÉMINENCE LE CARDINAL FESCH *.

« Monseigneur, — Le sieur Cypriani, maître « d'hôtel de l'Empereur, est décédé à Long- « wood, le 27 février dernier, à quatre heures « de l'après-midi. Il a été enterré dans le cime- « tière protestant de ce pays, et les ministres de « cette église lui ont rendu les mêmes devoirs « qu'ils eussent rendus à quelqu'un de leur secte. « On a eu soin de faire mettre dans l'extrait mor- « tuaire que je vous enverrai, mais dont l'extrait « de ma lettre peut tenir lieu, qu'il était mort « dans le sein de l'église apostolique et romaine. « Le ministre de l'église de ce pays aurait vo- « lontiers assisté le mort, et celui-ci aurait dé- « siré un prêtre catholique; comme nous n'en « avons pas, il a paru ne pas se soucier d'un mi-

* Nous avons cru devoir insérer ici la présente lettre, parce qu'elle multiplie les détails intérieurs de Long-wood, et ajoute des traits à tout ce qui a été dit de sa véritable situation.

« nistre d'une autre religion. Je serais bien aise « que vous nous fissiez connaître quels sont les « rites de l'église catholique à ce sujet, et si on « peut faire administrer un catholique mourant « par un ministre anglican. Nous ne pouvons, « du reste, trop nous louer du bon esprit et du « zèle que, dans cette circonstance, ont montré « les ministres de la religion de ce pays. Cypriani « est mort d'une inflammation de bas-ventre. Il « est mort le vendredi, et le dimanche précédent « il avait fait son service sans aucun pressenti- « ment. Un enfant d'un des domestiques du « comte de Motholon était mort à Longwood « quelques jours avant. Une femme de chambre « est morte y a quelques jours d'une même ma- « ladie. C'est l'effet du climat malsain de ce « pays, où peu d'hommes vieillissent. Les maux « de foie, la dysenterie et les inflammations de « bas-ventre font beaucoup de victimes parmi « les naturels, mais surtout parmi les Euro- « péens. Nous avons senti, dans cette circons- « tance, et nous sentons tous les jours le besoin « d'un ministre de notre religion. Vous êtes « notre évêque, nous désirons que vous nous en « envoyiez un français ou italien. Veuillez, dans

« ce cas, faire choix d'un homme instruit, ayant « moins de quarante ans, et surtout d'un carac- « tère doux, et qui ne soit pas entêté de prin- « cipes anti-gallicans.

« Le sieur Pierron, officier, a pris le service « de maître-d'hôtel; mais il a été très-malade, « et quoique convalescent, est encore en mauvais « état. Le cuisinier est aussi dans la même situa- « tion. Il serait donc nécessaire que vous, ou le « prince Eugène, ou l'Impératrice envoyassiez « un maître-d'hôtel et un cuisinier français ou « italien, de ceux qui ont été au service des mai- « sons de l'Empereur, ou qui le seraient des mai- « sons de sa famille.

« Votre Éminence trouvera ci-joint : 1° les « papiers qu'on a trouvés dans le porte-feuille « du sieur Cypriani; 2° une épingle qu'il portait « habituellement et que j'ai cru devoir envoyer « pour sa femme; 3° le décompte de tout ce qui « lui revient montant à la somme de 8,287 fr. « ou 345 liv. sterl., 5 sh., 10 p.; 4° une lettre « de change pour la solder à ses héritiers. Sa- « chant que vous avez soin de son fils, et que sa « fille est chez Madame, l'Empereur attend qu'il « connaisse la fortune que laisse Cypriani, qui

« paraît avoir des fonds assez considérables pla-
« cés à Gênes, pour assurer un sort à ses deux
« enfans.

« Je ne veux pas vous affliger en vous parlant
« de la santé de l'Empereur, qui est peu satis-
« faisante. Cependant, son état n'a pas empiré
« depuis les chaleurs. Je pense que vous cache-
« rez ces détails à Madame. N'ajoutez aucune
« foi à toutes les fausses relations qu'on peut
« faire en Europe. Tenez comme règle et comme
« seule chose vraie que depuis vingt-deux mois
« l'Empereur n'est pas sorti de son appartement
« si ce n'est quelquefois et rarement pour venir
« voir ma femme. Il n'a guère vu personne, si
« ce n'est deux ou trois Français qui sont ici, et
« l'ambassadeur anglais à la Chine.

« Je prie Votre Éminence de présenter mes
« respects à Madame et aux personnes de sa fa-
« mille; et d'agréer les sentimens avec lesquels
« j'ai l'honneur d'être, etc. Comte BERTRAND. »

PREMIÈRE LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND *.

« Je viens vous consacrer le premier instant

* On a cru devoir joindre ici les lettres suivantes du

« qui m'appartient. Voilà déjà plus d'un an que « je suis loin de Longwood, et depuis ce temps,

---

comte de Las Cases, 1° parce qu'elles se trouvent mentionnées dans la lettre précédente du comte Bertrand, et qu'elles servent à en compléter le sens et l'intelligence ; 2° parce qu'elles font connaître la candeur et la bonne foi qui présidaient à cette correspondance avec Longwood; 3° enfin, parce qu'elles mettent à même d'apprécier dignement l'assertion étrange du sieur Goulburn, qui, recevant ces lettres et y répondant avec politesse, n'a pas craint néanmoins d'affirmer, dans la chambre des communes, en une certaine occasion, que les expressions de leur auteur se présentaient toujours enveloppées d'une double interprétation. Comment l'homme de bonne foi, à qui ont été adressées les lettres ci-dessus, qui a reçu et doit avoir lu la lettre à lord Bathurst surtout, peut-il se permettre de dire que les expressions de leur auteur se présentent toujours enveloppées d'une double interprétation ? Certes, M. Goulburn doit être difficile en fait de sens explicite et prononcé, ou bien, il n'entend pas le Français. Mais a-t-il lu ? a-t-il mal lu ? a-t-il voulu mal lire ? et, semblable à lord Bathurst, ne s'exprimerait-il pas, ainsi que son noble patron, dans ses fameuses dénégations à lord Holland, dans la chambre des pairs, non d'après ce qui est, mais seulement d'après ce qu'il lui est avantageux de dire ? C'est le besoin surtout de mettre chacun à même de juger du mérite des assertions du sieur Goulburn, qui a amené la communication de ces lettres. La négligence, l'abandon qu'on y remarque démontrent assez combien peu elles étaient destinées à devenir publiques.

« que de peines, de chagrins et de travers de « toutes espèces !!! Je laisse aux papiers publics « à vous en instruire. J'écarterai de mes lettres « toute parole, tout sujet qui pourrait servir de « prétexte à vous en priver. Je veux faciliter de « tout mon pouvoir le seul but que je me pro- « pose, celui de faire arriver jusqu'à vous les « preuves d'une sollicitude qui va faire l'objet « du reste de ma vie. J'ai trop présent la con- « solation et le bonheur dont m'étaient auprès « de vous autres quelques souvenirs d'Eu- « rope, pour ne pas me vouer entièrement à « vous procurer cette espèce de consolation; ô, « mes chers compagnons, qui remplissez à jamais « mes pensées de chaque jour et de tous les « momens! Je vous écris donc au premier ins- « tant où je me trouve libéré de surveillance « personnelle; et tous les mois au moins, régu- « lièrement à pareil jour, je vous donnerai une « semblable marque de mes soins incessans. Des « obstacles étrangers pourront les empêcher « peut-être d'arriver jusqu'à vous; mais, de ma « part, la mort seule pourra m'y faire manquer; « et j'invoque ici, au nom de tous les sentimens, « ceux qui, chargés de la censure de mes lettres,

« croiraient y trouver des motifs de les inter-
« cepter. Je les supplie de me faire connaître,
« afin de me donner l'occasion de les éviter,
« les déviations involontaires de ma part qu'ils
« croiraient condamnables. La morale publique
« ne saurait interdire le besoin et la consolation
« des sentimens domestiques. Or, ce sont eux
« uniquement que je chercherai à satisfaire
« auprès de vous.

« Je viens de recevoir en Autriche l'asile que
« j'avais demandé, dès que je me suis vu inquiété
« dans ma liberté. Je me rendrai à Lintz sitôt
« que ma santé, qui est déplorable, me per-
« mettra de pouvoir supporter la route. Les
« maux de tête que j'ai pris au Cap ne font
« qu'accroître, et demeurent fort inquiétans. Je
« vais faire usage des libres communications qui
« me sont permises désormais, pour obtenir des
« informations précises sur toutes les personnes
« qui peuvent vous être chères. Aujourd'hui je
« ne puis vous envoyer que ce que j'ai recueilli
« indirectement.

« Ma femme, qui, par le plus grand des bon-
« heurs, éprouvait le refus de venir à Sainte-
« Hélène, précisément au moment où j'en sor-

« tais moi-même, et qui est venue me joindre « sur les grands chemins, où j'étais colporté « comme un ballot, retourne à Paris, chercher « mes autres enfans. Elle me mettra à même de « vous donner quelques détails dans ma pre- « mière lettre, touchant votre famille, celles de « Montholon et de Gourgaud.

« J'ai pu m'assurer que S. M. Marie-Louise « se portait très-bien à Parme, que son fils, à « Schœnbrunn, y est resplendissant de santé et « de beauté. La comtesse de Survilliers est re- « tenue ici par une santé très-chancelante; elle « reçoit de temps à autre des nouvelles de son « mari, qui est bien en Amérique. Ses deux « filles sont à merveille : l'aînée est une ressem- « blance frappante de l'auguste chef de la fa- « mille. La princesse Borghèse, Madame-Mère, « le prince de Canino, le cardinal Fesch, le « prince Louis, sont à Rome, et en bonne santé; « le reste de la famille, la princesse Elisa, le « comte de Monfort et la princesse Murat, sont « dans différentes parties de l'Autriche. J'espère, « avec le temps, pouvoir vous transmettre des « détails plus directs et plus positifs. J'éprouve « le plus vif regret de n'avoir pu débarquer et

« me fixer en Angleterre. Je suis privé d'exé-
« cuter immédiatement moi-même la recherche
« et l'envoi de tout ce que j'imaginerais propre à
« porter quelques légères distractions sur votre
« affreux rocher. C'est un devoir religieux que
« j'ai sollicité auprès des ministres britanniques,
« et que je solliciterai chaque jour de nouveau;
« ma constance ne désespèrera jamais de les tou-
« cher sur ce point. Toutefois, quelque éloigné
« que je sois, je ne manquerai pas de remplir
« cet objet sacré à l'aide de quelque intermé-
« diaire; seulement vous recevrez plus tard et
« moins complets les résultats de mes efforts et
« de mes soins.

« Soignez tous votre santé; vivez pour la con-
« solation, la tendresse, le bonheur et les vœux
« de ceux qui vous admirent et vous aiment.

« J'ai reçu, en touchant à Douvre, une lettre
« de vous, du 22 juillet, et une de sir H. Lowe,
« du 29. Elles m'apprennent que vous avez reçu
« le peu de choses que j'avais adressées du Cap
« à Longwood, ce que je n'avais pas compris
« jusque là; que vous avez reçu le titre éventuel
« que vous m'aviez remis, et que je vous ai
« renvoyé, concernant l'argent que j'avais osé

« déposer aux pieds de l'Empereur, en partant,
« et que j'avais été assez heureux pour voir
« accepter. Sir H. Lowe m'apprend que tous
« les billets que je vous avais laissés à ce sujet
« ont été négociés. J'espère qu'on y aura fait
« strictement honneur. Je ne sais encore où j'en
« suis moi-même. Je n'ai pas eu jusqu'ici la pos-
« sibilité d'écrire une ligne à mon agent de Lon-
« dres, ni d'en recevoir aucune.

« Je regrette bien de n'avoir point en mon
« pouvoir et à ma disposition la relation des
« campagnes d'Italie. Cette époque éloignée,
« déjà étrangère à la politique de nos jours, a
« désormais tout le mérite de l'histoire. Elle est
« vivement désirée. La science et les contempo-
« rains la réclament. Je m'estimerais heureux
« qu'elle fût livrée à ma discrétion; et, dans le
« cas où vous m'obtiendriez cette faveur*, je vais
« pourvoir au moyen d'en profiter sans retard,
« en demandant dès cet instant, à Londres,
« quelles seraient les formalités qu'on imposerait
« ici et là-bas pour que ce manuscrit pût me
« parvenir. Je prierai qu'on veuille bien trans-

* La réponse du c^te Bertrand fut qu'on n'attendait qu'une occasion favorable pour m'envoyer ces campagnes.

« mettre aussi la réponse qui me sera faite, à sir « H. Lowe, afin que vous puissiez juger, de « votre côté, si ce que l'on prescrirait vous « semblerait convenable.

« A votre tour, mon cher général, écrivez-« moi par toutes les occasions; mandez-moi « toutes les commissions qui vous viendront à « l'esprit, sérieuses et frivoles, aisées ou diffi-« ciles, n'importe. Dites-vous bien, répétez-vous « sans cesse, que je ne vis que pour vous tous et « en vous tous. Mon corps seul a quitté votre « rocher. Le comte de Las Cases. »

DU COMTE DE LAS CASES A M. GOULBURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

« Monsieur, j'apprends de ma femme l'extrême « bonté avec laquelle vous avez bien voulu, en « différentes circonstances, lui transmettre, au « nom de lord Bathurst, à Paris, des nouvelles « de moi et de mon fils. Veuillez bien en recevoir « mes remercîmens et ma reconnaissance.

« Oserais-je (si, comme je le comprends, vous « vous trouvez sous lord Bathurst, à la tête de « la direction des affaires de Sainte-Hélène) im-« plorer de vous la faveur de me diriger sur cet

« tains points relatifs à la correspondance avec « cet endroit.

« Oserais-je vous solliciter, au nom de tous « les sentimens qui peuvent habiter dans un « cœur humain et sensible, de seconder, d'accord « avec vos propres réglemens, mes religieuses « intentions de chercher à porter quelque con- « solation et quelque adoucissement aux dou- « leurs qu'on y éprouve.

« Oserais-je vous prier de m'obtenir de lord « Bathurst, de savoir s'il me sera permis de faire « parvenir à Longwood les livres, brochures, « papiers publics et autres objets que je croirais « y pouvoir être agréables : dans le cas de l'affir- « mative, vous priant, Monsieur, de vouloir « bien désigner vous-même la personne de con- « fiance que vous voudriez, pour en faire la re- « cherche et l'achat à Londres, ne me réservant « que d'en payer le montant à vos ordres.

« Oserais-je vous prier, si, dans les lettres ou- « vertes que je vous adresserai pour Sainte- « Hélène, vous y aperceviez la moindre phrase « douteuse qui pût vous inquiéter, de l'effacer « vous-même de mon consentement, pour ne pas « en gêner l'expédition, et avoir la bonté de

« m'en prévenir, pour que je ne retombasse pas « dans le même inconvénient.

« Vous pourrez lire, Monsieur, dans la lettre « que j'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui « pour Longwood, que j'y fais la demande d'un « manuscrit (*las Campagnes d'Italie*) étran- « ger à la politique du temps, mais précieux « pour l'histoire et la science. Dans le cas où « l'on voudrait bien me le confier de Longwood, « pourrais-je obtenir de vous que vous voulus- « siez bien m'en faciliter le prompt envoi, en « prescrivant dès cet instant à sir H. Lowe les « formalités qu'il y aurait à remplir de part et « d'autre pour qu'il pût me parvenir?

« Je sais, Monsieur, qu'au milieu de tous vos « embarras, ce que j'ose vous demander peut « multiplier vos soins. Toutefois, je ne déses- « père pas de les obtenir par la sainteté des mo- « tifs qui me portent à vous les demander. Je vous « en aurai la plus vive et la plus sincère recon- « naissance. C'est dans l'intention de me rendre le « moins importun possible et de simplifier d'autant « l'objet de mes désirs, que j'ai cru pouvoir m'adres- « ser directement à vous, Monsieur, au lieu de m'a- « dresser à lord Bathurst; ce en quoi j'ose espérer

« que je n'ai rien fait d'inconvenable ; ce serait « fort innocemment et tout à fait contre mon gré. »

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

« Le comte de Las Cases. »

DEUXIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort, 15 février 1818.

« Me voilà fidèle à mon engagement; je vous « écris après un mois, et à pareil jour de ma « première lettre. Je tiens à consacrer la même « date, pour que vous soyiez certain qu'elle ne « vous manquera jamais. Toutefois, des parties « de ma lettre seront peut-être plus fraîches que « sa date, par la circonstance du silence de « Madame de Las Cases dont j'attendais chaque « jour des nouvelles de Paris. Elle m'a quitté il « y a près d'un mois. Elle devait aller voir tous « vos parens, ainsi que ceux des généraux Gour- « gaud et Montholon. Je devais en recevoir les « détails les plus circonstanciés. A mon grand « étonnement, je n'en entends point parler; et « ne voulant pas retarder plus long-temps à vous « écrire, je me vois réduit à renvoyer au mois « prochain tous les détails que je suis bien sûr

« qu'elle aura été prendre avec autant de zèle « et de soin que si c'était moi-même.

« J'ai la satisfaction de savoir que ma pre- « mière lettre vous a été envoyée : je l'avais ac- « compagné d'une lettre d'envoi à M. Goulburn : « je viens de recevoir sa réponse. Je me fais « un vrai plaisir de reconnaître qu'elle est pleine « d'attentions, d'égards, et satisfaisante sur tous « les points ; ce qui me donne l'espoir qu'il y « avait le vice de ne pas s'entendre.

« On m'assure qu'on sera toujours prêt à vous « transmettre mes lettres lorsqu'elles seront de « même nature, et ne présenteront pas plus d'ob- « jections. On ajoute que, conformément à ma « demande, on vous transmettra les livres et « pamphlets que je désignerai. On s'offre de se « les procurer, et d'en surveiller exactement « l'envoi, se réservant de m'en envoyer de temps « à autre le montant, pour être acquitté par « moi. On me fait savoir que, s'il est agréable à « l'Empereur de me confier les *Campagnes d'I-* « *talie*, sir H. Lowe reçoit des instructions pour « les transmettre en Angleterre, d'où on me les « fera remettre, dans les formes exprimées, de « Longwood même, après en avoir pris la con- « naissance nécessaire. Enfin, l'on m'apprend

« que mes papiers saisis dans la Tamise m'ont été « renvoyés sur-le-champ, et sans avoir été ouverts, « que des fatalités seules peuvent m'en avoir privé « jusqu'ici, ce qui en effet est encore de la sorte.

« J'espère donc, qu'avec cette présente lettre, « vous recevrez déjà quelques publications. Mal- « heureusement, je suis loin et bien mal placé « pour les choisir et les avoir dans toute leur « nouveauté. Mais je vais écrire à Londres, pour « tacher de remédier à cet inconvénient. J'es- « père aussi, par la même occasion, pouvoir vous « faire expédier bien des objets dont vous man- « quez ou qui pourraient vous être agréables, « ou bien encore essentiels à la santé de l'Em- « pereur.

« Sa Majesté Marie-Louise se porte à mer- « veille, et est toujours à Parme. Son fils, d'après « les nouvelles de peu jours, de quelqu'un qui « l'avait vu à un bal d'enfans, était beau comme « l'Amour, et faisait les délices de Vienne; ce « sont ses propres expressions. Il danse avec « fureur et s'en acquitte à merveille.

« J'ai été, pour tous les membres de la famille « de l'Empereur, un objet du plus tendre et du « plus touchant intérêt. Je me suis vu entouré,

« pressé de leurs offres et de leurs vœux. Je serai « assez heureux pour vous transmettre de leurs « nouvelles régulièrement tous les mois.

« Le prince Jérôme m'a fait dire que ses offres « pour moi ne connaîtraient d'autres bornes que « *l'impossible*. Il a recueilli près de lui le bon « et vertueux Planat, qui, depuis notre sépa- « ration du *Bellérophon*, poussé de tourmente « en tourmente, était menacé de périr sur la « plage. La princesse Hortense me mande qu'elle « a été bien persécutée; mais que si le motif de « ses tourmens avait été le tendre et respectueux « dévoûment qui remplissait son cœur, elle en « était fière et heureuse.

« Toutes les fois que ma santé me le permet, « je vais faire ma cour à la princesse Joseph, « que sa mauvaise santé tient dans la retraite la « plus absolue, et alitée la plupart du temps. « Nous parlons de Sainte-Hélène. Nos pensées « traversent les mers: ce sont d'heureux instans « pour nous. Ses filles sont à merveille. Son « mari, d'après de très-fraîches nouvelles, était « en bonne santé. Il avait pris soin de deux « domestiques de l'Empereur Napoléon, dont « le gouvernement anglais avait jugé à propos

« de diminuer l'établissement de Longwood.

« Le prince Lucien me donne des nouvelles « de toute la famille réunie à Rome. Madame, « M. le cardinal Fesch, la princesse Borghèse et « le prince Louis se portent à merveille, et « joignent leurs vœux et leurs prières pour la « santé et la conservation de leur auguste parent. « Pour le prince Lucien, il est heureux, dit-il, « à Rome: il vient d'établir avantageusement ses « trois filles. Toutefois, son esprit et son cœur « se dirigent sans cesse sur Sainte Hélène; il ne « peut plus se faire à l'idée de voir son frère « languir et mourir dans son exil: il me somme « de lui dire, du fond de mon cœur, si l'Empe- « reur serait aussi heureux de le voir, qu'il le « serait lui-même de se présenter à lui; et il me « charge, ce que j'exécute par le même courrier, « de demander au gouvernement anglais s'il veut « lui accorder de passer à Sainte-Hélène, pour « y demeurer deux années, ou toujours, si son, « frère ne l'en renvoie, avec ou sans sa femme « et ses enfans, sa femme lui disputant l'hon- « neur de le suivre; s'engageant à ce que lui ou « les siens ne contribuent à aucun accroissement « quelconque de dépense, se soumettant à toutes

« les restrictions imposées à son frère, et offrant « de se soumettre à toutes celles qu'on jugerait « à propos de lui imposer personnellement, « avant son départ, ou après son retour.

« Mon cher général, je ne puis m'empêcher « de revenir encore à vous prier de voir si l'Em- « pereur daignerait me confier les *Campagnes* « *d'Italie*; vous me ferez parvenir ensuite celles « d'Egypte à leur tour. Ce sont deux trésors « pour le monde savant et pour l'histoire, tout- « à-fait étrangers à la politique du temps, par « conséquent sans nulle objection. J'ai fait « parvenir à Londres tous les remercîmens de « la comtesse Bertrand, pour les souvenirs gra- « cieux qu'on avait bien voulu lui témoigner, et « les attentions aimables qu'on avait eues pour « ses enfans. Si j'avais pu demeurer en Angle- « terre, je me serais occupé, moi, sur les lieux, « de chercher quelque chose qui pût être agréa- « ble à ces dames. De si loin, je n'ai que mes « vœux: ils sont bien sincères pour elles et pour « vous tous, mes chers compagnons. Le roc fatal « ne sort point de mon cœur.

« Ma santé continue d'être bien mauvaise; « mes maux de tête s'aggravent journellement:

« les médecins ne savent qu'en dire. Que Dieu « me la conserve pour le service et pour le bien « de mon cœur ! Je vous embrasse tous bien ten- « drement. Pour vous autres, soignez votre « santé, portez-vous bien, ce sera ma récom- « pense, celle de vos amis, qui vous aiment « comme moi. LE comte de LAS CASES.

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOULBURN EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

Francfort-sur-le-Mein, le 4 mars 1818.

« Monsieur, je reçois à l'instant votre lettre, « la réponse satisfaisante qu'elle contient à tous « les articles de la mienne, les procédés et l'o- « bligeance personnels dont vous voulez bien « me donner la preuve : j'en suis extrêmement « touché et tout à fait reconnaissant.

« Je vous envoie une seconde lettre pour « Longwood. Tout ce que vous me rappelez « touchant les papiers de la Campagne d'Italie « lorsque j'étais encore à Sainte-Hélène, est « très-juste. Veuillez bien faire agréer mes re- « mercîmens à lord Bathurst, pour les instruc- « tions qu'il fait adresser à sir Hudson Lowe, « afin de me faciliter l'envoi de ces papiers,

« dans le cas où l'Empereur Napoléon daigne-
« rait trouver agréable de me les confier.

« Je vais écrire à Londres, pour qu'on vous
« remette, Monsieur, une note des livres et des
« publications que je désirerais que vous eussiez
« la bonté de transmettre à Longwood. Je suis
« trop loin des lieux pour pouvoir les choisir à
« temps. Dans tous les cas, si les premières occa-
« sions étaient trop promptes pour que cette note
« vous fût remise, oserais-je vous prier d'expé-
« dier de vous-même les dernières brochures de
« messieurs de Pradt, Fiévée, Benjamin-Cons-
« tant, Châteaubriant, celles sur le concordat,
« etc., etc? Voudriez-vous y joindre, de votre
« choix, ce que vous croirez de meilleur de
« plus neuf, de plus recommandable dans vos
« publications? Auriez-vous la bonté d'abonner
« l'établissement de Longwood au *Journal du*
« *Commerce*, si toutefois, depuis mon départ,
« ils ne reçoivent déjà un journal français; comme
« aussi de vouloir bien l'abonner, de votre choix,
« à un de vos journaux de l'opposition? Le
« *Courrier* et le *Times* leur étaient communi-
« qués, étant communs dans l'île. J'acquitterai
« ponctuellement la dépense que vous voudrez

« bien m'en adresser, vous priant seulement de « ne pas en laisser monter les réclamations par- « tielles trop haut ; non plus que de les tirer sur « moi à vue. Je n'ai point de fonds à ma disposi- « tion ; ceux que j'avais été assez heureux d'of- « frir et de voir accepter, ne me sont point encore « remboursés. Je suis donc réduit à puiser dans « la bourse d'autrui et d'un chacun : je suis le « *mendiant de Bélisaire*.

« Encouragé par la grâce de votre réponse « *officielle*, et dans l'espoir de rencontrer de « plus en vous des dispositions *officieuses*, j'ose- « rai étendre mes demandes jusqu'à vous prier « de vouloir bien faire comprendre dans les en- « vois à Longwood, des objets que je crois agréa- « bles aux jouissances, ou essentiels à la santé « du prisonnier de Longwood. Auriez-vous la « bonté de faire chercher quelques livres du « meilleur café qu'il serait possible de se procu- « rer dans Londres, et une certaine quantité du « meilleur vin de Bordeaux existant? Je sais par « expérience, pour ce dernier, qu'on pouvait « s'en procurer sur les lieux, de la cave des pro- « priétaires mêmes, du prix de six à sept francs ; « qui était supérieur à tout ce que le commerce

« laissait circuler. Je mettrais du prix à ce qu'il « fût possible de se procurer quelque chose de « la sorte. Monsieur, dans toute la vérité de mon « ame, en dehors de tout ressentiment et de toute « humeur, je puis vous assurer qu'il n'arrivait « que trop souvent que le vin présenté à Napo- « léon n'était pas supportable, et qu'il en était « ainsi de la plupart des choses à son usage. Ce « qui pourra vous aider à le comprendre, c'est « de vouloir bien réfléchir que nous subsistions, à « Longwood, à *l'entreprise*. Votre gouverne- « ment débourse les sommes, nul doute; mais « vous connaissez assez les affaires pour savoir « les inconvéniens et les abus des fournitures. « Ceci n'est pas un cri nouveau de ma part, c'est « un épanchement. Du Cap, j'ai fait parvenir « du vin de Constance; il a été trouvé très-bon; « a causé quelque plaisir. Voudriez-vous bien « ordonner qu'on en fît un nouvel envoi à mon « compte. Un autre objet auquel je tiendrais « beaucoup, serait de tâcher d'obtenir de nos « huiles de Provence, sur les lieux mêmes, et ce « qu'il y aurait de meilleur. On ne nous a jamais « rien donné en ce genre qui ne fût tout à fait « repoussant : on y sentait vivement la privation

« d'eau de Cologne, dont l'habitude ou la santé « même demandait un grand usage.

« Monsieur, je sais que j'ose exprimer ici des « détails tout à fait hors de votre sphère. Je n'i- « magine pas même comment, avec la meilleure « volonté, vous en pourriez venir à bout conve- « nablement. Cependant, la seule humanité, les « procédés, les égards les plus communs semble- « raient donner droit à de pareilles indulgences. « C'est pour obvier à tout, et satisfaire en même « temps à tout, que je sollicitais si vivement, si « ardemment, la permission de me fixer sur vos « rivages. Tout ce que j'ose vous indiquer ici « eût été mon unique et ma constante occupa- « tion. Je l'eusse, du reste, rempli sans reproche; « on eût pu s'en rapporter à moi; j'eusse été « fidèle à tout ce que j'eusse promis : et quel in- « convénient y eût-il en à permettre des soins « aussi innocens et aussi naturels? Quel nom « n'a-t-on pas le droit de donner, au contraire, « aux interdictions cruelles qu'on a prononcées. « Pourrait-on les maintenir? Je désire et solli- « cite toujours un adoucissement en ma faveur, « c'est-à-dire en faveur du bien. Je demeure à « Francfort, comme si l'on ne m'avait pas en-

« core délivré de mon surveillant ; je ne sors « guère davantage de ma chambre : j'eusse été « de même à Londres.

« Monsieur, je vais terminer ma longue lettre « en vous priant de mettre sous les yeux du mi- « nistre la demande que je viens d'être chargé « de lui faire de la part du prince Lucien Bona- « parte; savoir : de lui accorder de passer à « Sainte-Hélène, pour y demeurer deux années, « avec ou sans sa femme et ses enfans ; s'en- « gageant à ce que lui et les siens ne contribuent « à aucun accroissement quelconque de vos dé- « penses, se soumettant à toutes les restrictions « imposées à son frère, et offrant de se soumettre « à toutes celles qu'on jugerait à propos de lui « imposer personnellement, avant son départ, « ou après son retour.

« Ce que vous avez la bonté de me dire rela- « tivement à mes papiers saisis dans la Tamise, « est le premier mot que j'en aie entendu de- « puis que j'en suis privé. Je viens de prier le « ministre britannique, ici, de vouloir bien les « réclamer à Berlin, où ils paraissent oubliés. Je « vous assure que j'en ai éprouvé et que j'en

« éprouve chaque jour de grandes privations et « de véritables dommages.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une « parfaite considération, etc., etc.

« Le comte LAS CASES. »

TROISIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort, le 15 mars 1818.

« Je trouve un certain plaisir, mon cher gé- « néral, en vous écrivant ma troisième lettre, à « penser que ma première doit être déjà fort près « de vous. J'espère que ma seconde est déjà en « route, bien que je ne sois pas assez heureux « pour en avoir la certitude. On a dû vous expé- « dier avec elle un bon nombre de publications, « et je vais donner une petite note de quelques « autres à envoyer avec la présente.

« Je reçois des nouvelles de ma femme, qui « est à la veille de quitter Paris, pour venir avec « mes enfans se fixer auprès de moi. Elle me « mande avoir vu la famille de Gourgaud, et « lui avoir donné, sur lui et sur votre établisse- « ment, tous les renseignemens qu'elle avait re- « cueillis de moi. Sa mère et sa sœur se portent

« très-bien; elles le comblent de vœux et de ten-
« dresse. Votre famille, Monsieur le Grand-Ma-
« réchal, était en province, et il y avait long-
« temps qu'on n'en avait point entendu parler.
« Quant aux parens de Montholon, madame de
« Las Cases n'a pas été assez heureuse pour en
« rencontrer aucun. J'espère, dans ma première,
« pouvoir vous parler des vôtres, malgré leur
« éloignement de la capitale.

« Tous les membres de la famille de l'Empe-
« reur se portent très-bien. J'ai eu des nouvelles
« de chacun d'eux depuis ma dernière, et j'en au-
« rai chaque mois de manière à pouvoir vous en
« donner régulièrement. Tous le suivent de leurs
« vœux, et ne vivent qu'en lui. La plupart
« étaient demeurés jusqu'à présent tout à fait
« privés de ses nouvelles. Le peu que j'ai pu leur
« en transmettre leur a été bien précieux et bien
« cher. Pour satisfaire à leur intérêt et à leur
« tendresse si naturelle, je vais prier le gouver-
« nement anglais, lorsqu'il recevra des nouvelles
« de Sainte-Hélène, de vouloir bien laisser arri-
« ver jusqu'à moi l'état de la santé de l'Empe-
« reur : c'est une grâce que je solliciterai au nom
« de toute une nombreuse famille. J'espère qu'il

« ne la refusera pas au sentiment qui porte à la « demander.

« Le prince Jérôme me fait l'honneur de me « mander que les conditions imposées à sa cor- « respondance, et son profond respect pour son « auguste frère, qu'il se plaît à reconnaître pour « son second père, ont pu seuls le porter à se « priver du bonheur de lui écrire lui-même, et « de déposer à ses pieds toute son existence. Si « la situation de l'Empereur ne se trouve pas « améliorée l'année prochaine, il se propose de « demander au gouvernement anglais la liberté « de se rendre à Sainte-Héléne avec sa femme « et son fils, ne pensant pas qu'à cette époque, « son voyage puisse rencontrer aucune objection « raisonnable. La Reine, sa femme, à qui rien « d'héroïque et d'élevé ne saurait être étranger, « partage les mêmes sentimens et forme les « mêmes vœux.

« Le cardinal Fesch m'écrit, de son côté, au « nom de Madame et au sien, me disant d'obser- « ver qu'étant les seuls à n'être point distraits « par les liens de la propre famille, ni par la « crainte de lui créer des inconvéniens, je dois « m'adresser à eux de préférence, pour tout ce

« qui pourrait concourir à adoucir en quoi que « ce soit l'affreuse situation de l'Empereur.

« La comtesse de Survilliers, que j'ai l'hon- « neur de voir très-souvent, et dont les vœux « voyagent sans cesse à Sainte-Hélène, est dans « un très-mauvais état de santé. Elle souffre « beaucoup, et donne même des inquiétudes. « Les princesses ses filles sont à merveille.

« Je viens enfin de recevoir les papiers qui « m'avaient été saisis dans la Tamise. Ils m'ont « atteint après quatre mois de courses inutiles, « et pour moi de privations journalières. La fa- « talité seule a dû créer ce retard à ma peine; « car ils m'ont été rendus sans avoir été ouverts.

« Il me tarde bien de recevoir de vos nou- « velles et toutes vos commissions. Malheureu- « sement, la distance est si grande, et les com- « munications si peu régulières, que je dois « attendre encore long-temps. Demandez-moi « tout ce que vous voudrez; jusque-là je suis « réduit à deviner. Vous ne tarderez pas à rece- « voir la partie du *Moniteur* qui vous manque. « J'écris aujourd'hui à ce sujet.

« Je viens enfin de recevoir des nouvelles de « mon agent de Londres. Il me mande avoir fait

« honneur à tous mes billets, j'en suis heureux ;
« mais il me mande avoir reçu de plus deux nou-
« veaux billets de vous, qu'il s'est vu dans la
« nécessité de refuser, faute de s'être trouvé
« prévenu ou autorisé de moi ; je suis affligé de
« cette circonstance. Depuis que je vous avais
« quitté, je n'avais pu avoir de relation avec lui ;
« je viens de lui répondre sur-le-champ, pour
« le charger d'y remédier autant qu'il pourrait
« être en son pouvoir. Il ne me dit pas du reste
« ce que pouvaient être ces deux billets.

« Ma santé demeure toujours aussi mauvaise ;
« si même elle n'empire beaucoup. Je m'en dé-
« sespère d'autant plus que la saison devient très-
« belle, et que cette circonstance n'apporte
« aucune amélioration à mon état. C'est ce
« qui me fait demeurer à Francfort, où je me
« trouve au centre d'un grand nombre d'eaux
« thermales, où les médecins vont m'envoyer.

« M. le Grand-Maréchal, recevez, pour vous
« et mes chers compagnons, l'expression de tous
« mes vœux et de tous mes sentimens : la colonie
« occupe et remplit ma vie. Soignez-vous tous,
« c'est le vœu de ceux qui vous aiment ; chaque
« jour je le recueille pour vous autres. Il y a ici

« ou aux environs plusieurs des bannis; quel-
« ques-uns étaient de votre connaissance parti-
« culière. Ils vous aiment et vous vénèrent.

« Le comte DE LAS CASES. »

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOULBURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

Francfort, 27 mars 1818.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser
« ma troisième lettre pour Sainte-Hélène. Je
« reçois, à l'intant même, les papiers qui m'a-
« vaient été saisis à Douvres; ils me sont remis
« sans avoir été ouverts. Je suis reconnaissant de
« ce procédé. Il n'avait jamais été dans ma pen-
« sée de me refuser à leur communication: ma
« lettre à lord Sidmouth, publiée malheureuse-
« ment à mon insu et contre mon gré, en fait
« foi. Je suis fâché que l'entêtement et le zèle
« mal entendu d'un agent subalterne aient créé
« cette circonstance, qui m'a valu quatre mois
« de peines et de privations journalières.

« Monsieur, je dois m'empresser de vous faire
« observer un fait qui m'a paru inexpliquable,
« et qui peut-être vous aura échappé. Vous m'a-
« vez fait l'honneur de m'écrire le 12 février;

« votre lettre m'a été remise par le ministre de « Sa Majesté britannique en cette ville, le 28 du « même mois, et le *Times* du 2 mars contient « un article renfermant, à peu de chose près, « le sens et même les paroles de votre lettre, « que j'aurais fait connaître, dit-on. Or, comme « je ne puis avoir fait parvenir à Londres cette « circonstance en vingt-quatre heures, je n'ai « pas besoin de me justifier à vos yeux de mon « indiscrétion ; il me suffit de placer le fait « sous vos yeux, et de l'abandonner à votre cal- « cul *, vous assurant que je mets trop de prix

* Cette circonstance mérite d'être rapportée, sinon pour son importance, du moins pour son inexplicable singularité.

La lettre du secrétaire d'Etat, datée du 12 février, a été remise au comte de Las Cases, à Francfort, le 28 du même mois, par le ministre britannique en cette ville, et le *Times* du 2 mars, c'est-à-dire vingt-quatre heures après environ, contenait ce qui suit : « Une lettre par- « ticulière de Francfort-sur-le-Mein, nous apprend que « le comte Las Cases y est traité avec la plus grande « attention, qu'il s'y trouve sous la protection spéciale « des ministres d'Autriche et d'Angleterre. Le comte a « même dernièrement montré une lettre du sous-se- « crétaire-d'Etat, dans laquelle, entre autres offres obli- « geantes, il est autorisé à envoyer, par l'intermédiaire « du département des colonies, tous les livres, pam-

« à ce que vous voulez bien me transmettre, pour « lui donner la moindre publicité. C'est un égard « que je dois à votre obligeance et à la considé- « ration que je vous porte.

« Monsieur, je vous prie d'abonner l'établis- « sement de Longwood à la *Minerve française*, « et de continuer d'y joindre les publications

---

« phlets, journaux que le général Bonaparte pourrait « demander. Cela suggère naturellement la question « suivante : *Le gouvernement anglais considérerait-il le « comte de Las Cases comme le chargé d'affaires de « Napoléon en Europe?*

A présent, le fond de l'article relatif au sous secrétaire d'Etat est exact et vrai, jusqu'à certaines expressions même. Le comte de Las Cases est sans doute exempt de se justifier de l'indiscrétion qui aurait propagé ses paroles en vingt-quatre heures de Francfort à Londres, et il faut, pour avoir rencontré si juste dans cet article, qu'on ait ouvert la dépêche du sous-secrétaire-d'Etat dans sa route de Londres à Francfort, ou bien à Londres même; ou bien encore qu'on ait fouillé dans ses bureaux. Cela est sans réplique; et alors qui a pu le faire? Comment et pourquoi? Et quel peut être le but de l'article en question?

Ce n'est pas, du reste, le seul exemple que l'on ait eu de l'intime relation de certains articles de journaux avec la correspondance confidentielle de Longwood. On est prêt à les produire avec des preuves tout aussi incontestables.

« nouvelles, françaises et anglaises, que vous « croiriez dignes de quelque intérêt.

« M. le cardinal Fesch m'écrit de Rome qu'il « a fait deux fois l'offre de la collection du *Mo-* « *niteur* pour l'établissement de Longwood. On « a déjà à Sainte-Hélène jusqu'en 1807; il n'y « manque plus que de 1808 jusqu'à l'année pré- « sente. Si vous aviez quelqu'objection à y ex- « pédier ces portions offertes par M. le cardi- « nal, vous prêteriez-vous à ce qu'elles remplaças- « sent, du moins, celles que vous voudriez bien « choisir et y expédier vous-même? Le motif « d'une économie nécessaire me porte à oser « vous en faire la proposition.

« Monsieur, toute la famille de l'Empereur « Napoléon se réunit pour que je vous supplie, « au nom des sentimens les plus naturels et les « plus tendres, d'avoir l'extrême bonté de me « faire parvenir l'état de la santé de leur auguste « parent, toutes les fois que vous en recevrez « d'officiel. C'est une grâce que nous vous de- « mandons tous, et dont j'espère que votre cœur « ne refusera pas de gratifier tant de personnes, « qui en demeureront vivement reconnaissantes. « Je sais, Monsieur, que toutes les fois que j'ai

« l'honneur de vous écrire, ce sont de nouvelles « importunités que je vous adresse, ou de nou- « veaux embarras que je vous crée; mais je vous « assure, du fond de mon cœur, que c'est con- « tre mon gré, et que je m'estimerais heureux « de pouvoir vous en débarrasser au prix de mes « propres peines. Ceci me porte naturellement à « vous demander, dans l'intention du bien et « d'un avantage commun, si vous pouvez me « dire, non dans votre capacité publique, mais « comme homme privé, si je dois renoncer tout « à fait à l'espoir d'aller un jour auprès de vous « accomplir le ministère religieux auquel j'ai « pieusement voué le reste de mes facultés et « de ma vie. Si j'en pouvais concevoir la moin- « dre espérance, j'en recommencerais demain « la demande régulière à milord Bathurst; mais « si je dois y renoncer absolument, je me don- « nerai bien de garde d'une démarche qui ne « pourrait avoir pour résultat que de ramener « des observations et des plaintes amères, qu'il « est dans mon caractère d'éviter autant que je « le puis.

J'ai l'honneur d'être, le comte DE LAS CASES.

QUATRIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort, 15 avril 1818.

« Madame de Las Cases a continué ses informations sur votre famille et celle de ces messieurs; j'ai écrit moi-même directement; mes lettres ont été remises par un valet de chambre à moi : j'ai appris que votre famille était bien et tranquille. La sœur du général Gourgaud m'a écrit directement une lettre extrêmement aimable, pleine de tendresse pour son frère. Quant à ma troisième tentative, bien que réitérée, elle n'a produit qu'un silence absolu. Vous trouverez, M. le Grand-Maréchal, mes détails bien stériles; ce n'est pas ma faute, je vous mande tout ce que je peux : vous auriez tort de juger, par ma stérilité, de tous mes soins et de mes efforts incessans.

« Je continue à recevoir des nouvelles de tous les membres de la famille de l'Empereur. Ils sont tous bien dans leur santé. Son fils est toujours beau. L'Impératrice, me mande-t-on, est fort maigrie. J'ai vu dernièrement quelqu'un d'auprès de la princesse Murat : il était spécialement chargé de me peindre ses tendres

« que j'ai indiquées. On vous abonne, me dit-
« on, au *Morning-Chronicle* et au *Journal du*
« *Commerce*, celui de Paris que l'on m'a dit
« être le meilleur. Du reste, sur ce point comme
« sur tout autre, mandez-moi vos désirs. Dites
« tout ce qui pourrait faire plaisir à l'établis-
« sement.

« Quant à des provisions, vin, café, huile, etc.,
« que je mentionnais dans ma lettre, on me ré-
« pond qu'on venait de vous faire un envoi consi-
« dérable, et de la meilleure qualité. On m'en
« envoie la liste. On ajoute que lord Holland en
« avait fait un de son côté, à la demande de la
« princesse Borghèse : on m'en envoie aussi la
« liste.

« Ma santé, malheureusement, est toujours
« aussi déplorable ; je ne vois aucun amende-
« ment ; les médecins me défendent absolument
« tout travail. Je vais aller prendre quelques
« eaux ; je vous manderai dans ma première,
« suivant les apparences, mon déplacement de
« Francfort. J'ai occasion de voir ici plusieurs
« des bannis, qui ont trouvé un refuge tempo-
« raire dans cette ville ou dans les environs : on
« les flatte chaque jour de leur prochain rappel ;

« l'opinion le demande, leur écrit-on; on pense
« que ce sera vers la fin de cette année que tous
« les Français auront le droit d'habiter la France.
« Les rigueurs exercées envers eux semblent,
« du reste, me demeurer tout-à-fait étrangères.
« Madame de Las Cases, à son retour à Paris,
« a reçu, d'anciens amis, beaucoup de conseils
« et d'offres à mon sujet. Ils se sont empressés
« fort obligeamment d'offrir leurs démarches et
« leur crédit; mais elle a constamment répondu
« que je n'avais, à la rigueur, besoin de per-
« sonne, et puis que je n'étais pas dans l'inten-
« tion de mettre à l'épreuve la bienveillance de
« qui que ce fût; que je me bannissais volontai-
« rement pour un saint et religieux ministère;
« et en effet il ne sera plus de patrie pour moi,
« Monsieur le Grand-Maréchal, tant que vous
« serez où vous êtes, et qu'il existera une seule
« chance pour que mes efforts, mon dévouement
« et mon zèle puissent vous amener quelque con-
« solation utile ou agréable. Jusque-là, je serai
« errant dans le monde. Je promènerai partout,
« s'il le faut, mon atmosphère de douleur et de
« zèle. De votre côté, conservez-moi votre sou-
« venir, donnez-moi la consolation d'imaginer

« que nos pensées se croisent et s'échangent « quelquefois. De la patience et du courage, ce « sont les vertus des héros : qui sait mieux que « moi que ce sont celles de vous tous? Adieu, « je vous embrasse, etc. Le comte DE LAS CASES.

« P. S. J'écris pour qu'on vous envoie *la Minerve française*, ouvrage nouveau en grande « recommandation, qui a succédé au *Mercure*, « et la *Bibliothèque historique*, dont on parle « aussi beaucoup.

« J'attends ma femme tous les jours; sitôt « qu'elle sera arrivée, je vais faire voyager mon « fils : il est d'âge à finir son éducation. Je veux « qu'il tire profit de ses heureux commencemens. « Il désire que vous et madame Bertrand receviez les expressions de sa reconnaissance pour « les bontés que vous avez toujours eues pour « lui. »

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOULBURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

Francfort-sur-le-Mein, le 26 avril 1818.

MONSIEUR,

« JE vous remercie beaucoup, et avec une « sincère reconnaissance, de l'exactitude avec « laquelle vous voulez bien répondre à mes

« lettres, et des détails dans lesquels vous vou-
« lez bien entrer.

« J'espère qu'à l'heure qu'il est les diverses
« publications que vous me mentionnez seront
« parties pour Sainte-Hélène. Je vous prie de
« vouloir bien y joindre la *Minerve française*,
« tout ce qui a paru, et ce qui continuera à pa-
« raître de cet ouvrage; de même pour la *Bi-*
« *bliothèque historique*. Et, une fois pour toutes,
« je vous prie de donner vos ordres à votre li-
« braire ou correspondant, pour que vous puis-
« siez comprendre dans les envois, et sans indi-
« cation ultérieure de ma part, tout ce qui pa-
« raîtrait de remarquable, Français et Anglais,
« de quelqu'opinion que ce soit.

« Je vous remercie des informations que vous
« voulez bien me donner sur tous les approvi-
« sionnemens qu'on vient d'expédier à Sainte-
« Hélène, et des deux listes (n^os 1 et 2) que vous
« avez eu la complaisance d'y joindre. J'oserai
« vous prier de vouloir bien comprendre, par
« la première occasion, quelques bouteilles de
« liqueurs de la Martinique, mais *réelle:* on
« trompe souvent sur cet objet. Vous me par-
« donnerez ce petit détail; vous savez combien

« je m'estimerais heureux de vous l'éviter, en « l'exécutant moi-même ; ce qui me conduit na- « turellement à vous dire combien j'attends avec « impatience votre réponse à ma dernière lettre « sur ce dernier objet.

« Vous m'informez, Monsieur, que si le prince « Lucien Bonaparte désire sortir d'Italie, il doit « s'adresser à un des ambassadeurs des grands « pouvoirs à Paris. Il me reste à vous prier de me « laisser savoir si, l'ayant obtenu, il peut se flat- « ter que votre gouvernement lui permette, d'a- « près sa demande que j'ai eu l'honneur de vous « transmettre, de se rendre à Sainte-Hélène.

« Agréez, Monsieur, l'expression sincère de « la haute considération, etc., etc.

« Le comte de Las Cases. »

CINQUIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort-sur-le-Mein, le 15 mai 1818.

« Je ne vous écrirai, aujourd'hui, mon cher « Bertrand, que pour être exact et fidèle à la « date que je me suis invariablement prescrite « chaque mois pour vous donner de mes nou- « velles. Rien n'étant changé dans ma situa- « tion, je ne pourrais que vous répéter mot à

« mot les mêmes choses renfermées dans ma der-
« nière. J'espérais pouvoir vous expédier ma
« lettre d'un autre endroit; mais des maux d'yeux
« très-violens qui sont venus accroître mes au-
« tres incommodités, m'ont empêché jusqu'à
« présent de me mettre en route pour quelques
« eaux thermales de l'Allemagne méridionale,
« où je me rendrai pourtant sous peu de jours.

« J'ai la satisfaction d'apprendre que mes
« lettres précédentes vous ont été régulièrement
« expédiées, et que beaucoup de brochures sont
« parties. Je désire qu'elles vous soient un passe-
« temps. Malheureusement je vous approvisionne
« un peu en aveugle : les localités seront mon
« excuse, je fais de mon mieux : je suis si mal
« placé pour cela! Un tel soin demanderait une
« capitale. L'on ne me permet pas d'habiter
« Londres, et je ne pourrais à Paris remplir mon
« objet. Le même éloignement m'empêche de
« songer à vous envoyer bien des petites choses
« dont je pourrais m'occuper moi-même si j'étais
« sur les lieux. J'avais eu la pensée de vous com-
« pléter un petit attirail de chimie; mais j'y re-
« nonce, j'apprends qu'il vous serait inutile.

« Tous les parens de l'Empereur se portent

« bien, et attendent avec impatience le cours ré-
« gulier de vos lettres, dont ils ne doutent pas,
« quand vous aurez reçu ma première, et connu
« ma résolution invariable de vous donner des
« leurs exactement tous les mois. Ma femme me
« rejoindra sous peu de jours, et pour ne plus
« me quitter, j'espère.

« Adieu, mon cher général, recevez mes vœux.

« Le comte de Las Cases. »

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOULBURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

Francfort-sur-le-Mein, 19 mai 1818.

« J'ai l'honneur de vous remercier de l'obli-
« geance avec laquelle vous voulez bien me lais-
« ser connaître le départ de mes lettres pour
« Sainte-Hélène, ainsi que celui des brochures
« et journaux dont vous avez bien voulu les
« accompagner.

« Je suis fâché que vous ayiez été dans le cas
« de garder le silence sur certains articles de ma
« dernière lettre. Ma discrétion saura interpré-
« ter ce silence. Je dois à l'obligeance person-
« nelle que vous m'avez montrée jusqu'ici de ne
« pas y revenir davantage.

« J'écris à M. le cardinal Fesch, d'après un arti-
« cle de votre lettre, qu'il peut adresser par la
« voie qu'il jugera la plus convenable, la suite
« des *Moniteurs* à compter de 1808, à l'office
« de lord Bathurst à Londres; que Sa Seigneurie
« admet leur transmission à Sainte-Hélène.

« Monsieur, quant à l'article de votre lettre
« concernant la demande que j'avais eu l'hon-
« neur de vous faire d'un bulletin régulier de
« la santé de Napoléon, au nom et en faveur
« des membres de sa famille, qu'il me soit per-
« mis de vous prier de faire observer à milord
« Bathurst que toute la famille de l'Empereur
« Napoléon n'est point à Rome, qu'il a une
« sœur et sa famille à Francfort, un frère et sa
« famille en Autriche, deux autres sœurs et leur
« famille aux environs de Vienne et à Trieste,
« sans compter d'autres encore, qui tous mettent
« le plus grand prix et regarderaient comme une
« véritable faveur pour leur cœur, que les sen-
« timens qui ont porté lord Bathurst à donner
« des nouvelles régulières à Rome, le fissent con-
« descendre à leur en laisser parvenir régulière-
« ment aussi. Je n'ignorais pas la satisfaction qui
« avait été procurée jusqu'ici à la princesse Bor-

« ghèse; mais elle ne revenait pas de Rome sur « tous les membres de la famille en Allemagne, « où la route se trouvait alors beaucoup plus « *circuiteuse* que celle que j'avais l'honneur de « demander. Quelques titres et quelques droits « que mon cœur me donnât peut-être à solliciter « pour moi-même une part de ce bulletin, je sau- « rai faire abnégation entière, et me mettre tout « à fait de côté; et ne doutant pas que la faveur « ne fût plus appréciée par ceux pour qui je la « sollicite, si elle venait directement de lord « Bathurst plutôt que de passer par mes mains; « je solliciterai donc de nouveau, et au nom de « la comtesse de Survilliers (la princesse Joseph « Bonaparte), qui réside en cette ville, d'avoir « la bonté de lui faire parvenir régulièrement les « mêmes nouvelles qu'il a la bonté d'adresser à « la princesse Borghèse à Rome. La comtesse de « Survilliers se chargera de les communiquer à « toute la famille en Allemagne.

« Monsieur, je viens d'apprendre, par les jour- « naux, le retour inattendu du général Gour- « gaud. Cette diminution sensible auprès de Na- « poléon, cette privation nouvelle d'un serviteur « de plus, me pénètre le cœur, et me fait prendre

« le parti de vous prier de vouloir bien deman-
« der à lord Bathurst qu'il me soit permis de
« retourner à Sainte-Hélène, accompagné de ma
« famille. Cette intention et ce désir ne me quit-
« tèrent jamais, ainsi que Sa Seigneurie pourra
« s'en convaincre dans toute ma correspondance
« avec sir H. Lowe, au moment de quitter la
« colonie. Je ne pense pas qu'il fût nécessaire
« d'en demander l'agrément préalable à l'Empe-
« reur Napoléon, parce que j'ose me flatter que
« sa réponse ne saurait être douteuse. Toutefois,
« si lord Bathurst le jugeait nécessaire, je sup-
« plie S. S. d'en faire la demande elle-même :
« elle pourra s'apercevoir que dans ma lettre à
« Longwood, je me suis abstenu de mentionner
« cette circonstance; des considérations de dé-
« licatesse que Sa Seigneurie saura apprécier,
« m'ont retenu. L'état déplorable de ma santé
« ne sera point un obstacle; j'ambitionne d'aller
« trouver un tombeau aux pieds de celui que
« je vénère, et aux soins duquel je trouverais
« doux de consacrer le dernier souffle de ma vie.
« Agréez, Monsieur, l'expression de la parfaite
« considération, etc., etc.

« Le comte de Las Cases. »

Je me hâtai, à la réception des documens envoyés par le comte Bertrand, d'en expédier une copie à chacun des souverains à Aix-la-Chapelle. J'en pris occasion de renouveler mes instances; je les implorais pour qu'ils portassent du secours à l'illustre victime. « Quelques jours « encore, disais-je, et il ne serait plus temps; le « médecin qu'on venait de lui arracher (un An- « glais), déclarait publiquement, dans Londres, « qu'un plus long séjour sur ce roc insalubre « allait donner la mort; j'osais leur représenter « que leur humanité, les sentimens de leur « cœur seraient arrêtés peut-être par des déné- « gations formelles; mais quelles paroles con- « tradictoires leur justice aurait-elle enten- « dues? Je leur demandais qu'il me fût permis « d'arriver jusqu'à eux; je sollicitais l'unique « faveur de comparaître dans l'intérêt de cette « cause sacrée; me résignant, exprimais-je, si je « ne prouvais la vérité des documens déposés à « leurs pieds, à ce que ma honte et mon sang ex- « piassent d'avoir osé vouloir leur en imposer.»

En même temps je ne perdais pas une occasion, un instant, une pensée qui aurait pu multiplier les chances de quelques succès. Je

m'adressai à quiconque l'on m'apprenait avoir quelqu'influence sur le cœur des monarques. J'écrivis surtout à M. de la Harpe, cet instituteur de l'empereur Alexandre, si connu, si vénéré, que l'on m'avait dit être en cet instant auprès de lui à Aix-la-Chapelle.

« Monsieur, lui disais-je, on m'a fait parvenir « et l'on m'a assuré que vous aviez daigné pren- « dre quelque intérêt à ma situation, à la cons- « tance et aux efforts du sentiment qui l'ont « amenée et qui la continuent. Ce mouvement « généreux ne saurait m'étonner. Rien de ce qui « est noble, grand, humain, philantropique, ne « saurait, dans ma pensée, être étranger dans « M. de La Harpe. Il est connu à tous par les « doctrines qu'il a enseignées, et qu'il ne prenait « qu'en lui-même.

« Monsieur, ce sera donc dans la persuasion « de l'intérêt qui semble vous avoir touché « que je m'adresserai à vous en toute confiance. « On m'a assuré vous avoir communiqué les « premiers papiers que j'adressai en Europe, « touchant la sainte cause à laquelle j'ai voué « jusqu'au dernier soupir de ma vie. J'ose pren- « dre la liberté d'ajouter ici un petit supplé-

« ment, dans l'espoir d'enrichir de motifs puis-
« sans les intentions, peut-être les efforts de
« votre bon cœur.

« J'avais une brochure d'observations sorties
« du roc même, et de la dictée de l'illustre
« victime; plus, la relation circonstanciée de
« ce qui s'était passé depuis notre départ de
« Paris, jusqu'au moment où j'ai été arraché
« de l'île fatale. Ces deux pièces, Monsieur,
« vous seront remises à Aix-la-Chapelle. Vous
« trouverez ici les derniers détails qui me sont
« parvenus: ils vous prouveront que les mau-
« vais traitemens, les outrages, la barbarie ne
« font qu'accroître au lieu de diminuer; vous
« en serez touché, j'en suis sûr, et vous touche-
« riez *quiconque* il vous serait permis d'en en-
« tretenir. Qui sur la terre pourrait demeurer
« insensible à de tels faits, à un tel spectacle!
« J'ajouterai que la victime est attaquée du
« foie; que ce mal est promptement mortel,
« dans le lieu et sous le climat auquel il est
« condamné. Il est digne de vous, Monsieur, de
« remuer des vertus que vous avez créées. Le
« cœur que vous avez orné ne saurait vous être
« fermé. Vous avez trop bien implanté les idées

« du beau, du juste, du magnanime, pour que « ces glorieuses qualités se refusent à une aussi « méritoire et aussi glorieuse application; et « quelle plus digne, plus noble, plus grande « occasion se présenta jamais? Quelle que puisse « être la situation d'esprit et de cœur de l'au- « guste source d'où on la sollicite, tout est « gloire dans sa condescendance et sa sympa- « thie. S'il se ressouvient d'une ancienne ami- « tié, s'il aime encore, rien n'est plus doux, et « jamais spectacle ne fut plus moral aux yeux « des peuples. S'il hait, rien n'est plus grand, « ni plus magnanime.

« Ce royal intérêt semble demeurer seul pour « compléter son immortelle couronne. Sa belle « histoire l'attend et le sollicite. Mais est-ce « bien à moi à vous le dire? Qu'imaginerais- « je de généreux qui vous fût nouveau; ainsi « qu'à celui dont le caractère brille en effet et « en toute justice dans les annales publiques, « où les actes privés de nos affaires et de nos « temps?

« J'ai eu l'honneur d'écrire directement à ce « sujet. Mais ma lettre aura-t-elle atteint l'au- « guste personne à laquelle j'avais osé l'adres-

« ser? Je vous en envoie une copie, pour y re-
« médier, s'il y avait occasion : elle vous expri-
« mera mieux que je ne saurais vous le dire la
« nature de mes soins, celle de mes vœux, de
« mes efforts, de mes espérances. Vous y verrez
« que la politique est en dehors de toutes mes
« pensées; que l'humanité, la morale et les af-
« fections du cœur sont tout ce qui m'anime, tout
« ce que je poursuis, tout ce que j'invoque. Ces
« sentimens sont faits pour être accueillis par
« vous, et pour être bien reçus de celui aux
« pieds duquel j'ai cherché à les faire parvenir.
« Je m'autoriserai des droits qu'ils doivent avoir
« sur votre cœur, pour vous supplier de me
« faire parvenir ce que j'en dois espérer, ou me
« faire guider dans une meilleure route, s'il y
« avait lieu, pour arriver à me faire entendre.
« Le respect m'empêche de profiter de la cir-
« constance favorable pour chercher à m'appro-
« cher; mais si je venais à apprendre qu'il ne
« fût pas impossible d'être admis à une auguste
« présence, j'y traînerais avec joie et confiance
« ma débile et défaillante existence. Tout tra-
« vail m'est interdit : les souffrances de ma tête
« ne me permettent aucune occupation suivie;

« et c'est mon plus douloureux tourment. Mon « cœur est plein de sentimens et d'efforts qu'il « me devient impossible de mettre en pratique.

« Daignez agréer, etc., le comte de Las Cases. »

Enfin, il n'est pas jusqu'aux talens étrangers que je ne cherchasse à stimuler, et dans le nombre des voix qui s'élevèrent alors, la brochure d'un célèbre publiciste allemand attira assez les attentions supérieures pour servir de prétexte à machiner des entraves à la liberté de la presse.

Quoiqu'il en soit, le congrés se finit, et pas un mot ne sortit en faveur de Napoléon; en cette occasion ni dans aucune autre je n'eus jamais la moindre réponse à une seule de mes lettres; et s'il me fut insinué parfois quelque chose indirectement et avec mystère, je dus m'en défier comme d'un piége tendu à ma personne, ce qui eût été peu, ou à ma cause, qui était tout pour moi.

Ainsi, tous les efforts que j'avais provoqués furent vains, tous mes soins furent perdus..... et on le laissa mourir!... Au fait, que pouvait, auprès des souverains, la vérité toute nue, sans l'entourage d'aucune adresse, ni l'alliance d'aucuns intérêts, contre les insinuations de

méchans qui veillaient avec toute l'ardeur du fanatisme politique, celle des ressentimens privés et des appréhensions éventuelles? Ils firent si bien, que, dans le conseil des Rois, la crainte l'emporta sans doute sur la générosité. Ils démontrèrent combien l'intérêt était universel, et rendait la victime redoutable; et il est vrai de dire, à la gloire des sentimens généreux, que l'opinion s'était prononcée partout avec une grande chaleur, non moins en Allemagne qu'en tout autre pays, et peut-être qu'à la réflexion des hauts personnages qui en furent les témoins, cette opinion si bienveillante fit-elle beaucoup de mal à celui qu'elle voulait servir, comme s'il eût été dans la destinée de Napoléon que l'intérêt des Allemands lui devînt aussi funeste dans l'adversité, que leur animosité lui avait été fatale au temps de sa toute puissance. Au nombre des efforts pour maintenir la hideuse captivité de Napoléon, on a été jusqu'à supposer aux ministres anglais une basse intrigue, une indigne déception : on a voulu que, pour raffermir les souverains ébranlés, ils eussent forgé tout exprès un prétendu complot d'évasion. On s'est fondé sur l'à propos, l'éclat,

la profusion avec laquelle l'arrivée du brick le Musquito fit répandre soudainement dans toute l'Europe cette nouvelle, qui, une fois qu'elle eut produit l'effet attendu, celui de contrebalancer la faveur de l'opinion, n'a plus donné lieu à aucune mention ultérieure, à aucun détail, à aucune confirmation quelconque; conjecture injurieuse, imaginée sans doute, et dans laquelle les ministres anglais ne sont probablement coupables que d'avoir donné lieu de les en soupçonner, par les nombreux antécédens dans lesquels ils se sont dégradés en agissant contre Napoléon.

A mon chagrin vint se joindre encore la crainte de voir les anciennes vexations me relancer dans ma paisible solitude. Nous approchions du printemps de 1819; l'excellent grand-duc de Bade venait de mourir; ceux qui ne nous y aimaient pas, devenus plus forts par la circonstance, me firent signifier, à l'insu du nouveau souverain peut-être, que j'eusse à sortir des États de Bade. L'ordre ne me fut donné que verbalement, et l'on me dit même que je ne le recevrais pas autrement. Le motif de mon éloignement, disait-on, était l'inten-

tion de vivre en bonne amitié avec la France, et la crainte que mon séjour ne lui fût désagréable : c'était à faire rire de pitié. Je dédaignai, du reste, de dire que le ministère français avait trouvé bon qu'on me laissât en repos; l'intolérance d'opinion eût trouvé un autre motif tout aussi ridicule. Celui chargé d'exécuter contre moi voulut bien m'accorder quelques jours de préparatifs; mais j'étais à peu près comme le philosophe grec qui portait tout sur sa personne, et je serais parti à l'instant de la notification même, si Mme de Las Cases ne se fût trouvée avec une fluxion de poitrine qui la mettait en grand péril. J'assurai que je ne me donnerais que le temps de la voir hors de danger, et bien qu'on me donnât alors le conseil bienveillant de solliciter du gouvernement la permission de demeurer, je le dédaignai encore; et, à peu de jours de là, je me mis en route pour Offenbach où Mme de Las Cases devait venir me joindre dès qu'elle serait en état de voyager.

Si je me trouvai si heurté de ce traitement inattendu, c'est que j'avais déjà oublié tous ceux dont j'avais été accablé par les autorités anglaises, et que depuis plus d'une année que j'é-

tais sur le sol allemand, je n'étais plus fait à de pareilles formes, que j'étais gâté, au contraire, par la faveur, l'intérêt et les égards dont je m'étais vu partout l'objet, même de la part de ceux d'une opinion contraire; et puis c'est qu'en sortant de Manheim j'étais loin d'être embarrassé sur un nouveau domicile : des amis, dans leurs bienveillantes précautions, avaient parfois pressenti divers gouvernemens voisins : j'étais assuré d'une réception favorable dans plusieurs. Un des princes auxquels on s'était adressé à cet égard, avait même répondu gaîment : « Oui « sans doute, qu'il soit reçu, et bien traité. « Loin de repousser un homme de ce caractère, « un prince qui s'y connaîtrait devrait en faire « vacciner ses courtisans. » Toutefois, en m'étendant ici avec autant de complaisance sur mes succès, je ne dois pas non plus déguiser mes échecs. Par-ci par-là j'attrappais bien aussi mes petites mortifications, tout ne saurait être roses; et sans compter l'expulsion de Manheim, par exemple, dont il vient d'être question, on se scandalisait fort, dans un autre lieu, des égards qu'on montrait pour moi, étant, disait-on, un de ces misérables qui avaient arrêté le roi de

France à Varennes, et qui, plus tard, avaient fait peut-être pis encore. Dans un autre endroit, un baron, qui donnait une grande soirée, racontait à ses invités qu'il avait enfin vérifié ce qu'était ce comte, ce conseiller d'État de Napoléon, dont l'arrivée avait fait tant de bruit dans la ville. Ce n'était, leur apprenait-il, que son cuisinier à Sainte-Hélène; et que n'ayant pas eu le moyen de le solder en le congédiant, il l'avait pour s'acquitter, créé comte et conseiller d'État. Si le baron croyait ce qu'il disait, assurément c'était un bon homme, et s'il ne voulait que le faire croire à ses convives, il devait les reconnaître pour de bonnes gens. Ce qu'il y avait de plaisant du reste, car il faut tout dire, c'est qu'en effet le cuisinier de Longwood avait passé il y avait peu de jours; et voilà pourtant comment naissent et croissent les anecdotes, les biographies de salon; et puis le diable ne les déracinerait plus.

Je pouvais rire de la méchanceté ou de la bêtise, leurs faits et leurs dires n'étaient que ridicules et grotesques; mais il se présenta une circonstance d'une haute nature qui eût pu m'affliger excessivement, si je ne savais combien

l'erreur qui se presse autour des souverains peut altérer la justice de leurs jugemens. On m'assura que quelqu'un, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, se trouvant en mesure de toucher, vis-à-vis l'empereur Alexandre, l'affreuse situation de Napoléon, et s'étayant des récits authentiques produits par moi, ce prince avait répondu: « Il ne faut pas croire non plus tout ce que « celui-là est venu nous débiter en Europe: « c'est un intrigant. » Comme on peut pourtant tromper les princes, même les plus éclairés, ceux qui se produisent davantage! A moins qu'il n'en fût ici comme de Napoléon, qui employait parfois des expressions fâcheuses avec des significations à lui, et nullement injurieuses. Et puis, par bonheur encore que j'ai déjà pour moi le temps, ce véritable creuset des caractères : des années se sont écoulées depuis, et l'opinion unanime, j'ose l'espérer, de tous ceux qui ont été à même de me connaître ou de me suivre, me justifierait assez d'une telle inculpation. Un intrigant! Moi, qui ai épuisé sur un roc toutes les vanités de ce monde; moi qui, dans les nues de Longwood, ai vu toutes choses de si haut qu'elles sont demeurées si petites à mes yeux!

Moi auquel qui que ce soit sur la terre ne saurait plus aujourd'hui rien faire désirer ! Moi enfin qui, ne me regardant plus comme de ce monde, ne puis avoir, et n'ai en effet, d'autre ambition, tout au plus d'autre vœu que celui de Diogène : qu'on ne me gêne pas dans ma part de soleil.

DEPUIS L'ARRIVÉE A OFFENBACH
JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE.

Espace de plus de deux ans.

Séjour à Offenbach. — Détails. — Arrivée en Europe de Mme de Montholon. — Voyage à Bruxelles. — Séjour à Liége, à Chaudefontaine, à Sohan près Spa, à Anvers, à Malines. — Mort de Napoléon. — Retour en France. — Conclusion.

OFFENBACH est une jolie petite ville du grand-duché de Darmstadt, située sur le Mein, à deux lieues de Francfort. Je m'étais établi, suivant ma coutume, dans une espèce de petit ermitage: il était sur le bord du fleuve, et à deux pas de la ville.

Mes maux de tête, sous leurs divers symptômes, ne m'avaient jamais quitté; à Manheim, j'avais éprouvé des douleurs très-aiguës. Au bout de quelque temps de séjour à Offenbach, mon incommodité prit assez subitement un caractère nouveau, insupportable, alarmant. C'est alors que commencèrent un malaise universel, une débilité croissante qui, interdisant l'emploi de toutes les facultés, amenaient le complet dégoût de la vie; alors aussi commencèrent ce frémissement instantané sous mes pas.

et dans toute ma personne, ces éblouissemens subits que j'eusse pu appeler le clignotement de l'existence. Combien de fois, dans cet état, et sans en rien témoigner, je me suis couché avec la pensée, j'ai presque dit l'espérance de ne plus me réveiller ! Madame de Las Cases, dans l'excès de son inquiétude, voulant que j'interrompisse toute espèce d'occupation quelconque, dont au fait j'étais absolument incapable, me supprima mes lettres, et écrivit à des parens de l'Empereur, pour les prévenir de ma véritable situation, et les engager à me nommer un successeur dans les soins que je m'étais créés. Déja depuis long-temps, par précaution, moi-même je les avais priés de m'adjoindre quelqu'un dont c'eût été le bonheur et dont le choix eût été agréable à l'Empereur. * Il était auprès de l'un d'eux; mais, par un motif ou par un autre, cela ne put se faire, et la nécessité me força d'interrompre sans que rien fût pourvu pour y suppléer.

* Le colonel Planat, officier d'ordonnance qui nous avait suivis jusqu'à Plymouth, et qui, sur les derniers temps avait même obtenu l'autorisation de se rendre à Sainte-Hélène.

J'épuisai vainement tous les secours de la médecine, et si les soins domestiques, les tendres sollicitudes qui m'entouraient de toutes parts y eussent pu quelque chose, mon incommodité n'eût plus été qu'un bonheur, par la satisfaction de me les voir prodiguer : on aime à s'arrêter sur ce qui fut doux, et je ne saurais assurément mieux rendre tout le grand intérêt qu'on me portait, et la nature des récompenses que me valaient les sentimens que j'avais montrés, les efforts que j'avais tentés, qu'en disant que mon petit ermitage s'est vu honoré de la présence de trois reines, et je crois, le même jour : deux se trouvaient déchues, il est vrai; mais elles n'en captivaient pas moins partout en ce moment, par l'élévation de leur ame, la simplicité de leurs manières, l'éclat de leurs autres qualités, le respect universel au moins autant qu'à l'époque de leur plus haute splendeur.

C'est à Offenbach que me fut adressée, dans sa marche pour Saint-Hélène, la petite colonie que le cardinal Fesch y expédiait : elle se composait d'un aumônier, d'un chirurgien, d'un médecin, d'un valet-de-chambre, tous du choix du cardinal. A mon arrivée en Europe, je lui

avais écrit être sûr que l'envoi d'un prêtre capable aussi d'écrire sous la dictée et d'aider un peu au travail serait fort agréable à l'Empereur, et j'avais employé son intermédiaire pour y intéresser la conscience du Saint-Père, qui, en effet, l'exigea des ministres anglais, lesquels s'y étaient refusés jusque-là, ou y avaient attaché des conditions inadmissibles. C'est aussi d'Offenbach que j'expédiai pour Longwood deux charmans portraits : l'un du jeune Napoléon, peint d'après lui dans l'année même, et envoyé par le roi Jérôme; l'autre était celui de l'Impératrice Joséphine par Sain, dont la reine Hortense faisait le sacrifice. Il était monté sur une magnifique boîte à thé en cristal. Ce choix du cristal était une précaution délicate de la Reine, qui avait fait aussi exécuter la monture de manière à ce qu'il devînt impossible de pouvoir soupçonner aucune supercherie d'écriture cachée. Le premier de ces deux portaits est parvenu : le valet-de-chambre de l'Empereur m'a dit depuis que Napoléon, en l'apercevant, s'en était saisi avec avidité et l'avait baisé. Moi, qui sais combien peu l'Empereur était démonstratif, je puis juger par-là de toute l'étendue

de sa satisfaction et de sa joie. Quant au portrait de l'Impératrice Joséphine, il n'est jamais arrivé à Longwood, bien que par un contraste assez singulier, on s'y soit trouvé, par suite de quelques mémoires, avoir acquitté les frais de douane de son entrée en Angleterre.

Vers la fin de l'été, Madame de Las Cases, par ordre des médecins, me traîna aux eaux de Schwalbach, où je fus pour tous un objet de commisération. J'en fus ramené sans en avoir obtenu aucun bénéfice; mais alors une circonstance ranima, pour un instant, mes forces, et me fit quitter l'Allemagne.

Tout à coup j'apprends, par les papiers publics, le retour de M^me^ de Montholon en Europe: elle avait été, ainsi que moi, repoussée d'Angleterre et débarquée à Ostende. Je ne pus résister à aller chercher des détails authentiques dont j'étais privé depuis si long-temps. Je courus vers elle pour la rejoindre, soit qu'on lui permît de séjourner dans le pays, soit qu'on la forcât, à mon exemple, de courir les grands chemins, et dans ce cas, je pouvais lui être utile, j'avais de l'expérience.

Voyageant avec mystère; car je me rappelais

trop bien tous les mauvais traitemens reçus jadis dans les Pays-Bas, je joignis madame la comtesse de Montholon à Bruxelles. Non-seulement elle pouvait y demeurer, mais elle y avait été reçue avec des égards tout particuliers; et un journal de l'endroit ayant annoncé qu'elle serait obligée de poursuivre sa route, un article semi-officiel, avait réfuté cette nouvelle, en s'appuyant surtout de ce que les Pays-Bas étaient *la terre de l'hospitalité*. Il ne m'en fallut pas davantage; la Belgique me paraissait presque la France; au milieu des Belges je me croyais parmi des compatriotes. J'écrivis donc à M^me^ de Las Cases notre bonne fortune, pour qu'elle se hâtât de venir me joindre; et fuyant Bruxelles pour les mêmes motifs qui m'avaient fait sortir de Francfort, je choisis Liége, en souvenir du tendre accueil que j'y avais reçu lors de mon infortuné passage 18 mois auparavant, et je fus m'y établir, non sans appréhension de quelque malencontre nouvelle; et j'avais tort; car je dois dire avec vérité et reconnaissance que durant près de deux ans et demi que j'ai parcouru depuis le pays en toutes directions, sans aucune demande, aucune sollitation, pas même d'avertissement préalable, ce

pays, jadis si funeste pour moi, fut toujours en effet depuis la terre de l'hospitalité; n'ayant jamais eu à m'apercevoir d'aucune autorité quelconque, si ce n'est par la tranquillité, le repos dont je jouissais sous son ombre : l'influence, la malveillance étrangère avaient cessé.

C'est dans ce temps que mon fils demanda de nouveau, et pour son propre compte, de retourner à Longwood. J'ai la réponse de lord Bathurst qui s'y refuse. Plus tard la princesse Pauline, qui venait d'obtenir de s'y rendre, m'écrivit pour me demander si mon fils voudrait l'y accompagner; mais alors, hélas! il n'était plus temps!...

Ni l'affection, ni les soins de mes amis à Liége, où je restai tout l'hiver, ni le site agreste de Chaude-Fontaine, où je passai le printemps; ni l'hospitalité généreuse du digne et bon propriétaire du charmant lieu de Justlanville, qui me força d'accepter pour l'été, à quelque pas de lui, la demeure de Sohan aux portes de Spa et de Verviers, ni la bienveillance de tout les siens, si nombreux, si bienfaisans, si considérés dans le pays, ne purent améliorer mon état ni fixer mon séjour; et pourtant il me serait difficile de

rendre dignement la bienveillance extrême, les dispositions touchantes, l'esprit sympathique de toute la population de ces contrées si prospères, si riches, si florissantes sous le règne impérial, et demeurées si reconnaisantes. Combien de fois dans mes promenades solitaires, les gens de la campagne, les artisans, se retournant après m'avoir croisé, ne se sont-ils pas écriés : *vivent les bons amis et la fidélité!* Paroles douces qui remuaient le cœur. Combien de fois, si nous manquions de quelques légumes ou autres objets semblables, n'avons-nous pas été obligés, auprès des gens les plus pauvres, de les faire acheter sous le nom de quelque voisin, parce qu'à nous on ne voulait que les *donner!* Que de traits de ce genre j'aurais à citer, et de bien d'autre nature encore! Mais j'abrège autant que je puis, j'écris en courant; aussi bien je me sens embarrassé de me trouver seul en scène; et cependant je ne veux pas laisser de lacune, ceci doit être de ma part, une espèce de compte rendu.

J'allai passer mon second hiver à Anvers avec des amis sincères que j'aime tendrement et que m'avait créés mon expédition de Flessingue dix ans auparavant; et au printemps je gagnai

Malines sans aucun motif; seulement parce que je ne pouvais rester long-temps dans le même endroit. J'avais le besoin de changer; j'étais le malade qui s'agite et se retourne dans son lit, cherchant vainement les douceurs du sommeil. Deux fois, pendant nos deux années de la Belgique, Mme de Las Cases voulut me conduire dans le midi, et deux fois, au moment de l'exécution, des circonstances forcées vinrent nous arrêter. Contre-temps, au surplus, qui furent pour nous autant de véritables faveurs de la fortune. Sans le premier, nous nous serions trouvés engagés à une journée en dedans de la frontière, au moment même d'une catastrophe funeste et sanglante; et, sans le second, nous serions arrivés à Nice précisément au moment de l'explosion constitutionnelle du Piémont; et nul doute que, dans les deux cas, et assez naturellement, nous n'eussions été soumis à des désagrémens au moins passagers.

Cependant se tint le congrès de Laybach, et je ne pus résister à tenter de nouvelles sollicitations encore. J'adressai une nouvelle lettre à chacun des trois hauts Souverains. Voici celle à l'Empereur Alexandre :

« gloire la plus douce, la plus morale, la plus « recommandable à la postérité, la mieux en- « tendue peut-être dont vous eussiez pu embellir « votre glorieuse vie? Je veux dire l'oubli des « injures, le dédain des vengeances, les souve- « nirs de l'ancienne amitié, enfin le respect dû à « la majesté royale, à *un oint du Seigneur!!!*

« Sire, depuis mon retour en Europe, séparé « de la société des hommes, en proie à des souf- « frances désespérées, puisées à Sainte-Hélène « même, appartenant désormais et sans retour « bien plus à l'autre vie qu'à celle-ci, j'élève « dans ma retraite, chaque jour avec ardeur, « mes mains vers le Tout-Puissant pour qu'il « daigne toucher le cœur de V. M. et l'éclairer « sur une portion si essentielle de ses intérêts « et de sa gloire.

« Je suis, etc., Le comte de Las Cases. »

Quelles prophéties que plusieurs de ces lignes! Hélas! Elles étaient à peine sous les yeux des Monarques, qu'il n'était plus!...Il avait cessé de vivre, de souffrir!.... En ouvrant le Moniteur, j'y trouvai l'annonce fatale... Bien qu'elle ne pût me surprendre, qu'elle fût depuis long-temps certaine à ma raison, je n'en demeurai pas moins

frappé, saisi comme d'un événement inattendu, qui n'eût jamais dû arriver...

Le lendemain je reçus une lettre de Londres, avec les détails circonstanciés, et les conjectures auxquelles certains de ces détails pouvaient donner matière; et cette lettre se terminait disant : « c'est le 5 mai, vers les six heures du soir, à « l'instant même où le coup de canon annonçait « le coucher du soleil, que sa grande ame a « quitté la terre... » Et ce que peuvent les rapprochemens!...Près de Napoléon, et par son impulsion même, j'avais pris l'habitude de tenir registre de chacun de mes jours; ce qu'il regrettait fort, me répétait-il souvent, de n'avoir pas fait pour son propre compte : « Une ligne de ressouvenir, disait-il, seulement deux ou trois « mots indicatifs. » Or, j'avais toujours continué depuis, et je courus, comme on se l'imagine, chercher avec empressement le 5 mai, pour savoir où j'étais, ce que je faisais, ce qui m'arrivait à l'instant fatal; et que trouvai-je?—*Orage subit; abri sous une grange; terrible éclat de tonnerre.* — C'est que me promenant, vers le soir, à cheval, dans la campagne, hors de Malines, et par un temps superbe, il survint tout-à-coup

un de ces orages d'été, tellement fort, que je me vis forcé de me réfugier à cheval sous une grange, et là éclata un si violent coup de tonnerre, que je le crus tombé à mes côtés. Hélas! tout ce qui se passait ailleurs! si loin! au même moment!.... La chose pourra paraître plus qu'étrange peut-être; mais peu de temps encore s'est écoulé, et il se trouve sans doute à Malines, ou dans les environs, des physiciens, des météorologistes tenant compte de l'état du ciel : à eux de vérifier et de contredire.

Au bruit de la mort de Napoléon, on doit le dire, ce ne fut partout qu'un seul cri, un même sentiment, dans les rues, dans les boutiques, sur les places publiques; les salons même témoignèrent quelque chose; les cabinets seuls se montrèrent insensibles. Que dis-je insensibles?... Mais, après tout, c'était naturel : ils respiraient enfin à leur aise!....

Pendant sa vie, au temps de sa puissance, il avait été assailli de pamphlets et de libelles; à sa mort, on fut inondé tout à coup de productions à sa louange: contraste, du reste, qui repose un peu de tant de bassesses du cœur humain. Ce furent partout et de toutes parts des com-

positions en prose et en vers, des peintures, des portraits, des tableaux, des lithographies, et mille petits objets plus ou moins ingénieux constatant bien plus que ne saurait faire toute la pompe des rois, la sincérité, l'étendue, la vivacité des sentimens qu'il laissait après lui.

Un curé, sur les bords du Rhin, dont le lieu avait reçu quelque bien particulier de l'Empereur, assembla ses paroissiens, et les fit prier pour leur ancien bienfaiteur.

Dans une grande ville de la Belgique, un grand nombre de citoyens souscrivirent pour un service funèbre solennel, et s'ils s'en abstinrent, ce fut bien plus comme convenance de leur part, que par suite d'aucune interdiction supérieure. Alors se vérifièrent ces paroles que je lui avais souvent entendues répéter : « Avec le temps rien « ne sera beau, ne frappera l'attention comme « de me rendre justice.... Je gagnerai chaque « jour dans l'esprit des peuples.... Mon nom « deviendra l'étoile de leurs droits, il sera l'ex- « pression de leurs regrets, etc., etc. »

Et toutes ces circonstances se sont vérifiées en tous pays et partout. Un pair de la Grande-Bretagne, à peu de temps de là, disait en plein

parlement : « Que les personnes mêmes qui dé-
« testèrent ce grand homme, ont reconnu que
« depuis dix siècles il n'avait point paru sur la
« terre un caractère plus extraordinaire. L'Eu-
« rope entière, ajoutait-il, a porté le deuil du hé-
« ros ; et ceux qui ont contribué à ce grand for-
« fait sont voués aux mépris des générations pré-
« sentes aussi bien qu'à ceux de la postérité *. »

Deux professeurs allemands, soit qu'ils eussent toujours reconnu son vrai caractère, soit qu'ils fussent guéris, par l'expérience, de leurs préventions nationales, ont élevé sur leur terrain un monument à sa mémoire, avec quelques inscriptions indiquant qu'avec lui tombe un voile funèbre sur les droits des peuples et la course ascendante de la civilisation.

Nos écrivains ont défendu sa mémoire; nos poëtes l'ont célébrée, et de nos orateurs, dans la tribune législative, ont proclamé tout haut l'attachement qu'ils lui avaient porté, ou se sont honorés des distinctions qu'ils en avaient reçues.

Voilà des faits qui me sont connus, sans compter tant d'autres encore sans doute, que j'ignore.

---

* Discours de lord Holland. *Pilote du 3 août* 1822.

Il ne me restait plus désormais qu'à rentrer dans la patrie. Traversant la frontière, après cette seconde émigration, je ne pus m'empêcher de songer aux circonstances de mon retour, lors de la première, et qu'elle différence de sentimens les distinguait! Alors il me semblait à chaque pas marcher au milieu d'une population hostile : à présent je ne croyais que rentrer dans la famille.

Bientôt je revis tous mes compagnons de Longwood; et les embrassant, je ne pouvais me défendre d'une douloureuse réflexion. Nous nous retrouvions tous; mais celui pour lequel nous avions couru sur le roc fatal, celui-là seul y était demeuré, et je me rappelais qu'il nous l'avait dit ainsi, et tant d'autres choses encore!

J'appris de tous ces témoins oculaires, les détails et les circonstances des mauvais traitemens qui, depuis moi, avaient toujours été croissans, et je vis que les temps que j'avais connus n'avaient point été encore les momens les plus malheureux.

Je lus ses dernières volontés; j'y trouvai mon nom trois et quatre fois; et de sa propre main!... Quelles émotions en moi!... Assurément je n'avais

N. B. Nous n'avons pas cru devoir donner de table des matières particulières pour ce huitième volume; les objets y étant suivis et non rompus comme dans les précédens : la table des chapitres qui se trouve en tête nous a paru suffisante; mais nous avons cru devoir réunir ici la table générale des matières de l'ouvrage entier, pour sauver au lecteur l'embarras de se trouver obligé peut-être de feuilleter successivement la table des matières de chaque volume avant de parvenir à trouver ce qu'il chercherait.

POSTFACE.

Cette dernière livraison a été retardée plus que je ne devais, et assurément bien plus que je n'eusse voulu. Après m'être vu forcé de l'interrompre plusieurs fois, et avec la crainte même de ne plus être en état d'y revenir, elle est enfin terminée; mais je sens ici tout le besoin d'invoquer, de nouveau, l'indulgence, particulièrement sur la manière courue dont cette fin aura été traitée. Mes extrêmes souffrances d'un côté, de l'autre l'obligation de répondre à une bienveillante impatience, seront mes sincères et trop valables excuses. Puisse-t-on les agréer !

—J'aurais voulu et j'avais espéré pouvoir produire le testament de Napoléon; cet acte de ses dernières pensées, assez volumineux, composé du testament et de six codiciles, tous de sa main, de lui à qui il en coûtait tant d'écrire, exécuté dans les neuf derniers jours de son existence, au fort d'une agonie de douleurs des plus déchirantes; ce sont des pièces qui excitent et qui ont le droit d'exciter une vive et juste curiosité; mais elles ne m'ont été communiquées que confidentiellement, et cette circonstance m'interdit de les faire connaître.

J'avais espéré aussi pouvoir donner, avec précision et vérité, les plus petits détails des derniers momens de la grande victime : ils m'avaient été offerts d'abord par un de ceux-là même qui lui avaient fermé les yeux; mais depuis j'ai compris qu'il se réservait de les publier lui-même; ainsi ces circonstances intéressantes et si généralement désirées ne seront pas perdues pour le public, qui a d'ailleurs un espoir de plus à cet égard dans un manuscrit du *docteur Antomarchi*, auteur du magnifique ouvrage des planches anatomiques du corps humain. Le journal de ce savant, comprenant les deux dernières années de son illustre malade, complètera

naturellement l'ensemble de toute la captivité de Longwood, en même temps qu'il donnera scientifiquement tous les détails de la maladie et des souffrances du grand martyr; ce qui doit faire attacher un grand prix à sa publication.

Enfin je me reproche d'avoir laissé échapper l'occasion de faire connaître les aventures de Santini. On aime à la fin de tout drame, de quelque nature qu'il soit, à retrouver au dénouement tous ceux qui ont figuré dans le principe; et ici se joignent en outre des traits de mœurs, des nuances du temps et des affaires qui me portent à réparer mon omission, puisqu'il en est temps encore.

Nous avions cru depuis long-temps Santini perdu, enfermé, mort, quand il a reparu tout à coup au milieu de nous, peu de temps après la mort de Napoléon; et voici ce que j'ai recueilli de sa bouche, et à peu près les propres paroles.

« Après s'être esquivé d'Angleterre, et avoir traversé la Belgique et quelques portions de l'Allemagne, avec l'intelligence et l'adresse d'un Italien alerte, il croyait avoir enfin vaincu les grands obstacles, et toucher au port en entrant dans Munich; mais c'est là précisément qu'il fut arrêté, et qu'en dépit de tous ses efforts auprès des diverses autorités et de plusieurs ambassadeurs, pour obtenir un passage paisible, il fut rejeté, par des gendarmes, dans le Wurtemberg, qu'il traversa libre, mais sous une surveillance évidente. Arrivé en Lombardie, à Côme, il alla se déclarer lui-même à la police: il y était attendu; on l'arrêta et on le conduisit à Milan, où on lui fit sentir qu'il ne pouvait demeurer dans le pays, en pleine liberté, sans de graves inconvéniens; et qu'en conséquence on allait le conduire à Mantoue, pour qu'il y fût moins gêné. Or, ce mieux qu'on lui promettait se trouva une prison d'où il ne put avoir communication avec qui que ce fut. Il paraîtrait qu'on attachait une telle importance à sa complète réclusion, que Marie-Louise étant venue à traverser cette ville, et y ayant séjourné 24 ou 36 heures, le pauvre Santini, durant tout ce temps, eut

dans sa chambre, et par extraordinaire, un agent de police qui ne le perdit pas de vue un instant, pas même durant son manger ou son sommeil; ce qui, pour le dire en passant, sert à montrer le soin extrême d'empêcher toute relation ou communication entre Napoléon et Marie-Louise.

« A force de s'agiter et de se plaindre dans son donjon, l'ordre arrive enfin de le transférer à Vienne; mais le capitaine du cercle (le préfet) dut s'embarquer avec lui dans la même voiture, et le conduire, à postes forcées, à sa nouvelle destination.

« Santini, contre son attente, s'y trouva emprisonné de nouveau, et fit grand bruit; tourmenta, ne cessant de réclamer un jugement, soit pour être fusillé, disait-il, s'il y avait lieu, soit pour jouir de sa liberté, si on n'avait rien à lui reprocher. On finit par dire qu'on ne lui reprochait rien; mais que sa liberté entière présentait de grandes difficultés; qu'on ne pouvait le laisser aller en tous pays, et qu'on lui donnait le seul choix de l'Angleterre ou de l'Autriche. Santini répondit qu'il ne retournerait pas sur le sol où gouvernaient les bourreaux de son maître. On le conduisit alors à Brunn, capitale de la Moravie, où il lui fallut faire serment de s'abstenir de rechercher aucune correspondance étrangère. En y arrivant, il s'y trouva, il est vrai, sous une surveillance spéciale; mais là, dit Santini, finirent ses persécutions et ses peines; là commença une meilleure condition. Sa captivité, dit-il, devint même un bienfait, et la reconnaissance en remplit son cœur. Il s'y trouva aussitôt entouré de soins et d'intérêt; la bienveillance, depuis le plus haut rang jusqu'à la dernière classe, fut générale et effective. Les habitans avaient vu deux fois Napoléon, en ennemi il est vrai, et pourtant ils lui portaient une vénération profonde. C'est là que Santini a vu s'écouler trois années qu'il appelle heureuses.

« Il avait été recommandé d'autorité supérieure qu'on veillât, à Brunn surtout, à ce que Santini ne fît parvenir aucun écrit à l'empereur François. Quand ce monarque se rendit au congrès de Troppau, il s'arrêta à Brunn, et

Santini dit que deux jours auparavant il était arrivé un agent de police de Vienne, pour veiller à ce qu'il ne pût parvenir rien de lui jusqu'à l'Empereur. On surveillait donc le cœur de François autant que celui de Marie-Louise; on se défiait des émotions de tous deux; on les redoutait donc beaucoup!!! Toutefois, les précautions furent vaines: Santini avait intéressé les plus hauts personnages, et il s'y était pris de loin; une pétition de lui, sur les traitemens qu'il éprouvait, arriva aux mains du monarque; Santini s'y plaignait de sa situation pécuniaire, de la privation de sa liberté; et l'accompagnait des attestations qu'il avait rapportées de Sainte-Hélène, surtout du titre de la pension que lui avait assurée Napoléon. Ce titre sembla frapper beaucoup l'empereur François; il ne revenait pas de sa contexture; il était signé du Grand-Maréchal, et portait en tête: *Par ordre exprès de l'Empereur.* Il y était dit qu'il était fait une pension de telle somme à Santini, et qu'elle lui serait payée par les premiers parens ou les premiers amis de l'Empereur auxquels il la présenterait. « Mais c'est ter-« rible, disait l'empereur François en la considérant; il « est prisonnier à Sainte-Hélène, et pourtant il con-« tinue de donner des ordres comme si de rien n'était! » Cependant sa bienfaisance l'emporta encore sur sa surprise, et soit qu'il se considérât comme parent, soit qu'il ne consultât que son cœur, il fit remettre une somme à Santini; et, singularité que je n'ai point vue sans une espèce d'attendrissement, les deux premiers émargemens, sur le brevet de pension de Santini, se trouvent précisément être aux noms, d'un sang étranger: ceux de la princesse Stéphanie de Bade et de l'Empereur d'Autriche, l'une la fille adoptive, l'autre le beau-père!!!...»

—Depuis le commencement de cet ouvrage il m'est parvenu diverses réclamations; j'ai fait droit sur-le-champ, quand je l'ai pu, à celles qui me sont arrivées à temps; parmi celles qui ont été trop tardives, les unes de peu d'importance, et dont la solution ne dépend que de moi, seront satisfaites à la réimpression; quant à celles d'une nature élevée, sujettes à controverse, sur lesquelles je ne saurais être juge, et parmi lesquelles on remarque surtout

celle qui m'est parvenue dans l'intérêt du comte Siéyes, et celles que m'ont adressées le baron Labouillerie, le général Jomini, etc., j'avais résolu, pour plus d'impartialité et de justice, d'insérer à la fin de l'ouvrage le texte même de ces réclamations, afin que le lecteur, ayant la plaidoierie sous les yeux, pût prononcer en connaissance de cause; mais la quantité de matières me l'ayant interdit, je me vois contraint de renvoyer cette mesure à la réimpression de l'ouvrage, qui va s'entreprendre presque immédiatement.

Je saisis cette occasion de répéter encore ici que s'il m'est échappé des désobligeances sans nécessité, je suis prêt à les réparer. La nature de cet ouvrage, le peu de soin que j'étais en état de lui donner, la rapidité de sa publication demeurent mes premières et véritables excuses. Quant à ce qui tient à des événemens publics et peut faire ressortir quelques nuances du caractère de Napoléon, ou servir à sa mémoire, j'ai dû, dans mes intentions, rendre scrupuleusement tout ce que j'ai entendu; je ne pouvais agir autrement, la fidélité seule pouvait m'être un titre à la confiance, et je n'ai rien dû ménager à cet égard. Aussi, aucun rang, aucun titre, aucune position, aucun sentiment privé, aucune considération quelconque n'ont pu m'arrêter; et si, dans le nombre, il est des personnes sur lesquelles il y a tantôt du bon, tantôt du mauvais, ce qui arrive du reste presque toujours, ce mélange devient ma plus forte garantie aux yeux de tous; et pour les intéressés même il y a quelque chose d'avantageux; car le bon leur demeure incontestable, et ils peuvent combattre, peut-être même détruire le mauvais. Mais, je le répète, dans tous les cas, la scrupuleuse exactitude, quoiqu'il m'en coutât, m'était indispensable pour mériter et obtenir confiance; et si je dois m'en fier aux nombreux témoignages qui me sont parvenus, je puis me permettre de penser que j'ai réussi.

Rien au surplus ne m'a été doux comme le concert d'éclaircissemens, d'affirmations, de confirmations que j'ai reçu de toute part, sur des points que, dans la défiance de moi-même, j'ai parfois présenté, dans le Mémorial, sous une forme équivoque et douteuse; je me proposais de les

insérer aussi à la fin du dernier volume, ce dont le seul défaut de place m'a privé.

Enfin, ce qui ne m'a pas été moins doux, et doit servir à me recommander, c'est la multiplicité de preuves qui sont venus comme s'offrir d'elles-mêmes en témoignage de mes assertions, je veux dire cette concordance parfaite qui se trouve dans ce que j'exprime et dans ce que présentent d'autres ouvrages de nation, de situation, d'opinions différentes, tels que M. O' Méara, le baron Fain, le général Rapp et autres. Que trouve-t-on chez eux tous, relativement surtout à l'ame, au cœur de Napoléon? Précisément ce qu'on lit dans le Mémorial; et alors encore se vérifient ces autres paroles de Napoléon : « Chaque heure me dépouille de ma peau de ty-« ran... Ma mémoire gagnera tous les jours... Quand les « écrivains, les orateurs voudront être beaux, ils me « rendront justice; ils me loueront... etc., etc. » Et en effet chaque jour, chaque écrit, chaque divulgation, chaque témoignage, efface la calomnie, et fait reluire la vérité en sa personne; chaque jour apprend à le faire mieux connaître, et c'est toujours en bien! Aussi je ne pense pas que qui que ce soit osât, aujourd'hui, écrire sérieusement que c'était un méchant homme; on lui rirait au nez.

TABLE GÉNÉRALE
ANALYTIQUE ET RAISONNÉE.

N. B. Les chiffres romains entre deux parenthèses indiquent les volumes ; les chiffres arabes, les numéros des pages ; ce signe (-) qu'il faut prendre le numéro qui suit.

AFRIQUE. (III) Projet d'expédition pour explorer son intérieur, 294.

AGRICULTURE. (IV) L'Empereur la disait l'ame et la base première de l'Empire, 334.

ALEXANDRE (*le Grand*). (VII) Paroles de Napoléon.—Débuta avec l'ame de Trajan, finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale, 236.

ALEXANDRE (*Empereur de Russie*). (I) Son affection pour Eugène au congrès de Vienne, 396. A tout dirigé contre Napoléon en 1815. - Causes de son animosité, 397. — Se regarde comme joué par le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, et ne l'était pas, 398. (II) Son portrait, 365. (IV) Manières et mœurs de Tilsit, 257. L'Empereur le disait plein de grâces et au niveau de tout ce qu'il y a de plus aimable dans les salons de Paris, 265. A Erfurth professa hautement les sentimens d'une amitié tendre et d'une admiration véritable pour Napoléon. - Passèrent ensemble quelques jours dans les charmes d'une intimité parfaite : c'étaient, disait l'Empereur, deux jeunes gens de bonne compagnie, dont les plaisirs en commun n'auraient eu rien de caché l'un pour l'autre, 265. Eût donné sa sœur en mariage à Napoléon. - Fut saisi en apprenant le mariage avec l'Autriche, 267. Napoléon attribuait à l'intrigue et au mensonge la dernière inimitié d'Alexandre. Il plaisait à Napoléon qui l'avait réellement aimé, 268.

ALIGRE (*M. d'*). (IV) L'Empereur voulait marier au duc de Vicence la fille de M. d'Aligre, qui s'y refuse avec courage, 332.

AMBASSADEURS. (IV) Séance du Conseil d'Etat. - Projet de l'Empereur de substituer de nouvelles formes à l'ancien droit public touchant les ambassadeurs, 294.

Anglais. (I) Affluence des Anglais dans la rade de Torbay, 63. Acclamations à la vue de l'Empereur à Plymouth, 71. Leurs conversations à bord du Northumberland avec les captifs. - Leur surprise de voir Napoléon si différent de ce qu'ils le croyaient, 222.—Débarquement des Anglais en Egypte. 283. (V) Soins et bienfaits des Anglais envers les émigrés, 388. S'indignent des décrets de Berlin et de Milan. - N'étaient pas habitués à autant d'énergie, 422. Napoléon disait : les Anglais peuvent être tout aujourd'hui, s'ils veulent se réduire à rentrer dans leurs vaisseaux, 424. (VII) Anecdotes sur leurs prisonniers en France, 104. Bienveillance de l'Empereur envers eux, 106. Révolution dans leurs mœurs publiques. - Ont pris aujourd'hui l'amour des places, 137. Conduite de leurs ministres au traité d'Amiens. - Offrent au Premier Consul de le faire roi de France, 165. Opinions et paroles de l'Empereur sur le ministère actuel, 260.

Angleterre. (II) Détails sur l'invasion projetée par Napoléon. - La faiblesse seule de Villeneuve en a empêché l'exécution, 319. (III) Rapprochemens de sa révolution avec celle de France, 248. L'Empereur disait qu'avec sa France, l'Angleterre devait finir par n'en être plus qu'un appendice. - La nature l'avait fait une de nos îles, 389. Eût gagné à être fidèle au traité d'Amiens. - N'était plus qu'un système pour elle, celui de revenir à sa constitution, ou s'exposait autrement à de grands malheurs, 428. (VI) L'Empereur disait qu'elle devait émanciper ses colonies pour alléger sa dette. — Détails, 109. Ne retire aucun bénéfice de l'Inde. - Ressource pour la haute aristocratie, 111. L'aristocratie anglaise veut bien gagner du terrain, mais non pas rétrograder d'un atôme, 112. Avait tout donné à ses alliés, 113. Ce qu'elle eût dû faire dans ses intérêts, 114. - Sa dette publique, ver rongeur, chaîne de tous ses embarras, 116. Trafique de tout : « Que ne se met-elle à vendre « de la liberté, disait Napo- « léon, 120. »

Annibal. (VII) Selon Napoléon, le plus étonnant capitaine de l'antiquité. - Détails, 237.

Antraigues (*Le comte d'*). (VI) Son arrestation. - La saisie de ses papiers découvre la trahison de Pichegru. - Doit la vie à Napoléon. - Manque à sa parole en se sauvant en Suisse, et récompense son bienfaiteur en publiant un libelle infâme contre lui. - Sa mort en Angleterre. 353.

ANVERS. (VII) Intentions de l'Empereur. - Voulait en faire, par mer, un point d'attaque mortel à l'ennemi ; par terre une ressource certaine en cas de grands désastres ; un vrai point de salut national, 63. Qu'Anvers eût été à lui seul une province, 64. Sa cession, un des motifs du refus de signer la paix de Châtillon, 65. Expédition des Anglais, 70. Travaux exécutés et projetés, 78.

ARABE. (I) Conversation d'un jeune Arabe avec Napoléon, 270.

ARCOLE. (*Bataille d'*) (III) Chapitre de la campagne d'Italie dicté par l'Empereur, 181.

ARMÉES. (I) L'Empereur ne croyait point aux armées innombrables des Carthaginois et des Perses. - Croyait à celles de Gengiskan et de Tamerlan, 364.

ARIAS (*Evêque d'*) (I) Anecdotes caractéristiques, 334

ARTILLERIE. (IV) Paroles de l'Empereur sur cette arme. - Etait d'avis de tirer sans cesse dans les batailles, sans calculer la dépense des boulets. - Disait que s'il eût voulu fuir le poste du danger, il se serait mis plutôt à 300 toises qu'à 600 : à la première distance, les boulets passent souvent par dessus la tête ; à la seconde, il faut qu'ils tombent quelque part, 339. Assurait que le corps d'artillerie de son enfance était le mieux composé de l'Europe ; les chefs entièrement paternels, purs comme de l'or, 341.

ASKER-KAN (*Ambassadeur de Perse à Paris*). (III) Détails. - Anecdotes, 134.

ASPIRANS. (I) S'offrent à Rochefort pour être les matelots de chaloupes qui auraient conduit l'Empereur en Amérique, 42. - 58.

ASPIRANS anglais (*midshipmen*). (I) Leur respect pour l'Empereur. - Mot naif de l'un d'eux, 151.

ATLAS HISTORIQUE DE LESAGE. (I) L'Empereur ne le connaît bien qu'à bord du Northumberland. - S'en sert souvent. - Son opinion, 129. (III) Son historique demandé par l'Empereur, 317. (IV) L'Empereur félicitait son auteur de tout le bien qu'il apercevait chaque jour lui avoir fait partout, 312. Disait que s'il l'eût bien connu au temps de sa puissance, il en eût inondé les lycées, 314.

AUBRY (*Directeur du comité de la guerre*). (I) Se fait général d'artillerie. - Retire ce grade à Napoléon. - Querelle à ce sujet. - Anecdotes, 202.

AUDITEURS AU CONSEIL D'ÉTAT. (VII) L'Empereur les élevait pour nationaliser toutes nos institutions modernes, et présenter des matériaux tout dressés au gouvernement de son fils. —

Eussent, un beau jour, relevé simultanément tous les postes de l'empire., 159.

Augereau (*Maréchal, duc de Castiglione*). (I) Son portrait par Napoléon, etc., 364. -412. (IV) Napoléon au 18 fructidor lui fait porter l'adresse des soldats au Directoire, parce qu'il était très-prononcé dans les idées du moment, et parce qu'il était Parisien, ou par un autre motif encore, 181.

Autriche. (*Puissance d'*) (III) L'Empereur disait avoir fait une grande faute de ne l'avoir pas morcelée en plusieurs couronnes. - Insinuations d'un prince de cette maison. - Le mariage de Marie-Louise a perdu Napoléon, 130. (VI) Faute de sa politique. - Se laissait complaisamment embrasser en front par un colosse quand elle ne pouvait reculer, n'ayant que des abîmes sur ses derrières et sur son flanc, 327.

Autriche (*Impératrice d'*). (II) A Dresde, soignait extrêmement Napoléon. - Cherchait en arrière à en détacher Marie-Louise. - Son portrait. - C'était une jolie religieuse, disait Napoléon, 363.

Autrichiens. (II) Marengo était la bataille où ils s'étaient le mieux montrés, 179.

Bade. (*Stéphanie de Beauharnais, princesse de*). (III) Lors du divorce de Joséphine, s'est rapprochée de son mari, et n'ont plus fait qu'un ménage des plus heureux, 366. Son enfance. - Circonstances de son élévation. - Son beau caractère, 376.

Bailly. (IV) L'Empereur le disait n'avoir point été méchant, mais un niais politique, 202.

B.... (*Madame de*). (V) L'Empereur la croyait méchante, - est entièrement détrompé, 92. Mot sur le Premier Consul. - Anecdotes, 93.

Balcombe (*Propriétaire de Briars à Sainte-Hélène*). (I) Loue un pavillon pour loger l'Empereur, etc. — Sa famille, 306.

Ballons. (VI) Celui lancé au sacre de Napoléon va l'annoncer en peu d'heures à Rome. - Fausseté de l'anecdote de celui de l'école militaire, attribuée à Napoléon, 363.

Baptême de la Ligne. (I) Cérémonie au passage de la Ligne. - Galanterie de l'amiral envers les captifs, 239.

Barbaresques. (II) Le pavillon de Napoléon à l'île d'Elbe était sacré pour eux. - Faisaient des présens aux capitaines Elbois, disant qu'ils acquittaient la dette de Moscou. - Ne faisaient pas la guerre à Dieu, 298.

Baral (*de, archevêque de Tours*). (V) L'Empereur le

disait un homme de beaucoup d'instruction, 110. Est interpellé par l'Empereur à une de ses audiences du dimanche, sur les affaires avec le Pape, 342.

Barras (*Directeur*). (IV) Son portrait par Napoléon. - Soutenait constamment en public le rôle d'un ami chaud de Napoléon, 165.

B.....(*lord*). (VII) Opinion de l'Empereur. - Ses paroles plus que sévères à son égard, 262. Par le bras qu'il dirige, on peut supposer quel doit être son cœur, etc., 262.

Bavière (*Roi de*). (VI) Témoignage de Napoléon à son sujet, 37.

Beaumarchais. (V) L'Empereur l'avait constamment repoussé en dépit de son esprit, à cause de sa réputation, 10.

Beausset (*de, évêque d'Arles*). (V) Paroles de l'Empereur, 110.

Beauveau (*le prince de*), Belles paroles de l'Empereur, sur son fils blessé, 291.

Becker (*Général*). (I) Reçoit l'ordre du gouvernement provisoire de surveiller et garder l'Empereur. - Sa conduite honorable, 28.

Bernadotte. (IV) Élu en Suède à cause de sa femme, sœur de celle du roi Joseph, 202. A été une des grandes causes de nos malheurs, en donnant à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de nos armées, etc., 203. En se retrouvant au milieu de nous, s'est aperçu que l'opinion en faisait justice, 204. - Lettre que lui adresse Napoléon sur le système continental, 207. (VII) Napoléon disait que s'il avait eu le jugement et l'ame à la hauteur de sa situation, il eût pu rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie. - A cédé à une sotte vanité, la tête lui a tourné de se voir recherché, encensé par des légitimes, 178.

Bernard (*général*). Cause heureuse de sa fortune. - Est nommé aide-de-camp de l'Empereur, 81.

Bernardin-de-St.-Pierre. (II) Observations de Napoléon sur Paul et Virginie. - Anecdotes sur son auteur, 172.

Berthier (*Maréchal, prince de Neufchâtel et de Wagram.*) (I) A la tête de la faction des amoureux en Egypte. - Son caractère, 261. Ne voulait pas aller en Egypte, 262. Obtient de retourner en France. - Ne peut s'y résoudre, 262. Son culte envers ses amours, 262. Voulait que le jeune Viscomti eût gagné la bataille de Marengo, 263. L'Empereur lui a donné plus de 40 millions, 265. — Sa conduite en 1814, son peu d'esprit, son talent, 412.

(V) Vie privée. - Napoléon le pressait de se marier; madame V..... le décide à épouser une princesse de Bavière. - Désespoir de Berthier, 32.

Bertholet (*Comte, Pair.*) (III) Trait charmant de l'Empereur envers lui - Sa conduite en 1814 et au retour de l'Ile d'Elbe, 307.

Bertrand (*Grand-Maréchal.*) (I) Suit l'Empereur à Sainte-Hélène, 95. — Fait la campagne d'Egypte. - Son étonnement des manœuvres de Napoléon à Aboukir, 278. (VI) Présenté pour la première fois à Napoléon à l'armée d'Italie. - Anecdote, 211.

Bertrand (*Madame*). (I) Son désespoir en apprenant la déportation de l'Empereur. - Elle veut se jeter à la mer, 79.

Bertrand de Molleville (*M. Ex-Ministre de Louis XVI*). (III) Son opinion sur Napoléon, 293.

Bessière (*Maréchal, duc d'Istrie*). (II) Son portrait, 187. (VI) Le roi de Saxe lui fait élever un monument à l'endroit où il a été frappé, semblable et non loin de celui de Gustave-Adolphe, 45.

Bibliothèque. (VI) Estimation de celle envoyée par l'Angleterre à l'Empereur. - L'inexactitude et l'incurie avaient présidé à cet envoi, 405.

Bizanet (*Général*). (IV) Sa belle affaire de Berg-op-Zoom. - « Certes le général Bizanet est « un brave! dit l'Empereur, » 150.

Blacas (*de*). (I) Papiers trouvés dans ses appartemens, par l'Empereur, au 20 mars, 327.

Bœufs. (IV) Statistique de ceux de Ste.-Hélène. - On ne peut en tuer un seul dans l'île sans l'ordre du Gouverneur, 199. Les habitans en payent la livre un prix exorbitant. - Calembourg de Napoléon à ce sujet, 200.

Boisgelin (*Cardinal*). (V) L'Empereur le disait un homme d'esprit, un homme de bien; 110.

Bonaparte (*Charles, père de l'Empereur*). (I) Son portrait, 140. Député de la noblesse corse à Paris, 141. Fait donner raison à M. de Marbœuf sur M. de Narbonne; principe de l'intérêt des Marbœuf pour le jeune Napoléon, et de son envoi à l'école de Brienne, 142. Son mariage, 145. Sa mort à Montpellier, 143. Napoléon se refuse à lui ériger un monument, 145. Louis le fait transporter à Saint-Leu, 144.

Bonaparte (*Lætitia, mère de Napoléon*). (I) Sa beauté, 145. Durant sa grossesse de Napoléon, partage en amazonne les périls de son mari. - Son grand caractère dans la guerre de l'indépendance, 146.

(III) Paroles de l'Empereur, 366. Donnait beaucoup à ses enfans en secret. - Eût tout donné à son fils pour le retour de l'île d'Elbe et après Waterloo. - Sa fierté. - Sa noble ambition. - Avait une ame forte et trempée aux grands événemens, 367. Sa maison à Ajaccio brulée. - Réduite à errer sur la côte avant de gagner la France. - Sa réponse magnanime à Paoli. 406. (IV) Son indignation lors de la trahison de Murat. - Repoussa dès cet instant toutes offres et rapports avec le roi de Naples. - Sa constante réponse était ; Qu'elle avait en horreur les traîtres et la trahison. - Renvoie des chevaux envoyés par Murat. - Ses belles paroles à sa fille Caroline, qu'elle rendait responsable de la conduite de son mari ; c'était, disait Napoléon, celles de Clytemnestre, etc., 425. (VII) Digne de tous les genres de vénération, 100.

Bonaparte (*Lucien, Archi-Diacre, grand-oncle de Napoléon*). (I) Lui sert de second père. - Anecdotes, 144. (III) Sa colère contre son neveu Napoléon. - Accuse les idées nouvelles du péril de ses chèvres, 409.

Boulay, *de la Meurthe*, (*Conseiller d'Etat*). (I) Sa réponse à Fouché, 24. Paroles honorables de l'Empereur à son égard, 343.

Briars (*rochers*). (I) L'Empereur y fait sa demeure en attendant que Longwood soit prêt, 305. Sa description, 309. Sa cascade, 430.

Brienne (*Archevêque de Sens*). (I) Se donne la mort à la manière des Anciens, pour éviter l'échafaud, 156.

Brumaire. (*Journée du 18*). Anecdotes sur le 18 brumaire. - Espérance de l'émigration sur cette journée, 333. (IV) Anecdotes, 395.

Byron (*Lord*). (IV) Ses vers à la princesse Charlotte, 384.

Cadastre. (II) L'Empereur disait qu'il était la véritable garantie des propriétés, et la sûre indépendance de chacun, 315.

Cafarelli (*Général*). (I) Raillerie des soldats en Egypte, 263. Son attachement pour Napoléon. - Sa mort, 275.

Cafarelli (*Vice-Amiral*), (III) 297.

Calonne (*M. de*) (II) vient près du Premier Consul, et s'efforce de rentrer au ministère, 165. (V) Une des causes de l'émigration, 117. En est la ressource financière, 121.

Cambacérès (*Archi-chancelier, duc de Parme*). (I) Son opinion sur la fin de Robespierre, 424. (III) L'Empereur le disait l'homme des abus, avec un goût décidé pour l'an-

cien régime, 45. (IV) L'Empereur le dit homme de mérite, sage, modéré, capable; mais l'avocat des abus, des préjugés, des anciennes institutions, du retour des honneurs, des distinctions, etc., 403. (VII) Paroles honorables de l'Empereur, 279.

Campagne de 1814. (IV) Les chefs des garnisons du dehors n'eussent ils pas pu dégager le sol sacré en 1814! C'eût été l'intention de l'Empereur, dont les ordres paraissent n'être jamais parvenus, 152.

Campagnes d'Italie et d'Egypte. (V) Leur rédaction, selon l'Empereur, devait être une chose bien agréable aux Français et aux Italiens. - Elles consacreraient les noms de ses compagnons de gloire, 196.

Canon. (I) Un de ceux du Northumberland est appelé canon de l'Empereur, 131.

Cap de Bonne-Espérance. (VIII) Description, 116.

Caricatures (II) sur Napoléon, etc., 286-300.

Carnot. (III) Combattit la seconde abdication. - Quand elle fut résolue se mit à fondre en larmes, 397. (IV) Son portrait et son historique, par Napoléon, 171. L'Empereur le disait travailleur, sincère dans tout; sans intrigue et facile à tromper. - Montre toujours un grand courage moral, 172. Au Tribunat parle et vote contre l'Empire; mais sa conduite toujours droite ne donne point d'ombrage à l'administration. - L'Empereur n'en entend plus parler que lors des désastres, et il lui confie Anvers, une des clefs de l'Empire. - Au 20 mars, l'Empereur, après quelqu'hésitation, le fait ministre de l'intérieur, et n'a pas, dit-il, à s'en repentir, le trouvant fidèle, probe, et toujours vrai, 173.

Caroline Bonaparte (*Reine de Naples*). (III) L'Empereur disait qu'il y avait chez elle de l'étoffe, beaucoup de caractère et une ambition désordonnée, 369. (VII) L'Empereur la disait fort habile et très-capable, 100.

Carteaux (*Général*). (I) Commande le siége de Toulon, 181. - Ses ridicules. - Son incapacité, 182. Son plan d'attaque, 185.

Castiglione (*Bataille de*). (III) Chapitre de la campagne d'Italie dicté par l'Empereur, 11.

Castlereagh (*Lord*). (IV) L'Empereur dit qu'il avait sacrifié son pays pour fraterniser avec les grands du Continent. - A joint dès-lors les vices du salon à la cupidité du comptoir, 196. Bien familier avec le mensonge, 350. Tous les moyens lui sont bons pour rendre odieux Napoléon. - Il ne recule devant aucune calomnie,

351. (VI) Napoléon disait qu'il avait fait la paix comme s'il eût été vaincu, 112. A négligé le bien-être, la grandeur de l'Angleterre. - A plutôt été le *commis* des souverains du Continent que leur *associé*, 113. S'est fait l'homme de la sainte alliance, 116. (VII) Sa lettre à lord Bathurst, relative au traité de Fontainebleau, 220. Opinion et paroles de l'Empereur sur ce ministre - Détails, 264.

CATHERINE II (*Impératrice de Russie*). (V) Selon l'Empereur, maîtresse femme, digne d'avoir de la barbe au menton, 216.

CATILINA. (II) L'Empereur ne comprenait pas sa conjuration. - Pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius et de Sylla, 405.

CATINAT (*Maréchal de France*). (VI) Opinion de l'Empereur, 12.

CAULINCOURT (*duc de Vicence*). (VII) Délicatesse de sa situation à Châtillon. - Noble et touchante impression produite par sa correspondance, 66. Beau témoignage de l'Empereur. — Plein de cœur et de droiture, 279.

CAZALÈS (*M. de*). (V) Arrive à Coblentz, 132. Belles paroles lors du passage des Prussiens à Coblentz, 142.

CÉRACHI (*Sculpteur*). (III) Avait projeté de poignarder le Premier Consul quand il poserait. - Détails du complot, 20.

CÉSAR. (VII) Opinion de Napoléon, qui le dit un des caractères les plus aimables de l'histoire. - Détails, 237.

CHAMBRE DES REPRÉSENTANS. (I) Son président vient supplier l'Empereur de sauver la France en abdiquant, 22. Le remercie de son dévouement, 23. Proclame Napoléon II, 27.

CHAMBURE (*Colonel*). (IV) Commande, au siége de Dantzick, la fameuse compagnie franche qui mérite de la part des ennemis l'épithète d'*infernale*, 155. Sa conduite généreuse en 1815, vis-à-vis d'officiers anglais, est punie comme un crime. - Obligé de fuir et d'attendre un moment favorable pour sa réhabilitation, 156.

CHARETTE. (VII) L'Empereur le disait le héros de la Vendée, 140. Lui avait laissé l'impression d'un grand caractère, 141. Anecdote remarquable sur ses premières années, 141.

CHARLES XII, (*Roi de Suède*). (II) Assassiné par les siens, 172. (VI) Ses excès, 176.

CHARLES IV (*Roi d'Espagne*). (IV) Forcé d'abdiquer par son fils. - Demande vengeance à l'Empereur Napoléon, 229. Est persuadé, par le prince de

la Paix, de faire le voyage de Bayonne, 241. Cède la couronne d'Espagne à Napoléon, pour se venger de son fils, 242.

Charlotte d'Angleterre (*princesse*). (VII) Très-populaire à Londres. - Signes non équivoques de beaucoup de caractère. — Sa tendresse pour sa mère. Anecdote. - Avait refusé le prince d'Orange. - Sa réponse à un ministre anglais, 156. Son mariage avec le prince de Saxe-Cobourg uniquement de son choix, 157.

Chatam (*Lord*). (IV) Son administration énergique. - Ses injustices proclamées avec audace avaient une certaine grandeur, 198.

C..... (*M. de*). (IV) Opinion de l'Empereur sur son discours en faveur du clergé, 120. Avait publié à Londres un ouvrage anti-religieux, 121. Anecdotes sur le Génie du Christianisme. - Son immense succès, 122. Sa nomination à l'Institut. - Grand bruit que causé son discours projeté de réception, 124. Scène remarquable aux Tuileries, et belles paroles de l'Empereur à ce sujet, 126. Ses pamphlets contre Napoléon, pour amener la restauration, circonstance politique qui peut seule en expliquer les excès : un aussi beau talent ne se serait pas sans doute prostitué sans un aussi grand motif, 124.

Cherbourg. (V) Historique des travaux de ce port, 10.

Chevreuse (*Madame de*). (III) Son exil amené par son opinion. - Avait rêvé de recommencer la Fronde, disait Napoléon, 415.

Chine. (II) Comment sont traités les Européens à Canton. - Caractère des Chinois, 324.

Clarke. (*duc de Feltre*). (VI) Second négociateur français à Campo-Formio. - Sa mission du Directoire auprès de Napoléon, en Italie; 350. Aide-de-camp du Premier Consul. - Ambassadeur à Florence, 351. Bienfaits de Napoléon, 352.

Clausel (*Général*). (I) Commandant l'armée de Bordeaux, 59. (II) L'Empereur le met au nombre des généraux qu'il disait avoir dû composer ses nouveaux maréchaux ; être l'espérance, les destinées de l'avenir ; 20.

Clergé. (V) L'Empereur était content du vieux clergé, 109. Nul des anciens évêques ne trompa sa confiance, 110. N'eut à se plaindre que de ceux qu'il avait faits lui-même, 111.

Cobentzel (*M. de*). (VI) aux conférences pour le traité de Campo-Formio. - Veut traîner les choses en longueur. - Napoléon par un coup de tête et une feinte colère, le force à terminer, 346.

Cockburn (*Amiral*, com-

mandant le Northumberland). (I) Vient à bord du Bellerophon, 91. Visite les effets de l'Empereur, 99. Reçoit l'Empereur à son bord, 100. Appareille pour Ste.-Hélène, 101. Prend chaque jour plus d'intérêt à son captif, 178. Sa galanterie envers les Français, lors du baptême de la Ligne, 240. Mouille à Sainte-Hélène, 299. Débarque l'Empereur, 303. (II) Sa conduite à Sainte-Hélène, 78. - Sa réponse aux plaintes qui lui sont adressées, 80. Envoie à l'Empereur ses fusils de chasse, 118. Consent à ce que l'Empereur parcoure toute l'île sans escorte. - Manque à son engagement, 133. Déclare qu'il n'acceptera pas une lettre de Napoléon pour le prince de Galles, si elle n'est ouverte, 388. (III) Présente sir Hudson Lowe, son successeur. - Mortification, 68. Griefs des captifs contre lui, 71. S'en louent comme geolier. - S'en plaignent comme hôte, 71.

Code. (III) Grande part qu'y prend Napoléon. - Ses diverses improvisations au Conseil d'Etat, 284. (IV) Napoléon n'aurait voulu d'autres lois que celles inscrites dans le code. - Fut suivi presqu'aussitôt de commentaires et de suppléments. - Paroles de Napoléon à ce sujet, 307.

Colombier (*Madame du*). (I) Sa prédilection pour le jeune Napoléon, arrivant en garnison à Valence, à sa sortie de l'école militaire de Paris. - Agrémens qu'elle lui procure dans la société. - Dit qu'ils avaient pu influer sur sa destinée, 166.

Commerce. (IV.) L'Empereur le dit la surabondance et de l'agriculture et de l'industrie, 331.

Comté (*le grand*). (VI.) Paroles de Napoléon, 13. (VII) Opinion de l'Empereur : la science de la guerre semblait avoir été chez lui un instinct, la nature l'ayant produit tout savant, 240.

Conscription. (VII) Napoléon tenait à y faire passer toute la nation. - Ne savait pas s'il en eût exempté son fils. - La disait la racine éternelle d'une nation, l'épuration de son moral, 246. Fût devenue un des instrumens de l'éducation nationale, 247.

Conseil d'état. (I) Comment composé. - Ses attributions, 342. Expulsion de Portalis, 349. Dissolution du Corps Législatif, en 1813, 553. (IV) Détail du local. - Habitudes. - Ressouvenirs de quelques séances, 274. — Belles paroles de l'Empereur. - Disait que le plus beau titre sur la terre était d'être né Français, que le Ciel le donnait et qu'aucune puissance sur la terre ne

devait pouvoir l'ôter, qu'un Français d'origine fût-il à sa dixième génération d'étranger, devait être encore Français s'il le voulait, 289. Disait qu'il voulait, Dieu aidant, qu'un Français voyageant en Europe se crût toujours chez lui. - Disait vouloir que ses frères devenus Rois laissassent ce titre à la frontière; qu'ils en avaient un plus beau dedans, celui de Prince français, 290. Essaye d'établir un nouveau droit des gens pour les ambassadeurs. - Paroles remarquables à ce sujet, 294. Veut classer militairement toute la France. - Ses belles paroles sur sa popularité, 297.

Constant (*Benjamin*). (II) Sa conversation avec Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, 381.

Convention. (IV) Deux notes imparfaites dictées par l'Empereur. - Son commencement. - Ses quatre âges, Montagnards et Girondins, etc., etc., 209-215.

Corbineau (*Général*). (II) Son genre de mort affecte vivement l'Empereur, 181.

Corneille. (II) L'Empereur l'admire éminemment, 304. Disait que la France devait à Corneille une partie de ses belles actions. - S'il eût vécu, l'Empereur l'eût fait prince, 306.

Cornwalis (*Lord*). (IV) Sa belle conduite lors du traité d'Amiens. — L'Empereur en a conservé le plus agréable souvenir. - Une demande de lui eût eu plus de poids à ses yeux que celle d'un souverain, 197. Disait que Cornwalis avait été le premier à lui donner une véritable bonne opinion des Anglais, 196. Qu'une demi-douzaine comme lui et Fox faisaient la fortune morale d'une nation, 198.

Corps législatif. (I) Sa dissolution en 1813, 352. Question donnée à trois Conseillers d'Etat, pour sa suppression en l'an XII, 356.

Corse (*île de*). (III) Sa description par l'Empereur. - Amour de Napoléon pour le pays natal. - L'eût deviné, disait-il, au seul odorat, 405.

Corvisart (*Médecin*). (II) Avait été souvent entrepris par l'Empereur, 350. Etait ennemi des remèdes, 350. L'Empereur l'avait amené à avouer que la médecine était une ressource privilégiée : bienfait, pour les riches, fléau des pauvres, 351.

Couvens. - Religieuses, Moines. (V) Les prises d'habit anciennement fort suivies par les jeunes officiers, etc. 107. L'Empereur contraire aux couvens. - Convenait pourtant qu'un empire comme la France pouvait et devait avoir quelques hospices de fous appelés trapistes, 108. Disait les moines

du Mont-Cénis très-utiles, même héroïques, 109. Pensait que les moines seraient de beaucoup les meilleurs corps enseignans, s'il était possible de les maîtriser et de les soustraire à un chef étranger, 109.

Crescentini. (VI) Reçoit la couronne de fer. - Anecdote, 321.

Croates (*Régimens*). (IV) Discussion et anecdotes au Conseil d'Etat à leur égard, 293.

Croisière anglaise. (I) A des intelligences sur nos côtes, 50.

Curés. (VII) Napoléon voulait les rendre très-importans et fort utiles. - Aurait voulu qu'on eût joint à leurs cours de théologie un cours d'agriculture, et les élémens de la médecine et du droit. - Détails, 249.

Daru (*le comte*). (VI) L'Empereur le dit un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. - Anecdote, 31.

Decrès (*Duc, Ministre de la marine*). (I) Ses instructions aux frégates de Rochefort, qui devaient transporter Napoléon en Amérique, 26. — Récit caractéristique de sa visite au jeune Général de l'armée d'Italie, lors de son passage à Toulon allant prendre le commandement, 208. (III) Constance de l'Empereur à son égard. C'est qu'il était, disait-il, ce qu'il avait pu trouver de mieux, 96. Ses sentimens en 1814. - Anecdotes, 301. (VI) L'Empereur citait son administration de la marine pour avoir été la plus régulière et la plus pure; il l'avait rendue un chef-d'œuvre, 243. (VII) Paroles de Napoléon, 279.

Defermont (*Conseiller d'Etat*). (I) Paroles honorables de l'Empereur à son égard, 342.

Delille (*M. l'abbé*). (IV) L'Empereur trouvait dans son poëme de la Pitié les vers bien faits, le langage pur et les idées agréables; mais sans chaleur et sans création; c'était supérieur de versification à Voltaire; mais loin encore de nos autres grands maîtres, 356. La versification de Milton bien inférieure à celle de la Pitié, 357.

Desaix (*Général*). (I) Son portrait. - Périt à Marengo. - L'Empereur le disait un homme supérieur. - L'aimait infiniment. - Comptait qu'il eût été son lieutenant de confiance dans le reste de sa carrière, 287. (III) Nommé par les Egyptiens et les Arabes le *Sultan juste*, 279. (VI) Son arrivée à Marengo. - Conversation avec Napoléon, 18.

Dictionnaire des Girouettes. (III) Selon l'Empereur: la dégradation de notre société, le code de la turpitude, le

bourbier de notre honneur, 306.

Diderot. (V) Paroles de l'Empereur sur le Père de famille, 115.

Directoire. (IV) Portraits des Directeurs, 165. Se compromet, à tous les yeux par de grands travers d'esprit, de mœurs et de combinaisons, 175. Les gens d'affaires, les agioteurs s'en emparent, 177. Journée du 18 Fructidor dut son triomphe à Napoléon. - Doutait de lui, 178. Le fait espionner par son agent secret, 188.

Dix août (*Journée du*). (V) Détails par Napoléon, témoin oculaire, 169.

Dolgorowski (*Princesse*). (III) Maltraitée à tort par le Premier Consul, 413.

Domesnil (*Général*). (I) Anecdote à Saint-Jean-d'Acre. - Perdit une jambe à Moscou. - Son obstination à défendre le château de Vincennes en 1814. - Gaîté de sa réponse aux sommations des Russes, 275.

Dromadaires. (I) Service que Napoléon en tira en Egypte, 268.

Drouot (*Général*). (II) Paroles de l'Empereur sur son procès, 415. (IV) L'Empereur élevait au plus haut point ses talens et ses facultés. - Connaissait en lui tout ce qui pouvait faire un grand général. - Le pensait supérieur à un grand nombre de ses maréchaux. - N'hésitait pas à le croire capable de commander 100 mille hommes, et sans qu'il s'en doutât peut-être; ce qui était en lui une vertu de plus, 346.

Du Belloy (*Cardinal*). (V) Paroles de l'Empereur, 110.

Dugommier (*Général*). (I) Est décidé par Napoléon à attaquer Toulon, 191. Son admiration pour ce jeune officier. - Témoignage qu'il en donne. - Veut l'avoir à l'armée des Pyrénées orientales. - Y en parle sans cesse, 192. — Souvenir reconnaissant de Napoléon dans ses dernières dispositions, 186.

Dumouriez. (*Général*) (VII) Sa campagne de Champagne. — Plus audacieux que Napoléon, 155.

Duroc (*Duc de Frioul, Grand-Maréchal*). (I) Son commencement auprès de Napoléon qui l'a tant aimé, 197. (II) Portrait qu'en fait l'Empereur, 182. Détails sur sa mort. 183. Sur son caractère, etc., 184.

Ecoles militaires. (IV) A celle de Paris, sous Louis XVI, les élèves y étaient traités comme des officiers jouissant d'une grande aisance, 142. L'Empereur avait voulu que dans les siennes les jeunes gens fussent élevés comme des soldats qui devaient plus tard en commander d'autres, 145.

Écrivains. (VI) Ceux qui déclament contre Napoléon, quelque soit leur talent, ne tireront qu'à poudre, et, quand ils voudront être beaux, ils le vanteront, 411.

Egypte. (I) Expédition des Français, 258. Esprit de l'armée. - Son mécontentement. - Ses murmures, 260. Sa constante belle conduite vis-à-vis de l'ennemi, 261. Railleries des soldats, 263. Réputation de l'armée française, 276. Pertes de l'armée française pendant la campagne, 278. — Serait restée infailliblement aux Français si Kléber eût vécu. - Menou seul a pu la perdre, 282. (II) Projet de détourner le Nil pour faire un désert de l'Egypte, et consacrer le cap de Bonne-Espérance seule route de l'Inde, 282. (V) Paroles de l'Empereur sur St-Jean-d'Acre, 55. Erreurs de Volney. - Une poignée de Français avait suffi pour conquérir ce beau pays, 76. Les Anglais ont frémi de nous voir occuper l'Egypte; c'était le vrai moyen de les priver de l'Inde. - Si 40 ou 50 mille familles européennes fixent jamais leur industrie, leurs lois et leur administration en Egypte, l'Inde sera aussitôt perdue pour les Anglais, bien plus par la force des choses, que par celle des armes, 77.

Elbe (*île d'*). (VI) Historique du retour du 20 mars, 185.

Élisa Bonaparte (*Grande-Duchesse de Lucques et de Piombino*). (VII) L'Empereur lui donnait une tête mâle, une ame forte; disait qu'elle aurait montré beaucoup de philosophie dans l'adversité., 100.

Emériau (*Comte, Vice-Amiral*). (III) L'Empereur l'eût fait ministre, s'il l'eût trouvé à la hauteur du poste, 297.

Emigration. (I) Ce qu'elle pensait du 18 brumaire et du Consulat, 333. (V) Historique de Coblentz, demandé par l'Empereur, 116. - Son origine, 117. Rassemblemens de Wormis et de Coblentz, 118. L'un dit le *camp*, l'autre la ville et la *Cour*, 120. - 20 à 25 mille émigrés en armes sont morcelés en trois corps: 6 mille sous le prince de Condé contre l'Alsace; 4 mille sous le duc de Bourbon, en Flandres; et 12 à 15 mille sous les frères du Roi, sur la Champagne, 144. Plans pour l'entrée en campagne, 144. Relégués à la queue de l'armée prussienne, 145. Il leur est donné de faire le siége de Thionville. - Détails curieux, 150. Gaîté, plaisanteries, anecdotes, 152. (VI) Ressources des émigrés.-Leçons de mathématiques données par un prince

du sang. — Anecdote, 310.

Emigrés. (III) Le Premier Consul avait eu l'idée d'une masse ou syndicat de leurs biens restans pour leur être distribués proportionnellement, 258.

Enghien. (*Duc d'*) (VII) Opinion, paroles, raisonnemens de l'Empereur à son sujet. - Détails, etc. 325.

Escoiquiz. (IV) Précepteur du prince des Asturies. - Gouverne son pupile, et devient le principe de tous les maux de l'Espagne, 234. Fait révolter son pupile et le conduit à Bayonne. - Ne désespère pas de déterminer l'Empereur à reconnaître Ferdinand. - Offre à Napoléon de gouverner tout à fait à sa dévotion, comme eût pu le faire le prince de la Paix, 241.

Espagne. (II) Paroles de Napoléon sur la tentative de Porlier, 278. (III) L'Empereur disait que cette guerre l'avait perdu. - Charles IV demandait que l'Empereur adoptât une fille quelconque, et en fit une princesse des Asturies, 267. (IV) Historique de l'affaire d'Espagne, 229. Belle lettre de Napoléon à Murat, 246. (*Voyez Charles IV, Escoiquiz, Ferdinand VII*).

Espagnols. (VII) S'ils se fussent soumis à Napoléon, ils eussent épargné les terribles agitations qui les attendent, 169.

Estève (*Trésorier de la couronne*). (IV) L'Empereur disait qu'il n'eût jamais livré son trésor lors de l'abdication de Fontainebleau. - Qu'il l'eût défendu, distribué, noyé plutôt, 136.

Etiquette. (IV) Obligation de l'Empereur de se créer une étiquette. - Ses paroles sur nos dispositions à la courtisanerie, à la familiarité, 271. Anecdotes, insolences à Versailles et à Londres, 272. (V) Sur celle de Ste-Hélène, 41. - Aux Tuileries, l'Empereur disait avoir été le premier qui eût séparé le service d'honneur de celui des besoins. « Un Roi, selon lui, « n'est pas dans la nature, il « n'est que dans la civilisation; « il n'en est pas de nu; il n'en « saurait être que d'habillé, » 101.

Eugène Beauharnais. (I) Employé dans la négociation du mariage de Marie-Louise, 385. A couru la chance de plusieurs couronnes. - Eut l'objet de beaucoup de propositions brillantes, après les désastres de 1814. - Son immortelle réponse, 395. L'Empereur Alexandre veut lui procurer la souveraineté de Gênes, 396. L'Autriche veut le faire arrêter lors du débarquement de Cannes, 397. (III) L'Empereur dit lui avoir donné plus de 40 mil-

Rois. - Pensait avoir de grands comptes à régler avec lui, 97. — Dans les misères de la révolution en apprentissage chez un menuisier, 358.

Fain. (*Le baron*) (VII) Sur son Manuscrit de 1814, 190.

Fanatique de Schœnbrun. (III) Met Napoléon en grand péril - Son sang froid. - Sa férocité, 22.

Fatalisme. (VI) L'Empereur le disait une absurdité. - Ses raisonnemens, 302.

Faubourg Saint-Germain. (I) Les triomphes de l'Empereur l'avaient endormi. - Ses revers le réveillent, 409. — Idées de l'Empereur à son sujet, 411. (III) L'Empereur pas trop défavorable. - Observait que les grands traîtres n'étaient point partis de là, 399. (V) L'Empereur disait avoir mal fait son arrangement avec lui : avoir fait trop, ou trop peu, 35. Anecdotes, 364.

Femmes. (II) L'Empereur disait que rien n'annonçait plus chez elles la bonne éducation, comme l'égalité de leur caractère, 367. L'Empereur disait que les Françaises illustraient leurs sentimens, 392. (IV) Parallèle de leur sort en Orient et en Occident, 137. L'Empereur disait que leur propriétés étaient la beauté, la grâce, la séduction; leurs obligations, la dépendance et la soumission, 139. (VI) Du soin qu'elles mettent à cacher leur âge. - Anecdotes, 127.

Fénélon. (VI) L'Empereur disait que sa Direction de conscience d'un Roi était une vraie rapsodie, 11.

Ferdinand VII (*Roi d'Espagne*) (I). Sollicite une femme des mains de Napoléon. - Lui demande Mlle Tascher. - Plus tard, la duchesse de Montébello, ou toute autre française, 386. (II) Détails de sa véritable situation à Valencey, 21. — A beau vouloir serrer son sceptre avec rage, un de ces beaux matins, dit l'Empereur, il lui glissera de la main comme une anguille, 279. (IV) Conspire contre son père et le force d'abdiquer. - Sollicite contre son père la protection de l'Empereur et une femme de sa main, 229. Arrive à Bayonne. - Abdique. - Est envoyé à Valencey. - Manière dont il y est traité, 230. Ses proclamations aux Espagnols pour qu'ils reconnaissent Joseph. - Lui demande son grand cordon. - Offre don Carlos, son frère, pour les régimens espagnols allant en Russie. - Sollicite Napoléon pour venir à la Cour aux Tuileries, 231.

Fesch (*Cardinal*). (I) Suisse d'origine. - Corse de naissance. - Comment oncle de Napoléon, 145.

Fontainebleau (*Palais de*).

(V) Opinion de l'Empereur qui le vantait beaucoup, 486.

Fouché (*Duc d'Otrante*). (I) Sa conduite oblique, ses intrigues, amènent le soulèvement des chambres, et l'abdication de Napoléon, 23. Se fait nommer du gouvernement provisoire, 24. Traître avec tous les partis. - S'arrange avec Talleyrand pour se trouver garantis l'un par l'autre, 400. (III) Ses intrigues en 1815, causes de la seconde abdication. - Avait toujours son vilain pied sali dans les souliers de tout le monde, disait l'Empereur, 28. Le Talleyrand des clubs, 52. Eût été fidèle, si l'Empereur eût été victorieux, 53. Reçoit dans les cent jours un agent secret de M. de Metternich. - L'Empereur le découvre. - Son apostrophe, 54. — Conseille, sans mission, à Joséphine de dissoudre son mariage, 359.

Fox. (IV) Vient en France après le traité d'Amiens, 197. L'Empereur lui reconnaît une belle ame, un bon cœur; des vues larges, généreuses, libérales. - Le dit un ornement de l'humanité. - Napoléon a souvent causé avec lui, et l'aimait beaucoup. - Il suffirait, disait l'Empereur d'une demi-douzaine de Fox et de Cornwallis pour faire la fortune morale d'une nation, 198. Georges III disait que de tous ses ministres, c'était celui qui lui avait montré le plus d'égards, de respect et de déférence, 370. (VI) L'Empereur disait que chez lui le cœur échauffait le génie, 121. (VII) Son fameux bill sur la compagnie des Indes le fait sortir du ministère, 117. Napoléon disait que son école, tôt ou tard, devait régir le monde. — Son buste à la Malmaison 123.

Fox (*Général*). (II) L'Empereur le met au nombre des généraux qu'il disait avoir dû composer ses nouveaux maréchaux; être l'espérance, les destinées de l'avenir, 20.

Français. (II) L'Empereur les dit être frondeurs, turbulens, mais non conspirateurs, 357. (IV) N'avaient que de la vanité. - Les Anglais ont de l'orgueil, 120. (VI) L'Empereur disait que, de tous les peuples, les Français étaient les plus faciles à rendre et à maintenir les meilleurs soldats, 16. (VII) Eussent pu renouveler, avec plus de justesse, ce mot des fiers Gaulois: *Si le Ciel venait à tomber, nous le soutiendrions de nos lances*, 247.

France. (III) Rapprochement de sa révolution avec celle d'Angleterre, 248. L'Empereur croit voir dans les débats du parlement d'Angleterre l'ar-

rière-pensée du partage de la France. - Ses réflexions, 387.

François (*Empereur d'Autriche*). (I) Se fait un plaisir, à Dresde, d'apprendre à Napoléon que sa famille a été souveraine à Trévise. - Réponse de Napoléon, 133. — Envoyait les proclamations de Grenoble et de Lyon à Marie-Louise, 400. C'est peut-être contre son gré que la déchéance de Napoléon en 1814 a été résolue, 403.

Frédéric. (*le grand*) (VII) Opinion de l'Empereur. — Le tacticien par excellence, 241.

Fructidor (*Journée du 18*). (IV) Peinture du Directoire à cette époque, 175. Partis que pouvait prendre Napoléon, 178. Son ordre du jour en Italie, décide la question à Paris. - Détails, 180.

Gall. (V) Ridicules de son système par Napoléon, 85.

Galles (*Prince de*). (IV) Historique de la Cour d'Angleterre, 358. Jeunesse du prince de Galles. - Anecdotes, 375. Ses liaisons avec l'opposition; sa séparation, 376. Sa vie privée, 376. Son mariage, 377. Sa Cour, 378. Jugement de Napoléon, 386.

Galles (*Princesse de*). (IV) Son mariage. - Son infortune, ses persécutions, 377. Amour de la multitude pour elle, 377. Quitte l'Angleterre par des conseils erronés ou perfides, 381.

Gallo (*M. de*). (VI) Un des plénipotentiaires autrichiens à Campo - Formio. - Portrait. - Anecdote, 348.

Gantaume (*Vice-Amiral*). (III) Matelot nul et sans moyens, disait l'Empereur, 297.

Garde nationale de Paris. (V) A constamment montré les vertus de son état : l'amour de l'ordre, le dévouement à l'autorité, la crainte du pillage et la haine de l'anarchie, 171.

Gasparin (*Représentant du peuple devant Toulon*). (I) Fait adopter le plan d'attaque de Toulon, présenté par Napoléon, et ouvre par là sa carrière de gloire. - Souvenir reconnaissant de Napoléon dans ses dernières dispositions, 185.

Gassendi (*Conseiller d'Etat*). (IV) Sa prise avec l'Empereur au Conseil d'Etat, 292.

Gaudin, (*ministre des finances.*) (VII) Paroles de Napoléon, 279.

Georges III (*roi d'Angleterre*). (IV) Historique de la Cour d'Angleterre, 358. Portrait de Georges III. - L'homme le plus moral de son royaume. - Sacrifie sa première inclination aux devoirs de son rang, 360. Sa maladie, 363. Près de périr plusieurs fois par la main des assassins, 366. Son sentiment dominant était l'amour du bien public, 368. Fort maltraité par M. Pitt, 369. Aimait la

vie privée et la campagne. - Eut beaucoup de chagrins domestiques, 372.

Georges Cadoudal. (III) Avait été fort près de Napoléon lors de son complot, 19. — Détails sur la conspiration, 419. Son arrestation, 421. Sous le consulat Napoléon le fit venir et le trouva constamment insensible à tous sentimens généreux, et froidement avide de pouvoir, 425.

Gérard (*Général*). (II) L'Empereur le met au nombre des généraux qu'il disait avoir dû composer ses nouveaux maréchaux; être l'espérance, les destinées de l'avenir, 20. (VII) L'Empereur lui disait, au retour de la campagne de Dresde: « Si j'avais bon nombre de gens « comme vous, je croirais mes « pertes réparées, et me consi- « dérerais comme au-dessus de « mes affaires, » 291.

Gourgaud (*Général*). (I) Va porter la lettre de l'Empereur au prince régent, 48. Revient à bord du Bellerophon, 63. Obtient de suivre l'Empereur à Sainte-Hélène, 95. (II) Sa tendresse pour sa mère et sa sœur, 86. (IV) L'Empereur l'appelait son ouvrage, son enfant, 255.

N. B. C'est par erreur qu'on trouve, tome 1er, page 95, qu'il avait négocié pour être du voyage de Ste.-Hélène; on était mal informé, l'Empereur l'avait choisi.

Gouvernement provisoire. (I) Est présenté à l'Empereur le 23 mars, 25. Donne l'ordre au général Becker de garder Napoléon, et de le surveiller. - Pièces officielles à cet égard, 28.

Gracques. (II) Leur histoire inspire des doutes à Napoléon. - Réflexions, 405.

Grassini (*la belle madame*). (V) Anecdote, 31.

Grégoire (*Abbé*). (III) N'a qu'à aller à Hayti, selon l'Empereur, on l'y fera Pape, 395. (IV) Qu'on eût voulu faire passer pour un héros d'impiété, était l'homme le plus sincèrement religieux. - L'Empereur disait que s'il voulait se réfugier à St.-Domingue, il y serait un Saint, un Dieu pour les Nègres, 205.

Grétry. (III) Obtient de l'Empereur, après de longues sollicitations, que l'on joue Richard-Cœur-de-Lion. - Réflexions, 105.

Griefs. (VIII) Exposé de ceux des captifs contre sir Hudson Lowe, 61.

Guerre. (II) L'Empereur disait que le système changeait souvent. — Moyens employés à la défense de Vienne et de Dresde, et projetés en 1815 pour celle de Paris, 411. (VII) Paroles de Napoléon sur la

différence de celles des Anciens et des Modernes. - Se compose d'une foule d'accidens. - Un chef doit savoir en profiter; Propriété du génie, 242. Infanterie. - Cavalerie. 243. Artillerie, aujourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples, 243.

GUIBERT (*Aide-de-camp de Napoléon*). (II) Son genre de mort affecte vivement Napoléon, 181.

GUICHE (*Duchesse de*). (I) Envoyée de Londres près du Premier Consul. - Sa visite à la Malmaison. - Ne réussit point dans sa mission, 338.

GUSTAVE III (*roi de Suède*). (V) Devait être le généralissime des troupes destinées à seconder l'émigration. - Annonçait le désir de combattre en personne, 136. - Ses paroles en prenant congé de la princesse Lamballe, 137. A Aix-la-Chapelle vivait en simple particulier, sous le nom de comte Haga, 197.

GUSTAVE IV (*roi de Suède*). (V) L'Empereur disait qu'il s'était annoncé au début pour un héros et n'avait fini que comme un fou. - Encore enfant il avait insulté la grande Catherine. - Plus tard avait insulté l'Empereur Alexandre, 198. Se déclara le grand antagoniste de l'Empereur. - Est détrôné par ses sujets, 199. Après la bataille de Leipsick, s'offre à Napoleon pour son aide-de-camp, et lui demande un asile en France, 200.

HISTOIRE ANCIENNE. (I) L'Empereur ne croyait point aux innombrables armées des anciens. - Doutait de l'histoire grecque. - Croyait à celle de Rome, 364. (II) Réflexions de l'Empereur sur Scipion, César, Alexandre, 409.

HISTORIENS FRANÇAIS. (II) Observations de l'Empereur sur ceux qui avaient écrit l'histoire ancienne, 175. Sur ceux qui ont écrit notre histoire. - Anecdotes, 176.

HOCHE (*général*) (III). Portrait. - D'une ambition hostile, 275. Sa mort, 276. (IV) Etait pour le directoire. - Fait marcher, au 18 fructidor une partie de son armée sur Paris, en faveur du directoire; fut obligé de se sauver. - Son imprudence est à la veille de perdre le Directoire, et le met lui-même en péril, 186.

HOLLAND (*Lord*). (IV) Paroles de l'Empereur, 312.

HOLLANDAIS. (VI) L'Empereur les conquiert par son voyage d'Amsterdam, 90. - Au retour se dit devenu Hollandais. - Leur éloge, 92.

HOMÈRE. (III) Poëte, orateur, historien, législateur, géographe, théologien, disait Napoléon, qui le pensait inimitable, 270. (VI) Combat d'Ulysse

et d'Irus. - Paroles de Napoléon, 325.

Hortense Beauharnais, (*reine de Hollande*). (III) Dans les misères de la révolution, en apprentissage chez une lingère, etc., 358-365.

Hudson Lowe (*Gouverneur de Sainte-Hélène*). (III) Son arrivée à Sainte-Hélène, 58. Sa première visite. - N'est point reçu, 60. Exige des captifs des déclarations individuelles d'unir leur sort à celui de Napoléon, 61. - 81 Son introduction auprès de l'Empereur, 68. Son signalement, 75. Insinuations équivoques, 107. Avait été chef de haute-police, agent actif d'espionnage et d'embauchage en Italie, 108. - Sa première mécanceté, 109. Fait comparaître devant lui tous les domestiques de l'Empereur. - Sa première insulte, 113. Sa première barbarie, 115. Conversation vive avec l'Empereur, 143. Veut faire accepter son médecin à l'Empereur, qui le refuse, 149. Défiance de l'Empereur, 150. Veut être assuré chaque jour par témoignage évident, de l'existence de l'Empereur, 255 Prédiction sur sa mémoire, 343. Arrête lui-même un de nos domestiques. - Paroles de l'Empereur à ce sujet, 374. Fait retirer et rendre plusieurs fois des matelots qu'on avait donnés aux captifs pour les servir, 376. (IV) Diminue la nourriture de l'Empereur, 353. Interdit aux captifs toute communication par écrit avec les habitans auxquels il leur était pourtant permis de parler. - Accompagne le bill qui concerne les captifs, de commentaires qui répandent la terreur parmi les habitans, 405. Publie une proclamation par laquelle il ordonne de lui envoyer, sous peine de châtiment, dans les 24 heures, toutes les lettres et billets adressés par les captifs aux habitans, 407. (V) L'Empereur lui dit qu'il le croit capable de tout; qu'il était, pour les captifs, un plus grand fléau que toutes les misères de l'affreux rocher, 29. Retient un livre envoyé à l'Empereur par un membre du parlement d'Angleterre, parce qu'il avait pour adresse en lettre d'or: *A Napoléon-le-Grand*, 102. N'avait jamais commandé que des déserteurs étrangers, la lie, l'écume de l'Europe, 346. Fort maltraité par l'Empereur dans sa dernière visite, 352. (VI) Renouvelle ses tracasseries sur la nourriture des captifs. - *Marchande* leur existence, 104. Leur fixe le vin à une bouteille par tête, l'Empereur compris, 183. - Défend de vendre leur argenterie à tout autre qu'à celui qu'il indiquerait, 218. Envoie une note officielle de la plus grande brutalité, 313. Met la

Polonais aux arrêts, 326. Nouvelles restrictions. - Menace de renvoyer chacun de nous, selon son caprice. - Observations de l'Empereur, 328. - 331. Exige de nouvelles déclarations avec la simple qualification de *Bonaparte*, 367. - Sa conversation avec chacun des captifs, 372. (VII) Continue ses vexations sur les captifs, 229. — Fait creuser des fossés autour de Longwood, plante des palissades, fait de l'écurie une véritable redoute, 255. Se montrait meilleur geolier que bon général, 266. Fait enlever le comte de Las Cases, 347. Saisir ses papiers, 351. Le tient au secret, 357. (VIII) Propose au comte de Las Cases de retourner à Longwood, 14. Lui adresse la décision par laquelle il le déportait au Cap, 18. Sa proposition ridicule au sujet du scellé des papiers retenus au comte de Las Cases, 51.

Hudson Lowe (*Ladi*). (III) Son portrait, 106.

Illyrie. (V) L'intention de Napoléon n'avait jamais été de la garder. - Etait dans nos mains une avant-garde au cœur de l'Autriche; une sentinelle aux portes de Vienne pour la forcer de marcher droit. - L'Empereur ne l'avait prise qu'en gage, et il a eu diverses idées à son sujet; il comptait la rendre contre la Gallicie, 49.

Indes. (II) Quelques mots sur le gouvernement, les lois, les mœurs. - Hyder 'Aly. - Tipoo-Saïb, 162. (III) Projet de l'Empereur pour une expédition dans cette partie du monde, 300.

Indes (*compagnie des*) (VII) Historique de celle des Anglais, 114. - Bill de M. Fox succombe. Celui de M. Pitt triomphe et gouverne depuis la péninsule indienne, etc. 117.

Industrie (IV) L'Empereur la disait l'aisance et le bonheur de la population, 334.

Inspecteurs aux revues (VI). Leur utilité, 442.

Institutions (*d'Ecouen et de Saint-Denis.*) (IV) L'Empereur en avait dressé lui même les réglemens. - Voulait qu'on n'employât dans ces maisons que ce qui avait été confectionné par les élèves elles-mêmes. - Voulait qu'on en fît de bonnes ménagères et d'honnêtes femmes, 144.

Israélites. (VI) Calculs sur leur population en Egypte, 214.

Italie. (VI) Sa topographie dictée par l'Empereur, 220.

Italie (*Campagne d'*). (IV) Mes dernières intentions pour leur publication, 343.

Jérome Bonaparte. (III) (*Ancien Roi de Westphalie*). Paroles de l'Empereur. - Au retour de l'île d'Elbe, avait beau-

coup gagné. - Noble et belle conduite de sa femme, princesse de Wirtemberg, 370. (VII) En mûrissant eût été propre à gouverner. Montrait de véritables espérances, 100.

Jeunesse française (I) Paroles de l'Empereur à son sujet, 312.

Joseph Bonaparte. (I) Passe à Saintes, 35. Arrive à Rochefort. L'Empereur lui remet un manuscrit autographe des lettres des souverains, 140. — Sa famille veut le mettre dans l'Eglise. - Il s'y refuse, 146. (VII) Par tous pays eût été l'ornement de la société, 99.

Joséphine (*Impératrice*). (I) Origine de sa première connaissance avec Napoléon. - Ses sociétés, 265. Son caractère, 383. (III) L'Empereur disait avoir fait avec elle un ménage tout à fait bourgeois, 353. Un fils d'elle eût rendu Napoléon fort heureux, 354. Elle propose à Napoléon une grande supercherie politique, 355. Avait à l'excès le goût du luxe, 356. On lui avait prédit, dans son enfance, qu'elle porterait une couronne. — Anecdote sur son premier mari et la sainte-ampoule, 356. - Son mariage avec Napoléon, 357. — Se soumit de bonne foi au divorce malgré la peine mortelle qu'elle en éprouvait, 359. - Parlait souvent et avec amitié de Marie-Louise et du roi de Rome. - Aurait voulu venir à la Cour, 361. - Savait mettre à profit la connaissance parfaite qu'elle avait du caractère de Napoléon, 362. L'Empereur persuadé qu'il était ce qu'elle aimait le mieux, 362. Elle lui avait donné le bonheur. - S'était constamment montrée son amie la plus vraie. - Il disait lui avoir conservé les plus tendres souvenirs et la plus vive reconnaissance, 363. - Mettait la soumission, le dévouement, la complaisance, au rang de l'adresse politique dans son sexe, 364. - Blâmait et grondait sur ce point sa fille Hortense et sa parente Stéphanie, 364. (V) Voit commencer la campagne contre Wurmser. - Pleure beaucoup en quittant son mari, qui l'embrasse, en lui disant, comme par inspiration : « Wurmser va payer, « cher les pleurs qu'il te « cause. » - Obligée de passer près de Mantoue. - On tire sur elle de la place, 214. Reçue à Lucques par le sénat, et traitée comme une grande princesse, 215. (VII) On veut, pour assurer son repos, lui disait-on, la porter à écrire au Roi, qu'elle ne savait ce qu'elle était ce qu'elle avait été, et le prier de fixer son sort. L'Empereur Alexandre l'en empêche, et s'offre d'être son répondant, 29. Ce que Napoléon lui avait donné. - Son gaspillage, 151.

Jourdan (*Général*). (V) Avait une haute vénération pour Napoléon. - L'avait pris pour modèle. - Sa mort, 392. Son portrait par Napoléon, 393.

Jourdan (*Maréchal*). (VI) Paroles de l'Empereur, 420.

Junot (*Général, duc d'Abrantès*). (I) Origine de sa fortune, 198. (IV) Son portrait. - Ses folies. - Voyageait avec la vitesse de l'Empereur, par ses propres relais. - Avait des centaines de chevaux. - Dans la campagne de Russie fit des fautes capitales qui coûtèrent cher. - Sa disgrâce, sa démence, sa mort, 416. Sa femme. - Avertissemens paternels de l'Empereur. Elle les repousse. - Etait ou se croyait princesse de la maison Comnène. - Details, 418.

Keith (*Amiral anglais*). (I) Vient notifier à l'Empereur sa déportation à Sainte-Hélène, 72. Remet les instructions relatives à cette déportation, 91.

Kléber (*Général*). (I) Se perd avec l'avant-garde dans le désert, 267. Victime du combat sacré, 270. Avait passé sa jeunesse dans l'armée prussienne, 278. - Son caractère, 278. Traite de l'évacuation de l'Egypte. - Change de pensée, 281. Son portrait, 287. Rapprochemens singuliers, 288. (II) N'était que l'homme du moment. - Ne recherchait la gloire que comme route aux jouissances, 18.

Krusenstern (*Voyageur russe*). (III) Anecdote sur sa relâche à Canton, 246.

Labouillerie (*M. de, Trésorier de la couronne*). (IV) L'Empereur se plaint qu'en 1814 il ne lui a point conduit son trésor privé à Fontainebleau. - L'Empereur, du reste, l'attribuait bien plutôt au bouleversement subit des choses qu'à ses mauvaises intentions; aussi refuse de le voir à son retour, craignant de n'avoir pas la force de ne pas le lui pardonner, 134.

Lacretelle. (IV) Opinion de l'Empereur sur son histoire de la Convention, 199.

La Fayette (*Général*). (IV) L'Empereur le tenait pour un honnête homme. - Ne se plaignait point de ses intentions; mais de leur résultat. - Son indignation vis-à-vis des alliés lorsqu'ils proposent à nos envoyés de leur livrer Napoléon, 293.

Lafitte. (I) Dépôt de confiance entre ses mains; et de Louis XVIII et de Napoléon. - Paroles caractéristiques de Napoléon à son sujet, 212.

La Fontaine. (IV) Opinion de l'Empereur sur ses fables, les disait trop fortes pour les enfans. - Trouvait trop d'ironie

dans la fable du Loup et de l'Agneau. - Disait qu'elle péchait dans son principe et sa morale. - Qu'il était faux que la raison du plus fort fût toujours la meilleure, 409.

La Harpe. (V) L'Empereur trouve sa Mélanie mal conçue: on ne doit point attaquer des institutions vicieuses avec des instrumens vicieux, 106.

Lallemand (*Général*). (I) Va à bord du Bellerophon, 44. Ne peut suivre l'Empereur à Sainte-Hélène, 73.

Lamarque (*Général*). (I) Ses succès dans la Vendée, 59. (II) L'Empereur le met au nombre de ses généraux qu'il disait avoir dû composer ses nouveaux maréchaux; être l'espérance de l'avenir, 20. (IV). Son opinion sur Napoléon et Moreau, 348. (VII) Paroles remarquables de l'Empereur sur sa guerre de la Vendée, 145. Citation de sa belle expédition de Capri, où, avec 1200 français, il enlève sir Hudson Lowe, avec une garnison de 2000 hommes et 30 pièces de canon, 255.

Lamballe (*Princesse*). (VI) Rappelée de son émigration par une lettre de la Reine. - Revient auprès d'elle malgré les avis de ses vieux conseillers. - Son séjour aux Tuileries, 398.

Lannes (*Maréchal, Duc de Montebello*). (II) L'Empereur disait l'avoir pris pygmée et l'avoir perdu géant, 19. Paroles de l'Empereur, 181. Quand fut distingué par Napoléon, 239. (IV) Ce qui contribua à sa mort, 122. Dans son agogie demandait à chaque instant Napoléon; se cramponnait à lui de tout le reste de sa vie; le préférait à tout: C'est, disait l'Empereur, qu'il me regardait en cet instant comme sa Providence; il m'implorait, 423. C'est à tort qu'on supposait à Lannes de l'éloignement pour Napoléon; c'était peut-être l'homme qui l'aimait davantage et sur lequel il devait le plus compter, 423. L'Empereur disait qu'il était devenu un géant, 426.

La Réveillère Lépaux. (IV) Son portrait par l'Empereur. - Grand-prêtre de la théophilantropie, 168. Entreprend de faire de Napoléon à son retour d'Italie, un de ses néophites, 169.

Larrey (*Baron, chirurgien en chef*). (VI) Paroles de Napoleon, éloge; tous les blessés étaient ses enfans. - Nommé par Napoléon, dans son testament, l'homme le plus vertueux qu'il ait rencontré. - Explication probable d'un aussi magnifique témoignage, 412.

Larochefoucault (*famille de*). (VII) Détails. - Opinion,

paroles de l'Empereur, 285.

Las Cases (*le Comte de*) (I) Ses motifs pour publier son Mémorial, 5. Entreprend d'écrire, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon, 9. Va se placer spontanément de service auprès de Napoléon, lors de son arrivée à l'Elysée, après Waterloo, 20. Présente le gouvernement provisoire, 25. Demande à Napoléon, de le suivre dans ses nouvelles destinées, 25. Emmène son fils, 27. Part pour Rochefort, 33. Est retenu à Saintes. - Dangers, 34. Arrive à Rochefort, 37. Sa lettre au président du Conseil d'Etat, 37. Est expédié une première fois à bord du Bellerophon, 40. Une seconde, 44. Une troisième. - Il y précède et annonce l'Empereur, 48. L'Empereur lui demande s'il le suivra à Sainte-Hélène, 78. Il lui donne deux grandes marques de confiance, 88. Il suggère à l'Empereur d'écrire les campagnes d'Italie, 218. Napoléon lui donne le nécessaire de campagne dont il s'était servi la matinée d'Austerlitz, 323. Rapprochemens bizarres, 408. L'Empereur lui demande ce qu'il a fait durant le séjour à l'île d'Elbe, 435. (II) Conversation avec un Anglais, 91. - Reçoit de Napoléon les éperons portés à Dresde et à Champaubert, 140. Donne à l'Empereur sa première leçon d'anglais, 156. - Mystifié par Napoléon, 346. Examen de conscience politique, 424. (III) Déclaration exigée du Gouverneur, 81. L'Empereur lui demande l'historique de son Atlas, 317. L'Empereur lui disait qu'en cas d'expatriation, son lot naturel était les pays de l'Orénoque et du Mexique, où les souvenirs du bon Las Casas n'étaient point effacés, 395. (IV) Conversation confidentielle et bien précieuse de Napoléon, 313. L'Empereur l'avait destiné à la préfecture maritime de Toulon. - A l'éducation du Roi de Rome, 320. Avait eu l'idée de convertir le Champs de Mars en une naumachie, 325. (V) Sa mission touchant les dépôts de mendicité. - Détails, 45. Prospérité de la France, 52. Dépôts de mendicité, 57. Hôpitaux, 59. Prisons, 61. — Historique de Coblentz, 116. Se trouve au cap de Bonne-Espérance sous la garde d'un des habitans de Coblentz, 141. (VI) L'Empereur lit son journal, s'en montre satisfait, 315. Etait celui des captifs dont le Gouverneur se plaignait davantage, 318. Offre à l'Empereur une somme qu'il avait en Angleterre, 324. Entretien remarquable avec le Gouverneur, 372. (VII) Privé de son do-

mestique par le Gouverneur, Hudson Lowe, qui veut en donner un autre de sa main. - Refus, 229. Horreur de sa situation. - Se montre pourtant plus enviable qu'à plaindre, 233. Visites clandestines du domestique qui lui avait été enlevé, qui partait pour Londres et offrait ses services, 339. - Il lui confie sa lettre au prince Lucien, 343, ce qui cause son enlèvement de Longwood, 24 heures après, 346. - Saisie de tous ses papiers. - Leur examen par sir Hudson Lowe. - Circonstances, détails, etc., etc., 351. Sa mise au secret avec son fils, etc.; etc., 357. Lettres à sir Hudson Lowe, 360. Sa lettre d'adieu à ses compagnons d'infortune, 374. Lettre au prince Lucien, 388. Reçoit une lettre de l'Empereur, 429. (VIII) Le Gouverneur lui offre de revenir à Longwood, 14. Est transféré à la ville, 30. Visite du Grand-Maréchal. - Paroles de l'Empereur, 43. Violens combats intérieurs. - Motifs de sa résolution, 44. Procédés de l'amiral Malcolm, 46. Visite d'adieu du Grand-Maréchal et du général Gourgaud, 47. Difficultés lors du scellé des papiers. - Déclaration du Gouverneur, 51. S'embarque. - Passe à portée du bâtiment qui ramenait en Europe le Polonais et les trois domestiques de Longwood, 54. Appareille pour le Cap, 55. Bienveillance des officiers et de l'équipage, 58. Traversée, 58. Exposé des griefs, 61. Arrivée au Cap, 115. Retard du débarquement, 121. Mis au secret, 122. Lettre au Gouverneur, 124. Doit rester au Cap jusqu'au retour des nouvelles d'Angleterre, 127. Sa lettre au Prince-Régent et à lord Castlereagh, 143. Sa translation à Newlands. - Descriptions - Détails, 152. Expédie à Longwood divers objets nécessaires ou agréables, 159. Translation à Tygerberg. - Descriptions. - Détails, 165. Opinion sur le manuscrit de Sainte-Hélène, 171. Devient plus malade, 174. Demande à revenir à la ville. - Refus, 177. La permission de son départ arrive de Londres, 181. Continuation de contrariétés, 184. Départ du Cap, 185. Traversée. - Description. - Détails, 186. Tempête affreuse, 191. Arrive dans la Tamise, 201. Est retenu prisonnier sur l'Allien-Ship, 203. Conduit à Douvres dans une chaise de poste. - Séjour. - Infamie de son surveillant, 205. Lettre à lord Sidmouth, 208. Déportation et arrivée à Ostende, 214. Lettres aux ministres de France et des Pays-Bas, 216. Arrivée à Bruxelles. - On lui signifie de sortir sans délai des Pays-Bas,

sous l'escorte d'un commissaire de police et de gendarmes. - Compensation de ces mauvais traitemens, 221. Sa lettre à l'ambassadeur français en Belgique, 222. Est remis aux Prussiens comme un ballot. - Continuation du même traitement, 225. Séjour à Cologne, par redoublement d'incommodité. - Y est rejoint inopinément par Mme de Las Cases, 230. Arrivée à Francfort, 232. Ecrit à l'ambassadeur français, qui, pour réponse, demande son extradition dans les 24 heures, 233. L'ambassadeur d'Autriche le place sous la protection de sa Cour, 236. Sa lettre à Marie-Louise, 238. Au prince de Metternich, 241. A l'Empereur de Russie, 244. Lettre à lord Bathurst, 252. Pétition au parlement d'Angleterre, 278. Relation avec tous les membres de la famille de l'Empereur, 312. Voyage à Bade. - Détails, 315. Séjour à Manheim, 317. Ses efforts lors du congrès d'Aix-la-Chapelle. - Détails, 320. Lettres et documens adressés aux Souverains, 321. Est joint par le maître canonnier d'un vaisseau de la compagnie des Indes, maltraité par sir Hudson Lowe, pour avoir été porteur d'un buste du jeune Napoléon. - Détails, 338. Reçoit du comte Bertrand une lettre et de nouveaux documens, expédiés par ordre de l'Empereur, donnant dix-huit mois de plus l'historique de Longwood. - Sont adressés aux Souverains à Aix-la-Chapelle, mais le tout en vain....., 341. Est obligé de quitter Manheim. - Pourquoi, 425. A aussi ses mortifications, 427. Séjour à Offenbach, 431, Crise d'incommodités, qui le force d'interrompre toute correspondance, 431. Gagne la Belgique et y séjourne. - Détails, 436. Bons traitemens et bons amis, 437. Mort de Napoléon, 445. Retour en France, 447.

Las Cases (*Emmanuel de*). (I) Explique à l'Empereur des inscriptions grecques sur une de ses tabatières, 312. (IV) Manque de périr emporté par son cheval. - Garde le lit par suite de sa chute. - L'Empereur vient le voir et le gronde de sa maladresse, 391. L'Empereur disait que la circonstance de Sainte-Hélène serait sans prix pour le reste de sa vie; que son moral s'y serait trouvé en serre chaude, 394. (VIII) Refuse de revenir en Europe et d'abandonner son père, 137. Vers au bas d'un portrait de Napoléon, dessiné par miss Somerset, 154.

Latouche-Treville (*Amiral*). (III) Fort regretté de Napoléon, lui présentait l'idée d'un vrai talent, 298.

LATOUR-FOISSAC (*Général*). (III) L'Empereur disait que l'acte des Consuls qui l'avait frappé était indubitablement tyrannique, illégal; mais qu'il avait été indispensable, 112.

LAVATER. (IV) Fausseté de son système, 86.

LEBRUN (*Duc de Plaisance*). (III) L'Empereur le dit l'homme des idéalités, 45. Napoléon se plaisait à reconnaître qu'il lui avait servi de guide à son avènement au pouvoir, 412. (IV) L'Empereur le dit homme de mérite, sage, modéré, capable, sévère; ennemi des abus, des préjugés; insensible aux honneurs, etc.; y cédant sans illusion, 403. (VII) Homme très-distingué et voulant le bien, 279.

LEFÈVRE (*Madame la maréchale, duchesse de Dantzick*). (III) Les mauvaises plaisanteries dont elle était l'objet tombent devant l'élévation de ses sentimens et la bonté de son cœur, 347.

LÉGION D'HONNEUR. (*Ordre de la*) (II) L'Empereur estime à 25 mille le nombre qu'il en a distribué, et le désir de l'obtenir allait toujours croissant. - Envoie à l'archiduc Charles, après la campagne de Wagram, la croix du simple soldat, 330.

LÉOBEN (*Fragmens de*). (IV) Fragmens d'un chapitre de la campagne d'Italie, dicté par l'Empereur, 82.

LÉONARD (*Coiffeur de la Reine*). (VI) Passe à Varennes pendant la bagarre de l'arrestation du Roi; arrive à Coblentz avec le bâton de maréchal de France, que le Roi destinait à M. de Bouillé, 397.

LÉOPOLD DE SAXE COBOURG (*prince*). (VII) Avait sollicité l'Empereur pour être son aide-de-camp, 156. Son mariage avec la princesse Charlotte de Galles. 157. L'Empereur disait que c'était le plus beau jeune homme qu'il eut vu aux Tuileries, 158.

LETOURNEUR (*Directeur*). (IV) Son portrait, 174. Anecdote de la giraffe, 175.

LETTRES. (I) Celles de l'armée d'Egypte interceptées par les Anglais, 284. Napoléon dans ses campagnes a recueilli un grand fruit de celles qu'on interceptait à son armée., 285. — Trouvées, au 20 mars, aux Tuileries, 325. — De Louis XVIII au Premier Consul, 335.

LIBELLES CONTRE NAPOLÉON. (I) Anti-Gallican. - Son examen, 242. Mémoires de Napoléon Bonaparte, par quelqu'un qui ne l'a pas quitté pendant 15 ans. - Fausseté de ce livre, 293. (II) Histoire secrette du cabinet de Bonaparte, par Goldsmith. - L'Empereur riait de ses mensonges., 147.

LIVERPOOL (*lord*). (VII) Selon

Napoléon, ce qu'il y a de plus honnête parmi les ministres anglais du moment, 261.

Longwood (*long bois*). (II) Demeure de l'Empereur. - Sa description, 41.

Louis XVI. (V) Selon Napoléon, le plus exemplaire des particuliers, mais un fort pauvre Roi, 113. (VI) Difficultés sans nombre que la fatalité avait accumulées sur ce prince infortuné. - La fatalité des Stuart n'a pas été plus malheureuse, 97. - Opinion de Bertrand de Molleville, 394.

Louis Bonaparte (*ancien roi de Hollande*). (III) L'Empereur le disait un enfant gâté par la lecture de Jean-Jacques. - Son mariage était le résultat des intrigues de Joséphine, 104. L'Empereur aurait voulu le marier à une nièce de M. de Talleyrand, 354. (VI) Portrait par Napoléon et opinion. - Sa mauvaise santé, 255. Lettre qu'il reçoit de Napoléon touchant le droit de faire grâce, 262. (VII) Paroles de Napoléon, 100.

Lucien Bonaparte. (I) Son obstination le prive d'une couronne. - Sa conduite bien différente en 1815, 146. (III) Destiné, en 1815, au gouvernement général de la Corse, 409. (VI) Analyse de son poëme de Charlemagne. - Sent tout-à-fait le sol sur lequel il fut composé, etc., 180. — Eût pu composer une bonne histoire d'Italie, eût fait un vrai présent au monde littéraire, 181. (VII) Eût été l'ornement de toute assemblée politique, 100.

Macdonald (*Maréchal, duc de Tarente*). (III) L'Empereur mentionne sa loyauté, 280.

Machine infernale. (I) Son historique. - On l'attribue d'abord, et faussement, aux jacobins. - Repas de corps donné par les cochers de fiacre au cocher de l'Empereur. - Hasard singulier qui en fait connaître les auteurs, 456.

Mahomet. (III) Idées de l'Empereur; il doutait de tout ce qu'on lui attribuait, 103.

Maintenon (*Mme de*). (VI) L'Empereur la disait la Bianca Capello du temps. - Ne revenait pas du mystère de son mariage, 29. Napoléon disait de ses lettres, que son style, sa grâce, la pureté de son langage le ravissaient. - Il les préférait à celles de Mme. de Sévigné, 107.

Maison (*Général*). (VI) Paroles de l'Empereur, 366.

Maison, *domestique de l'Empereur à Sainte-Hélène*. (II) - Sa composition. - Nom de chacun, 47.

Maitland (*Capitaine du Bellerophon*). (I) Fait offrir à l'Empereur de venir à son bord, 44. Craint que l'Empereur ne

lui ait échappé, 49. Met à la voile pour l'Angleterre, 55. Mouille à Torbay, 62. Envoie un courrier à lord Keith, 63. Appareille, et vient mouiller à Plymouth, 65. Appareille de Plymouth, et croise dans la Manche, 84. Mouille à Start-point, 89.

MALCOLM (*sir Pulteney, Amiral*). (IV) Est présenté à l'Empereur. - Ramenait d'Amérique 12 mille hommes de vieilles troupes, dont 4 mille ont pris part à la bataille de Waterloo. - Etait à Bruxelles avec Wellington quand Blucher envoya dire qu'il était attaqué, 390. (VIII) Intérêt qu'il montre au comte de Las Cases, 46, 59.

MALLET (*général*). (VII) Napoléon disait son échauffouré la caricature du retour de l'île d'Elbe, 93.

MALTE. (I) L'Empereur dit l'avoir prise dans Mantoue, 258.

MARBEUF (*M. de*). (I) Commande en Corse. - Sa querelle avec M. de Narbonne. - Sa société habituelle. - Ridicule des bruits qu'on a cherché à établir relativement à la naissance de Napoléon, 141.

MARCEAU (*Général*). (III) Vénération qu'il a inspirée à l'ennemi. - Les Autrichiens observent une armistice pour ses obsèques, 279.

MARCHAND (*Premier valet-de-chambre de l'Empereur*). (II) Couchait toujours sur un matelas à la porte de la chambre de l'Empereur, 159.

MARET (*Duc de Bassano*). (III) L'Empereur persuadé de son véritable attachement, 44. (VII) Ministre plein de cœur et de droiture, 279.

MARIE-ANTOINETTE. (V) Selon Napoléon, eût été dans tous les temps l'ornement de tous les salons; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité n'avaient pas peu contribué à précipiter la catastrophe, 113. Anecdote, 114. (VI) Portrait par Mme Campan. - Détails, 395. La maison d'Autriche avait établi pour maxime de garder un silence profond sur Marie-Antoinette, 397.

MARIE-LOUISE (*Impératrice*). (I) Son caractère, 385. Son mariage. - Sa surprise agréable en voyant Napoléon, 384. Craignait Napoléon avant son mariage. - Son mariage fut proposé et conclu le même jour, 385. — Se plaint de M. de Talleyrand, qui s'était réservé de lui demander la restitution des diamans de l'Etat, en 1814, 395. (II) Son affection pour l'Empereur. - A Dresde, sortait à peine pour profiter des plus petits loisirs de son époux. - Jalousie de sa belle-mère, 363. Se vantait de n'avoir qu'à pleu-

ret pour obtenir de Napoléon ce qu'elle désirait, 358. Ses couches. - Avait été en danger. - Toute sa crainte était qu'on ne la sacrifiât, 401.

MARINE. (V) Intentions et idées de Napoléon sur les ports de France, et la marine en général, 21.

MARMONT (*Maréchal, duc de Raguse*). (I) Jugement de l'Empereur, 412.

MASQUE DE FER. (IV) Fable ingénieuse par laquelle on en faisait descendre Napoléon, qui eût été par là le légitime héritier et représentant d'Henri IV. - Quelque chose de pareil avait été tenté au commencement de la révolution en faveur du duc d'Orléans, 413.

MASSÉNA (*Maréchal, prince d'Esling*). (I) Son portrait par Napoléon, 363. (II) L'Empereur le dit avoir été vraiment supérieur, 20. Avait rempli son devoir jusqu'au dernier moment, 417. (III) Anecdote, 279.

MATELOTS ANGLAIS. (II) L'Empereur reçoit souvent des preuves non équivoques de leur bienveillance, ou de leur enthousiasme. - Anecdotes, 129.

MÉDECINE. (II) Etonnement du docteur Warden sur les connaissances de l'Empereur, 348. Ses maximes, 349. Voulait interdire les remèdes héroïques à une certaine classe de médecins, 350. Disait de la peste que son plus grand danger était dans la crainte; son plus grand remède dans le courage, 353. En revenait à la médecine de Babylone, 354.

MÉRIGNY (*Madame de*). (V) Intriguée à un bal masqué par l'Empereur, 174.

MÉMOIRE. (IV) L'Empereur disait qu'une tête sans mémoire était une place sans garnison. - Que la sienne tenait du cœur; qu'elle conservait le souvenir fidèle de tout ce qui lui avait été cher. 330. Sur la demande de Mme Bertrand comment il était possible qu'après tant d'années il pût citer, par leurs numéros, les régimens de ses diverses expéditions, lui répond : « Madame, « le souvenir d'un amant pour « ses anciennes maîtresses. », 331.

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE. (II) Son esprit, 289.

MENDICITÉ. (V) Détails, 44. Dépôts, 57. Est beaucoup plus rare dans les provinces pauvres et stériles que dans les pays riches et abondans. - Paroles de l'Empereur, 58. Etablissemens de bienfaisance, etc., 59.

MÉNEVAL (*le baron*). (VI) Ses attributions. - Affection de Napoléon. - Détails, 276.

MENOU (*général*). (I) Commande, après Kléber, l'armée française en Egypte. - Son in-

capacité est la seule cause de la perte de l'Égypte, qui devait nous demeurer toujours, 282.

Merlin (*le comte*). (VI) L'Empereur le dit fort érudit, sage, droit et honnête; un des vétérans de la vieille bonne cause, 308.

Mesmer. (V) Ridicule de son système, 84.

Metternich (*Ministre d'Autriche*). (III) Opinion de l'Empereur, 44.

Ministères. (II) La séparation de ceux des finances et du trésor, de la plus haute importance. - Le ministre du trésor vrai contrôleur de l'Empire, 315. (VI) L'Empereur disait l'administration de celui de la marine avoir été des plus pures et des plus régulières. - Celui de l'administration de la guerre au-dessus des forces d'un seul homme. - Ses intentions sur ce ministère. - Projetait 20 ou 25 arrondissemens militaires, 243. Grands services obtenus de celui du trésor et de la secrétairerie d'État, ministre secrétaire d'État véritable lot des princes incapables. (VII) Opinion de l'Empereur sur ses propres ministres lors de sa chute, 184. - Sur les ministres anglais du moment, 261. — Napoléon les disait autant de *Léproseries*. - On peut y aspirer vertueux, disait-il, on n'en sort jamais sans y avoir laissé sa pureté, 278. Il n'en exceptait peut-être que le sien et celui des États-Unis d'Amérique: le sien, parce que ses ministres n'étaient que ses secrétaires, et que lui seul demeurait responsable; celui des États-Unis, parce les ministres n'y étaient que les agens de l'opinion toujours droite, toujours juste, 278.

Ministère anglais. (I) Sa décision à l'égard de l'Empereur, 73. Donne l'ordre de désarmer les captifs, 91. De visiter les effets de l'Empereur. - Ses instructions à ce sujet, 92. Donne l'ordre de ne l'appeler que général, 101. — Plaidoyer contre lui, 111 — N'a rien épargné pour rendre plus amère la violation des droits de l'hospitalité envers Napoléon, 37. (IV) S'est récrié sur le despotisme, l'égoïsme, l'ambition et la perfidie de l'Empereur, quand ce ministère était seul coupable de ce dont il osait accuser Napoléon. - Sacrifie l'Autriche en 1805 et 1809. - La Prusse, en 1806. - Ne secourt pas la Russie en 1807. - Bombarde Copenhague et prend la flotte danoise en pleine paix, 192. Depuis un demi-siècle a toujours été en baissant de considération et d'estime publique, 195. Fait du cabinet de Saint-James une boutique, 196. (VII) Offre au Premier Consul

de le faire roi de France, 165. C'est à lui seul que l'Europe doit tous les fléaux qui l'ont désolée, 266. Portraits des principaux membres du ministère actuel, etc., 260.

Missiessy (*Vice-Amiral*). (III) L'Empereur le croyait peu sûr. Sa famille avait livré Toulon, 297.

Molé (*Grand-juge*). (VII) Paroles de l'Empereur. - Appelé probablement à jouer un rôle dans les ministères futurs, 279.

Molière. (V) Jugement de Napoléon sur le Tartufe, 357.

Mollien (*M. le comte*). (IV) L'Empereur disait qu'il avait ramené le trésor public à une simple maison de banque, 134. (VII) Paroles de Napoléon, 279.

Moncey (*Maréchal*). (III) L'Empereur mentionnait son honnêteté, 280.

Monges. (IV) Son portrait. On l'eût pris pour un homme terrible par ses paroles; il était plus que bon dans ses actes. - Se croyait républicain forcené et adorait l'Empereur, 204. (VI) Redressement d'un article. (Vol. 4, page 204.) N'avait jamais paru aux Jacobins, 365.

Moniteur. (IV) L'Empereur en invoque constamment le témoignage. - En avait fait la force et l'ame de son gouvernement, son intermédiaire avec l'opinion publique, 225. - Avait été imité par les autres gouvernemens. - Utilité qu'il en retirait au-dehors et au-dedans, 226.

Montalivet (*ministre de l'intérieur*). (VII) Paroles de Napoléon, 279.

Montebello (*Duchesse de*). (I) Dame d'honneur de Marie-Louise. - Ce qui porta Napoléon à la nommer, 386. — Eût pu être reine d'Espagne, 388.

Montenotte (*Bataille de*). (II) Chapitre de la campagne d'Italie dicté par l'Empereur, 226.

Montesquiou (*Madame de*). (I) Belle opinion de l'Empereur sur elle, 389. — Comment elle élevait le Roi de Rome, 390. Affection de cet enfant pour elle, 391.

Montesson. (*Mad. de*) (VII) Avait fait demander à Napoléon à prendre le titre de douairière d'Orléans. - Avait été mariée avec le consentement du Roi, 36.

Montholon (*M. de*). (I) Se rend à l'Elysée en apprenant le retour de l'Empereur après Waterloo, 20. Suit l'Empereur à Sainte-Hélène, 95.

Morale. (III) Dissertations de l'Empereur sur différentes maximes. - Disait que les hommes ne sont point si ingrats qu'on le prétend. - Com-

battait que les hommes ne changent point. - Niait que les yeux fussent le miroir de l'ame. - Exception, etc. 372.

Moreau (*Général*). (II) Opinion de l'Empereur. - Avait plus d'instinct que de génie, 19. (III) Portrait par Napoléon. - Le disait un général de monarchie, 276. Impliqué dans la conspiration de Pichegru. - Gouverné par sa femme et sa belle-mère. - Lettre caractéristique à sa femme, interceptée; la première idée de Napoléon est de la rendre publique; il en est détourné par grandeur d'ame, 424. (IV) Contre le Directoire au 18 Fructidor. - S'y perdit tout-à-fait sous le rapport du devoir et sous celui de l'honneur, 185. Paroles de l'Empereur sur la bataille d'Hohenlinden, 347. (VI) Avait connu la trahison de Pichegru trois mois avant qu'elle ne fût découverte, et l'avait tenue secrette. - Avait trahi la patrie en se taisant. - En parlant aussi tard, accablait un malheureux, 358. (VII) Sa conspiration. - Paroles de Napoléon, 319. Gouverné par sa femme, 321. Avait conféré avec Georges et Pichegru, 323. Sa dénégation absolue put seule le sauver. - Détails, etc. 324.

Moscou. (V) Paroles de Napoléon sur l'incendie de Moscou, 395. Disait que les Getions de l'incendie de Troie n'égalèrent jamais celle de Moscou, 396. Description de Moscou et de son incendie, par le baron Larrey, 403.

Mourat-Bey. (I) Sa pensée sur l'armée française. - Est étonné de la petitesse de taille des généraux français, 276.

Murat (*Roi de Naples*). (II) Opinion de l'Empereur, 17. Son commencement, 213. Cause active des malheurs de la France en 1814, 273. Nouvelle cause en 1815 pour avoir attaqué les Autrichiens contre les intentions directes de Napoléon, 274. L'Empereur eût voulu l'avoir à Waterloo. - Ce qui l'en empêcha. - Dit qu'il eût peut-être valu la victoire, 276. Parallèle de son débarquement avec celui de Napoléon, 276. (IV) Aucun grand personnage du jour n'avait poussé plus loin que lui le ridicule de la parure: Appelé *Roi Franconi*, 421. L'Empereur disait qu'il avait décidé les malheurs de 1814. - Qu'on ne pouvait concevoir plus de turpitude que sa proclamation en se séparant du Vice-Roi, 424. Fut cause une seconde fois de notre perte en 1815. - Sa malheureuse fin, répond à toute sa conduite, 425. - Paroles de l'Empereur sur son exécution, 427.

Napoléon. (1) Son retour à l'Elysée après Waterloo, 20. Est sollicité d'abdiquer. - Il abdique, 22. Reçoit les remercimens du Corps Législatif, 23. Ceux de la Chambre des Pairs, 24. Reçoit le gouvernement provisoire, 25. Se rend à la Malmaison, 25. Offre de se mettre à la tête des troupes pour battre l'ennemi, 31. Part pour Rochefort, 35. Arrivée, 37. Envoie vers le commandant de l'escadre anglaise, pour les saufs conduits, 40. Son incertitude sur le parti qu'il doit prendre, 42. Ecrit au prince régent pour se mettre sous la protection des lois britanniques, 47. Se rend à bord du Bellerophon, 51. Reçoit la visite de l'amiral Hotham, 52. Départ pour l'Angleterre, 53. Sa prompte influence sur les Anglais du Bellerophon, 55. Résumé des motifs qui ont dicté sa détermination, 57. Arrive à Torbay, 62. Ne peut croire qu'on veuille le déporter à Sainte-Hélène, 68. Pièce ministérielle concernant sa déportation, 72. Conserve le plus grand calme, 75. Sa pensée sur le suicide, 83. Envoie sa protestation, 86. Personnes qui le suivent à Sainte-Hélène, 95. On lui laisse son épée, 97. On visite ses effets, 99. Se rend sur le Northumberland, 99. Départ pour Ste.-Hélène, 101.

Voulait prendre l'incognito sous le nom de colonel Darroc, ou Muiron, 103. Description de son logement à bord, 105. Ses habitudes, 123. 15 août, faveur bizarre de la fortune, 126. — S'écrit indifféremment *Bonaparte* ou *Buonaparte*, 129. Ancienneté de sa famille, 129. Anecdotes de l'Empereur François à ce sujet, 133. Divers détails sur ses aïeux, 134. Est amené à Paris par son père, 141. Anecdotes et détails de sa naissance. - De son enfance, 153. Arrive à Brienne, 153. Sobriquet. - Son caractère. - Sa conduite, 154. Pichegru, son maître de quartier et son répétiteur, 155. Anecdotes sur sa confirmation, 159. Le Pape fixe sa fête au 15 août, jour du concordat, 160. Est désigné pour aller à l'école militaire de Paris. - Anecdotes, 160. Opinion de ses maîtres sur lui, 162. Raynal lui fait accueil, 164. Mot de Paoli, 164. Entre lieutenant dans le régiment de la Fère. — Dans celui de Grenoble, 164. Rejoint son régiment à Valence. - Ses camarades, 165. L'affection de Mme du Colombier influence probablement sa carrière, 166. Jalousie de ses camarades, 167. Son inclination pour Mlle du Colombier, depuis Mme du Bressieux. - La retrouve en 1809, 167. Son instruction à vingt ans, 169. Traité, sous

l'ancienne, une question proposée par l'académie de Lyon. - Remporte le prix. - Cet ouvrage, sous l'Empire, est détesté par M. de Talleyrand, et mis au feu par Napoléon, 169. — Est mis à la tête du Polygone, à Auxonne, pour manœuvrer devant le prince de Condé, 170. — Erreurs sur le caractère de sa jeunesse, 171. Ses espiègleries. - Ses succès dans la société, 171. Sa conduite au moment de la révolution, 174. Combat Paoli en Corse, 175. — Est nommé pour diriger le siége de Toulon, 179. Arrive près du général Carteaux. - Saisit la direction du siége, 181. Est blessé à la cuisse, 189. Circonstance singulière qui lui cause une galle très-maligne. - Comment il en a guéri, 190. Force Dugommier à attaquer Toulon, 191. Prend Toulon, 192. — Quand naquit chez lui la première étincelle de la haute ambition, 193. — Fait rentrer au service beaucoup de ses camarades, 194. Sauve des émigrés à Toulon, 195. Court des dangers de la part des patriotes de Marseille, 196. - Origine de Duroc, 197. De Junot, 198. — Est mis en arrestation à Nice, 199. - Enthousiasme de Robespierre le jeune pour lui, 199. — Le représentant Thurreau. - Sa femme, 199. La retrouve étant Empereur. - A quoi tient le sort des hommes, 200. — Sa querelle avec Aubry, 202. Donne sa démission, 203. Est placé au bureau du mouvement des armées, 203. Son hésitation en vendémiaire. - Il y triomphe, 204. Est nommé général de l'armée de l'intérieur, 204. Général en chef de l'armée d'Italie, 206. Sa haine pour les dilapidations, 209. S'attendait à une grande récompense nationale, au retour de la campagne d'Italie, 209. Son désintéressement, 209. A eu beaucoup de peine à rétablir les mœurs de l'administration, 211. — Pourquoi petit caporal, 215. — Différence de son système avec celui du directoire, 215. — Il commence à dicter au comte de Las Cases les campagnes d'Italie, 218. — Sa marche pour arriver au trône, 233. Sa conduite comme souverain, 234. — Sa manière de dicter, 237. — Son expédition en Egypte, 238. Son influence sur l'armée d'Egypte, 260. Dangers en passant la Mer-Rouge, 265. Reçoit une députation des Cénobites du mont Sinaï. - Inscrit son nom sur le livre de leurs garanties, à la suite de ceux d'Omar et d'Aly. - Reçoit dans la même année des lettres du Pape et du Schérif de la Mecque, 265. Partage la fatigue de ses soldats, 266. Singulière trouvaille, 268. Sauve l'armée de Kléber dans

le Caire, 269. Est très-populaire en Egypte. - Nommé Sultan Kébir, ou *père du feu*, par les Egyptiens, 269. Sa conversation avec un jeune arabe. 270. — Voulait qu'on fût bon Français avant tout, 274. — Preuve de dévouement qu'il reçoit à Saint-Jean d'Acre, 275. Quitte l'Egypte pour sauver la France, 280. Aurait fait mettre Kléber en jugement, s'il eût évacué l'Egypte, 285. Reçoit, étant Consul, les dénonciations envoyées d'Egypte au Directoire, contre lui, 286. — Délicatesse de son odorat, 289. — Son calme en arrivant à Sainte-Hélène, 299. Débarque dans l'île, 303. Occupe Briars, 305. Misères de son exil, 307. Son indignation contre les ministres anglais. - Dicte une note à cet égard. - Demande des nouvelles de sa femme et de son fils, 317. Sa vie à Briars, 322. — Au 20 mars trouve aux Tuileries des écrits remplis d'infamies contre lui. - Fait brûler ces papiers, 326. — Commence à dicter la campagne d'Egypte au comte Bertrand, 330. — Ce qu'il a laissé de meubles et d'argenterie à la couronne, 332. — Reçoit, étant Consul, des ouvertures de Mittau et de Londres. - Sa réponse, 335. N'a jamais fait ni ouvertures ni propositions de cession de droits aux princes français, 336. — Esp. ou-

vrir souvent, contre l'opinion commune, des contradictions au Conseil d'Etat. — Anecdotes caractéristiques à ce sujet, 345. Livrait systématiquement ses idées à des conseillers d'Etat. - Pour quelles vues, 355. — Insinuations politiques à Ste.-Hélène, 369. — Aurait assez vécu s'il voyait la France heureuse, 376. — Renonce à monter à cheval tant qu'il sera suivi d'un officier anglais, 378. — Respect au fardeau, 379. — Ses conversations intimes du clair de lune, 382. Sur les deux Impératrices, 383. — Voulait établir une Cour à Bruxelles, 388. — Comment il choisissait les personnes qu'il voulait placer, 389. — Ses idées sur l'éducation de son fils, et sur l'institut de Meudon, 391. - Mot d'un archiduc sur lui, 395. — Détails très-privés, 406. — Est sans préjugés, sans passions, sans ressentimens, 414. Parle de son histoire passée comme si elle avait 300 ans de date, 414. Le reniement de Saint-Pierre, 416. — Voulait se réserver la Corse en 1815. - Ne l'a point fait pour ne pas donner de prétexte aux alliés de rester en France, 422. — Ses idées sur l'opinion publique, 427. N'appartenait qu'à lui de relever la mémoire de Louis XVI, 428. Voulait faire de la Madeleine un temple expiatoire pour toutes les victimes de la révo-

dation, 429. — La force seule de son ame, non celle de son corps, l'a fait résister aux fatigues, 449. Son tempérament. - Son système de médecine, 452. — Sauvé de la machine infernale par l'ivresse de son cocher, 458. - N'a pu être, qu'un *Washington couronné*, 468. Belles paroles touchant son empriſonnement et son adversité, 470.

(II) Dangers qu'il court à l'armée d'Italie lui fait créer les guides, 9. Est sur le point de tomber dans les mains de Wurmser, 10. Sa manière de faire la guerre déconcertait tout le monde. - Mot d'un gros officier allemand, 11. Anecdote touchante d'un chien, 12. — Dit que le sort d'une bataille est le résultat d'une étincelle, d'un instant, 15. Ce qu'il demandait dans un général, 17. Force d'ame nécessaire pour livrer une grande bataille, 17. Son opinion sur divers généraux, 18. — On lui présente un jeune lieutenant anglais. Singularité, 27. Sa translation à Longwood, 35. Premier bain, 39. Régularise sa maison, 47. Précieuses qualités, 52. Ses habitudes à Longwood, 64. — Son style aux deux Impératrices, 67. — Ses maximes sur la police, 69. Sur celle des lettres, 71. Sur la liberté de la presse, 74. Idées libérales, 75. — Première tournée à cheval, 76. Paroles sur l'Amiral, 79. — Son mépris pour la popularité, 81. Son système de gouvernement, 82. — A été souvent blessé dans ses batailles; - le cachait soigneusement, 89. — Prêt à disparaître dans un marécage à Sainte-Hélène, 106. — N'a jamais voulu qu'on réfutât les libelles contre lui, 111. Poison de Mithridate, 112. — Il laboure un sillon, 113. Denier de la veuve, 113. Ne hait point l'Amiral, 114. Sa vie à Longwood, 122. Ses courses à cheval, 123. La nymphe, 124. Donnait des sobriquets, 124. - Sur la place la plus forte, 126. Sur l'imagination, 131. — Contrariétés de la part de l'Amiral, 133. - Couché en joue par un soldat anglais à Sainte-Hélène, 143. Riait de pitié des libelles contre lui, 151. Apprend l'anglais, 154. — Disait qu'on avait gâté toutes ses intentions touchant les universités, 155. — Première leçon d'anglais, 156. - Conversation sur l'armée. - La chimie. - La politique. - L'Inde, etc., 158. — Dit *impossible* n'être pas français, 178. - Danger à Eylau, 178. A Iéna, 180. — Cheval embourbé à Sainte-Hélène. - Sollicitude domestique, 196. — Sa connaissance avec Joséphine, 225. — Apprend la mort de Murat, 272. Il ne saurait exis-

Lui aucun parallèle entre son entreprise et celle de Murat, 276. — Paroles sur l'état de la France et de l'Europe en 1816, 291. — Fait la peinture du bonheur domestique. - Être privé de l'habitation paternelle était n'avoir point de patrie, 294. — Travaux qu'il avait fait faire à l'île d'Elbe. - Son pavillon respecté de toutes les puissances, 297. Comparaison de l'île d'Elbe à Ste.-Hélène, 298. — La campagne d'Italie portera le nom de Las Cases. - Celle d'Egypte celui de Bertrand, et devra faire la fortune de leur poche et de leur mémoire, 305. — Les fournisseurs et les gens d'affaire, fléau, lèpre d'une nation, 311. A son retour de l'île d'Elbe, des maisons d'Amsterdam et de Londres lui ouvrent un crédit de 100 millions, 313. Jouissait d'une réputation singulière parmi les bureaucrates, 314. La spécialité avait été un des ressorts les plus heureux de son administration, 315. Etait venu à bout de créer l'administration la plus pure et la plus énergique de l'Europe. - Avec les Moniteurs seuls eût pu tracer l'histoire de toute l'administration financière de son règne, 316. — L'eau, l'air et le feu avaient été les seuls ennemis d'une régénération universelle, 321. Difficultés pour créer une Cour, 327. Il avait fait celle des Tuileries la plus brillante que l'on eût jamais vue. - Conserva toujours une extrême simplicité, 328. Rétablit les levers et les couchers. - Les présentations spéciales. - Les titres. - Les décorations, 328. - Anecdote de Tartare, 331. - Forma sa maison d'honneur de personnes que la révolution avait élevées et dans les familles anciennes qu'elle avait dépouillées. - Visait par-là à éteindre les haines et faire la fusion des partis, 331. Les officiers de sa maison considérés dans les cours étrangères à l'égal des princes, 334. Ses châteaux renfermaient 40 millions de mobilier et 4 millions de vaisselle, 335. Devait-il rétablir le grand couvert? - Raisons pour et contre, 337. Son idée favorite, la paix obtenue, était de faire des tournées perpétuelles dans les départemens, 341. — Ne croyait point à la médecine, 349. Voulait interdire les remèdes héroïques, 350. Entreprenait souvent Corvisart, 350. Définition de la folie. - Différence entre le sommeil et la mort, 351. Médecine de Babylone, 354. — Sa voiture perdue à Waterloo, 359. Zèle de ses serviteurs, 360. — Entrevue de Dresde. - Époque de sa plus haute puissance. - Y a paru le Roi des Rois, 361. Il gorgea de diamans tous ceux qui l'approchèrent. - N'eut d'autre garde

que les gardes-du-corps sentent, 362. Paroles affectueuses sur le Roi de Saxe et la princesse Auguste, 362. — Ses idées sur la puissance russe. - Sur Constantinople. — A pensé affranchir la Grèce, 365. - Jamais n'avait surpris de mauvaise humeur dans ses deux femmes, 367. — Ses idées et ses projets pour le bonheur de la France, 370. Tout ce qu'il possédait s'est fondu dans les besoins de la patrie. - Il demeure nu sur son roc, 377. Sa conversation avec M. B. Constant en 1815, 381. — Fait demander à l'Amiral si une lettre de lui au Prince Régent serait envoyée, 387. — Son nom n'était prononcé à l'île de France qu'avec attendrissement, 395. Jeux de mots, 397. — Se vantait, dans les couches de l'Impératrice, d'avoir été aussi bon mari qu'aucun bourgeois de la rue Saint-Denis. - Rassure Dubois. - Lui dit de se conduire comme s'il attendait le fils d'un savetier, 402. — Dormait souvent pendant la bataille. - Disait ce sommeil un avantage, 409. - Divers des siens camarades de l'artillerie, 420. - Croyait son nom inconnu à quelques-uns, même dans Paris. - Ne l'était en aucun pays, même à la Chine, 422. — Examen de conscience politique, 424. — Ne s'était jamais adressés aux chefs pour gagner les partis, mais avait attaqué la cause des partis pour dédaigner les chefs, 431. N'avait pas eu tort d'avoir employé des nobles et des émigrés. — Les vrais coupables avaient été les intrigans de toutes couleurs et de toutes les doctrines, 432. « Se serait relevé du pied des Pyrennées s'il eût été son petit-fils, 433. Trahi par ceux qui lui devaient tout, 434. - Les bulletins étaient très véridiques, 436. - S'il eût enlevé Saint-Jean d'Acre, il opérait une révolution dans l'Orient. - Eût changé la face du monde, 438.

(III) Description de son appartement à Longwood, 9. Détails minutieux de sa toilette, 12. Son costume à Saint-Hélène, 15. — Se regardait à la tête des affaires, comme au milieu de batailles dont les conspirations étaient les boulets. - S'abandonnait à son étoile, 17. Comptait 30 et quelques conspirations à pièces authentiques, - En cachait autant qu'il pouvait, 18. Complot de Georges, 19. De Cérachie, 20. Attentat du fanatique de Schœnbrunn, 22. — Partis à prendre après Waterloo, 24. Pensait qu'il eût sauvé la patrie, si le Corps Législatif eût voulu y concourir, 25. Avait été surnommé le 100 *mille hommes*, 33. N'avait ni préjugés ni passion. - Sa raison dictait toujours ses jugemens. -

Gardait en lui-même les impressions de la peine qu'on lui causait, et les émotions de bienveillance et de sensibilité qu'on lui faisait éprouver, 37. — Dit que s'il eût gagné l'Amérique, eût de là protégé la France contre les réacteurs, 41. Ses paroles sur les idées libérales et leur marche irrésistible, 41. Dit qu'il avait refermé l'outre des vents, déchiré depuis par les bayonnettes des réacteurs, 58. — Refuse la première visite de sir Hudson Lowe, 60. Remontrances paternelles, 64. — Dès Fontainebleau, avait prévu son retour en France, 66. — Convention des souverains relative à sa captivité, 76. Ne voyait que deux grandes chances pour sortir de Sainte-Hélène, 79. — Disait que dans 10 ans l'Europe serait toute cosaque ou tout en république, 80. — Belle conversation avec le colonel Wilks, 84. — Demandait au prince régent la liberté ou un bourreau, 91—Porte-feuille perdu à Waterloo, 93.-Au retour de Moscou est sur le point d'être arrêté en Silésie. 95.-Son compte de toilette, à Sainte-Hélène, ne se montait qu'à 4 napoléons par mois, 96. Songe à prendre sur Eugène un crédit annuel de 6 mille napoléons. - Lui avait donné plus de 40 millions, 97. - Son ameublement rue de la Victoire, 98. Donne le prix du trône et des ameublemens impériaux. - Détails, etc., 98. Son faire dans son administration domestique, 99. — Disait que les hommes qui ont changé l'Univers n'y sont jamais parvenus en gagnant des chefs; mais en remuant des masses. - C'était la marche du génie, 103. En ramenant à la civilisation a ramené au bon goût, 105. — Richard Cœur-de-Lion, 105. — Ses proclamations en Italie, 109. Rit de celles qu'il avait faites en Egypte, 110. Disait avoir été obligé de parler légèrement lui-même de la religion, pour pouvoir amener les soldats français à en entendre parler, 110. Ne s'est jamais habillé en musulman. - N'est entré dans une mosquée que comme vainqueur, 110. Disait que l'Empire d'Orient et la sujétion de toute l'Asie eussent bien valu un turban et des pantalons, 111.— Recommande aux captifs, près de lui, d'être *frères*, 116.—Détails sur la guerre de Russie, 124. Parallèle de ses succès en Allemagne, avec ceux des alliés contre la France, 128. Ses conditions après la victoire, à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, 129. Ambitionnait d'arbitrer un jour la grande cause des peuples et des Rois, 130. A fait la grande faute à Wagram de n'avoir pas partagé l'Autri-

che en plusieurs royaumes. - A reçu à cet égard des sollicitations d'un des Archiducs, 130. Se sentait des sentimens trop bourgeois sur l'article des alliances. - son mariage l'avait perdu, 131. — Réclusion pour maladie, 132. - Disait l'indépendance de la patrie être aussi, comme l'honneur, *une île escarpée et sans bords*, 144. Disait que pour avoir possédé un trône et distribué des couronnes, il n'avait point oublié sa condition première, 147. Ne demandait point une maison et des meubles; mais un bourreau et un linceuil, 148. Disait qu'il faudra bien qu'un historien français, s'il a du cœur, lui restitue quelque chose. - Dit avoir récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire. - Analyse toute son histoire en peu de lignes, 239. Dit que le Moniteur demeurerait sa justification, 242. - Ses intentions sur les émigrés, 258. — Circonstances heureuses qui ont concouru à amener sa prodigieuse carrière, 262. Le grand nombre de ses frères lui a été très-utile. - Son mariage avec Mad. Beauharnais, l'a mis en point de contact avec toute la noblesse, 263. Son origine étrangère l'a fait regarder comme un compatriote par les Italiens, lors du mariage de la princesse Pauline et du couronnement par le Pape, 264. Le nom de Napoléon, peu connu, poétique, est venu ajouter encore quelque chose à la grande circonstance, 266. — Austerlitz ébranla la vieille aristocratie. - Tilsit la subjugua. - *Que n'est-il légitime?* disait-elle, 266. - Ne peut même, à Sainte-Hélène, échapper aux suggestions du dehors, 273. — Appelé à l'Institut le géomètre des batailles, le mécanicien de la victoire, 283. - Avait présidé constamment au Conseil d'Etat, les séance du Code Civil. - Grande part qu'il y prend. - Ses brillantes improvisations, 283. — Son opinion sur la marine et les amiraux, 296. Avait rendu tous ses ministères faciles, 297. — Se dit arrivé au trône vierge de tout crime. - N'aura pas à craindre de la postérité le reproche d'avoir été trop méchant; mais peut-être trop bon, 306. - Reçoit les passagers de la flotte du Bengale, 308. — Dit qu'on lui a envoyé à Ste.-Hélène, plus qu'un geolier. — Conversation vive avec le gouverneur, 341. — Bruits ridicules sur lui et la reine Hortense, 364. Ses paroles sur les membres de sa famille, 365. — Dissertation sur des maximes de morale, 372. Son jugement sur les hommes, 373. Ses remarques sur la Bible, 374. Disait que la clémence était le pre-

mer domaine du souverain. - Qu'il ne devait paraître que comme un bienfait, 380. Se reprochais la scène de Portalis au Conseil d'Etat. - Celle de M. G..... aux Tuileries, 380. Question sur faubourg Saint-Germain. Sur Mad. de S....., 382. — Danger qu'il court à Saint-Cloud en menant une calèche, 385. A Auxonne en se baignant, 386. A Marly, à la chasse du sanglier, 386. — Si au lieu de l'expédition d'Égypte il eût fait celle d'Irlande ou si de légers dérangemens n'eussent mis obstacle à son entreprise de Boulogne, que serait aujourd'hui l'Angleterre, le Continent, le monde politique ? 391. — S'il se trouvait quelque chose en Europe, il le devait à la prévoyance de quelques amis, 393. S'il eût gagné l'Amérique, comptait appeler à lui tous ses proches. - Ce fût devenu le noyau d'un rassemblement national, 394. Les événemens de l'Europe auraient groupé autour de lui 100 millions et 60 mille individus, 394. Disait ne pouvoir se trouver simple particulier sur le continent de l'Europe. - Était devenu de tous les pays, 394. Eût pu gagner l'Amérique. - Ne pensait pas que sa dignité lui permît le déguisement et la fuite, 395. Croyait, en s'éloignant lentement, devoir donner une grande marque de confiance au peuple français. - Ne désespérait pas de lui être utile encore. - S'il est à Sainte-Hélène, c'est à ce sentiment qu'il le doit, 396. Ne pouvait sauver la nation qu'avec elle-même, 398. Avait porté l'industrie en France, à un degré inconnu. - Etait le premier en France qui eût dit d'abord l'agriculture ; puis l'industrie, enfin le commerce. - On lui doit la conquête du sucre, de l'indigo. - Avait proposé un million pour celui qui eût trouvé à filer le lin comme le coton, 400. — Tous ses médecins le prémunissent contre le poison, 401. — Sur la Corse et le pays natal. - Détails, 405. Paoli le dit un homme de Plutarque, 406. Dans sa jeunesse avait écrit une histoire de Corse, qui se trouve perdue, 407. — A Fontainebleau eût pu se réserver ce qu'il eût voulu ; l'humeur du moment le décida pour l'île d'Elbe, 411. Se dit une parcelle de rocher lancée dans l'espace. - N'avoir pas regretté la perte du trône. - Sous son consulat ne veut pas admettre les faiseurs d'affaires dans la société des Tuileries. - Difficulté pour la composer, 411. Trouvait moins d'embarras à son retour de l'île d'Elbe, la disait toute composée de ce qu'il appelait ses veuves : maré-

battait que les hommes ne changent point. - Niait que les yeux fussent le miroir de l'ame. - Exception, etc. 372.

Moreau (*Général*). (II) Opinion de l'Empereur. - Avait plus d'instinct que de génie, 19. (III) Portrait par Napoléon. - Le disait un général de monarchie, 276. Impliqué dans la conspiration de Pichegru. - Gouverné par sa femme et sa belle-mère. - Lettre caractéristique à sa femme, interceptée; la première idée de Napoléon est de la rendre publique; il en est détourné par grandeur d'ame, 424. (IV) Contre le Directoire au 18 Fructidor. - S'y perdit tout-à-fait sous le rapport du devoir et sous celui de l'honneur, 185. Paroles de l'Empereur sur la bataille d'Hohenlinden, 347. (VI) Avait connu la trahison de Pichegru trois mois avant qu'elle ne fût découverte, et l'avait tenue secrette. - Avait trahi la patrie en se taisant. - En parlant aussi tard, accablait un malheureux, 358. (VII) Sa conspiration. - Paroles de Napoléon, 319. Gouverné par sa femme, 321. Avait conféré avec Georges et Pichegru, 323. Sa dénégation absolue put seule le sauver. - Détails, etc. 324.

Moscou. (V) Paroles de Napoléon sur l'incendie de Moscou, 395. Disait que les fictions de l'incendie de Troie n'égalèrent jamais celle de Moscou, 396. Description de Moscou et de son incendie, par le baron Larrey, 405.

Mourat-Bey. (I) Sa pensée sur l'armée française. - Est étonné de la petitesse de taille des généraux français, 276.

Murat (*Roi de Naples*). (II) Opinion de l'Empereur, 17. Son commencement, 213. Cause active des malheurs de la France en 1814, 273. Nouvelle cause en 1815 pour avoir attaqué les Autrichiens contre les intentions directes de Napoléon, 274. L'Empereur eût voulu l'avoir à Waterloo. - Ce qui l'en empêcha. - Dit qu'il eût peut-être valu la victoire, 276. Parallèle de son débarquement avec celui de Napoléon, 276. (IV) Aucun grand personnage du jour n'avait poussé plus loin que lui le ridicule de la parure: Appelé *Roi Franconi*, 421. L'Empereur disait qu'il avait décidé les malheurs de 1814. - Qu'on ne pouvait concevoir plus de turpitude que sa proclamation en se séparant du Vice-Roi, 424. Fut cause une seconde fois de notre perte en 1815. - Sa malheureuse fin, répond à toute sa conduite, 425. - Paroles de l'Empereur sur son exécution, 427.

NAPOLÉON. (1) Son retour à l'Elysée après Waterloo, 20. Est sollicité d'abdiquer. Il abdique, 22. Reçoit les remercîmens du Corps Législatif, 23. Ceux de la Chambre des Pairs, 24. Reçoit le gouvernement provisoire, 25. Se rend à la Malmaison, 25. Offre de se mettre à la tête des troupes pour battre l'ennemi, 31. Part pour Rochefort, 33. Arrivée, 37. Envoie vers le commandant de l'escadre anglaise, pour les saufs conduits, 40. Son incertitude sur le parti qu'il doit prendre, 42. Ecrit au prince régent pour se mettre sous la protection des lois britanniques, 47. Se rend à bord du Bellerophon, 51. Reçoit la visite de l'amiral Hotham, 52. Départ pour l'Angleterre, 53. Sa prompte influence sur les Anglais du Bellerophon, 55. Résumé des motifs qui ont dicté sa détermination, 57. Arrive à Torbay, 62. Ne peut croire qu'on veuille le déporter à Sainte-Hélène, 68. Pièce ministérielle concernant sa déportation, 72. Conserve le plus grand calme, 75. Sa pensée sur le suicide, 83. Envoie sa protestation, 86. Personnes qui le suivent à Sainte-Hélène, 95. On lui laisse son épée, 97. On visite ses effets; 99. Se rend sur le Northumberland, 99. Départ pour Ste.-Hélène, 101. Voulait prendre l'incognito sous le nom de colonel Durroc, ou Muiron, 103. Description de son logement à bord, 105. Ses habitudes, 123. 15 août, faveur bizarre de la fortune, 126. — S'écrit indifféremment *Bonaparte* ou *Buonaparte*, 132. Ancienneté de sa famille, 132. Anecdotes de l'Empereur François à ce sujet, 133. Divers détails sur ses aïeux, 134. Est amené à Paris par son père, 141. Anecdotes et détails de sa naissance. — De son enfance, 153. Arrive à Brienne, 153. Sobriquet. Son caractère, Sa conduite, 154. Richegu, son maître de quartier et son répétiteur, 155. Anecdotes sur sa confirmation, 159. Le Pape fixe sa fête au 15 août, jour du concordat, 160. Est désigné pour aller à l'école militaire de Paris. Anecdotes, 160 Opinion de ses maîtres sur lui, 162. Raynal lui fait accueil, 164. Mot de Paoli, 164. Entre lieutenant dans le régiment de la Fère. — Dans celui de Grenoble, 164. Rejoint son régiment à Valence. Ses camarades, 165. L'affection de Mme du Colombier influence probablement sa carrière, 166. Jalousie de ses camarades, 167. Son inclination pour Mlle du Colombier, depuis Mme de Bressieux. La retrouve en 1807, 167. Son instruction à vingt ans, 169. Traité, sous

sement du commerce sous son règne était dans la force des choses ; un moment de paix l'eût ramené à son niveau naturel, 338. — Sur l'artillerie, 338. — Disait n'avoir pu jouir de ses victoires d'Italie, parce que la victoire du jour était aussitôt oubliée pour s'occuper de l'obligation d'en remporter une nouvelle le lendemain, 348. Cherche à fondre les partis par des alliances réciproques. - Impostures de lord Castlereagh à ce sujet, 350. — Irlandaise de Goldsmith. - Détails, 354. — Paroles sur le prince de Galles. - Observait que l'amour de la gloire ne se lisait pas sur la figure ; mais se trouvait au fond du cœur, 386. Sur les Stuart. - Les Nassau. - Les Brunswick, 387. Se défendait de s'être enivré du pouvoir suprême et surtout de son alliance avec l'Autriche. - Sa joie et ses jouissances étaient naturelles ; s'y était livré avec trop de sincérité, 389. Avait dit souvent que le cœur d'un homme d'état devait être dans sa tête ; malheureusement en cette occasion le sien était demeuré à sa place pour les sentimens de famille, 390. — Sa pensée sur le pillage des armées, 391. Beau caractère du soldat français, 392. — Conversation avec l'amiral Malcolm, 393. — A son retour d'Egypte court de grands dangers pour s'être associé aux Modérés. - Les Jacobins lui avaient offert de le nommer Dictateur, 395. Disait qu'un club ne supporte point de chef durable, qu'il lui en faut un pour chaque passion. - Se servir un jour d'un parti pour l'attaquer le lendemain, de quelque prétexte dont on s'enveloppe, c'est toujours trahir, 396. — Fait répéter des fables au petit Tristan, 409. Analyse la fable du Loup et de l'Agneau. - En condamne la morale. - Dit que le ventre gouverne le monde, 410. — Pensait que la figure était loin de laisser connaître le caractère. - OEil de pie, 411. — Fable ingénieuse du Masque de Fer, 413. — Junot. - Sa femme, 416. — Mort du maréchal Lannes, 422. — Murat, 421, Paroles remarquables sur sa mort, 427.

(V) Ses idées sur Cherbourg. - Plan de guerre maritime. - Comptait la terminer par une bataille d'Actium, 19. — N'avait point d'éloiguement pour les commissaires des alliés à Sainte-Hélène, pas même pour celui de France ; qu'il était *Français*, que ce titre était ineffaçable à ses yeux, 29. — Excite, à son début en Italie, tous les enthousiasmes et toutes les ambitions, 30. Sa fortune était dans sa sagesse. - Madame

Grassini, 31. Mme V....., 32. — Disait avoir mal fait ses arrangemens avec le faubourg Saint-Germain : avoir fait trop ou trop peu, 35. Accueillait les noms anciens; ceux de notre histoire, comme moyen de vieillir tout aussitôt les institutions modernes, 37. — Sa première pensée était d'épouser une Française; ses ministres ne l'empêchèrent qu'en implorant la politique, 37. — Motifs du retour aux formes monarchiques, aux croix, aux cordons, 39. — Etiquette à Longwood, 41. — Convaincu que l'extirpation de la mendicité était possible, 46. — Ses intentions sur l'Illyrie, 49. — Fatalités accumulées contre lui à la fin de sa carrière, 51. — Ses observations sur sa loi des prisons d'état, 67. Assurait que les Français, à son époque, avaient été les plus libres de toute l'Europe, 72. Tous les pays qui ont été séparés, regrettent les lois avec lesquelles il les avait gouvernés, 73. — Dans son expédition d'Egypte, s'il eût été maître de la mer, le fût devenu de l'Orient, 75. Avait acquis un tel empire sur ses soldats, qu'il lui eût suffi d'un simple ordre du jour, pour les rendre Mahométans; 77. Le désert avait toujours eu des attraits pour lui. - Napoléon, *Lion du désert*. - Anecdote d'un Chinois, 78. - Dit à ceux qui l'entourent, qu'ils sont destinés, en rentrant dans le monde, à se trouver *frères* à cause de lui, 81. — Sur les rêves, les pressentimens, etc. - Cagliostro. - Mesmer. - Gall. - Lavater, etc., 83. — Accumulation de contrariétés, 89. — Conversation avec l'amiral Malcolm. - Les souverains ne devraient-ils pas avoir un cœur. - En défendant son titre d'Empereur, il défend l'honneur des autres souverains, 97. — Sa Cour, la plus magnifique qu'on eût vue, 99. Dépenses de sa chasse. - Table. - Ecuries. - Pages, 100. — Couvens. - Religieuses, 107. Trapistes. - Moines, 108. Disait n'avoir rien fait pour le clergé, qu'il ne lui ait donné lieu de s'en repentir, 109. N'avait eu à se plaindre que des évêques qu'il avait faits lui-même, et nullement des anciens, 110. Pensait qu'après lui, peut-être verrait-on en France des conscriptions de prêtres et de religieuses, remplacer celles de militaires; les casernes devenir des couvens et des séminaires, 111. — Historique de l'émigration, 116. — On attribuait, disait-il, à de simples préjugés, à de la petitesse, ce qui en lui n'était que vues profondes, grandes conceptions, maximes d'Etat de la plus haute élévation, 160. Sa con-

versation avec M. le comte de S...., sur les émigrés, 161. Voyage sentimental à Nuits, 166. — Avant le serment *à la nation, à la loi et au Roi*, s'il eût reçu l'ordre de tourner ses canons contre le peuple, il ne doute pas qu'il n'eût obéi; mais le serment national une fois fait, n'eût plus connu que la nation, 168. Témoin oculaire du 10 août. - Détails, 169. — Aimait beaucoup les bals masqués. - Y était entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités, 172. Aimait à s'y faire insulter. - Anecdotes, 173. Ses bienfaits envers plusieurs familles, 174. — Lorsqu'il lui venait une idée utile, curieuse, intéressante, en posait la question aux membres de l'Institut; la solution était lancée dans le public, qui l'adoptait, ou la repoussait, 177. — Avait construit un grand nombre de canaux. — En projetait bien d'avantage, 178. Voulait faire de Paris la capitale de l'Europe, 181. Si le Ciel lui eût donné 20 ans de règne et un peu de loisir, aurait changé la face de la France. - Avec des budjets on créerait le monde, 181. Refusait souvent les fêtes que la ville de Paris voulait lui donner; prouvait qu'avec ces faux frais on ferait des monumens durables, magnifiques, 182. Il lui fallait toute sa puissance pour réussir à faire le bien. - A employé jusqu'à 30 millions en égoûts, dont personne ne lui tiendra compte, 183. Au pied comme à la cime des Alpes, dans les sables de la Hollande, sur les rives du Rhin, toujours et partout Napoléon. — Comptait dessécher les marais Pontins, 183. N'avait songé qu'à préparer le terrain pour le palais du Roi de Rome, en serait demeuré-là. - Anecdote, 186. Avait eu toutes les peines du monde à faire comprendre et adopter son système de budjets, 187. A ses voyages de Fontainebleau, 12 à 15 cents personnes étaient invitées, logées et meublées; plus de 3 mille y trouvaient à dîner, 189. — Regrettait de n'avoir pu faire composer toutes les histoires de l'Europe, depuis Louis XIV, sur les pièces même des relations extérieures, 191. — Avait écrit un jour à Sélim III. - Réponse, 191. — S'il eût pu, en Egypte, joindre les Mamelouks à ses Français, se serait regardé comme le maître du monde, 192. — La régence, une des époques les plus hideuses de nos annales, 193. - Gustave IV se propose pour son aide-de-camp, 201. — Les Suédois lui demandent un roi, 201. Avait attaché trop de prix à ce qu'un Français fût sur le trône de

Suède, 202. Éprouvait un arrière instinct qui lui rendait l'élection de Bernadotte désagréable et pénible, 203. — Avait deviné la trempe du caractère de Paul Ier, 206. — Lettre à Bernadotte sur son système continental, 207. — Sa vigne patrimonial, etc. - En avait disposé en faveur de sa nourrice. - Avait donné sa maison patrimoniale à la famille Romalino, 212. Sa nourrice. - Etait venue à Paris. - Avait enchanté toute la famille et avait eu une longue audience du Pape. 213. — Les milices de palais, terribles et dangereuses, 216. Sous le consulat, Paul lui écrivait souvent, 217. — Répétait souvent n'avoir jamais senti sa tête ni son *estomac*, 219. — Fatalités de la campagne de Russie, 309. — Interpellé par madame de Staël. - La première femme du monde est celle qui a fait le plus d'enfans, 314. — Sur la religion, 523. Avait eu beaucoup de résistance à vaincre, pour ramener le catholicisme. — On l'eût suivi plus volontiers s'il eût pris la bannière protestante, 325. François Ier placé pour adopter le protestantisme, 327. Paroles sur le Pape, 331. Avait, par la force seule de sa conversation privée, arraché le fameux concordat de Fontainebleau, 334. Essaye de ramener le Pape par la raison. - N'y peut parvenir, 337. Ses intentions sur la religion et le Pape, s'il fût revenu victorieux de Moskou. - Eût relevé le Pape, l'eût entouré de pompes et d'honneurs ; Paris fût devenu la capitale du monde chrétien, 339. La direction légale des affaires ecclésiastiques avait toujours été l'objet de sa méditation et de ses vœux, 341. — Conversation vive avec le Gouverneur. — Quand il aura faim, il ira s'asseoir à la table du brave 53e, 347. — Napoléon demeurera le sujet de l'histoire et l'étoile des peuples civilisés, 348. — Disait que les libelles les plus infâmes ne lui faisaient rien, mais que sitôt qu'on approchait un peu de la vérité, il sentait alors le besoin de se défendre, 352. — Sa protestation contre le traité du 2 août. — Y avait omis, à dessein, le traité de Fontainebleau. — Disait renier ce traité. - Pourquoi. - Se disait être une parcelle de rocher lancée dans l'espace 354. — Sur l'ouvrage du général S.....n., 355. — Jugement sur le Tartufe, 357. — Ne se rappelait pas d'avoir pris une seule médecine aux Tuileries, 362. Ne croyait point à la médecine. - N'en était pas ainsi de la chirurgie. - Avait commencé trois fois des cours d'anatomie, les affaires et le dégoût les avaient interrompus, 363. — Réponse officielle au Gouverneur tou-

chant les commissaires des alliés et les embarras de son budjet, 370. — Sur l'incendie de Moscou, 395. Ce qu'il eût fait si Moscou n'eût pas été brulé, 398. La paix dans Moscou accomplissait et terminait ses opérations de guerre, 398. Aurait eu aussi son *congrès* et sa *sainte alliance*. — Devenait le médiateur naturel entre l'ancien et le nouvel ordre de choses. — Sa gloire eût été dans son équité, 399. Eût voulu un Code européen, une Cour de Cassation européenne, une même monnaie, les mêmes poids et mesures, les mêmes lois. - L'Europe n'eût fait de la sorte qu'un même peuple, 400. Sa dictature eût fini, et le règne constitutionnel de son fils eût commencé. — L'eût associé à l'Empire. - Paris eût été la capitale du monde, et les Français l'envie des nations. — Ses loisirs eussent été employés à visiter lentement, avec l'impératrice, en vrai couple campagnard, tous les recoins de l'empire, semant de toutes parts les bienfaits et les monumens, 401. — Sa querelle maritime avec l'Angleterre, 422. Avait forcé les Américains à se battre contre les anglais, en attachant leurs intérêts à leurs droits, 423. Observations sur la bataille de Waterloo, 425.

(VI) Se met en jugement devant tous les peuples, qui tous l'absolvent. - Les Français et les Italiens gémissent de son absence. - Emporte la reconnaissance des Polonais, jusqu'aux regrets tardifs et amers des Espagnols. - Disait l'Europe dans le plus grand danger: peut être à chaque instant innondée de Cosaques et de Tartares. « Et vous, Anglais, disait-il, vous pleurerez votre « victoire de Waterloo, 10. — Fausses anecdotes attribuées à l'Empereur, 14. — Sur sa plus belle bataille.-En avait donné 50 ou 60, 15. Sur les meilleures troupes, 15. Disait qu'avec sa garde complette se serait fait fort de traverser toute l'Europe. Jamais on ne surpassera son armée d'Italie et d'Austerlitz, 16. — Tous les Français l'ont aimé depuis Collot-d'Herbois jusqu'au prince de Condé — Etait le soleil qui parcourait l'écliptique, 18.-Historique du retour d'Egypte en France, 20. Exemples bizarres de fortune en Egypte, 24. — Plaisante sur la parure des captives, 33. — Paroles remarquables sur la campagne de Saxe, en 1813. - Sera le triomphe du courage inné dans la jeunesse française, etc. - N'avait eu à se plaindre d'aucun des princes ses alliés. - Un Français, à qui le sang français avait procuré une couronne, nous y donne le coup de grâce. - Paroles sur ses lieu-

tenans et ses soldats. — Les hauts généraux n'en voulaient plus. - Avaient bu à la coupe des jouissances. — Eussent voulu être des maréchaux de Louis XV, 35. Sa grande faute, son erreur fondamentale, dans cette campagne, a été de croire à ses adversaires autant de jugement et de connaissances de leurs vrais intérêts qu'à lui-même, 41. — Trait de bienfaisance envers un fermier d'une petite île du Rhin, 88. Et en Hollande envers un batelier, 89. Conquert la faveur publique à Amsterdam. - N'y veut d'autre garde, que la garde d'honneur du pays, 90. Laisse les Hollandais ivres de sa personne. - Emporte lui-même des sentimens très-prononcés en leur faveur, 92. — Paroles remarquables sur les massacres du 2 septembre, 92. Ne pouvait, ni ne voulait être un roi de *la Jacquerie*, 94. Disait qu'il n'y avait jamais de révolution socialé sans terreur, 94. Une révolution est toujours un des plus grands maux qui puisse affliger la terre, 95. Le vrai bonheur social dans l'usage paisible, dans l'harmonie des jouissances de chacun, 95. — Ses bourrades toujours calculées. - Avait été obligé de se créer une auréole de crainte, pour éviter, disait-il, qu'on lui eût mangé dans la main ou frappé sur l'épaule, 103. « Que de coups la fortune et « les hommes ont amassés sur « ma tête : la plaie m'en cou- « vre les pores, » 106. — Son besoin irrésistible de mettre en marche le grand, de développer le beau, 109. — Paroles sur l'Angleterre, sa dette, ses colonies, 109. Ce qu'elle aurait dû se réserver à la paix. - Avait tout donné à ses alliés, 113. — Ennemi des emprunts publics. - Avait fixé le montant de la dette publique à 80 millions de rente, 118. Avait un trésor particulier. - Y puisait pour prêter à des maisons de banque, à des familles embarrassées. - Eût maintenu avec soin la caisse d'amortissement, et eût créé des caisses d'activité, 119. — Dit que la régénération moderne doit s'accomplir tôt ou tard; la combattre est la roche de Syziphe que les vieilles aristocraties tiennent élevée au-dessus de leurs têtes, 120. — « Fasse le ciel, disait-il que « la jeunesse d'aujourd'hui pro- « fite de nos fautes, et qu'elle « se montre aussi sage, qu'elle « sera ardente, » 123. — Ses faveurs et ses grâces une vraie loterie, en dépit de toute sa bonne volonté, 125. — Opinion des salons sur sa personne, 126. — Combien les femmes tiennent à cacher leur âge. - Citation, 127. — Manuscrit de

l'île d'Elbe, 129. - Serait difficile d'évaluer les sommes connues qu'il a répandues autour de lui. - Grands motifs de ses prodigalités. - Avait voulu fonder de grandes familles, de vrais points de ralliemens, des drapeaux dans les grandes crises nationales, 169. — Petitesse de son lit, 171. — Nombreuses épurations à son avénement au consulat, 172. — Anecdote du *Tic*, 172. Gardes de l'aigle. 173. Coucou, 174. Liberté des soldats avec lui. - Souvent tutoyé par eux. — Anecdotes, 175. — Les chimistes et les médecins lui avaient recommandé de repousser le vin et le café à la moindre odeur d'ail, 178. — Analyse le poëme de Charlemagne de son frère Lucien, 180. — A son retour de l'île d'Elbe, sans haine personnelle contre ceux qu'il venait renverser, 185. Historique du retour de l'île d'Elbe, 185. — *Niais* dans sa bouche, brevet d'honnête homme, 207. - Tous les siens auteurs, 208. — Le génie est de trouver peu ou point d'impossible, 210. — Sol productif de la France inférieur à celui de l'Egypte, 213. - Sa ressemblance avec Joseph devient frappante, 216. — Fait briser son argenterie pour être vendue, 216. — Sa manière de toiser un pays et de faire un bon plan de campagne, 219. — Dicte la topographie de l'Italie, 220. — Fameuse créance de Saint-Domingue, 238. — Avec son ministre du trésor et son ministre secrétaire d'état seuls, et une douzaine de scribes, eût gouverné l'empire du fond de l'Illyrie ou des rives du Niémen, aussi bien que de la capitale, 245. — La griffe, arme des Rois fainéans, 246. — Sa sensibilité. - Tendresse pour sa femme et son fils. - Anecdotes, 249. — Louis et la Hollande, 254. Dit avoir été peu secondé des siens, 257. N'avoir pas eu le bonheur de Gengis-Kan avec ses quatre fils. - S'il nommait un Roi, c'était un ennemi de plus dont il devait s'occuper, 258. Disait qu'il est bien difficile de gouverner, quand on veut le faire en conscience, 261. Sa lettre à son frère Louis, sur la Hollande, 262. — Se disait né pour le travail. - A connu les limites de ses jambes, de ses yeux, n'a jamais pu connaître celles de son travail, 272. — Se plaignait de la manière pitoyable dont l'Histoire était écrite. - Ses intentions. - Aurait voulu faire écrire les derniers règnes de notre monarchie, sur les pièces mêmes des relations extérieures, 273. — Ce qu'il appelait présence d'esprit d'après minuit, 279. — Disait, de Sainte-Hélène, donner encore des couronnes, 285. —

Belles dictées de l'Empereur. - Ce qu'il dit ses trésors, 290. Dictait sans nulle préparation, 298. — Bizarrerie singulière. - Estropiait souvent les noms. - Son ortographe, paroles à ce sujet, 298. N'a jamais eu de préoccupation d'esprit involontaire. - Sa curieuse explication d'un tel privilège, 301. — N'était point fataliste, 302. — Se détermine à ne plus recevoir le gouverneur, 304. — Les lois, en théorie, le type de la clarté, vrai chaos dans l'explication. - C'est que les hommes et leurs passions détériorent tout ce qu'ils manient, 307. Aurait voulu réduire les lois à de simples démonstrations de géométrie, et qu'il n'y en ait aucune en dehors du Code; autrement, à l'aide de quelques vieux édit de Chilpéric ou de Pharamond, il n'est personne qui puisse se dire à l'abri d'être légalement pendu. - 308. Empire de l'opinion. - Avait voulu donner la croix de la légion d'honneur à Talma. - Fait un essai sur Crescentini. - Donnait des couronnes et n'avait pas eu le pouvoir de donner un simple ruban, 321. - Disait que la civilisation faisait tout pour l'ame au dépend du corps, 325. — Sur l'Autriche et sa politique, 326. Paroles sur son fils, 327. — Nouvelles restrictions du gouverneur. - Observations dictées par Napoléon, 331. — MM. de Cobentzel et de Gallo aux conférences de Campo-Formio, 346. — La découverte de la trahison de Pichegru influe beaucoup sur le parti que prend le général de l'armée d'Italie, dans les affaires de fructidor, 358. — Rêve, 359. — La simplicité, son plus bel ornement, 361.—Ses reprises sur le prince Eugène, 362. — Fausseté de l'anecdote du ballon de l'école militaire, 363. — Paroles sur les nouveaux outrages du Gouverneur, 367. Ne voulait point que les captifs s'égnassent les nouvelles déclarations, 368. Disait devoir s'attendre à tout; mais que son ame était de force à répondre à tout; « Ils me feront mourir « ici, c'est certain! » 369. Disait que son corps seul était au pouvoir des méchans, que l'ame règne partout; que du fond des cachots mêmes, elle peut s'élancer jusqu'au ciel, 378. — Se disait sourd, 378. — Son grand principe était de prévenir toute réaction, d'ensevelir entièrement le passé. - N'est jamais revenu sur aucune opinion, 382. S'était environné de votans. - N'approuvait pas leur doctrine; mais n'était pas leur juge, 383. - Lors des fêtes publiques, allait, déguisé, se mêler dans la foule. - Anec-

dotes, 385. Parcourait souvent le matin seul et déguisé, la capitale. Se mêlait aux ouvriers - *Police du Cadi*, 386. Anecdotes du retour de Moscou et de l'île d'Elbe, 387. —Note envoyée au Gouverneur sur les déclarations demandées par lui, 391.—Disait des écrivains, que pour le combattre avec succès, il faudrait se présenter avec l'autorité des faits à soi. - « Si le grand Frédéric arrivait « contre moi, disait-il, il serait « temps alors de m'émouvoir; « mais quant à tous les autres, « quelqu'esprit qu'ils y mettent « ils ne tireront jamais qu'à « poudre, et, quand ils vou- « dront être beaux, ils me « vanteront; 411. » - Accepte 4 mille louis d'un des captif, 418. Disait que si l'on pouvait soupçonner en Europe qu'il eût des besoins, il serait bientôt riche ici en toutes choses; 418. — Avait commandé qu'on lui donnât sur le théâtre de la Cour une pièce grecque dans toute son intégrité, 420.

(VII) A voulu faire donner à Saint-Cloud une pièce grecque dans son intégrité, 10. — Sur la guerre de Russie, 11. Les peuples et les rois s'étaient alliés contre lui; les peuples et les rois le regretteront, 12. Eût voulu relever le trône de Pologne, 12. — Se plaignait d'avoir peut-être encore 30 ans à être enfermé dans sa triste enveloppe, 27. - Mauvaise conduite de différentes personnes auprès de lui aux Tuileries, 27. Disait l'immoralité la disposition la plus funeste dans le souverain, et la morale publique le complément naturel des lois, 31. Son administration une ère mémorable du retour à la morale, 32. Les mœurs publiques en hausse s'amélioreront par tout le globe, 33. — Sur le mot *Votre Majesté*, 39. - Souffre beaucoup d'une fluxion, 40. — Arrêté à Saint-Cloud pour un mémoire non payé, 41. Ne voulait point flagorner les coteries. - S'il fût revenu victorieux de Moscou, tout le monde entier lui fût revenu, l'eût admiré, l'eût béni. - Le vulgaire eût pu renouveler pour lui la fable de Romulus, 42. — En entrant en Italie a changé les mœurs de la révolution. - A le premier salué la France du nom de *la grande nation*, 44. A 30 ans avait fait toutes ses conquêtes, gouvernait le monde; il ne lui manquait, disait-il, que le titre d'Empereur, 45. - Rupture du traité d'Amiens. - Représailles de Napoléon. - Fait arrêter tous les Anglais voyageant en France, 49. Ses intentions à l'égard des prisonniers, 60. — Ses grandes vues sur Anvers, 63. La cession de cette ville, un des motifs du refus de signer la

paix de Châtillon, 65. C'était peu connaître les alliés, que de croire leur réconciliation sincère, 65. Ses ordres au duc de Vicence, 66. Disait que chaque jour le dépouillait de sa peau de tyran, de meurtrier, de féroce, 70. - Expédition anglaise sur Anvers, 70. — Grands travaux maritimes exécutés sous Napoléon, 71. Fort Boyard, 71. Cherbourg, 71. Travaux exécutés pour la flotille, 75. Réparations et améliorations dans tous les ports de la côte, 76. Flessingue, 76. Terneuse, 78. Anvers, 78. Hollande, 82. Véser, Ems, Elbe, 83. Travaux maritimes en Italie, 85. Situation de l'Empire en 1811 et 1812, 86. Détails des dépenses en travaux publics sous le règne de Napoléon, 89. - Affaire de Mallet, 93. — Disait qu'il eût dû mourir à Moscou ou à Waterloo, 97. Paroles sur sa famille, 99. Sa bienveillance envers les prisonniers anglais détenus en France, 106. — La mort de Fox une des fatalités de sa carrière, 123. — Avait prononcé pour le commerce libre et rejeté les compagnies, 124. - Appelait la grande lutte de nos jours la guerre des *champs* contre les *comptoirs*, celle des *crénaux* contre les *métiers*, 125. — A cherché toujours l'homme de la marine, n'a jamais rien rencontré, 128. Enrôlement des enfans, 129. Sur la marine. - Aimait les marins. - Les a trouvés au besoin matelots, soldats, artilleurs, pontonniers, tout, 131. — Son organisation impériale, le gouvernement le plus compact, la circulation la plus rapide et les efforts les plus nerveux qui aient jamais existés, 131. Préfets, etc., détails, 132. Son intention, avec le temps, était de rendre la plupart des hautes places à-peu près gratuites, 136. Le dégoût des places eût signalé notre véritable retour à la haute morale. - Quand on veut absolument des places, on se trouve déjà vendu d'avance, 137. Ses intentions sur les auditeurs au Conseil d'État, 139. — Un des premiers soins de son consulat avait été de pacifier la Vendée, 144. — Ce qu'il avait donné à Joséphine, 151. Marchande de modes mise à Bicêtre, 152. Impertinence d'un autre, 153. — Disait que certains généraux ne savaient faire la guerre que sur les grandes routes et à la portée du canon, lorsque leur champ de bataille eût dû embrasser la totalité du pays, 154. — Une foule de princes allemands demandaient à être ses aides-de-camp. - Ils avaient envahi les Tuileries ; il en était de même des Italiens, des Espagnols, des Portugais. - Sous

son règne, Paris la reine des nations, et les Français, le premier peuple de l'univers, 159. - La *démocratie* a des entrailles; on l'émeut. L'*aristocratie* demeure toujours froide, ne pardonne jamais, 161. On pouvait soutenir et combattre la *république* et la *monarchie*. - *L'anarchie* l'extrême frontière du gouvernement de plusieurs; le *despotisme*, l'extrême frontière du gouvernement d'un seul, 161. Ne saurait y avoir de despotisme absolu, 162. Pouvoir de l'unité et de la concentration, 163. - Traité d'Amiens, 164. « Si le cabinet anglais n'eût « point rallumé la guerre, « j'eusse enfanté des prodiges « au-dedans », disait Napoléon, 166. A chaque grande victoire proposait la paix. - N'a jamais été maître de ses mouvemens, de ses actes; ne tordait pas les événemens à son système; mais pliait son système à la contexture imprévue des événemens, 167. Sa grande pensée, l'agglomération des mêmes peuples géographiques. - Se sentait digne de la gloire de s'avancer dans la postérité avec un tel cortége, 168. — Ses revers lointains ont seuls empêché la soumission des Espagnols, 169. — Si le ciel l'eût fait naître prince allemand il eût gouverné les 30 millions d'Allemands réunis. - S'ils l'eussent élu et proclamé, ne l'auraient jamais abandonné, 174. Dans la guerre de Russie ce ne sont que de purs accidens qui ont sauvé cet empire, 177. — A son retour de l'île d'Elbe n'avait plus sa confiance première. - N'a pas eu alors un avantage qu'il ne fût suivi immédiatement d'un revers, 180. Dans la grande crise, les Bourbons occupaient sa pensée, 185. Fatalités qui amènent l'abdication de Fontainebleau, 187. Ingratitude autour de lui. - Au retour de l'île d'Elbe n'en conserve aucun ressentiment, 189. Partis à prendre dans les désastres de 1814, 194. Son abdication, 197. Ne voulait pas ratifier le traité de Fontainebleau, 198. Regrettait, lors de sa position à Saint-Dizier et à Doulevant, de n'avoir pas suivi sa pensée, et d'être revenu sur Paris, 199. Aurait dû continuer vers le Rhin, 200. Mystérieux événemens de la nuit du 12 au 13 avril; a voulu se donner la mort, 203. Son voyage à l'île d'Elbe, 205. Les étrangers ne se doutaient pas de l'esprit de la France : Anecdote d'une vieille femme à Lyon; mécompte du général autrichien à ce sujet, 206. Il apprend, sur les lieux, la trahison du chef de l'armée de Lyon, 207. S'embarque sur une frégate anglaise, ne voulant pas qu'on

pût dire qu'un Français l'eût déporté, 209. Traité de Fontainebleau, 210. Déclaration de Louis XVIII, 217. Lettre de lord Castlereagh, relative au traité de Fontainebleau, 220. — A possédé l'épée du grand Frédéric. - Les Espagnols lui ont rapporté celle de François premier. - Les Turcs et les Persans lui ont fait présent d'armes ayant appartenu à Gengis-Kan, Tamerlan, Scha-Nadir, etc., 226. - Avait voulu épouser une Française; c'eût été éminemment national, 227.-On espérait que le lion s'endormirait. - Avec l'air d'attaquer sans cesse, ne songeait qu'à se défendre, 228. — Disait les grandes actions de guerre n'être point l'œuvre du hasard; mais dériver toujours de la combinaison et du génie: Alexandre, César, Annibal, Gustave, 236. Ne pouvait exister une véritable armée sans une révolution dans les mœurs et l'éducation du soldat. - Détails, 244. Projet, à la paix générale, d'amener chaque puissance à une réduction des armées permanentes, 245. Sur la nourriture du soldat, 243. Conscription, 246. Procès, 248. Curés, 249. En 14 ans et 5 mois 61 mille 139 délibérations au Conseil d'État, 253. - Comparait mad. de Staël tout-à-la-fois à Armide et à Clorinde. - Est comparé par mad. de Staël tout-à-la-fois à Scipion et à Tancrède, 259. — En trois jours a vu trois fois les destins de la France, ceux du monde échapper à ses combinaisons, 276.-Paroles honorables sur ses ministres, ses conseillers d'Etat, 278. - Disait avoir élevé un de ses généraux comme eût pu le faire un père; détails touchans, 281. Anecdote, chez le père de ce général, très - digne de Molière, 282. — Mœurs de la capitale. - Dépravation. - Avait essayé de réprimer quelques-unes de ces ordures, 285. Avait interdit le jeu masqué, 284. - Conspiration d'un M. de la Rochefoucault, 286. - Adoré de tout ce qui le servait, dans son petit intérieur, 288. Son ascendant moral sur les esprits. - Anecdote, 292. A son retour de l'île d'Elbe, sa bienveillance, 294. Modération, équité. - Anecdotes, 295. Préfet qui ne veut point donner du Monseigneur au ministre. - Anecdote, 296. Capitulation de Vincennes, 298. La plus belle lettre militaire, 299. A donné 60 batailles; César n'en avait donné que 50, 299. Divers dires, 299. Égalité des droits un des grands traits de son caractère, 300. Le mérite était un à ses yeux, 301. Allocutions militaires, 303. Le cœur d'un homme d'État doit être dans sa tête, 305.

Nos facultés physiques aiguisées par nos périls ou nos besoins, 305. Éducation de la peau, 306. Disait qu'il fallait savoir soigner son ame malade comme son bras ou sa jambe, 308. Son grand but, en créant une noblesse, compris de personne, 308. Les véritables vérités bien difficiles à obtenir pour l'histoire. - Pourquoi n'a pas voulu faire des mémoires privés. - Ne pouvait, disait-il, écrire des confessions à la Jean-Jacques. - Les divers motifs qu'on prêtera faussement à la plupart de ses actes. - Détails curieux. - Les intrigans de mauvaise foi et même ses ministres honnêtes gens donneront de fausses lumières. - Pourquoi? - Tous se donneront pour être très-sûrs; heureusement qu'ils seront plusieurs, et qu'ils différeront indubitablement, 310. Conspiration de Georges, Moreau, etc., 317. Fait grâce à grand nombre des conspirateurs, citations 324. - Affaire du duc d'Enghien. - Détails curieux et nombreux, etc. 325. — Sa lettre d'adieu au comte de Las Cases, 431. (VIII) Erreur ridicule à son égard, 158. Son nom en vénération à la ville et au désert, 169. Sentimens laissés après lui, 227.-228.-229.-444.-446.-447.

Narbonne (III) (*Le comte de*) L'Empereur disait qu'il était le seul qui eut mérité le titre d'ambassadeur. Napoléon l'aimait beaucoup et le regretta vivement, 93. Par une bizarrerie singulière, ses talens ont contribué à la perte de Napoléon, 95.

Necker (*M. de*) (II) témoigne au Premier Consul le désir de rentrer au ministère. - Ecrit que la France ne pouvait plus être ni république ni monarchie. - Napoléon le fait réfuter par le Consul Lebrun, 165.

Ney (*Maréchal*). (II.) Opinion de l'Empereur, 17. - Examen de son plaidoyer, 30. - Avait quitté Paris tout au Roi, 32. Parallèle avec Turenne, 33. - Paroles de l'Empereur sur son procès, 390. (VII) Paroles de l'Empereur, 307.

Occidentaux-Orientaux. (VI) Napoléon renferme tous les peuples dans ces deux classes. - Leur différence. - Détails, 251.

O'Méara (*Médecin de l'Empereur à Sainte Hélène*). (III.) Explication qui lui est demandée par l'Empereur. - Sa réponse franche et droite, 255. (VI) Procès que lui intente en ce moment sir Hudson Lowe. - De son ouvrage sur Sainte-Hélène; son succès en Angleterre; sa concordance avec le Mémorial, 429.

Opinion. (VI) Son empire. - Sa nature. - Napoléon disait pouvoir à son gré distribuer des sceptres, des couronnes; n'a-

vait pas eu celui de distribuer un simple ruban, 321.

Paoli. (I) Paroles de lui sur le jeune Napoléon, 164. (III.) Paroles sur Napoléon, 406. Sa mort. - Regrets de Napoléon de ne l'avoir pas fait rentrer en France, 409.

Paris (II). L'Empereur voulait en faire la capitale de l'Univers, 342. (III) L'Empereur disait que nulle part on ne trouvait plus de goût ni autant d'esprit, 380. (V) L'Empereur voulait en faire la véritable capitale de l'Europe; quelque chose de fabuleux, de colossal, d'inconnu jusqu'à nos jours, 181.

Patrault (*Père minime*). (I) Professeur à Brienne, 156. - Mme de Loménie, en mourant, lui donne la garde de ses deux filles. - Il abuse indignement de cette confiance en voulant leur faire épouser deux paysans, ses neveux. - Napoléon s'interpose. - L'une d'elle est la belle Mme de Canisy, duchesse de Vicence, 157. Recueilli par Napoléon à l'armée d'Italie. - Fait fortune, 157. Retombe dans la misère par des spéculations d'usure, 158.

Paul Ier (*Empereur de Russie*). (V) Sa fureur relativement à la déloyauté du ministère anglais. - Son indignation lorsque les Anglais nièrent lui avoir promis Malte. - Perce de son épée la dépêche du ministère anglais, 205. Les Anglais refusant de comprendre dans leur échange les prisonniers russes faits en Hollande à leur service, Napoléon en profite, les fait habiller et les renvois à Paul, qui, dès cet instant, fut tout à lui. - On a voulu, disait l'Empereur, que cette bienveillance lui ait été funeste, 206. — Ecrivait souvent au Premier Consul, 217. (VII) Moyens employés par le Premier Consul, pour gagner le cœur et la politique de ce prince. - Ses lettres au Premier Consul, 163.

Pauline (*Princesse Borghèse*). (II) Les artistes s'accordaient à en faire une Vénus de Médicis. — Avait, à l'île d'Elbe, arraché d'avance le secret du départ au général Drouot. — A Nice, avait organisé un fourgon en poste, qui arrivait tous les jours de Paris, chargé de modes, 368. (VII) L'Empereur la disait la plus belle femme de son temps, et qu'elle a été et demeurera la meilleure créature vivante, 100.

Peines (*Inégalités des*) (III) Sujet débattu, 313.

Perse. (III) L'Empereur avait voulu la faire servir à inquiéter la Russie, 133. - Asker-Kan. - Son ambassade à Paris. - Détails, 134. Anecdotes, 138.

Pestiférés de Jaffa. (I) Calomnie répandue et propagée

dans toute l'Europe. - Version anglaise. - Version du comte Bertrand. - Récit de l'Empereur lui-même, 247.

Peuples. (II) Maximes de l'Empereur sur ce qu'on doit faire pour les rendre heureux, 82.

Philippeaux. (I) Les Turcs lui doivent le salut de St.-Jean-d'Acre. - Singuliers rapprochemens de lui, de Napoléon et du comte Las Cases, 273.

Physionomie. (III) Paroles de l'Empereur sur divers. - Le chat-tigre. - L'œil de pie, etc., 401.

Pichegru (*Général*). (I) Maître de quartier de Napoléon, et son répétiteur de mathématiques à l'école de Brienne, 155. Sa naissance, 155. S'enrôle dans l'artillerie, 156. Son opinion sur le général de l'armée d'Italie, 159. (III) Son arrestation. - Infamie de celui qui le livre, 421. (VI) Sacrifie ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi, 356. Sa trahison était connue du Moreau trois mois avant, 358. (VII) Sa conspiration, 317. Se donne la mort dans sa prison, parce qu'il désespéra de la clémence du Premier Consul, ou la dédaigna, 319.

Pie VII. (I) fixe la Saint-Napoléon au 15 d'août, jour du concordat, 160. (II) L'Empereur n'avait pas ordonné son enlèvement de Rome, ni encore moins sa translation en France, 21. (III) Avait du penchant pour Napoléon; ne lui imputait pas sa translation en France. - Paroles de lui à Lucien, lors du retour de l'île d'Elbe, 265. (IV) L'Empereur le tenait pour un digne et saint homme, etc., 163. (V) Désirait obtenir de l'Empereur, pour prix de sa venue en France et du couronnement, la déclaration par laquelle Louis XIV désapprouvait les fameux articles de 1682, bases des libertés gallicanes, 332. Ce fut par la seule force de sa conversation privée que Napoléon lui arracha le fameux concordat de Fontainebleau. - N'eut pas plutôt signé qu'il s'en repentit, 334. L'Empereur le disait un agneau, un véritable homme de bien, qu'il aimait et estimait beaucoup, 335. Son changement, 336. Causes de son dernier voyage en France, 337.

Piémontais. (V) L'Empereur disait avoir une affection particulière pour cette province. — Les Piémontais n'aimaient pas à être un petit Etat, 176.

Pillages des armées. (IV) Napoléon n'y avait jamais livré que Pavie pour 24 heures, et l'avait fait cesser au bout de 3, 391. A beaucoup médité sur le pillage. - On l'avait mis souvent dans le cas d'en gra-

tifier les soldats. - Etait propre à désorganiser et à perdre une armée. - N'était point dans nos mœurs françaises.-Beaucoup de soldats français employeraient les derniers momens du pillage à réparer les maux qu'ils auraient fait d'abord, 392.

Piontekowski (*Polonais*). (II) Son arrivée à Sainte-Hélène, 115.

Pitt. (IV) Fut cause du parti violent que l'Angleterre prit contre notre révolution. - Entraîna le Roi, 362. Le premier accès de la maladie du Roi fixa sa réputation, 363. — Ses mauvais procédé envers le Roi. - Menaçait souvent de se retirer, 369. L'Angleterre gémit aujourd'hui des maux dont il l'a accablée. - A introduit au ministère anglais l'astuce et l'hypocrisie, et en Angleterre les grandes armées permanentes, la police, et commencé le système de délation, d'embûche et de démoralisation de toute espèce, si complètement perfectionné par ses successeurs, 371. (VI). L'Empereur disait que chez lui le génie desséchait le cœur, par opposition à M. Fox, chez qui le cœur échauffait le génie, 121. (VII) Son bill sur la compagnie des Indes, 117. A tenu dans ses mains le sort des peuples. - En a mal usé. - S'inscrira dans l'histoire, à la manière d'Erostrate, parmi des flammes, des regrets et des larmes, 121. Ne sera plus un jour que le génie du mal, 122.

Planat (*officier d'ordonnance*). (II) L'Empereur le regrette, 141.

Police. (II) Maximes de L'Empereur, 69. - Ce qu'il fait pour la relever aux yeux des peuples, 70. - Celle de la poste aux lettres, 71.

Polygamie. (IV) Paroles de l'Empereur, 157.

Poniatowski (*prince*). (VII) L'Empereur le disait le vrai roi de Pologne, qu'il en réunissait tous les titres, il en avait tous les talens, 287.

Portalis, (*Conseiller d'Etat*). (I) Sa disgrâce au Conseil d'Etat, 349. (III). L'Empereur se reprochais la scène qu'il lui avait faite au Conseil d'Etat, 380.

Pozzo di Borgo (*Ambassadeur de Russie*). (III) Opinion de l'Empereur. - Ce fut lui, dit-on, qui, en 1814, conseilla à l'empereur Alexandre de marcher sur Paris, etc., 44.

Pradt (*Abbé de*). (II) Portrait de Napoléon, dans l'ambassade de Varsovie. 54. - Réfutation, 56.-Défend Napoléon, qualifié par les Souverains de représentant de la révolution, 58. (III) L'Empereur analyse son ouvrage sur l'ambassade à Varsovie, et le réduit à la première et à la dernière page, 115-117. Ce qu'il dit de la

cour de l'Empereur à Dresde, 119.

Presse (*Liberté de la*). (IV) L'Empereur prononçait que son interdiction, dans un gouvernement représentatif, était un anachronisme choquant, une véritable folie. - A son retour de l'île d'Elbe, l'adopte dans toute son étendue. - Observation piquante au Conseil d'Etat à ce sujet, 227.

Prisons. (V) Luxe de celles d'Angleterre. - Différence des nôtres, séjours affreux. - Le simple prévenu y est mêlé avec le plus grand criminel, 61. Prisonniers d'Etat. - Détails, 64. Observations de Napoléon sur sa loi des prisons d'Etat, 67. Lors de sa chute, elles ne renfermaient que 250 individus: il en avait trouvé 9 mille en arrivant au consulat, 72.

Prisonniers. (VII) Sort misérable des Français en Angleterre. - Napoléon offre souvent leur échange, repoussé par les Anglais, 50. L'Empereur voulait amener en Europe un changement dans le droit et la coutume publique, à l'égard des prisonniers, 60. Anecdotes sur les prisonniers anglais en France, 104.

Prusse (*Roi de*). (II) Son portrait, 365. (IV) Ne pardonna jamais à Napoléon d'avoir, à Tilsit, reculé de 24 heures son audience de congé. - Lui reprochait d'avoir violé son territoire à Anspach, 263.

Prusse (*Reine de*). (II) Bruit des salons de Paris, à la paix de Tilsit, 68. (IV) Si elle était venu au commencement des négociations de Tilsit, eût pu influer sur leur résultat. - Ses efforts auprès de Napoléon, 257. Magdebourg était l'objet de ses vœux, 258. Galanterie de Napoléon. - Une rose, 259. - Embarras de Napoléon, qui ne se sauve qu'en coulant sur le champ et à l'insu de la Reine, qui en demeure au désespoir, 260. Son portrait, 262.

Prussiens (II) Paroles de l'Empereur sur l'armée prussienne, 179.

Puysegur. (V) Est entrepris par l'Empereur à une de ses audiences publiques; réfutation du magnétisme et du somnambulisme, 85.

Racine. (II) L'Empereur en était ravi, et y trouvait de vrais délices, 304. Sa critique de Britannicus, 399. (VII) Napoléon condamnait la fadeur, l'amour et le ton doucereux qu'il avait répandus dans ses chefs-d'œuvre: le vice et les mœurs du temps, 259. Le plan de campagne de Mithridate, beau comme récit; mais point de sens comme conception, 260.

Rastadt (*Retour de*). (IV) Chapitre de la campagne d'Italie, dicté par l'Empereur, 96.

Régamier (*Madame*). (II) Causes de son aversion pour le Premier Consul, 310. (VII) A le rare privilége de voir sa bonne réputation traverser sans injure nos temps difficiles. - Prince de Prusse touché d'une vive passion pour elle. - Il veut l'épouser - Refuse cette élévation. - Tableau de Corine de Gérard, fait pour elle, 257.

Régent (*le*). (VI) Paroles sur lui et Louis XIV, 27.

Regnaud de St.-J... d'A..... (*Mme*). (VII) Paroles de Napoléon, 150.

Religion. (IV) Opinions religieuses de l'Empereur, 159.

Requin. (I) Prise d'un requin à bord du Northumberland - L'Empereur manque d'en être blessé, 241.

Résumé (II) des neuf premiers mois, 440. (IV). Des mois d'avril, mai et juin, 428.

Révolution. (VI) Napoléon disait qu'il n'était jamais de révolution sociale sans terreur. - Que le temps et le succès parviennent seuls à la rendre légitime, 94. C'est toujours un des plus grands maux dont le Ciel puisse affliger la terre. - La nôtre a été une éruption morale aussi inévitable que les éruptions physiques, 95. Napoléon croyait bien difficile d'avoir pu arrêter la nôtre à sa naissance, 96. (VII) La nôtre est la cause de la régénération de nos mœurs, 32.

Rewbell (*Directeur*). (IV) Son portrait par l'Empereur, 170.

Rivoli (*Bataille de*). (III) Chapitre de la campagne d'Italie dicté par l'Empereur, 212.

Robespierre. (I) Idées de Napoléon sur lui. - Le vrai bouc émissaire de la révolution, 423. Ce qu'en disait Cambacérès, 424.

Robespierre jeune. (I) Son enthousiasme pour Napoléon. - Veut décider Napoléon à le suivre à Paris, lors de la crise de thermidor. - S'il ne s'y fût obstinément refusé, quelles autres destinées? 199. - 426.

Rochefoucault (*Mlle de la*). (III) L'Empereur un instant s'était fixé sur elle pour la donner en mariage à Ferdinand VII, roi d'Espagne, 268.

Rome. (II) Napoléon se proposait de la nettoyer de ses décombres, et de la restaurer, 397.

Roquelaure (*Archevêque*). (V) Paroles de l'Empereur à son égard, 110.

Rousseau (*J.-J.*). (II) Pensée de l'Empereur sur la Nouvelle Héloïse, 23.

Russes. (II) Paroles de l'Empereur sur l'armée russe, 179.

Russie. (III) Détails sur l'origine de la guerre avec cette

puissance, 121. (V) Napoléon demandait si Pierre-le-Grand avait bien fait de fonder une capitale à Pétersbourg. - Raisons, 394. (VII) Napoléon disait que la guerre de Russie avait été celle du bon sens et des vrais intérêts, du repos et de la sécurité de tous, 11. Instructions relatives à la campagne de Russie, 13. — Situation politique. - Facilité qu'elle aurait à faire une entreprise sur l'Inde et la Chine, 110. Situation admirable contre le reste de l'Europe : assise sous le Pôle, adossée à des glaces éternelles. - N'était attaquable qu'un quart de l'année ; n'offrait aux assaillans que les rigueurs, les souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie, tandis que ses peuples ne se lançaient qu'avec attrait vers les délices de notre midi, 111. L'Antée de la fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en l'étouffant dans ses bras. - Qu'il se trouve un Czar qui ait de la barbe au menton, et l'Europe est à lui, 112.

Saint-Domingue (*Ile de*). (IV) Napoléon au retour de l'île d'Elbe se fût accommodé avec les Nègres. - Eût reconnu leur indépendance. - Se reprochait sa tentative sur cette île. - Eût dû la gouverner par l'intermédiaire de Toussaint, 205. On pouvait la soumettre par la force, sans doute ; mais ce n'était pas une conquête qu'il fallait calculer, mais bien les résultats du commerce et de la haute-politique ; ils n'eussent été que désastreux, 208. (VI) Fameuse créance. - Détails, 238.

Sainte-Hélène. (I) Aperçue le 14 octobre 1815, 298. - Se montre hérissée de rochers et de canons. - Mouillage, 300. Description, 304. (II) Culture. - Législation. - Population, 128. Son éloge par l'Empereur. - Offre peu de ressources. - Les captifs, dit-on, l'affament, 235.

St.-Vincent (*Lord*). (III) Mot de l'Empereur pour lui, 294.

Santini (*Huissier de la chambre de l'Empereur*). (V) Veut tuer le Gouverneur et se tuer après. - L'Empereur ne peut le détourner de son projet qu'en interposant son autorité impériale et pontificale, disait-il, 103. (VIII) aventures après qu'il a gagné l'Europe, etc., etc., 452.

S — n (*général*). Paroles de l'Empereur sur son ouvrage ; - Avait déserté du camp de Boulogne, portant tous les secrets de Napoléon aux Anglais — Au retour de l'île d'Elbe écrivit à l'Empereur, pour lui offrir ses services ; fut arrêté, et aurait dû être fusillé, 356.

Savari (*duc de Rovigo*), Envoyé sur le Bellerophon pour

les saufs conduits, 40. Ne peut suivre l'Empereur à Sainte-Hélène, 73.

Saxe (*campagne de*). (VI) Napoléon dit qu'elle sera le triomphe du courage inné de la jeunesse française, de l'intrigue et de l'astuce dans la diplomatie anglaise; de l'esprit chez les Russes; de l'impudeur dans le cabinet autrichien, 35. Détails de cette campagne, 44. Fatalité, perfidie, 73.

(Saxe *princesse Auguste de*) (II) Profonde estime de Napoléon pour cette famille. - Il regrette fort d'avoir empêché son mariage avec l'empereur François, 362.

Saxe (*roi de*) (VI) L'Empereur dit qu'il lui demeura fidèle jusqu'à extinction; 37.

Saxons (VI). L'Empereur disait que les fastes militaires ne se dessouilleront jamais de l'acte des Saxons se retournant dans nos rangs pour nous égorger. - *Saxonner*, parmi les soldats, veut dire aujourd'hui une troupe qui en assassine une autre, 38.

Scheiks (I). Leur vénération pour Napoléon, 271. Fameuse décision théologique en faveur de l'armée française, 272.

Segur (*M. le comte de*) (II). A fait offrir à l'Empereur de le suivre à Sainte-Hélène, 433. (V). Conversation de l'Empereur, 161. - Preuve qu'il donne de hautes qualités de l'ame et du cœur de Napoléon, 163. - Anecdotes sur un embarras de rois, 164.

Sélim III (*Empereur des Turcs*). (V). L'Empereur lui écrivit un jour. - Réponse, 191.

Sénat (I). Opinion de Napoléon. - Il prononce sa carrière irréprochable; ses derniers momens seuls honteux et coupables, 358.

Sénèque. (VII) Le chœur de sa tragédie de Médée prédit distinctement la découverte de l'Amérique, 148.

Septembre (*journées des 2 et 3 1792*). (VI) Acte de fanatisme, plutôt que de pure scélératesse. - Paroles remarquables, 92.

Sérent (*Mme de*). (III) Se trouve dame du palais à son insu et par la supercherie de son mari. - Causes de sa répugnance. - l'Empereur l'aimait beaucoup, 382.

Serrurier (*Maréchal*). (I) Son portrait, 364.

Sévigné (*Madame de*) (II). Observations de l'Empereur, 171. (VI) Ses lettres, opinion de Napoléon, 107.

Sidney Smith (*commodore anglais*) (I). Le général de l'armée d'Egypte met à l'ordre du jour qu'il est devenu fou. - Sa fureur. - Envoie un cartel, 255. (VI). L'Empereur le disait n'être point un méchant

homme. - Amena le départ de Napoléon d'Egypte pour la France, 20.

Sidmouth. (*lord*) (VII) Paroles de l'Empereur, 261.

Sièyes (*Consul provisoire*). (I) Paroles sur Napoléon, au 18 Brumaire, 338. (IV) A la tête des Modérés au 18 Brumaire. - Anecdote, 395. Base de sa constitution. - Propose un Grand - Électeur. - Noyé par une mauvaise plaisanterie de son collègue Napoléon, 400. (VI) Anecdotes, 302. Napoléon le dit probe, honnête, et surtout fort habile, 385. Son opinion sur la durée probable de l'autorité consulaire, 334.

Société. (IV) Intentions de l'Empereur pour la recréer, 148.

Soldat. (III) Saillie d'un soldat anglais, 89. Bon mot d'un soldat français, 89.

Somerset (*Lord Charles*). (VIII) Gouverneur du cap de Bonne-Espérance. - Son portrait, 150.

Soult (*Maréchal*). (II) Paroles de l'Empereur, qui le croyait mis en jugement. — Disait qu'il eût pu être condamné, bien qu'innocent, 416. (III) L'Empereur disait que sa campagne du midi de la France était très-belle. — Conversation de l'Empereur avec sa femme à Dresde, 280. (V) L'Empereur le disait excellent ordonnateur, un bon ministre de la guerre, 356.

Staël (*Mad. de*) (II) Jugement de l'Empereur sur sa Delphine. — Avances faites au jeune Général de l'armée d'Italie. — Ses lettres. — Anecdotes, 164. (V) S'est trop bien peinte dans sa Corine, 311. L'Empereur lui en voulait d'avoir ravalé les Français dans son roman, 322. Ardente dans ses passions. — Lettre lue par la police, 312. Envoyée en exil, 316. Combattait d'une main et sollicitait de l'autre. — Le premier Consul lui fait dire qu'il lui laisse l'univers à exploiter et ne se réservait que Paris, dont il lui défendait d'approcher. - Voulut, sous l'empire, être dame du palais, 316. (VI) Sa demeure devenue un véritable arsenal contre Napoléon; s'y occupait à lui susciter des ennemis, et le combattait elle-même; c'était tout à la fois Armide et Clorinde, 409. (VII) Désavouait certaines grosses injures qu'on lui avait prêtées contre Napoléon. - Au temps de son enthousiasme, l'avait comparé tout à la fois à Scipion, et à Tancrède, 259.

Stassart. (*le baron*) (VII) Est chargé par Napoléon, d'aller au congrès à Vienne, négocier la paix, 181.

Steingel (*Général*). (II) Sa mort. — Son portrait, 243.

Stuart. (*Descendans des*) (IV) S'il s'en fut trouvé un à la hauteur du siècle et des lumières, il eût pu présenter de nos jours, disait Napoléon, le spectacle des Stuart régénérés; renversant à leur tour, les Brunswick dégénérés, 387.

S....., (*Madame la Baronne de*) Née Française; femme du commissaire autrichien à Ste.-Hélène, 359.

Suchet (*Maréchal Duc d'Albufera*). Son esprit et son caractère s'étaient accrus à surprendre, 19.

Suffren. (*le bailli de*) (VII) Son portrait, 126. Anecdote, 127. Son expédition dans l'Inde, 128. S'il eût vécu jusqu'à nos jours, l'Empereur en eût fait notre Nelson, 128.

Tagliamento (*Bataille du*). (IV) Chapitre de la campagne d'Italie, dicté par l'Empereur, 51.

Talleyrand (*Prince de Bénévent*). (I) Approuvait le mariage de Marie-Louise, 385. Son inquiétude au congrès, en apprenant le débarquement de Cannes. — A rédigé la déclaration du 13 Mars, 399. — S'entend avec Fouché pour se garantir mutuellement, 400. En 1814 fut pour la régence, 401. (III) Paroles de Napoléon : anecdotes, 48. (V) Avait fortement poussé l'Empereur à la paix après le retour de Leipsick. — Blame le discours de Napoléon au sénat. - Approuve celui au corps législatif. — Ne cessait de répéter à Napoléon qu'il se méprenait sur l'énergie de la nation; qu'elle ne seconderait pas la sienne, qu'il s'en verrait abandonné, 310.

Talma. (II) L'Empereur l'aimait beaucoup. — Appréciait son grand talent. — L'avait repris sur plusieurs de ses rôles, 308. (VI) Napoléon avait voulu lui donner l'ordre de la légion d'honneur, 321.

Tascher (*Mlle de, Duchesse d'Aremberg*). (I) Fut demandée en mariage par Ferdinand VII. — L'Empereur voulait la faire gouvernante des Pays-Bas, 368.

Thurreau (*Représentant du peuple*). (I) Contribue à faire jeter les yeux sur Napoléon lors de Vendémiaire, 199.

Tilsit. (IV) Historique des conférences. - Détails. - Anecdotes, etc., etc., 257.

Tobie (I) (*Esclave indien*). Son historique. — Réflexions caractéristique de l'Empereur, 461.

Toussaint-Louverture. (IV) N'était pas sans mérite; mais on ne pouvait s'y fier, 207.

Tragédie grecques. (VI) L'Empereur avait commandé qu'on en représentât une, dans son intégrité, sur le théâtre de la Cour, 420. (VII) L'Empereur avait voulu les faire jouer

dans leur intégrité à Saint-Cloud. — Dans quelle intention, 246.

Tragédies anciennes. (II) L'Empereur appelait *Hector*, une pièce de quartier-général, assurant qu'on irait mieux à l'ennemi après l'avoir entendue, 306. — Condamnait les *Rois de Blois* comme une tragédie mauvaise et dangereuse, 306.

Tribunat. (I) Sa suppression, 356.

Tronchet (*Conseiller d'Etat*). (II) Un des principaux auteurs du code civil; — défendait mal ses opinions au Conseil d'Etat; — Napoléon s'en chargeait et les faisait prévaloir, 284.

Trouvé (*Vice-Amiral*). (III) L'Empereur s'en était éloigné par la conduite qu'il lui reprochait dans la révolution, 297.

Turenne. (II) Parallèle de sa conduite en 1649, avec celle de Ney, 33. (VI) L'Empereur disait que, chez lui, l'audace avait cru avec l'âge et l'expérience, 13. (VII) Ne s'était formé un talent de la guerre qu'avec peine, et à force d'instruction, 240.

Turquie. (III) L'Empereur eût pu la partager avec la Russie; Constantinople seule l'a sauvée. — Napoléon dit que celui qui possédera cette ville, peut gouverner le monde. — Avait voulu la faire servir à inquiéter la Russie, 233.

Université. (IV) Napoléon se plaignait qu'on gâtât ses plus belles conceptions. — Se fâchait sur la manière dont ses idées à l'égard de l'Université se trouvaient exécutées, 301.

Valence (*Général*). (II) A toujours été national, disait l'Empereur à Sainte-Hélène, 454.

Vendémiaire. (*Journée du* 13) Chapitre de la campagne d'Italie dicté par l'empereur, 201.

Venise (*Affaire de*) (IV) Chapitre de la campagne d'Italie, dicté par l'Empereur, 9.

Versailles. (V) L'Empereur disait que c'était une faute à Louis XIV d'avoir entrepris Versailles, 185. Napoléon se reprochait les dépenses qu'il y avait faites, 186. Dans ses idées gigantesques sur Paris rêvait d'en tirer parti, d'en faire une espèce de faubourg de la grande capitale. — Eût remplacé, disait-il les nymphes de ses bosquets par les panoramas de toutes les capitales où nous sommes entrés victorieux, de toutes les célèbres batailles qui ont illustré nos armes, 189.

Villèle (*de*). (II) Son assertion sur les progrès de l'agriculture sous l'empire, 429.

Villeneuve (*Vice-amiral*) (III) Avec plus de vigueur, au cap Finistère, il eût pu ren-

dre la descente en Angleterre praticable, 299.

Voisins (*de, évêque de Nantes*). (V) L'Empereur disait qu'il le rendait réellement catholique par la sagesse de ses raisonnemens, son excellente morale et sa tolérance éclairée. - Sa réponse à Marie-Louise, qui le consultait sur l'obligation de faire maigre le vendredi, 328. Sur une communion publique le jour de Pâques, 329. Avait été le plus ferme appui des libertés gallicanes. - « C'était mon « oracle, mon flambeau, disait « l'Empereur; il avait ma con- « fiance aveugle sur les matières « religieuses, 336. »

Voltaire. (HI) Critique de sa tragédie de Mahomet, par l'Empereur. - Péchait par la base, en attribuant à l'intrigue ce qui n'appartenait qu'à l'opinion, 102. Analyse de Brutus, par l'Empereur, 391. (VII) La scène de la reconnaissance dans son Œdipe la plus belle peut-être de notre théâtre, 147.

Wagram (*Campagne de*) Détails de cette campagne, 225.

Waterloo (*Bataille de*). (IV) Paroles de l'Empereur, 304. — Les Anglais crurent la bataille perdue tout le jour. — Ils conviennent qu'elle l'était sans la faute de Grouchi, 394. (V) Observations sur cette bataille, dictée par Napoléon, 425.

W..... (*lord*) (VII) Opinion de Napoléon, paroles, détails, etc., etc. 274. - Mme de Staël disait de lui, que hors de ses batailles, il n'avait pas deux idées. - Les salons de Paris avaient porté le même jugement, et le plénipotentiaire français, au congrès de Vienne, l'y confirma, 277

Whitworth (*Lord*). (IV) Sa conversation avec le Premier Consul. — Fausseté du rapport qu'il en fit dans les papiers anglais. — Sortie de l'Empereur à cet égard, 189.

Wilks (*Colonel-Gouverneur de Sainte-Hélène pour la compagnie des Indes*). (II) Son portrait, 120. Conversation intéressante de l'Empereur, 158. (III) Sa visite d'adieu à l'Empereur, 83. Conversation sur la politique, etc., 84.

Wilson (*Général anglais*). Ses ouvrages contre Napoléon. — Réfutation par le comte de Las Cases, écrite et puis effacée. — Pourquoi. — Libérateur de Lavalette. — Avait un fils aspirant (*midship-man*) à bord du Northumberland. — Anecdotes, 243.

Wirtemberg (*Roi de*) (VI). Sa générosité dans la campagne de Saxe. — Sa conduite vis-à-vis de ses troupes transfuges, 37.

ERRATA.

TOME VII.

Page 29, ligne 3, *et de si justes titres ;* lisez *et à de si justes titres.*

Page 311, ligne 3, lisez *une fable convenue, ainsi qu'on l'a dit fort ingénieusement.*

Page 335, ligne 18, *le voisinage;* lisez *ce voisinage.*

ATLAS HISTORIQUE, GÉNÉALOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE, de Le Sage, composé de 33 cartes et tableaux coloriés, etc. Prix : 136 f. 50 c.

On peut se procurer les feuilles les plus utiles séparément.

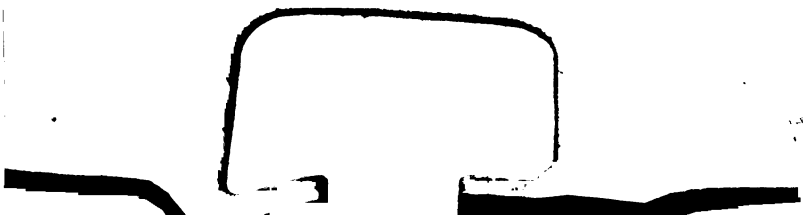
Les bonnes éditions de cet ouvrage dont il est fait mention si souvent dans le Mémorial, sont celles de 1814 et 1823. (Cette dernière paraîtra incessamment.) Le cartonnage est revêtu d'une lithographie représentant la muse de l'Histoire, exécutée tout exprès afin de la rendre désormais le *type* caractéristique de l'ouvrage.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, par David Hume, éclaircie par des tableaux généalogiques coloriés, et par une carte géographique, tirée de l'Atlas historique de Le Sage. La partie des Stuart est enrichie de notes intéressantes d'auteurs vivans, ou tirées de divers ouvrages modernes, notamment de celui de M. Boulay de la Meurthe. Nouvelle édition, en 20 vol. in-12.

Cet ouvrage se recommande au public par les tableaux dont il est accompagné ; les notes intéressantes qui y sont jointes et dont quelques-unes sont d'un des captifs de Sainte-Hélène.

A Paris, au Dépôt du Mémorial, rue du Bac, n. 55.

EW YORK PUBLIC LIBRARY
EFERENCE DEPARTMENT

is under no circumstances to be
aken from the Building

B'D JAN 19 1915